



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

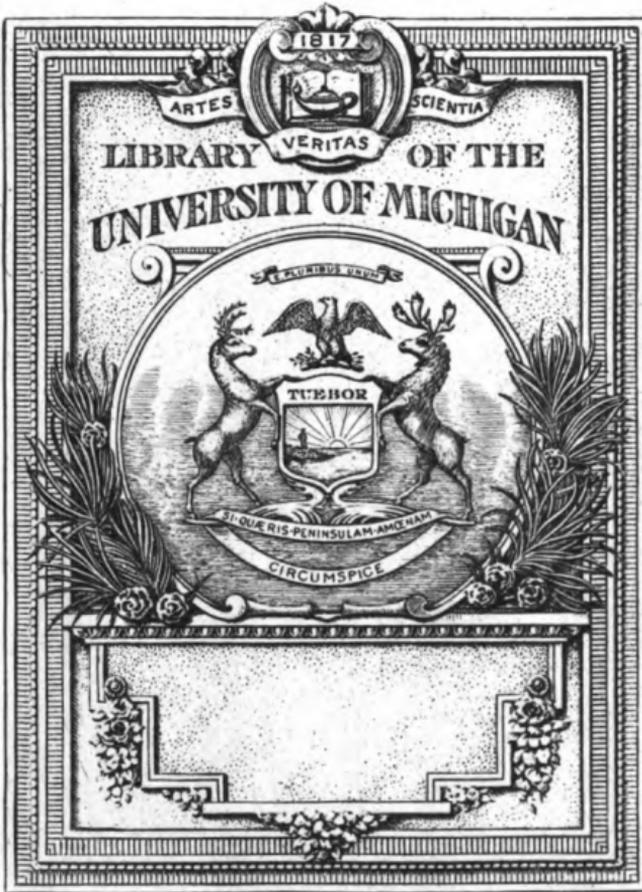
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 495772



MERCURE

DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

A V R I L, 1772.

PREMIER VOLUME.



Mobilite

GILE.



A P A R I S,

Chez LACOMBE, Libraire, Rue
Christine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal est ouvert à tout le monde, & l'on encourage les auteurs à produire leurs ouvrages, & à leur donner des titres de distinction, & à leur faire connoître la perfection de leur ouvrage, & à leur faire connoître qu'ils enverront leur ouvrage au Journal, & qu'ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.

On trouve aussi chez le même Libraire
les Journaux suivans.

- JOURNAL DES SÇAVANS, *in-4°* ou *in-12*, 14 vol.
par an à Paris. 16 liv.
Franc de port en Province, 20 l. 4 s.
- L'AVANTCOUREUR, feuille qui paroît le Lundi
de chaque semaine, & qui donne la notice
des nouveautés des Sciences, des Arts, &c.
L'abonnement, soit à Paris, soit pour la Pro-
vince, port franc par la poste, est de 12 liv.
- JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE, par M. l'Abbé Di-
nouart; de 14 vol. par an, à Paris, 9 liv. 16 s.
En Province, port franc par la poste, 14 liv.
- GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE; il en
paroît deux feuilles par semaine, port franc
par la poste; aux DEUX-PONTS; ou à PARIS,
chez Lacombe, libraire, & aux BUREAUX DE
CORRESPONDANCE. Prix, 18 liv.
- GAZETTE POLITIQUE des DEUX-PONTS, dont il
paroît deux feuilles par semaine; on souscrit
à PARIS, au bureau général des gazettes étran-
gères, rue de la Jussienne. 36 liv.
- EPHÉMÉRIDES DU CITOYEN ou Bibliothèque rai-
sonnée des Sciences morales & politiques. *in-12*.
12 vol. par an port franc, à Paris, 18 liv.
En Province, 24 liv.
- LE SPECTATEUR FRANÇOIS, 15 cahiers par an,
à Paris, 9 liv.
En Province, 12 liv.

A ij

Nouveautés chez le même Libraire

- L**ES Odes pythiques de Pindare, traduites par M. Chabanon, avec le texte grec, in-8° broché, 5 liv.
- Traité sur l'Equitation & Traité de la cavalerie de Xenophon, traduit par M. du Paty de Clam, in-8° broch. 1 l. 10 s.
- Le Droit commun de la France & la coutume de Paris réduits en principes, &c. nouv. édition par Bourjon, 2 vol. in-fol br. 48 l.
- Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. in-fol. avec planches, rel. en carton, 24 l.
- Mémoires sur les objets les plus importants de l'Architecture, in 4°. avec figures, rel. en carton, 12 l.
- Dictionnaire portatif de commerce, 1770, 4 vol. in-8°. gr. format rel. 20 l.
- Les Caractères modernes, 2 vol. br. 3 l.
- Maximes de guerre du C. de Kevenhuller, 1 l. 10 s.
- Satyres de Juvenal ; par M. Dufaulx, in-8°. rel. 7 l.

G R A V U R E S.

- Sept Estampes de St Gregoire, d'après Vanloo, 24 l.
- Deux grands Paysages, d'après Diétric, 12 l.
- Le Roi de la Fève, d'après Jordans, 4 l.
- Le Jugement de Paris, d'après le Trevi-sain, 1 l. 16 s.
- Deux grands Paysages, d'après M. Ver-net, 12 l.
- Vénus & l'Amour, d'après M. Pierre, 3 l.
- Angelique & Médor, d'après Blanchart, 3 l.
- Hommage à l'Amour, d'après Vanloo, 4 l.



M E R C U R E

D E F R A N C E .

A V R I L , 1772 .

P I È C E S F U G I T I V E S

E N V E R S E T E N P R O S E .

L E G O U P I L . Fable.

UN Goupil , c'est ainsi qu'on nommoit un renard

Au bon vieux tems de Charlemagne,
Illustre & docte Foncemagne,
Oracle unique à cet égard,
Dis-nous si je bas la campagne:
Qu'après tout je la batte ou non,
Autant que je puis m'y connoître,
C'est de sa queue & de son nom

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Que dérive & que reçoit l'être
L'outil appelé Goupillon.
Mais que cela soit ou puisse être,
Que ce soit folie ou raison,
Qu'importe, pourvu que la boule
Aille son train, s'avance, roule
Et vienne au but. Un renard donc
Mal avilé, s'il en fut onc,
Dans la gùtule à pas lent emporçoit une poule,
Et gaignoit son terrier par des lieux creux & bas,
La tenant bien aux dents, mais ne les serrant
pas,
Rendant ses allures très-douces,
De crainte qu'aux moindres secouffes
La poule, par ses cris & ce signalement
Ne mît des chiens, dans le moment,
La maréchaussée à ses trouffes.
La poule cependant, pieds, ventre & bec en
haut,
Et prête à périr bientôt,
Rouloit en fine femelle,
Et trouva dans sa cervelle
Un bon tour pour s'évader:
Ah! mon Dieu le beau tems, comme il est bleu,
dit-elle,
L'agréable soleil, que sa lumière est belle!
Quel plaisir de le regarder!
Le Renard curieux lève un moment la vue.
Le soleil, du tabac produit le prompt effet;

Il hausse & baisse l'œil, sa narine remue,
 Et ne sachant plus ce qu'il fait,
 A gueule ouverte il éternue.
 La Geline l'attendoit là,
 Libre & se moquant du jocrisse,
 Sur un arbre elle s'envola
 En lui criant Dieu vous benisse !

La curiosité faisant perdre le tems,
 Et tendant ses filets à la sottise humaine,
 De pertes en pertes nous mene,
 Et mal en prend à bien des gens.

Par M. Piron.

*LE COCHON DE LAIT & LE
 CHARLATAN. Conte.*

Du petit quadrupède encore jeune & tendre,
 Dont, quand il est rôti, l'on dit : vive la peau !
 Ou du Cochon de lait, pour mieux me faire en-
 tendre,
 Un farceur au Pont-neuf, le nez sous le man-
 teau,
 Contrefaisoit le cri d'un ton à s'y méprendre.

A iv

8 MERCURE DE FRANCE.

La canaille disoit : bravo ! bravo ! bravo !
Un drole seul osa , sans craindre le haïo ,
Dire , s'il s'en méloit qu'il fautoit mieux s'y prendre ;

On vous le traita d'apoco.

Il gage ; indique un jour ; on promet de s'y rendre ;

Le jour venu , voilà nos deux rivaux ,
Sur la selle & les tréteaux ,
Mis dans la balance fatale
De leur juge au nez levé

Par terre prononçant de bout sur le pavé
Où le désœuvrement l'instale.

Des deux le premier se signale ,
Non sans avoir pour lui , suivant le nouveau
train ,

Ameuté sourdement la brigade & la cabale.
Aussi commence-t-il à peine que soudain ,
La tourbe aveuglément des mains se met à
battre

Et frappe les échos du faubourg Saint-Germain :
Un brouhaha plus long eût pû faire à la fin
Prendre le mord aux dents au cheval d'Henri
Quatre.

Lors la tête levée & hors du capuchon ,
A toi, Gille , dit-il : voyons de tes merveilles.
Il faisoit froid , & Gille , au fond d'un gros man-
chon ,

Le nez dessus , cachoit un vif petit cochon :

Il lui pinça la peau : lui tira les oreilles ;

Lui fait pousser sur le bon ton

De hauts cris à percer la nue ;

Peine perdue.

Où plaît le faux , le vrai n'est rien.

A l'école ! à l'école ! on le siffle : on le hue :

On l'appelle un cochoir lui-même : « gens de bien ,

Dit-il à la noble assemblée ;

Et montrant son garand pendu par un lien ,

Tenez , n'opinez plus d'emblée ,

Voilà votre juge & le mien. »

Que de foibles génies ,

De débiles cerveaux

Et de francs étourneaux

Plus bruyans que des pies ,

Dépriment les travaux

Des vrais originaux ,

Et prônent des copies.

Par le même.



A v

*LE CHARLATAN & LE VILLAGEOIS,*** Conte sur le même sujet.*

TROP de prévention ôte le jugement :
On se prend de rigueur pour certains personna-
ges ,

Mais notre préjugé tôt ou tard se dément ,
Et la vérité perce à travers les nuages .

Un Charlatan , fameux par ses bons tours ,
Voyant , de nouveautés , le vulgaire idolâtre ,
Fit publier dans tous les carrefours ,
Que tel jour , à telle heure , on verroit au théâtre
Un spectacle étonnant & dont sous le soleil
Personne jusques-là n'auroit vu le pareil .

Ce bruit , répandu par la ville ,
Ameuta la tourbe imbécille :

On se presse , on s'assemble au tour de son gui-
chet ,
Notre homme y prend l'argent comme en un tré-
buchet ;

** Ce Conte nous a été pareillement envoyé par
M. Piron.*

La foule entre, ou se place, au tumulte on fait
trêve,

L'orchestre joue un air, & la toile se lève.

L'histrion paroît seul ; avec lui point d'acteur,

D'actrice encore moins, pas même de souffleur.

Les yeux ouverts, on attend qu'il commence ;

L'attente produit le silence.

Alors, courbant le front dans son manteau ca-
ché,

Il contrefit si bien le cri d'un chat fâché,

Que pensant qu'il tenoit l'animal véritable,

On lui fit secouer le manteau serviable

Où l'on croyoit tapi le rominagrobis :

Mais, ne s'y trouvant rien, on s'écria *bis, bis!*

Quoi, dit un Villageois, dans un coin du par-
terre,

Pour un tour si commun voilà bien du mystère !

Je gage en faire autant ; je promets aujourd'hui

De miauler demain encore mieux que lui.

Le peuple prévenu vient tenir pied à boule ;

Amène ses voisins & fait grossir la foule,

Plus pour favoriser l'habile Charlatan

Et ridiculiser le pauvre paysan,

Que pour être témoin de ce qu'il pourroit faire.

A vj

12 MERCURE DE FRANCE.

Ils paroissent tous deux : l'histrion fait le chat ;
Et si bien , qu'à l'instant une voix circulaire
Bourdonne le *bravo* , puis avec plus d'éclat
On crie , on bat des mains , des pieds & de sa

canne ,
Et sur l'homme des champs par avance on ri-
cane.

Pour lui , sans se troubler , tenant sous son man-
teau

Un jeune chat vivant , il lui pince la peau ,

Il lui cause trois fois une douleur nouvelle

Et l'oblige à se plaindre en sa voix naturelle.

Tous les faux-connoisseurs par des ris indiscrets ,

Sans songer au manteau , commencent la huée ;

D'oranges , de brocards , il pleut une nuée ;

Mais l'adroit Villageois fit taire les sifflets.

Il tire de son sein le minon véritable

Et dit , en leur montrant l'acteur inimitable :

*Or , maintenant , Messieurs , jugez lequel des
deux ,*

Ou de l'homme , ou du chat , a miaulé le mieux !

*Par M. B****.*

HISTOIRE DE ZEMZI,
*écrite par lui même au Chevalier B***.*

QU'EXIGEZ-VOUS de moi, mon cher Chevalier? Pourquoi faut-il que je vous peigne les charmes de l'état, innocent & coupable tout-à-la-fois, dans lequel je vivois avec ma chère Axa sur les solitaires montagnes de Xarico.

Axa, malheureuse Axa! la religion condamne ces larmes que je te consacre, & cependant je ne puis m'empêcher d'en verser; elles seules font ma consolation! vous voulez apprendre ce qu'est un homme par ses propres forces; eh bien, connoissez-moi, connoissez toutes mes faiblesses; & souvenez-vous que tout autre à ma place, sans éducation, sans religion, sans principes n'eût peut-être pas mieux agi que moi. Je vous fais part de mon histoire, de mes malheurs; c'est pour vous, pour vous seul que j'écris.

Je suis né parmi les Thébuctos, peuple au sud de l'Amérique. Azaab, leur dernier Cacique, fut mon père. Ma patrie subit le joug qu'il plût aux Espagnols

14 MERCURE DE FRANCE.

d'imposer aux Péruviens, dont ils étoient voisins ; & mon père, ne pouvant subir un si dur esclavage, se retira sur les montagnes de Xarico, emportant avec lui ses richesses. Nous le suivîmes, Axa, un esclave fidèle nommé Tabul, & moi. Azaab se donna tous les soins possibles pour nous former à la vertu. Il imprima dans nos ames des sentimens humains, nous fit horreur du vice, & n'oublia rien pour nous porter à modérer nos passions.

Nous approchions de cet âge où tout s'anime par un sentiment inconnu. O jours de l'innocence, jours de l'ignorance ! où je ne connoissois encore ni la Divinité, ni la nature, ni moi-même ; suis-je coupable si je ne puis penser à vous sans ravissement ?

Sans savoir quel sentiment m'animoit, j'étois inquiet, troublé, & je n'étois satisfait que quand mon père sortoit avec notre esclave Tabul. Alors une joie douce, un frémissement agréable que j'avois peine à cacher, s'emparoit de mes sens. Je m'approchois d'Axa, je la contemplois & mon bonheur étoit parfait. Nous habitons une caverne assez spacieuse, que la nature avoit formée dans le creux d'un

énorme rocher. Mon père, qui sortoit rarement, se plaisoit à nous enseigner le peu d'espagnol qu'il savoit. Cette espèce d'étude commença peu-à-peu à former ma raison, ou plutôt l'amour fit ce miracle. Tout ce que j'avois vu avec indifférence; je le considérai alors avec intérêt. Mes idées devinrent distinctes; & j'acquis plusieurs connoissances qui, toutes foibles qu'elles étoient, me coûtèrent beaucoup de soin & d'inquiétude. Axa, ma sœur & ma maîtresse, devint l'objet de toutes mes complaisances. J'allois cueillir des fruits, des racines; ceux qui avoient le meilleur goût étoient pour elle. Un regard, un sourire portoit la joie dans mon ame; & le plus petit de ses chagrins étoit pour moi le commencement du désespoir. Je remarquai qu'Axa me fuïoit, j'en cherchai vainement la cause. Je ne pus résister long-tems aux maux que j'endurois, je résolus d'épancher mes chagrins dans le sein de mon père ou dans celui d'Axa.

Un jour, qu'abîmé dans des pensées douloureuses, j'étois sorti de la caverne pour m'entretenir avec moi-même, je vins jusqu'au pied du rocher où les Thébuctos se rendoient jadis pour déposer

leur infortune. L'amour, qui m'occupoit tout entier, m'empêcha de faire attention aux risques que je courois. J'avançai toujours, & me trouvai dans une vallée habitée, d'où l'on appercevoit les montagnes du Pérou. Il m'est impossible de vous détailler ce que je ressentis à cet aspect nouveau pour moi. Tous mes sens étoient suspendus, mes yeux seuls erroient au loin & se repaissoient d'un spectacle si ravissant.

Revenu de mon extase, j'admirai ces côteaux, ces plaines fleuries, ces ruisseaux argentés, cette simétrie naturelle que vous autres Européens prenez plaisir à détruire. « Ah! m'écriai-je, si Axa étoit » ici, elle partageroit mon bonheur! » mais, me dis-je, qui a fait tout cela? » pourquoi ne connois-je pas celui qui » a créé tant de belles choses? O Être! » O Puissance! car je ne sçais quel nom » vous donner, paroissez, je vous con- » jure; ô paroissez, que je vous adore: » vous partagerez les sentimens que j'ai » pour Axa, je crois que vous en êtes » digne. » Je cueillis des fruits, des fleurs & les portai dans notre solitude. J'aperçus Axa; ses yeux étoient mouillés de larmes; ma longue absence les faisoit

couler. Lorsqu'elle me vit, elle rougit, & cette rougeur augmenta ses charmes. Je lui donnai mes fruits, mes fleurs; elle mangea des uns & mit les autres dans ses beaux cheveux & sur son sein d'albâtre.

Le jour suivant, nous laissâmes Azaab à la caverne, & nous nous rendîmes dans l'agréable vallée que j'avois découvert la veille. Nous nous assîmes sous des orangers, auprès d'un ruisseau; le murmure des eaux, le ramage varié de mille oiseaux différens, tout s'unit pour nous attendre. Aza me regarda languissamment, ses yeux étoient pleins de larmes voluptueuses, son sein palpitoit, sa main trembloit sous la mienne. « Axa! m'écriai-je, » tu pleures? parle, calme mon inquié- » tude; qui fait couler tes larmes?.. Tu » gardes le silence! méconnois-tu, Zemzi? » Me hais-tu, Axa? Ah que je serois » malheureux si cela étoit!... oui, plus » malheureux que je ne puis l'exprimer. » -Pourquoi désapprouves-tu mes larmes? » Zemzi, mon inquiétude n'est pas plus » grande que la tienne. Si tu m'avois ou- » vert ton cœur, il y a long-tems, oui, » bien long-tems que je t'aurois confié » mon secret. Je sens une émotion que » je ne puis définir; éclaircis mes dou-

» res, Zemzi. Je soupire lorsque tu es
 » absent, & je soupire encore lorsque je
 » suis près de toi. Mon tremblement,
 » une secrete honte, quand je reçois tes
 » caresses; tout cela m'étonne. Pourquoi
 » ne ressenté-je pas la même émotion,
 » en recevant celles d'Azaab & de Tabul?
 » Ah! Zemzi, toi seul, je le sens bien,
 » peut faire ma félicité! » Je serrai Axa
 dans mes bras tremblans, & je cueillis
 sur ses lèvres brûlantes, des baisers qui
 faisoient alors mon bonheur, & qui font
 aujourd'hui ma honte & mon repentir.

Peu de jours après mon père nous unit,
 nous bénit & je goûtai le souverain
 bonheur dans les bras d'Axa. Je ne restai
 pas long-tems dans cette douce ataraxie :
 un desir inquiet se fit sentir à mon ame,
 & me fit éprouver mille tourmens. Je
 m'apperçus que mon père s'écartoit sou-
 vent, & passoit des heures entieres éloi-
 gné de nous : je remarquai même que ses
 joues portoient encore l'empreinte des
 larmes qu'il répandoit en secret. Je le
 suivis un soir sans qu'il s'en apperçut. Je
 le vis descendre du rocher par un sentier
 qui m'étoit inconnu, & se perdre dans
 un buisson touffu. Je m'y glissai après lui
 & je le trouvai prosterné dans un petit

antre, dont une épaisse feuillée déroboit la vue. Il garda quelques tems un silence respectueux, puis tout à coup élevant la voix, il s'écria :

« Si tu existes, si tu m'entends, ô toi
 » Père de la nature, toi, que les sçavans
 » appellent Dieu & que les Sauvages de
 » Quixoto adorent sous différens noms ;
 » ô toi, apprends-moi qui commande au
 » soleil de m'échauffer, à la terre de pro-
 » duire des fruits pour ma nourriture ;
 » apprends-moi qui m'a si miraculeuse-
 » ment formé... Tu es; mon cœur pal-
 » pitant me le dit; & la nature entière
 » élève sa voix pour l'annoncer. Oui, si
 » j'étois assez ingrat pour me taire, tout
 » démentiroit mon cœur infidèle. Mais
 » hélas ! c'est en vain que je me demande
 » où tu résides ! Où te chercherai-je ? où
 » te trouverai-je ? .. Habiterois-tu dans
 » le temple de ces hommes de sang, qui
 » se rendent célèbres à force de forfaits ?
 » ou bien est-ce dans le cœur des pau-
 » vres sauvages, que ta divinité se com-
 » plaît ?... O grand Etre ! les ténèbres
 » m'environneront-ils toujours ? je crains
 » de t'offenser en t'adorant, parce que je
 » ne puis adorer que celui qui est Dieu.
 » Quand est-ce que ces membres, que ce

20 MERCURE DE FRANCE.

» corps abbatu deviendra poussière? Faut-
 » il qu'Azaab périsse avant de connoître
 » les sentiers qui menent à toi!.. Qu'il
 » laisse Zemzi, Axa, qu'il les laisse dans
 » l'obscurité qui les couvre? comment
 » puis-je les instruire, si l'ignorance est
 » mon partage? Comment t'aimeront-ils,
 » t'adoreront-ils, s'ils ne te connoissent
 » pas? & comment seront-ils heureux
 » sans t'adorer!..»

Azaab finit ainsi sa prière, ou plutôt un torrent de larmes l'empêcha de continuer. Le tremblement me saisit, je frissonnai. La crainte, la vénération pour un nom que je n'avois pas encore entendu prononcer, le desir de connoître celui sans lequel Azaab disoit, qu'Axa ni moi ne pouvions être heureux, tout livra à mon cœur des combats que je ne puis décrire. J'entrai dans la grotte, lorsque mon père en fut sorti. J'y trouvai une petite table, couverte d'une peau apprêtée. Une figure monstrueuse, moitié homme & moitié dragon, étoit posée dessus. Deux petites lampes éclairaient ce lieu redoutable. L'obscurité, le profond silence qui y regnoit, m'inspirent une sainte horreur. J'étois agité, mes pas étoient chancellans; enfin, je m'adressai à cet être inconnu;

j'invoquai le *père de la nature*. Je balbutiai quelques mots, mais mon effroi m'empêcha de rester plus long-tems en ce lieu.

Je revins triste auprès d'Axa, J'eus beaucoup de peine à lui cacher ce qui m'occupoit. Le lendemain je suivis encore mon père, & lorsqu'il eût commencé sa prière, j'entrai, je me jetai à ses pieds & lui dis : « O mon père, si je te » suis cher, confie-moi un secret d'où dépend le bonheur de mes jours ! à qui » parles-tu ? .. Apprend, apprend-moi » à parler comme toi. Mon père, montre-moi à ce *père de la nature*, fais-lui » connoître que je suis ton fils. Où est-il, » que j'unisse mes prières aux tiennes ? .. » Azaab fut étonné de me voir. Il me pressa avec ardeur contre son sein & m'inonda de ses larmes paternelles. Je réitérai mes demandes. *Que je suis malheureux ! s'écria-t-il en soupirant, je ne le connois pas moi même* Il me fit sortir de la caverne, nous montâmes sur le rocher qui la dominoit, nous nous y assîmes ; & là mon père me dit : « J'ai toujours cherché, ô » mon fils, à t'épargner des doutes, des » erreurs. C'est pour cela que je t'ai laissé » guider par la simple nature. Tu crois-

22 MERCURE DE FRANCE.

» Sois dans ton heureuse ignorance, tu
» étois content; qu'aurois-je désiré de
» plus? t'aurois-je imprimé des idées que
» je n'aurois pu éclaircir, puisque je ne
» suis pas plus sçavant que toi. Crains,
» mon fils, crains que ta curiosité ne te
» ravisse le repos. Je sais qu'il y a un Etre
» qui nous crée, qui nous conserve &
» qui nous rend heureux; mais je ne puis
» aller au-delà. Je lui demande avec lar-
» mes de se manifester à moi, il me dé-
» daigne, ne me répond pas. Eh bien,
» Zemzi, adorons-le tel qu'il est. Quel-
» que chose me dit que nous ne serons
» pas toujours malheureux; mon cœur
» me l'assure; puisse-t-il ne se pas trom-
» per! voilà ce qu'Azaab te peut dire,
» consulte ton propre cœur, peut-être
» t'en dira-t-il davantage.»

Je laissai mon père enseveli dans les plus sombres pensées. Je descendis du rocher & fus me promener dans la vallée des Thébuotos. Tout ce qu'Azaab m'avoit dit me repassa dans la mémoire; oui m'écriai-je, *il est! .. il existe! ..* Je m'étonnai du tems que j'avois passé sans faire attention aux preuves sensibles de son existence. Au milieu de mon ignorance, je me réjouissois d'entrevoir l'aurore d'un

jour heureux. Mon peu de connoissance ne me satisfaisoit pas & , sans savoir ce que c'étoit , je concevois que quelque chose me manquoit. Je me prosternai la face contre terre & dis , emporté par l'excès du sentiment ; « Grand Être, que vous » êtes sage, que vous êtes bon ! je vis » avec Axa , c'est vous qui me l'avez » donnée pour faire mon bonheur ! ô que » je vous trouve , que je vous voie , que je » vous adore avec elle ; tous mes vœux » seront remplis. »

Dès le même jour , j'instruisis Axa de mes découvertes. Elle y fut sensible & s'empressa avec ardeur de se pénétrer du peu de vérités que je lui annonçai. En peu de tems sa foi devint plus vive que la mienne. « Oui , mon cher Zemzi , me » dit - elle , en me pressant contre son » sein , cet Être dont tu me parles , qui » nous a créés pour nous aimer l'un & » l'autre ; efforçons - nous d'obéir à ses » décrets. Jurons - nous par lui , jurons - » nous une tendresse éternelle. » De tendres baisers cimentèrent nos sermens.

Depuis ce jour , nous n'en passâmes aucun , Axa & moi , sans nous rendre à une certaine heure dans cette vallée pour consacrer tous nos instans au grand Être. Je

commençai alors à goûter une tranquillité que je n'avois jamais connue, & ma joie redoubla par la naissance d'une fille. Ce fut l'époque de mes malheurs. Hélas ! l'ignorant se réjouit parce qu'il ne connoît pas l'abîme dans lequel il s'enfonce pour chercher un bonheur qui le fuit toujours. Je pris cette petite innocente dans mes bras, je l'offris à cet Être inconnu, invisible ; je le conjurai avec larmes de la protéger ; je m'engageai à conserver ses jours... Qui m'eût dit en cet instant que je violerois un serment si solennel ! les traits de ma chère Axa étoient imprimés sur le visage de sa fille ; ce fut ce qui m'engagea à l'aimer davantage.

Me voici parvenu au commencement de mes souffrances, c'est ici, Chevalier, qu'il faut que j'implore votre indulgence. Mes larmes inondent mon papier, effacent mon écriture ; & ma main tremblante laisse échapper la plume. O amitié, que tes droits sont sacrés ! qu'il m'en coûte pour remplir la tâche pénible que tu m'imposes ! n'importe, je poursuis.

Nous nous promenions un jour dans la vallée des Thébuctos, Axa & moi ; nous admirions les beautés de la simple nature, lorsque des plaintes & des cris douloureux

loureux nous forcèrent à nous arrêter. Notre premier mouvement fut de fuir, mais la pitié nous retint. Nous avançâmes en tremblant du côté d'où partoît la voix & nous vîmes derrière un buisson, un malheureux étendu sur la terre, qui imploroit le secours du Ciel. Axa ne balançâ pas, *secourons cet infortuné!* me dit-elle, & sans attendre ma réponse, elle courut vers cet étranger. Je la suivis & nous trouvâmes qu'il s'étoit fracassé en tombant du haut du rocher. A notre approche ses cris redoublèrent, un mouvement qu'il fit, me persuada qu'il nous prenoit pour des ennemis qui venoient lui arracher le peu de vie qui lui restoit. Nous le rassurâmes par signe, & Axa courut chercher Tabul. J'essayai de lui parler par des signes connus des Sauvages; il ne me put répondre; mon père m'avoit appris un peu d'espagnol, je m'en servis utilement; l'étranger m'entendit & me répondit en la même langue, qu'il étoit un esclave fugitif.

Axa revint en peu de minutes avec mon père & Tabul. Nous portâmes ce malheureux sur notre rocher; Azaab, qui connoissoit la vertu des simples, le guérit en peu de jours. Azaab lui parla espagnol & lui demanda par quel malheur il s'é-

26 MERCURE DE FRANCE.

toit trouvé seul dans une contrée aussi déserte. Il lui répondit qu'il étoit Anglois ; que les Espagnols l'avoient pris à la guerre, & l'avoient envoyé dans leurs colonies, & que, lassé des souffrances qu'il enduroit, il s'étoit échappé, & s'étoit sauvé, qu'il avoit erré plusieurs jours, & qu'enfin voulant gravir le rocher, il s'étoit laissé tomber, ce qui l'avoit mis dans l'état pitoyable où nous l'avions trouvé. La peinture qu'il nous fit des Espagnols, augmenta notre haine pour eux & notre compassion pour leurs malheureuses victimes.

L'Anglois étoit l'unique objet de mes entretiens avec Axa. Je me promis bien de tirer de lui des connoissances utiles. Je peignis à mon épouse les charmes que son amitié répandroit sur notre vie ; je l'y vis plus sensible que moi. Lorsqu'elle parloit de Lowthon, ainsi se nommoit l'étranger, elle ne tarissoit pas sur ses louanges. Cet excès me déplût bientôt. Je devins inquiet, bizarre ; je la faisois parler, se taire, recommencer dix fois la même chose ; en un mot, j'étois jaloux. Axa, la tendre Axa, me demanda en tremblant la cause de toutes ces inégalités. J'eus honte de me plaindre, je gardai le silen-

ce; mais un instant après, emporté par ma jalousie, je m'écriai : « Oses-tu me » demander la cause de mes peines, toi » qui les excite? Qu'ai-je fait, Axa, pour » mériter d'être haï de toi?... Cet étran- » ger que ton cœur me préfère, est-il plus » tendre, plus fidele que moi?... Axa me regarda languissamment, & après un silence qui portoit l'expression de la douleur, elle me dit : « Que tu es injuste, Zemzi ! » mon cœur ne peut-il être touché du sort » d'un infortuné, ne peut-il s'attendrir » sur ses maux, sans que l'amour en soit » le principe? Je ne t'ai pas caché que je » ne haïssois pas cet Anglois, je te dirai » plus, je l'aime, mais sans que cet » amour fasse tort à celui que je t'ai voué. » Oui, après toi, & ma fille, c'est le seul » homme pour qui je sente quelque peu » de tendresse; mais toi seul, mon cher » Zemzi, toi seul peut faire ma félicité.» Ces mots, cet air charmant avec lequel Axa prononçoit ces paroles, tout m'enchantant; &, sûr d'être aimé, je me livrai à la joie la plus vive. Nous fîmes la paix & je l'obligeai de retourner auprès de Lowthon. Elle me suivit en soupirant, & depuis ce jour elle évita d'être seule avec lui. Lowthon m'apprit beaucoup de

28 MERCURE DE FRANCE.

choses, me donna une idée des mœurs d'Europe & de la Religion Chrétienne. Je pris du goût pour tous deux : dès ce jour ma solitude me devint insupportable, & je projetai d'en sortir le plutôt possible. Lowton & moi nous y travaillâmes de concert. Nous nous fîmes une espèce de radeau ; nous l'essayâmes plusieurs fois, & nous nous disposâmes à nous confier à l'élément indocile. Je ne prévoyois guère les assauts que j'étois à la veille de soutenir ! quelques jours avant notre départ, mon père mourut dans nos bras, & cette mort porta dans nos âmes une douleur que nous n'avions jamais ressentie. Une foule de sensations douloureuses nous accueillirent ; &, sans notre Anglois, nous y eussions succombés. Je considérois la face de ce vénérable vieillard, sa pâleur m'effrayoit ; je l'appellois, je tâchois de le réchauffer, mais c'étoit en vain, la mort, la cruelle mort nous l'avoit ravi pour toujours.

Azaab, qui avoit laissé à la nature le soin de nous instruire, ne nous avoit jamais parlé de la mort. Lowton nous l'apprit, & saisit cet instant pour parler de l'immortalité. Dès qu'il eût entamé ce discours, je m'écriai avec transport,

« Quoi ! Azaab ne seroit pas mort ? . . .
 » Mes yeux le reverroient ? . . Il me bé-
 » niroit & ses mains paternelles se pose-
 » roient encore sur ma tête ? Ah ! Low-
 » thon , que j'aime votre religion ! mais
 » dites - moi , où dois - je le cher-
 » cher ? quand le reverrai-je ? » Il sourit
 & prenant un air plus sérieux , il nous
 expliqua le mieux qu'il lui fut possible ,
 que l'homme est formé de deux parties ;
 l'une spirituelle & impassible , & l'autre
 terrestre : que la partie spirituelle se nom-
 me ame , & la terrestre, corps : qu'à l'ins-
 tant de la mort, l'ame se séparoit du corps
 & s'envoloit au Ciel, jouir d'une éternité
 de délices. S'il s'en fût tenu là, ma vie
 n'eut été qu'un tissu de félicité ; mais il
 se crut obligé de me dire qu'Azaab étant
 sauvage , & par conséquent hors de l'E-
 glise , il étoit condamné à souffrir éter-
 nellement. « Azaab , damné ! m'écriai-je
 » saisi de frayeur. Est-ce parce qu'il fut
 » vertueux ? parce qu'il adoroit ton Dieu ?
 » Va, cela est impossible ; car s'il est Dieu,
 » il ne peut être cruel , ou bien ta religion
 » est fausse. »

Il eut beaucoup de peine à me faire
 comprendre tous les dogmes de sa loi ; il
 en vint enfin à bout , & il ne me resta

30 MERCURE DE FRANCE.

que la douleur de douter du destin d'A-
zaab. A ce chagrin il s'en joignit un au-
tre. Je surpris Axa & Lowthon dans un
secrèt entretien. Je me cachai derrière un
buisson & je les écoutai. Lowthon débitoit
une foule de douceurs à Axa qui les écou-
toit avec l'air de l'impatience. « Pourquoi
» me tourmentes-tu ? lui dit-elle triste-
» ment. Tu fais que jene te hais pas , que
» te faut-il davantage ? Mon cœur est ten-
» dre , je suis touchée de tes soins , & je
» voudrois t'aimer encore plus tendre-
» ment. Mais Zemzi l'emporte sur toi.
» Oh ! certainement le pauvre Zemzi
» mourroit si je t'aimois plus que lui , &
» Axa ne pourroit ni ne voudroit lui sur-
» vivre. Que t'ai-je fait , que t'a fait Zem-
» zi , pour vouloir nous rendre malheu-
» reux ? » Les plaintes d'Axa ranimèrent
l'espérance de Lowthon ; il redoubla ses
instances & lui proposa de partager son
cœur entre lui & moi. « Non , répondit
» Axa , ce partage est impossible , & il n'y
» consentiroit jamais. Laissez-moi , laissez-
» moi , vous seul faites mon malheur. »
Elle le quitta , alors je me montrai ; &
charmé de voir qu'elle me préféroit à
mon rival , je la ferrai dans mes bras , &
lui dis tout ce que la reconnoissance &
l'amour m'inspirèrent. Mon rival ne put

soutenir ma vue , il s'enfuit, & je fus assez simple de courir après lui. J'avois tant souffert par ma jalousie que j'eus pitié de son état. Il me fit de mauvaises excuses, je les pris pour bonnes, & nous devînmes les meilleurs amis du monde.

Deux jours après nous partîmes. Nous nous embarquâmes, Axa , ma fille, Lowthon , Tabul & moi. Nous avions eu soin de prendre quantité de fruits & toutes les richesses de la caverne. Nous navigeâmes sans danger jusqu'à la hauteur de la rivière des Amazones. Nous prîmes sur la droite, espérant trouver quelque vaisseau qui nous conduisît plus commodément dans une des Colonies Angloises , où nos richesses nous faisoient espérer de mener une vie des plus agréables.

Peu faits à la fatigue de la mer , nous nous en trouvâmes incommodés. Une nuit qu'Axa & Tabul s'étoient assoupis , le barbare Lowthon me saisit & me jeta dans la mer , sans pitié pour l'innocente que je tenois dans mes bras. Je ne sçais ce que je devins dans ce fatal moment. En revenant à moi , je me trouvai sur un sable aride , tenant ma fille serrée contre mon sein. Le désespoir s'empara de tout mon être ; vingt fois je fus tenté de me

32 MERCURE DE FRANCE.

jetter à la mer , & vingt fois l'intérêt de mon enfant me retint. L'obscurité ajoutoit encore à ma douleur. Les cris de ma fille , le broüissement des vagues , tout se réunissoit pour augmenter mon effroi. Je passai toute la nuit dans ce cruel état. Le crime de Lowthon , la perte d'une épouse adorée m'étonnoient au point qu'ils m'ôtoient la faculté de penser. Le jour parut, mes yeux noyés dans les larmes errèrent au tour de moi , & n'apperçurent aucun vestige d'hommes ni d'animaux. Un sable brûlant fut le seul objet qui se présenta à ma vue.

Axa , l'infortunée Axa fut l'objet de toutes mes pensées. Je craignois pour sa vie , pour son honneur ; je priois le Dieu du cruel Lowthon de la défendre contre les attaques de ce perfide. Je passai trois jours dans cet état sans prendre aucune nourriture , ne soutenant ma fille qu'avec ma salive & mes larmes. L'amour paternel fut seul capable de me faire supporter la vie. Je parcourus les bords de la mer , je m'enfonçai dans les terres , toutes mes recherches furent vaines. Je faisois retentir ce désert de mes cris , je m'emportoïis contre ce Dieu qu'on m'avoit dépeint si doux , si bon ; je l'accusois d'in-

justice & de cruauté. Ma fureur monta à un tel excès que je pris une pierre aigue, dont je fracassai la tête de mon enfant. J'embrassai ses restes sanglans, & , résolu de finir à la fois & ma vie & ma misère, je me traînai sur le rivage, & m'élançai dans la mer.

Vous frémissez, Chevalier; vos yeux se détournent avec horreur. Vous m'appellez monstre, assassin, parricide. Je mérite tous ces noms; vos reproches ne peuvent égaler mon repentir.

Un amour pour la vie, dont je ne me croyois pas capable, me fit efforcer de nager & de regagner la rive. Ma foiblesse trompa mon attente, les flots me portèrent au loin. Un navire m'aperçut, détacha une chaloupe & me secourut dans l'instant où je commençois à perdre le sentiment. On me fit avaler d'une liqueur fortifiante qui rappella mes esprits. On me porta dans le vaisseau; mais ô Dieu! quelle fut ma surprise, ma rage!.. Axa, Lowthon furent les premiers objets qui frappèrent mes yeux mourans. Axa, ma chère Axa, tremblante, presque inanimée, étoit penchée dans les bras du perfide Lowthon. La vue de ce traître ranima mes forces éteintes, je me précipitai sur lui,

B v

34 MERCURE DE FRANCE.

lui arrachai son épée & le perçai. Ce perfide la retira de son corps, & me regardant avec des yeux terribles, *je meurs, je me venge* : il dit & plongea le fer dans le sein de la malheureuse Axa.

Je fis un cri perçant & tombai sans connoissance. Lorsque je revins de cette pâmoison, j'eus un transport si violent qu'on fut obligé de me lier. Je demurai quinze jours dans cet état. Mon premier soin, quand la raison me revint, fut de demander des nouvelles d'Axa. L'air, le ton dont on me répondit ; Tabul que je vis près de mon lit fondant en pleurs, tout me persuada qu'il n'étoit plus d'Axa pour moi. Mon désespoir fut des plus violens ; on ne seroit jamais venu à bout de le calmer, si l'aumônier du vaisseau, que mon épouse avoit instruit de nos malheurs communs, ne m'eût consolé & ne m'eût garanti de ma propre fureur.

Il parvint enfin à me faire concevoir les vérités de la religion. Quel renouvellement de douleur n'éprouvé-je pas, quand je sus que j'étois parricide & incestueux. Dieu me fit enfin la grace de me reconnoître. Notre vaisseau relacha à St Salvator ; je saisis cette occasion pour me consacrer à ce Dieu qui m'a attiré à lui par

des chemins de douleur. Les larmes, les prières sont ma seule ressource. Le tems ne peut rien sur l'âpreté de mon chagrin : votre amitié, Chevalier, est la seule chose qui puisse l'adoucir. Puisse mon funeste récit ne me la pas faire perdre ! Le souvenir d'Axa, sa mort infortunée, ma fille, la trahison de Lowthon m'occupent tout-à-tour. L'ensemble m'épuise & ne me laisse que la force de vous dire adieu, & celle d'attendre la mort, comme le seul remède à mes maux.

*Traduit de l'allemand, par Mlle Matné
de Morville.*

*LE danger des Proverbes nationaux,
Conte.*

Si l'on ne veut passer pour un original ;
Au siècle il faut qu'on s'accommode ;
Mon conte un peu sera moral,
Puisque la morale est de mode.

Sur l'épaule d'un sien ami
Un Fat, aussi fou qu'il se puisse,
Frappe & s'écrie : es-tu donc endormi ;
Ou ton esprit rêve-t'il à la Suisse ?

B vj

36 MERCURE DE FRANCE.

C'étoit dans un café : certain Suisse l'entend :

«A la Suisse, Monsieur ! sçachez qu'un Suisse pense,

»C'en est un qui vous parle & dès ce même ins-

» tant ,

»S'il vous plait, de me suivre ayez la complai-

»sance. . . »

Il sort, se bat, est blessé, reconduit,

Et le tout sans beaucoup de bruit.

De sa blessure très-légère

Il est rétabli promptement ;

La Renommée est mensongère ,

Elle brodoit l'événement.

Selon son usage ordinaire

Il retourne au café. . . Bon jour. . . Qu'est-ce ? . . .

Comment ? . . .

On dit. . . Contez-nous votre affaire. . .

N'y songeons plus , répond-il lestement ,

Ce fut un rien , une milère ,

Une querelle d'Allemand ;

Un Allemand quinteux étoit de l'auditoire :

On se battit encore au rapport de l'histoire.

Qui fut vainqueur ? mon Fat ; il vante son suc-

cès ,

(Du succès vanité toujours est la compagne)

J'ai fait , raconta-t'il , la nique à l'Allemagne ,

Mon gros champion parut fier comme un Ecol-

» fais ,

Mais pour l'Ecole autre procès

Autre combat. . . Dieu ! quelle extravagance ,
Lui reproche un sçavant , *c'est être bien Fran-
çais !*

Et pour venger la gloire de la France

Il court s'escrimer de nouveau.

Ainsi pouvoit sa sanguinaire ronde

Finir par l'envoyer jusques en l'autre monde.

Son dernier accident lui mûrit le cerveau.

Loin , pour des lieux-communs , ces haines éternelles ,

Et que les Nations se respectent entre elles.

Par M. Guithard.

*QUATRAIN pour mettre au bas du por-
trait de Madame la Marquise d'Antre-
mont.*

L'AIMABLE modeste orne ses traits brillans.

L'amour , d'un œil joyeux l'admire , la contem-
ple.

A ses vertus Minerve élève un temple ,

Le dieu des vers un trône à ses talens.

Par M. le François.

L'AMATEUR.

DANS notre siècle on ne fait rien qui vaille ;
 Disoit un amateur tenant une médaille ,
 Qu'il retournoit d'un & d'autre côté ;
 Ma foi vive l'antiquité !
 Oui... oui.. cette tête est divine ;
 Rome fut son berceau ; qui la voit le devine...
 D'Eglé dans le moment il vante les appas ;
 Mais celle-ci finement lui réplique ,
 Eh ! Monheur , vous n'y pensez pas ;
 Me prenez-vous pour une antique ?

Par M. Houllier de St Remy.

EGLÉ & LE MOINEAU. Fable.

AUX bords d'un tranquille ruisseau
 Voltigeoit un jeune Moineau ;
 Eglé le voit , elle en est folle :
 Sans bruit , à petits pas , elle avance , & soudain
 Etend le bras , ouvre la main ,
 La ferme ; ... mais l'oiseau s'envole.

Ainsi trompés par nos desirs

Nous n'embrassons souvent que l'ombre des plaisirs.

Par le même.

A M. le Vicomte DE BAR, Gardemarine à Toulon.

LORSQU'À peine échappé des horreurs du naufrage,

De nouveau dans les flots on te vit te plonger,
Une sublime ivresse échauffoit ton courage.

De ton ami la vie est en danger,
Tu ne peux la sauver qu'en exposant la tienne.
Le sentiment ne délibère pas ;

Son charme impérieux te maîtrise, t'entraîne,
Tu voles, & déjà les efforts de ton bras,
A l'onde qui mugit ont arraché sa proie.
Dans ce moment si cher à tes tendres desirs,
Ton ame se livra toute entière à la joie :

Tu ressentis ces vrais plaisirs,
Cette estime de soi, cette volupté pure,
Qu'au plus saint des devoirs attachait la nature.
Ainsi, de ton ami devenu le Sauveur,
D'un acte vertueux la douce conscience,
Suite de ton bienfait, en fut la récompense.
Celle qui lui succède est digne de ton cœur.

« Puisqu'il aime si bien , qu'il se nomme lui-même

» Un camarade généreux ,
 » Qui sache l'aimer comme il aime (1) »
 De ce prix délicat que le choix est heureux !
 Ce choix n'est pas de vous , ames indifférentes ,
 Qui suivez le devoir , & jamais le penchant ,
 Et qui , froidement bienfaisantes ,
 Souvent , même en récompensant ,
 D'une ame qui s'honore offensez la noblesse ;
 Jugez les actions avant de les payer :
 Qui n'a pas l'heureux don de les apprécier ,
 Avec le dans ses dons , flatte moins qu'il ne
 blesse.

Le Ministre (2) a parlé , Louis entend sa voix :
 Tout sentiment , tout acte de tendresse
 Ne peut qu'être applaudi du plus aimé des Rois ;
 Ta générosité le charme , l'intéresse ,
 Et ton maître veut qu'une fois
 A dix-huit ans , tu sois dépositaire
 De sa puissance & de ses droits.
 Déjà mille rivaux aspirent à te plaire ;
 Mais bannis les égards , écarte la faveur :
 Dans le choix d'un ami , d'une main étrangère
 Le secours est souvent trompeur.

(1) Il lui a été accordé la nomination d'un
 Garde-Marine.

(2) M. de Boynes.

Suis un guide plus sûr, ton penchant, & père-
fère;
Celui qui te sera désigné pour ton cœur.

E N V O I.

IL est beau de gagner au printems de son âge,
Le prix de l'immortalité.
L'Europe entière rend hommage
Au noble dévouement qui te l'a mérité.
Fière de ce trait qui l'honore,
La France s'applaudit de t'avoir enfanté;
Que ne lui promet pas une si belle aurère?
Tu ne trahiras point ses vœux & son amour;
Ton ame lui répond du reste de ta vie:
Héros de l'amitié, jeune guerrier, un jour
Tu le seras de la patrie.

A N E C D O T E.

COLLETTE, jeune & jolie, fille d'un
pauvre laboureur, aimoit Collin & en
étoit aimée. Au village, l'amour conduit
toujours au temple de l'hymen. Celui de
Collette devoit être célébré dans peu. La
veille du jour qui alloit mettre le comble
au bonheur de ces jeunes époux, Collette
s'occupoit avec ses compagnes à former

42 MERCURE DE FRANCE.

des guirlandes de fleurs pour orner la fête & s'en parer elle-même. Pendant qu'elles étoient si agréablement occupées, Collin menoit ses troupeaux paître dans la prairie. La chaleur du jour invita le berger à se coucher sur l'herbe, où il s'endormit profondément. Les roses de la jeunesse & de la santé coloroient son teint, sa bouche vermeille paroïssoit sourire, c'étoit sans doute l'effet d'un rêve agréable. Un jeune seigneur dont le château étoit peu distant du hameau, se promenoit en rêvant dans cette prairie où dormoit Collin; il le voit, s'arrête & dit assez haut : que ce rustre est heureux ! comme il dort d'un sommeil paisible sur ce gazon, tandis que moi couché dans un lit, fait par les mains de la volapté, n'ai pu fermer les yeux. Ces propos accompagnés d'un profond soupir réveillèrent le berger. Est-ce toi, Collete, dit-il en se frottant les yeux ? Eh ! qui est cette Collete, mon ami ? Ah ! Monseigneur, c'est une jolie fille du village que j'aime bien, & que j'épouse demain. — Quoi ! tu te maries demain, & tu dors si tranquillement aujourd'hui ? — Eh ! oui, Monseigneur, est-ce que d'être bien aise cela empêche de dormir ? Si vous voulez nous

faire l'honneur de venir à nos nœces vous verrez que nous ne dormons pas toujours. — J'irai, je te le promets. — Collin retourna tout joyeux au village & raconta son aventure à Collete, qui rougit un peu; les nœces se célébrèrent; la simplicité en faisoit l'ornement, & l'allégresse pure tous les frais. Le jeune Seigneur tint parole, il assista à la fête, se mêla dans les danses, tout en disant mille jolies choses à Collete, qu'elle n'entendit pas ou feignit de ne pas entendre.

Peu de jours après, un incendie dans le hameau vint troubler la joie de ces heureux époux; leur chaumière fut enveloppée dans ce malheur; ils l'avoient achetée d'un laboureur leur voisin & ne l'avoient pas encore payée. La pauvre Collete & son mari ne savoient où donner de la tête. Que ferons nous, que deviendrons-nous, comment nous acquitter, où rebâtir notre cabane, nous avons tout perdu? Ecoute, Collete, il me vient une idée, j'irai trouver cet aimable Seigneur qui est venu à nos nœces; je lui conterai nos malheurs, & peut-être nous prêtera-t-il de quoi payer ou rebâtir notre maison. Cela seroit bon, mon cher Collin, mais j'ai un peu peur de ces grands

44⁷ MERCURE DE FRANCE.

seigneurs ; on dit qu'ils ne font rien pour rien. Eh ! que crains-tu Collete ? Celui-ci est marié , est-ce qu'on se soucie de la femme d'un autre quand on en a une ? Et puis tu es honnête , & tu m'aimes bien. Là - dessus ils s'embrassèrent , & Collin partit. Arrivé au château il aborde en tremblant un des domestiques ; il demande à parler à son maître pour des affaires très pressantes ; le laquais répond qu'il va l'annoncer , & sur le champ Collin est introduit. Bon jour l'ami , lui dit le jeune seigneur , qui t'amènes si matin ? Comment se porte la charmante Collete ? Hélas ! Monseigneur , elle se porteroit assez bien sans le malheur qui nous est arrivé. La nuit passée notre chaumière a été brûlée avec plusieurs autres du village. Nous l'avions achetée d'un voisin , & il ne nous reste ni de quoi la payer , ni de quoi en rebâtir une autre. Nous sommes à la rue si votre grandeur ne nous fait pas la grace de nous prêter quelque argent. Ah ! mon pauvre Collin , que ton infortune me touche , & que je voudrois pouvoir y remédier ; mais je n'ai pas un sol à l'heure qu'il est ; je perdis hier à une partie de loup tout l'argent comptant qu'il me restoit ! — Collin recula d'un pas. — Quoi !

Monseigneur, vous badinez ici avec les loups, tandis que nous en avons si peu au village.

Tu ne m'entends pas, mon cher Collin, c'est un jeu qu'on appelle *le Loup* ; on y perd, il faut payer, & c'est justement ce qui fait qu'il ne me reste rien pour te secourir. —Le pauvre Collin, après ce triste oracle, tira sa révérence & partit, le cœur bien déchiré. —Collète l'attendoit avec impatience. —Hé bien ! mon ami, quelle nouvelle ? Ah ! ma pauvre enfant, je reviens les mains vides. Le Seigneur du château m'a presque fait pitié. Il est doux & honnête, mais il n'a pas un sol. Il conta mot à mot tout ce que le gentilhomme lui avoit dit, & finit par verser des larmes. Collète sanglottoit si fort que les villageois s'atrouppèrent autour d'elle. La laboureur & sa femme qui leur avoient vendu la cabanne étoient de la troupe. —Qu'avez-vous donc, mes enfans, pour vous tant attrister ? —Ah ! pouvez-vous le demander ? Nous sommes vos débiteurs, & vous n'ignorez pas le malheur qui nous est arrivé la nuit passée. Oh ! dit la bonne femme, si c'est-là ce qui vous afflige, soyez tranquilles ; je

46 MERCURE DE FRANCE.

ne vous demande rien (1). Si Dieu vous met en état un jour de me payer, à la bonne heure, sinon je vous remets la dette de tout mon cœur. — D'autres payfans se mirent de la conversation, & dirent à cette généreuse femme qu'ayant été incendiée elle-même, elle devoit aller réclamer les graces du Roi. C'est un si bon Prince, disoient-ils; c'est le vrai Père de son Peuple. Voyez comme il a soin des pauvres. Tous les jours il leur donne des preuves de son amour. Dieu nous le conserve. — Je sai, comme vous, répondoit la bonne femme, que nous avons le meilleur des Rois; cependant je me garderai bien d'aller l'importuner, & intercepter peut-être des charités dont nos infortunés voisins qui ont tout perdu ont plus besoin que moi. Voyez-vous cette petite cabane, elle m'a été conservée; elle suffit pour mettre mon mari, mes enfans & moi à l'abri de l'injure du tems? Je suis vigoureuse, je puis travailler. Croyez-

(1) Des gens dignes de foi m'ont assuré qu'ils ont été témoins de ce procédé & de ces discours d'une payfanne du village de *Hvidovre*, nommée *Ellen Lars Pavelsen*. Ce sont les mêmes mots que l'on rapporte dans cette histoire.

moi, mes enfans, faites comme moi, prenez courage; vous n'êtes peut-être pas si mal que vous le pensez. Vos troupeaux ne sont pas périés. Ils ne sont qu'égarés. Va, Colin, va par la campagne, rassemble-les; & toi Collete suis-moi, je vais te donner de l'ouvrage; vous partagerez l'un & l'autre avec nous le peu qui nous reste, & le Ciel, témoin de nos efforts & de nos peines, les bénira.

*E P I T R E à Mademoiselle R***.*

L'ART de plaire,
 Ma bergère,
 Est un don
 Vraiment bon;
 Quand les femmes
 Ont des ames
 Que l'on peut,
 Comme on veut,
 Ou conduire
 Ou réduire;
 Mais aussi
 Le fouci
 Qui m'occupe
 Est qu'en juppé

L'on me dit
Qu'on ne vit,
De la vie,
Que folie,
Que hauteurs
Et que cœurs
Indociles,
Volatiles
Et trompeurs.
Mes frayeurs
Sont extrêmes.
Dieux suprêmes
Est-il vrai
Que j'aurai
Dans mon ame
Une flame,
Par vos soins
Qui rien moins
Qu'éternelle
Et cruelle
M'ôtera
Ravira
Toute joie ?
Non. Qu'on croie
Que les dieux
Sont sans yeux,
Que leurs flèches
Font des brèches

A nos cœurs ;
 Et qu'auteurs
 De nos chaînes,
 Par des peines,
 Leur courroux
 Fait de nous
 Les victimes
 De leurs crimes :
 C'est ma foi,
 Selon moi,
 Une impie,
 Hérésie.

Clairvoyans,
 Point méchans,
 L'on peut dire
 Que leur ire
 N'a de feux
 Que pour ceux
 Dont l'oreille
 Ne s'éveille
 A leur voix
 Que par fois.
 Par exemple ;
 Quand au temple
 De l'Amour,
 Chaque jour,
 L'on ne brûle,
 Sans scrupule,

50 **MERCURE DE FRANCE.**

De l'encens ;
Dans le tems
Qu'il vous dompte
Et surmonte ;
Envers vous
Son courroux
Est étrange ;
Il se venge.
D'autre part ,
Si sans fard ,
Et fidèle ,
Votre zèle
Chaque jour
A l'Amour
Sacrifie ;
Votre vie
De desirs ,
De plaisirs
Et de joie
Est la voie ;
Quel bonheur
Pour un cœur !
Ma bergère
Veux-tu plaire
A ces dieux ;
Tu le peux ,
Sous amante
Et constante ;

Et pour moi
 Mon emploi,
 Mon bien être
 Sera d'être
 Ton amant
 Très-constant.

Par M. Dubois.

C O N T E.

Deux villageois couchoient dans une étable :
 Certain plancher des bœufs les séparoit ;
 Par une échelle on y grimpoit ,
 Et sur la paille on y dormoit :
 Quand on est fatigué , tout lit est agréable.
 Tandis qu'un d'eux en sommeillant ,
 S'étend sur son grabat , s'agite , se tourmente ,
 Il écarte insensiblement
 Quelques ais mal unis qui formoient la soupente.
 Patatras... tout s'écroule ; à bas notre manant ,
 Sous le ventre des bœufs & toujours en ronflant.
 Le voilà donc couché sur la litière
 Sans se douter qu'il ait roulé ,
 Tant qu'à la fin meurtri , foulé ,
 Il ouvre à peine la paupière.
 Puis regardant au tour de soi ;

C ij

« Guillot, dit-il, Guillot, dors-tu ? Nenni. Pour-
» quoi ?

» Tiens , tiens , vois donc ; l'avanture est nou-
» velle ,

» Ma foi les bœufs sont montés à l'échelle. »

Par M. D.

E P I G R A M M E.

Sur un Portrait en pastel.

EH quoi ! ce vieux portrait d'*Hortense* ,
Cet antique pastel , que d'amant en amant
J'ai vu se promener , est donc en ta puissance !

Mon cher Marquis, je t'en fais compliment. —
Comment le trouves-tu ? — Ressemblant ; c'est
dommage

Qu'à force de venir , revenir , voyager
La couleur se détache & commence à changer ! —
Je puis faire *fixer* un si charmant ouvrage ,
Et je vais dès ce soir chez Loriot (1) l'envoyer. —
L'envoyer chez Loriot ! Marquis , quelle dé-
mence !

Ah ! si jamais tu le faisois *fixer* ,
Il y perdrait sa ressemblance !

Par M. L. D. B.

(1) Artiste célèbre par son secret pour fixer le pastel.

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du volume du mois de Mars 1772, est la *Cloche*; celui de la seconde est *Portrait*; celui de la troisième est *Linge*. Le mot du premier logogryphe est *Rasoir*, dans lequel se trouvent *ori*, *or*, *roi*, *io*, *air*, *ris*, *si*, les *ris*, *soir*, *oris*, *as*, *os*; celui du second est *Code*, où l'on trouve *ode*; celui du troisième est *Canne*, où se trouvent *ane*, *canne*, (femelle du canard) *Anne*, *Anne*, (grand sacrificeur des Juifs) *an*, *Caen*.

É N I G M E

JE suis une, & nous sommes trois,
 D'amour & d'amitié je suis une compagne,
 Pour peu qu'on ait des yeux on me voit en cam-
 pagne,

Et je commence tous les mois;
 Si je n'existe point, il n'est homme, ni femme,
 Monsieur, Demoiselles ni Dame,
 Et rien pourtant ne manque à l'Univers;

C iij

54 MERCURE DE FRANCE.

On ne me voit jamais en faux jour ni travers ;
Un poète sans moi ne peut faire aucun drame ,
Pas même une seule épigramme ,
Et je ne suis prose , ni vers ;
Il n'est sans moi , lecteur , royaume , ni monar-
que ;
Je suis avec la mort , & ne suis point la Parque ,
Nécessaire dans Rome , inutile à Paris :
C'est est assez , il faut que je me taise ;
Vous me devinerez à l'aïse ,
Filles , qui cherchez des maris.

Par M. B. . , à Paris.

A U T R E .

RENDEZ-VOUS journalier d'inutiles cohortes ,
Je reçois dans mon sein des gens de toutes sortes ;
De tout rang , de tout âge , oisifs & paresseux
Que l'on trouve chez moi plus souvent que chez
eux.

L'un , censeur éternel , sans cesse vous ennuie
Du tissu mensonger du roman de sa vie.
L'autre mauvais plaisant , plus ennuyeux encor ,
De sarcasmes usés , de bon mots vous endort.
Ici l'on voit Damon panché sur une chaise ,
Faire le bel esprit , débiter des fadaïses.

Là, fier d'un vieux plumet, enflé d'un titre vain,
 En vantant ses ayeux, Dorilas meurt de faim,
 Ou bien c'est Bezenval qui, d'ancienne nouvelle,
 Avec un front d'airain vous fatigue l'oreille,
 Certain qu'il vous apprend, comme des faits nou-
 veaux,

Que nommer un Bourbon, c'est nommer un hé-
 ros.

Qu'en penses-tu, lecteur, crois-tu me bien con-
 noître.

Dirai-je qu'à Paris un Turc me donna l'être.

L O G O G R Y P H E.

MEUBLE dans les appartemens,

Je sers à mesurer le tems;

Anciennement je n'étois pas connue :

J'ai sept pieds ; fort heureusement ;

Car, cher lecteur, un de moins seulement,

Par ma fois je serois... pendue.

Par M. Houllier de St Remi.

A U T R E.

Ji suis, mon cher lecteur, un oiseau domestique

Qui devient aisément un vrai meuble d'optique.

Par le même.

A U T R E.

Ji suis plus prompt qu'un éclair,
Sans parcourir, sans fendre l'air,

Je suis plus vite encor que foudre ou coulevrine,

Je suis humorale ou sanguine,

Accidentelle quelquefois,

Je mets dans un clin d'œil le plus fort aux abois,

Quoique j'aïlle sans bruit, toujours à la sourdine.

Neuf lettres composent mon nom :

Avec quatre, je suis un Anglois de renom ;

Un Saint, une ville d'Asie ;

Un Prince électif d'Italie ;

L'instrument des plaisirs du marin, du grivois ;

Ce qui pare ou gâte un minois ;

Un prophète fameux ; un des bouts de la terre ;

Ce dieu qu'on prend souvent pour le dieu du tonnerre ;

Un poisson délicat, un duvet, un coton ;

Ce qui fait reposer Caron ;

Un lieu toujours fâcheux ; un mince ou gros sa-
laire ;

Des habitans des airs l'agile itinéraire ;

Maintenant ajoutons une lettre de plus ,

Et rendons, s'il se peut, notre être plus confus ;

Par ce petit renfort je suis une rivière ;

Théâtre de tant de misère.

Une ville, un drap, un fourneau ,

Une espèce de dais qu'on porte sans chapeau ;

Un ustensile de cuisine ;

Une invitation de barbare origine ;

Un bruit de guerre ou des forêts ;

Le signe affreux d'un mal dont on craint les pro-
grès ;

Si l'on m'en ôte deux, je défends la patrie ;

Je suis essentiel dans la géométrie ;

Je suis la triste fin d'une aimable liqueur ;

Des vicaires du Christ je fus un successeur ;

Je suis un animal soupçonné de rapine ;

Je porte dans mon sein plus ou moins de farine ;

J'aiguise ou donne l'appetit ;

Dans un festin bourgeois je fais un très-grand
bruit ;

Je suis dans le blason un mot, une figure ;

C v

58 MERCURE DE FRANCE.

Je fus avant ma sœur (par certaine imposture)
L'épouse du fils d'Abraham ;
Ma sœur l'eut ensuite à mon dam :
M'en retranchez - vous trois , me voilà dans la
game ;
Je deviens un adverbe ou bien je suis la femme
Que Junon métamorphosa ,
Qu'Argus dès lors toujours garda :
Ce dernier trait va me faire connoître ,
J'y consens , me voilà , je crains peu de paroître.

*Par M. de Bouffanelle , brigadier des armées
du Roi , ancien capitaine au régiment du
Commissaire - Général de la Cavalerie.*

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Traité de la Circulation & du Crédit , con-
tenant une analyse raisonnée des fonds
d'Angleterre , & de ce qu'on appelle
commerce ou jeu d'actions ; un examen
critique de plusieurs traités sur les im-
pôts , les finances , l'agriculture , la po-
pulation , le commerce , &c. précédé
de l'extrait d'un ouvrage intitulé *Bilan
général & raisonné de l'Angleterre depuis
1600 jusqu'en 1761 ; & suivi d'une**

l'Amant heureux,

Les Paroles et la Musique sont de M. Davy.

*Andantino.*Avril.
1772.

* Non rien n'é-ga-le mon bon-
 -heur Lors-que sur ton sein je re-
 -po-se, Lors-que sur ton sein je re-
 -po-se. Pour prix de ma fi-delle ardeur,
 Des pei-nes que l'amour me cause Tu
 sais m'ô-ter le sou-ve-nir Par le doux
 char-me du plai-sir, Par le doux
 char-me du plai-sir. Non &c.

lettre sur la jalousie du commerce, où l'on prouve que l'intérêt des puissances commerçantes ne se croise point, &c. avec un tableau de ce qu'on appelle *commerce* ou plutôt *jeu d'actions*. Par l'auteur de l'*Essai sur le Luxe* & de la *Lettre sur le jeu de Cartes*, qu'on a ajoutés à la fin; vol. in-8°. A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez Leclerc, quai des Augustins; prix, 3 liv. broché.

PLUSIEURS écrits contenus dans ce recueil ont déjà été publiés. On reconnoît dans ceux relatifs au commerce cet amour de l'humanité, cet esprit de logique, de calcul & de combinaison particulier à l'auteur. On les distinguera sur-tout de ceux que le préjugé, la passion, les petits intérêts ou la manie des systêmes ont dictés. L'auteur prouve très-bien dans sa lettre sur la jalousie du commerce que les intérêts essentiels des puissances commerçantes, rivales & voisines ne se croiseroient pas, au moins autant qu'on le pense, si l'intérêt particulier ne venoit souvent à la traverse.

La lettre insérée dans ce recueil sur le jeu de cartes & où l'auteur essaie de prou-

ver les avantages que le genre humain a retiré de ce divertissement imaginé d'abord pour amuser les enfans & des imbécilles ne peut être regardée que comme un badinage malgré le ton sérieux qui y règne. Voici le raisonnement de l'auteur. « Avant que le jeu de cartes fût devenu un amusement universel, les deux sexes étoient moins unis, » c'est-à-dire qu'ils étoient moins ensemble, en société, en compagnie : les hommes l'étoient davantage ; il y avoit des cotteries ; on alloit à la taverne ; il y avoit plus d'ivrognes, & par conséquent plus de liaisons, plus d'amitié. » L'ennui, une des plus grandes causes du développement de la perfectibilité humaine, excitoit les hommes à cultiver leurs talens, à s'occuper, à étudier, à travailler, à cabaler, à faire des conspirations. La politique étoit le sujet des conversations, que le loisir & l'ennui enfantotent : on contrôloit le gouvernement, on s'en plaignoit, on conspiroit, & l'on trouvoit des amis à qui se fier : les grandes vertus & les grands vices étoient plus ordinaires. D'un autre côté, les regards des hommes ne se rassasiant pas des appas des femmes vis-

» à vis un tapis verd au moyen du talif-
 » man des cartes , l'amitié & l'amour
 » étoient des passions. A présent, graces aux
 » cartes, on n'est guères que galant; on a
 » beaucoup de connoissances, & pas un
 » ami; nombre de maîtresses, & pas une
 » amante. Un Mahometan, qui contem-
 » pleroit avec des yeux asiaticques nos
 » grandes assemblées, auroit la malice de
 » croire que les bachas européens ont
 » leur sérail en commun. Un jeu qui
 » mêle & confond les hommes & les fem-
 » mes dans la société doit donc forcément
 » ralentir l'énergie de l'amour. Ajoutez
 » à cela que les efforts pour fuir l'ennui
 » se trouvent ralentis par cet amusement.
 » Du relâchement de ces trois ressorts,
 » combinez en les effets, & calculez en
 » les résultats, &c. » On pourroit peut-
 » être prouver avec autant de succès les
 » avantages de la paralysie ou de l'opium.
 On diroit, en se servant du raisonne-
 ment de l'auteur, que la fermentation
 des grandes passions produisant plus de
 mal que de bien, la société ne pourroit
 que gagner à faire usage d'une liqueur
 qui énerveroit la force & l'activité des
 membres qui la composent.

Médecine primitive ou recueil des remèdes choisis & éprouvés par des expériences constantes, à l'usage des gens de la campagne, des riches & des pauvres; traduit de l'anglois de Wesley sur la treizième édition, revue & augmentée considérablement.

Homo sum ; humani nihil à me alienum puto.

A Lyon, chez Jean - Marie Bruyset ,
imprimeur libraire; & à Paris, chez P.
F. Didot le jeune, libraire, quai des
Augustins; prix , 2 liv. 10 s. rel.

Le nom de *Médecine primitive* donné à ce recueil est assez justifié par le soin que le médecin Anglois a pris de n'y admettre que des remèdes simples, éprouvés & qui ne peuvent jamais être aussi dispendieux & même aussi à craindre par l'abus qu'on en pourroit faire que les remèdes chymiques & les galéniques composés. Le traducteur, dans la vue de rendre cette espèce de manuel d'un usage encore plus sûr & plus facile, a consulté les meilleurs praticiens & a donné des définitions claires & précises de la plûpart des maladies. Ceux qui vivent à la campagne ou qui sont éloignés de tout secours trou-

veront dans ce manuel un médecin à leur portée & toujours prêt à les servir. On leur conseille ici néanmoins de ne pas négliger dans des cas compliqués de consulter un médecin de profession. Ce médecin ne verra quelquefois pas plus clair que ceux qui le consultent. Mais comme la pratique lui a appris les effets ordinaires des remèdes, il saura s'arrêter, reculer même à-propos. C'est aussi ce que vouloit faire entendre un habile praticien à M. le Prince de * * *, qui disoit que la médecine n'étoit qu'une science conjecturale, & que les médecins étoient des aveugles qui se mêloient d'en conduire d'autres.

« Il est vrai, répondit le médecin hom-
 » me d'esprit; mais si les brouillards les
 » plus épais couvroient Paris & que Vo-
 » tre Altesse fût obligée de sortir de son
 » palais, quel guide prendroit-elle pour
 » la conduire? un aveugle sans doute,
 » qui par l'usage qu'il auroit de son bâ-
 » ton, lui indiqueroit les chemins plus
 » sûrement que tous ceux qui n'ont point
 » contracté l'habitude de s'en servir. »

Ce manuel est précédé d'une préface où l'auteur donne un petit nombre de maximes simples, aisées & précises pour la conservation de la santé. La plus im-

64 MERCURE DE FRANCE.

portante de ces maximes est d'établir une proportion raisonnable entre la quantité des alimens que l'on prend & celle du mouvement ou de l'exercice du corps que l'on est en état de faire, eu égard au degré de force dont on jouit; ce qui indique assez que pour qu'il y ait un juste équilibre dans l'économie animale, sans quoi la surabondance ou le défaut d'humeurs survient, il faut que la dépense soit égale à la recette. Cette maxime se trouve confirmée par cet oracle du père de la médecine : *Non satiari cibis & impigrum esse ad laborem sanum efficit corpus.* •

Observations critiques sur le Traité de la célébration des SS. Mystères; par M. Collet, conformément à la septième édition; par le R. P. Nicolas Collin, docteur en théologie, chanoine régulier de la réforme de Prémontré, ancien prieur de Rengeval; vol. in 12. A Paris, chez de Bure père, libraire, quai des Augustins, & Cl. Hérissant, rue Notre-Dame.

Ces observations annoncent dans l'auteur une grande connoissance des rubriques & de tout ce qui a rapport à la célébration des SS. Mystères. Sa critique est

A V R I L. 1772. 63

exacte, scrupuleuse même & très-détaillée. Elle pourra être utile à ceux qui desireront de connoître à fonds la matière dont il s'agit.

L'Elève de la Nature, nouvelle édition ; augmentée d'un volume , & ornée de figures en taille-douce. A Amsterdam, & se trouve à Lille , chez J. B. Henry , imprimeur-libraire ; 3 parties in-12.

Les deux premières parties de cet ouvrage publiées en 1763 , nous présentent un de nos semblables abandonné à la seule nature. Les premières notions , les premiers sentimens de cet élève de la nature se trouvent développés dans ce roman à la faveur d'une fiction qui pouvoit être plus heureuse. Mais quelques sensations rendues avec assez de naïveté & des maximes sur l'éducation extraites de bons écrivains & que l'auteur a sçu habilement s'approprier , ont fait agréer du Public ces deux parties , dont l'une est intitulée *la Solitude* ; & la seconde *la Société*. La troisième partie , ajoutée à cette nouvelle édition , a pour titre *les Plaisirs champêtres* ; elle est dédiée aux Habitans de la Virginie qui vivent au milieu de leurs plantations de tabac. L'auteur , inspiré

66 MERCURE DE FRANCE.

par cet exemple , nous donne dans cette dernière partie la description d'une république qu'il établit dans une isle dont le nom étoit ignoré jusqu'à présent. Elle s'appelle *l'isle de la Paix* Ses habitans s'occupent de travaux champêtres. Ces amas de maisons nommés *villes* & où une multitude d'animaux vivans , morts ou mourans sont rassemblés pêle & mêle, sont inconnus dans cette isle. Les mœurs s'y conservent dans leur pureté parce que le luxe n'y trouve point d'alimens , & que le vice qui se plaît dans le trouble & la confusion ne peut y rendre ses voiles & dresser ses embuches. Différentes peintures des plaisirs champêtres ornent la description du séjour de la paix. Ces peintures sont empruntées pour la plupart de Lucrèce , de Virgile & sur-tout de Vaniere que l'auteur s'est contenté de traduire. Lorsqu'il nous donne des préceptes sur l'agriculture , il nous recommande sur-tout la plantation des grands arbres. « On se plaint , dit-il, que le nombre des hommes diminue , & ce malheur est très-grand, on n'en sauroit assez gémir ; mais on est insensible à un autre malheur , dont on devroit aussi tâcher d'arrêter les progrès. La chymie &

» la mollesse brûlent les trois quarts des
 » arbres, le luxe emploie en bâtimens la
 » moitié de ce qui en reste, & ni l'amour
 » de la nature, ni notre intérêt ne nous
 » font arrêter le mal ou le réparer. » L'au-
 teur ignore sans doute les soins que le
 gouvernement prend journellement pour
 former des pépinières & empêcher le dé-
 périssement des forêts.

Si la diminution de l'espèce humaine
 dont parle encore l'auteur a lieu, ce n'est
 pas la faute de nos politiques qui se font
 toujours beaucoup plus occupés des moyens
 d'accroître l'espèce humaine que de ce
 qui est nécessaire pour la perfectionner.
 Cette diminution peut être un malheur.
 Cependant lorsque l'on jette les yeux sur
 le grand nombre d'infortunés qui languis-
 sent dans tel & tel pays, & que l'on est
 souvent obligé de renfermer parce qu'ils
 manquent de pain & de travail, on seroit
 tenté de souhaiter plutôt la diminution
 de la population que son accroissement.
 La maxime du célèbre Pontife Sixte V
 étoit qu'il valoit mieux détruire une ville
 que de la remplir d'habitans malheureux.

*Abregé chronologique de l'Histoire ecclé-
 siastique civile & littéraire de Bourgogne;*

depuis l'établissement des Bourguignons dans les Gaules jusqu'à l'année 1772 ; par M. Mille ; tome II, in-8°.

Et pius est patria facta referre labor.

Ov. Tristium, lib. 2.

A Dijon, chez Cauſſe, imprimeur ; à Paris, chez Delalain, libraire, rue & à côté de la Comédie Française.

Le second volume de cet abrégé présente la suite des événemens arrivés en Bourgogne depuis la réunion du second royaume de Bourgogne à la Monarchie Française en 613, jusqu'aux démembrements réels & effectifs qui se firent sous les successeurs de Charles le Chauve. La méthode de l'historien est suffisamment connue par le premier volume de cette histoire publiée l'année dernière. Elle a été goûtée du plus grand nombre des lecteurs qui ne peuvent se livrer à une lecture suivie & qui regardent avec raison l'ordre chronologique comme le plus propre à constater les faits relatifs à chaque révolution. Les différens livres de cette histoire sont terminés par des notices assez étendues sur les hommes & les savans illustres. Des notes accompagnent

le recit de l'historien. Ces notes discutent des points de critique ou donnent l'origine de divers usages ou de quelques proverbes. On dit encore assez communément aujourd'hui lorsque l'on veut assurer quelque chose : *J'en mettrois la main au feu*. Cette façon de parler proverbiale peut venir de l'injonction qui étoit faite autrefois à l'accusé qui vouloit justifier son innocence d'étendre sa main sur un brasier ardent ou de prendre un fer chaud sans se brûler. Cette épreuve judiciaire étoit réservée sur-tout aux ecclésiastiques, aux moines & aux femmes. Vers le treizième siècle, un homme condamné à la subir, refusa de s'y soumettre, disant qu'il n'étoit pas un charlatan. Comme le juge, malgré cette réponse, lui faisoit quelque instance : « Je prendrai volontiers » le fer ardent, repliqua-t-il, pourvu que » je le reçoive de votre main. » Le juge trop prudent pour accepter la proposition, convint qu'il ne falloit point tenter Dieu.

M. Mille, pour nous donner une idée de la magnificence & du faste qui reugnoient à la cour du Roi Dagobert, nous dit que St Eloy qui n'y étoit encore connu que par ses ouvrages d'orfèvrerie, portoit des ceintures enrichies de pierre-

70 MERCURE DE FRANCE.

ries. Mais St Eloy qui faisoit le commerce de pierres précieuses ne les portoit à sa ceinture que pour les vendre. C'est encore la pratique de plusieurs Levantins de mettre dans leur ceinture qui leur sert de poches les pierreries & les autres bijoux dont ils font trafic.

Il y a , dans ce nouveau volume , plusieurs points de chronologie , d'histoire , de géographie & de critique qui méritent d'être discutés ; mais de savans Bénédictins se sont chargés de cette tâche , & nous croyons que ceux qui ont lu cet abrégé ne doivent point se dispenser de se procurer la lettre adressée à M. Mille , & qui se distribue à Paris chez Desprez , imprimeur , rue St Jacques. Cette lettre & celles qui la suivront ne peuvent d'ailleurs que contribuer à rendre les recherches de l'historien de Bourgogne plus utiles , plus intéressantes & plus exactes.

Histoire nouvelle & impartiale d'Angleterre , depuis l'invasion de Jules-César jusqu'aux préliminaires de la paix de 1763 , traduite de l'anglois de J. Barrow. A Paris , chez J. P. Costard , rue St Jean-de-Beauvais.

M. Barrow a placé à la tête de cette

histoire, des observations sur l'origine des habitans de la Grande Bretagne, leurs coutumes, leurs mœurs, leur gouvernement, leur commerce, leurs bardes ou écrivains, leurs bois sacrés & leurs cérémonies religieuses. Ces observations sont une introduction nécessaire à cette nouvelle histoire. Il seroit difficile, comme l'observe l'historien, de fixer l'origine & les premiers faits des Bretons & même de tout autre peuple. Ces faits sont obscurcis par des relations fabuleuses, par des fictions extravagantes & des absurdités monstrueuses que des hommes artificieux & adroits ont cherché à multiplier dans un âge qui étoit celui de la superstition & de la crédulité. On nous peint ici les premiers Bretons comme des gens simples & de bonne foi dans le commerce, qui se contentoient d'une nourriture très-frugale. « Une autre vertu, ajoute
» l'historien Anglois, qui rendit nos an-
» cêtres célèbres, fut l'hospitalité. Un
» étranger, parmi eux, étoit un objet
» sacré & inviolable : ils lui offroient
» tous les secours qui dépendoient d'eux,
» pendant tout le tems qu'il restoit dans
» l'isle. » Mais les devoirs de l'hospitalité furent également respectés par tous

les peuples de l'antiquité. On pensoit alors que les Dieux mêmes prenoient souvent la forme de voyageurs pour corriger l'injustice des hommes, réprimer leurs violences & leurs rapines. Cette croyance jointe à la difficulté des chemins, au défaut de commerce & d'hospices publics, & à l'embarras par conséquent pour les voyageurs de se procurer les choses les plus nécessaires à la vie, avoient formé chez les premiers peuples les liens de l'hospitalité. Mais aujourd'hui que toute l'Europe est devenue voyageante & commerçante, que chaque province, chaque ville a des hospices pour les étrangers, que les chemins sont plus sûrs, que la circulation de l'argent s'est accélérée par le moyen des lettres de change, & que nous jouissons de la commodité des vaisseaux, des postes & autres voitures, l'hospitalité a dû se perdre parmi nous. Comment d'ailleurs pourroit-elle se soutenir chez des peuples où regne l'esprit de commerce & qui trafiqueroient des élémens même s'ils étoient en leur pouvoir ?

Les premiers Bretons adoroient l'Être Suprême sous les noms d'Esus ou Hesus, dont le chêne étoit le symbole. Ils n'avoient

voient d'autre temple qu'un bois ou un bosquet où ils faisoient toutes leurs cérémonies religieuses. Personne n'étoit admis dans ces retraites sacrées, à moins qu'il ne portât avec lui une chaîne, comme un témoignage d'une soumission sans bornes à la Divinité. Toute leur religion consistoit, dans son origine, à reconnoître que l'Être Suprême, qui venoit habiter dans ces bosquets sacrés, gouvernoit l'Univers; que toute créature devoit obéir à ses loix & lui rendre les hommages divins. Les Druides qui étoient les ministres de la religion, s'étoient chargés de faire parler la Divinité & d'interpréter ses décrets. Une des maximes de leur politique étoit de ne rien confier à l'écriture; tous leurs mystères étoient renfermés dans des vers composés à ce sujet, & qu'ils retenoient de mémoire. Mais ce qui contribuoit le plus à en imposer au peuple, c'étoit leurs prétendus entretiens familiers avec les dieux. D'ailleurs pour couvrir leur propre ignorance & dérober leurs impostures à la connoissance publique, ils se vantoient d'être instruits dans la magie; ils cultivoient en conséquence quelques branches des mathématiques, & particulièrement l'astronomie. Ils pré-

disoient le tems, le nombre & la durée, des éclipses ; circonstance qui ne pouvoit manquer de leur attirer le respect de la multitude ignorante. Ces prêtres enorgueillis de leur pouvoir en abusèrent souvent, & il y a eu lieu de croire que les Bretons, fatigués du joug des ministres de la théocratie, voulurent avoir parmi eux les symboles vivans de la Divinité & qu'ils créèrent des Rois qui furent pour eux les représentans du Monarque invisible.

M. Barrow, après cette courte introduction, nous trace la suite des événemens qui forment l'histoire de la Grande Bretagne, qu'il divise en plusieurs périodes. La première commence à la descente de Jules-César dans la Grande Bretagne. Il ne paroît encore que les huit premiers volumes de cet ouvrage, qui vont jusqu'en l'année 1625. Nous les avons parcourus, & nous avons vu avec plaisir que l'auteur s'est rappelé la promesse qu'il a faite dans son avertissement de ne point s'écarter de cette fidélité qui fait le premier ornement de l'histoire.

Manuel de Morale, dédié à Monseigneur le Comte d'Artois. A Paris, chez Ed-

A V R I L. 1772. 75

me, libraire, rue St Jean-de-Beauvais;
in 12. petit format, 1772; prix, 2 liv.
relié.

Ce livre est moins l'ouvrage de l'auteur, comme il le dit lui-même, que celui d'une multitude d'écrivains célèbres dont il a recueilli les pensées & les maximes. Mais c'est un mérite que d'avoir fait un choix aussi heureux, & qui par la variété des matières forme un cours de philosophie morale : philosophie sans pédanterie, sans verbiage, sans sécheresse, où les préceptes ne sont point noyés dans un déluge de paroles, mais où tout est substantiel, où chaque ligne, pour ainsi dire, offre une leçon intéressante. Il est à souhaiter, dit l'approbateur, M. Riballier, que les personnes chargées de l'éducation de la jeunesse mettent ce livre entre les mains de leurs élèves, & suivent le plan que l'auteur a tracé dans sa préface. Nous croyons ce plan très-sage en effet; & peut-être, s'il étoit généralement & constamment suivi, en résulteroit-il une heureuse révolution dans les mœurs.

Théâtre lyrique de M. de la J. 2 vol. in-8°. , chacun de près de 400 pages. A

D ij

76 MERCURE DE FRANCE.

Paris, chez Barbou, rue des Mathurins; V. Duchesne, rue St Jacques, & Jombert fils, rue Dauphine; prix, 9 l. de l'imprimerie de Barbou.

Ce recueil, bien imprimé en beau papier, contient un essai sur l'opéra, huit opéra précédés chacun d'un avant-propos & des lettres critiques sur quelques ouvrages qui ont paru dernièrement, & qui traitoient de la musique & de l'imitation des arts.

Cet essai sur l'opéra est divisé en cinq parties, qui ont pour objet la poésie, la musique, l'art du chant & de la déclamation, la danse, les machines & tout ce qui a rapport à la magnificence du spectacle. Avant d'entrer en matière, l'auteur examine les causes des foibles progrès de l'opéra; & il termine son traité par des réflexions morales & politiques sur les spectacles, sur les arts & sur leurs relations avec les mœurs.

Les poèmes ont pour titres : *Amphitruon*, ballet-héroï-comique en trois actes.

Antiope, ballet héroïque en trois actes, précédé d'un prologue.

Alexandre & Thalestris, ballet héroïque en trois actes.

Le Siège de Tyr, tragédie en cinq actes.

Scamandre, pastorale héroïque, en quatre actes, précédée d'un prologue.

Massilie, ou la fondation de Marseille, opéra en cinq actes.

Thésée, opéra en trois actes.

Sapho, opéra en trois actes.

Ces huit poèmes sont précédés d'avant-propos, dans lesquels l'auteur a traité différens points de mythologie & d'histoire, qu'il a semés de plusieurs traits de morale & de critique.

Les lettres qui terminent ce recueil sont écrites par l'auteur à son éditeur, en réponse aux sollicitations que celui-ci lui faisoit, pour l'engager à entreprendre la critique du traité du Mélodrame & de deux petits traités sur l'imitation des arts, qui ont paru dans les *Mercures* de Septembre & de Novemb. de l'année dernière. L'éditeur a inséré ces lettres dans le recueil, pour suppléer à la critique qu'il demandoit.

L'auteur, dans sa préface, s'annonce comme un amateur qui ne s'est d'abord livré à la composition des opéra que par délassément, & que l'amour des arts a tellement échauffé peu à peu qu'il a complété ce recueil & s'est déterminé à le donner au Public, sans autre motif que

celui de se rendre utile au spectacle de l'opéra.

Annales de la ville de Toulouse, dédiées à Monseigneur le Dauphin. A Paris chez la veuve Duchesne rue Saint Jacques, au Temple du Goût, second volume in-4°.

Nous avons déjà rendu compte du premier volume de cet ouvrage intéressant pour le Languedoc. Le second volume ajoute à l'idée que le public s'en est formée. Les termes mêmes de l'historien feront connoître quel plan il a adopté. Nous avons cru que rien n'étoit plus rebutant pour des amateurs éclairés que de lire sous chaque année seulement quelques phrases peu liées avec celles qui tiendroient à l'année précédente, auxquelles seroient ajoutés les noms des Capitouls. Cette monotonie fatigante, cette nomenclature continuelle, cette interruption des matières suffiroient seules à rebuter même les personnes les plus avides de s'instruire. Un plan bien différent nous a paru remplir dignement les devoirs que nous impose cette entreprise. Nous avons divisé notre travail par chaque

« regne. Pour ne point interrompre la
 « narration, nous avons mis à la fin de
 « chacun d'eux la liste des capitouls. Cha-
 « que année étant notée à la marge & à
 « la tête de chaque élection, on connoît-
 « tra par les dates sous lesquels de ces
 « magistrats un évènement s'est passé. »

L'historien a bien senti que l'histoire d'une seule ville pouvoit paroître à bien des lecteurs un travail presque inutile, puisqu'à peine les faits principaux y seroient esquissés, & en suivant son système, il desire toujours qu'elle serve à former les mœurs.

Pour donner une idée de ce second volume, nous nous contenterons de citer le chapitre dans lequel il s'agit des Etats Généraux tenus sous Philippe le Bel. Voici comme l'auteur en parle. « Tou-
 « tes les affaires majeures de la monar-
 « chie se traitoient, dans son origine, dans
 « les assemblées générales des Francs;
 « c'est à dire, que tout ce qui n'étoit
 « point compris dans les sujets du roi
 « nommés *Leudes*, *Kassali Nobiliores*,
 « & depuis *Fidèles*, n'étant presque
 « comptés pour rien, parce qu'il rampoit
 « dans la plus triste servitude, ces assem-
 « blées n'étoient, en effet, composées

D iv

80 MERCURE DE FRANCE.

» que de grands. Pepin, premier Roi de
» la seconde race, transporta au mois de
» Mai cette assemblée générale des Francs,
» proprement dits, parce que ce mois
» étoit plus agréable que celui de Mars,
» tems auquel elle se tenoit auparavant.
» Plus on examine les monumens qui en
» sont restés depuis Charlemagne, &
» plus on voit qu'on n'admettoit dans
» ces Parlemens que les principaux de
» l'ordre laïque & ecclésiastique. Les évê-
» ques & les hauts barons siégeoient ainsi
» deux fois par an, & jamais plus sou-
» vent. Ces placites augustes ne peuvent
» être mieux représentés qu'en citant un
» capitulaire de Louis le Débonnaire; peu
» de passages renferment des vérités aussi
» sublimes. Après avoir parlé de ses de-
» sirs sur l'heureuse manutention des loix,
» ce roi empereur ajoute : Quoique cette
» plénitude de ministère paroisse résider
» en entier dans notre personne, cepen-
» dant il est de notoriété publique que
» tant par l'autorité divine que par celle
» des hommes, ce ministère est divisé
» de manière que chacun de vous est con-
» nu pour partager avec nous ce même
» ministère, bien que nôtre, suivant son
» rang & sa place. Par-là il est évident

» que je dois être pour chacun de vous
 » un bon conseiller , & que vous devez à
 » votre tour être mes coadjuteurs. Aussi
 » n'ignorant pas quel devoir chacun de
 » vous doit remplir selon la partie d'ad-
 » ministration qui lui est confiée , nous ne
 » devons point négliger de donner en
 » conséquence à chacun de vous les avis
 » dont il a besoin , selon son rang.

» Jamais prince n'a pu établir par des ex-
 » pressions plus décisives & plus touchan-
 » tes les devoirs réciproques & du chef de
 » la nation & de ceux qui , revêtus d'une
 » portion de son autorité , sont chargés de
 » gouverner les peuples en son nom.

» Ce ne fut qu'au temps de Louis le
 » Gros, depuis 1108 jusqu'en 1137 que
 » ce que l'on nomme aujourd'hui le
 » Tiers-Etat commença à être compté
 » pour quelque chose , nous ne difons
 » pas dans l'administration , mais même
 » dans l'état. L'établissement des com-
 » munes étoit à son aurore sous ce regne,
 » & ce fut sous Louis le jeune son fils
 » qu'elle éclaira d'un nouveau jour ces
 » milliers d'êtres plus rampans , plus
 » malheureux que les bêtes fauves, & qui
 » jusqu'alors avoient eu les fatigues des
 » bêtes de charge sans en avoir les dé-

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

» dommages. Alors les arts nâquî-
» rent du commerce; ce père commun
» des nations qu'on ne peut trop célé-
» brer , & qui par sa vigueur ou par sa
» foiblesse est le pouls d'après lequel on
» peut juger l'état de toute nation , & ses
» forces ou ses maladies secrettes; alors
» la tyrannie des Seigneurs particuliers
» fut réprimée par ces communes , qui ,
» marchant chacunes sous leurs drapeaux
» particuliers , formoient autant de corps
» armés pour la liberté du citoyen & pour
» la grandeur du prince. Les grands vas-
» faux opposant à la politique de *Louis*
» *VIII* , de *Philippe Auguste* & de *Louis*
» *IX* , une politique égale , formèrent à
» leur tour des communes dans les terres
» qui leur appartenoient , & delà l'origine
» de l'arrière-ban , convoqué ensuite par
» les Rois dans des temps d'infortunes/
» Enfin la rédaction des communes en
» corps bien distincts & bien établis , ne
» fut consommée que sous *Philippe le Bel*.
» Ainsi pendant les huit ou neuf premiers
» siècles de la Monarchie Françoise , le
» peuple ne fut point compris dans l'as-
» semblée générale nommée *Parlement*.
» On n'y voyoit point des hommes re-
» présentans tous les ordres de citoyens

» soumis au roi. Enfin dans les guerres de
 » la Flandre, si longues, si ruineuses
 » pour la France, *Enguerrand de Mari-*
 » *gny* conseilla à *Philippe-le-Bel* d'as-
 » sembler les états généraux ; & comme
 » les peuples avoient été accablés par les
 » impôts, & que leurs murmures faisoient
 » craindre les plus grands desordres, on
 » sentit que ce même peuple, si difficile
 » à manier, deviendrait aussi soumis que
 » libéral, dès que le Prince paroissant re-
 » mettre toute sa confiance en lui, l'ad-
 » mettroit dans un conseil où l'on pique-
 » roit sa générosité. Ce qu'on avoit prévu
 » arriva. L'honneur de voter dans cette
 » assemblée représentative de la nation,
 » parut une marque de confiance de la
 » part du Prince, trop glorieuse pour n'y
 » pas répondre par un procédé semblable.
 » On donna de l'argent en échange de cet
 » honneur nouveau. Mais dès-lors tout
 » changea. Jusqu'à ce tems, quelques
 » légers impôts avoient été payés par les
 » citoyens. Depuis que le roturier eût
 » donné sa voix dans la tenue des états,
 » il eut la liberté de présenter des cahiers
 » dictés par le patriotisme, où il renfer-
 » moit des objets de réforme, des plans
 » d'économie. On admira, ou l'on feignit

84 MERCURE DE FRANCE.

» d'admirer ; mais il paya toujours à
» compte : de sorte qu'échappé à la tyran-
» nie du petit despote qui l'attachoit à la
» glebe , il se trouva confondu dans la
» masse générale , seul chargé du faix des
» travaux & des redevances publics ; enfin
» plus honoré , plus riche , mais mis à
» contribution en raison de ces honneurs ,
» de son industrie & de ses acquisitions.
» Alors le nom de *Parlement* ne fut plus
» donné à ces assemblées. Il passa aux
» corps établis pour juger les affaires par-
» ticulières des citoyens ; alors les assem-
» blées générales elles-mêmes ne furent
» plus ces placites où la législation fonda-
» mentale du royaume étoit exercée avec
» autant d'étendue que de vigueur. On
» n'y traita plus ni de la paix , ni de la
» guerre , ni des alliances avec les Puissan-
» ces étrangères ; objets si importants , &
» qui entraînant par les dépenses qu'ils
» exigent le reste des opérations du Mi-
» nistère , auroient dû rester liés aux dé-
» libérations des *Etats Généraux*. Ces af-
» semblées , si dégénérées de ce qu'elles
» avoient été , furent bornées à discuter la
» levée des subsides , la manière de les
» percevoir ; c'est à dire , qu'au lieu de
» délibérer sur les causes , on ne traita

» que des effets; & qu'au lieu de voter
 » pour empêcher le mal, ou pour faire
 » naître le bien, on ne se rassembla que
 » pour trouver les moyens de faire du
 » mal le moins fortement qu'il seroit
 » possible; car ce n'étoit pas même tou-
 » jours le plus foiblement possible.

» Il résulte de ces observations, que les
 » premiers *Parlemens* & les *Etats-Géné-*
 » *raux* n'ont jamais été la même chose,
 » & n'ont jamais traité les mêmes objets.
 » Nous remarquerons seulement ici qu'il
 » est bien singulier que le judicieux *Pas-*
 » *quier*, en parlant du *Tiers-Etat*, dit,
 » que lorsqu'on eût décidé de l'admettre
 » aux *Etats-Généraux*, il ne fut ainsi nom-
 » mé que pour reblandir d'un nom plus
 » doux & moins bas, celui de *Peuple*.
 » Comment ce mot *Peuple* peut-il n'être
 » ni *doux* ni *noble*? Il eût fallu deman-
 » der aux Athéniens, quel nom étoit plus
 » digne d'être honoré & chéri. Quoi!
 » cette partie du monde, qui meurt, qui
 » combat & travaille pour ses chefs; ces
 » citoyens dont les sueurs arrosent nos
 » sillons & fertilisent nos champs; ces
 » artisans qui préviennent nos besoins,
 » qui triomphent pour nous des saisons,
 » des tems, de la nature; enfin ces hom-

86 MERCURE DE FRANCE.

» mès laborieux par état, compâtissans
» par penchant, utiles par instinct, éton-
» nans par génie, le *Peuple* enfin, on
» croiroit ne rien nommer que *de bas* en
» en parlant : Malheur à ceux qui n'ont
» point dans l'ame la sensibilité qui le
» fait aimer. »

Un des sujets le plus détaillé de ce volume est l'institution des *Jeux floraux*. L'auteur annonce les obligations qu'il a contractées avec M. de Ponsau, l'un des Quarante de cette Académie, par les recherches curieuses que cet académicien a communiquées.

M. de Rozoi a joint à l'histoire de Toulouse des notes historiques & généalogiques. Il invite toutes les personnes qui ont des mémoires ou des anecdotes analogues à son ouvrage, & dignes d'intéresser ses lecteurs, de vouloir bien les lui communiquer; & pour répondre aux vues des personnes qui n'ont point encore souscrit, & qui desirerent se procurer ces annales, *on a prolongé la souscription jusqu'à la livraison du troisième volume.*

Les Odes pythiques de Pindare, traduites avec des remarques par M. Chabanon, de l'académie royale des inscriptions

A V R I L. 1772. 87
& belles - lettres , & de l'académie de
Lyon. A Paris , chez Lacombe , libraire,
rue Christine près la rue Dauphine,
1772 ; in 8°. broché , 5 liv.

Cette édition est remarquable par la beauté de l'impression & du papier. Le texte grec est imprimé avec le plus grand soin à côté de la traduction qui est en même tems littérale & facile. Chaque ode est précédée d'un argument qui en prépare l'intelligence , & suivie de notes qui donnent l'explication des endroits difficiles , & qui en font connoître les principales allusions ou imitations. Un discours préliminaire sert d'introduction à la lecture de Pindare , & en général à celle des poëtes lyriques. Nous ferons connoître plus particulièrement ce bon ouvrage dans le Mercure prochain.

*Dissertation sur l'origine de la ville de
Dijon & sur les antiquités découvertes
sous les murs bâtis par Aurélien A Di-
jon , chez Fantin.*

Le nom de la ville de Dijon est Celtique , suivant plusieurs savans & signifie *Fontaines* par allusion aux sources nombreuses qui descendent des côteaux voi-

88 MERCURE DE FRANCE.

ains. Un vers d'Anfone semble démon-
trer cette étimologie :

Divona, Celtarum linguâ fons.

L'auteur de cette dissertation propose une autre conjecture. *Divio*, autre mot celtique signifie choix, préférence, & Dijon est en effet, dans son origine, un poste choisi par César pour former un de ces camps que les Romains appelloient *Stativa*. Il en fit une place d'armes & un dépôt de légions pour contenir les peuples de Langres & d'Autun, les Séquanois & les Helvétiens.

Quoiqu'il en soit de ces étimologies auxquelles on peut en substituer d'autres, (1) l'auteur de cette dissertation, après avoir cherché l'origine de Dijon, parcourt rapidement son histoire depuis César jusqu'au tems où elle est devenue une capitale opulente & la patrie de plusieurs hommes de génie. (2)

(1) *Divio* ne seroit-il pas une corruption de *Divisio*? Dijon est le point de partage où les eaux de cette province se séparent pour couler les unes dans l'Océan, les autres dans la Méditerranée. Ce fait étoit connu des Romains.

(2) Bossuet, Crébillon, M. de Buffon, Rameau, &c.

Il se forma une ville autour du camp de César. Marc-Aurèle l'embellit. Les Marcomans & les Quades la ruinèrent dans leurs irruptions; Aurelien la rebâtit. Les monumens dont elle étoit ornée avant l'irruption des Barbares devinrent des matériaux pour élever les nouveaux murs, & on les retrouve encore sous ces fondations que le tems & les Barbares n'ont pu détruire.

Dans la disette entière des secours pour l'histoire des Gaulois, c'est une foible ressource que des bas-reliefs très dégradés, des inscriptions fausses, des représentations, tantôt de Gaulois & de Druides, tantôt de Romains, le mélange des arts grossiers des Gaulois avec les arts imparfaits d'une colonie romaine peu opulente.

L'Antiquaire Dijonnois considère chacun de ces monumens, & en tire tout le parti qu'on peut attendre du zèle d'un citoyen & de la sagacité d'un homme d'esprit. On doit applaudir à ses talens, à ses intentions & à la tournure philosophique qu'il donne à ses savantes recherches.

En parcourant son ouvrage on trouvera des discussions intéressantes sur les Druides, sur la décadence des arts au déclin de l'Empire & quant aux monumens qu'il

90 MERCURE DE FRANCE.

Les rassemblés, les plus estimables sont quelques ornemens d'architecture d'un dessin riche & élégant. Toutes les figures sont drapées, même un Apollon que l'on voit à la planche XXI, avec cette inscription, à *Mithras*, père des êtres. On sait que *Mithras*, le Soleil, Apollon sont la même divinité. Le culte de *Mithras* avoit passé dans les Gaules, & les Gaulois y avoient ajouté les idées des Grecs & des Romains sur Apollon. On pourroit attaquer quelques-unes des explications que donne l'ingénieur Antiquaire. Mais la plupart paroissent fondées, & sont déduites sans cet esprit de pédanterie qui accompagne trop souvent l'érudition.

Galerie Française. A Paris, chez Hérisfant fils, libraire, rue des Fossés M. le Prince; *in fol.* avec gravures, V^e. cahier.

Cette suite intéressante des portraits & de l'histoire des Hommes célèbres qui ont fait honneur à ce siècle & à la Nation Française, se continue avec succès & avec rapidité. Le numéro V, ou le cinquième cahier de cette belle collection contient les portraits & les tableaux historiques du Maréchal de *Belle Isle*, célèbre ministre

& habile guerrier; de *Lorry*, savant professeur en droit; de *Crébillon*, l'un des premiers poètes tragiques avoués par le génie; de *Boucher*, premier peintre du Roi, & le peintre des Graces; de *Panard*, que la gaité & la facilité de son esprit & de sa poésie ont fait sur nommer le *Père du Vaudeville François*. Cet ouvrage nous paroît mériter de plus en plus l'estime & la confiance du Public. La gravure des portraits de ce V^e. cahier est traitée avec beaucoup de soin & de talens par MM. Mellini, Ingouf le jeune, Moitte, Miger; & l'histoire des hommes qui y sont célébrés est remplie de traits de caractères & d'anecdotes intéressantes qui peignent leur ame & leur génie.

Lettres de M. le Chevalier de Boufflers pendant son voyage en Suisse, à Madame sa mère..... En Suisse 1772, 26 pages.

Nous ignorons par quelle voie les neuf Lettres qui composent cette brochure trop courte sont parvenues à l'impression; mais c'est un des dons les plus agréables qu'on ait faits depuis long-tems au public. C'est quelquefois la gaité du comte de Grammont, c'est ailleurs le naturel & l'esprit de Madame de Sévigné, & par-tout c'est

92 MERCURE DE FRANCE.

l'ouvrage d'une imagination vive & enjouée. Il est peu de lecteurs qui ne sentent quelque peine, en lisant ces Lettres, de voir qu'ils arrivent trop tôt à leur fin & qui ne fassent des vœux pour que leur ingénieux auteur voie encore divulguer quelques unes de ses correspondances.

Le tableau qu'il fait de la Suisse dans sa seconde Lettre est plein de philosophie & de gaieté. *Ce peuple-ci, dit-il, me représente les anciens gaulois. Il en a la stature, la force, le courage, la fierté, la douceur & la liberté..... Les hommes y sèment pour eux, & ne recueillent pas pour d'autres. ... Les paysans sont grands & forts, les paysannes sont fortes & belles. Je remarque que par tout où il y a de grandshommes, il y a de belles femmes, soit que les climats les produisent, soit qu'elles viennent les chercher; ce qui ne seroit pas décent. Cette nation-ci ne s'amuse guère, mais elle jouit beaucoup..... Les loix des Suisses sont austères, mais ils ont le plaisir de les faire eux-mêmes, & celui qu'on prend pour y avoir manqué, a le plaisir de se voir obéir par le bourreau.*

La troisième Lettre confirme ce que le philosophe gènevois nous avoit appris de la simplicité des mœurs de la ville de

Vévay. *L'âge d'or dure encore pour ces gens là, dit M. le Chevalier; ce n'est pas la peine d'être grand Seigneur pour se présenter chez eux; il suffit d'être homme. L'humanité est pour ce bon peuple-ci, tout ce que la parenté seroit pour un autre.* Tableau charmant, & qui peut le disputer à celui de l'illustre ami de Scipion & de Lælius.

. *Vel vicinitas*

Quod ego in propinquâ parte amicitiaë puto.

Cette Lettre où M. le Chevalier de B. conte avec grace une aventure qu'il a eue à Vévay dans la qualité de peintre qu'il avoit prise pour s'amuser, se termine de la façon la plus plaisante & la moins attendue. *Mettez-moi aux pieds du Roi (Stanislas) contez-lui mes folies, & annoncez-lui une de mes Lettres où je voudrois bien lui manquer de respect afin de ne le pas ennuyer. Les princes ont plus besoin d'être divertis qu'adorés. . . .*

Me voilà dans les Alpes jusqu'au cou, dit-il dans sa quatrième Lettre, il y a des endroits ici où un enrhumé peut cracher à son choix dans l'Océan ou dans la Méditerranée. Où est l'abbé P...., que je le place lui & sa perruque sur le sommet chauve des

94 MERCURE DE FRANCE.

Alpes, & que sa calotte devienne pour la première fois le point le plus élevé de la terre.

Une conversation de cinq heures qu'il a eue avec le célèbre Haller en présence de dix ou douze témoins étonnés d'entendre raisonner un françois, l'a pénétré d'estime pour ce philosophe poëte, qu'il ne trouve cependant point assez jaloux de Voltaire. Malgré les applaudissemens que lui a mérités son entretien avec le chantre sublime des Alpes, il est loin de se croire son égal. *J'ai vû, dit-il, que pour parvenir à une certaine supériorité, les livres valent mieux que les chevaux.*

On trouve dans la cinquième Lettre quelques imptomptus, dont la facilité de l'auteur pour tout ce qu'il veut faire est le principal mérite. Il y annonce qu'il est prêt d'arriver à Ferney d'où M. de Voltaire lui a écrit une lettre charmante. *Vous avez mieux pris votre tems pour le voir, dit-il à Madame sa mère; mais on boit le vin de Tokai jusqu'à la lie.*

La sixième Lettre est datée de Ferney, & voici comme il peint cet homme étonnant, qu'insulte quelquefois la médiocrité chagrine, & qu'on commence, au

moins trop tard, à ne plus respecter assez. Vous ne pouvez, dit-il, vous faire d'idée de la dépense & du bien qu'il fait. Il est le roi & le père du pays qu'il habite. Il fait le bonheur de ce qui l'entoure, & il est aussi bon père de famille que bon poète. Si on le partageoit en deux, & que je visse d'un côté l'homme que j'ai lu, & de l'autre celui que j'entends, je ne sçais auquel je courrois.

Ce qu'il y a de plus joli à Genève, dit M. le Chevalier de B..... dans sa septième Lettre, ce sont les femmes; elles s'envisagent comme des mortes, mais elles mériteroient bien de s'amuser. Il fait à cette occasion une remarque assez singulière, c'est que moins on est libre & mieux on aime les femmes. Les Suisses s'en servent moins que les François, & les Turcs plus que ces derniers. Cette réflexion lui arrache le quatrain suivant :

Vous dont l'empire est la beauté,
 Sexe charmant, je plains le Suisse qui vous brave,
 De quoi peut lui servir sa triste liberté?
 Si le Ciel vous destine à consoler l'esclave.

Il revient encore dans la huitième Lettre à l'éloge de M. de Voltaire. Il est ve-

96 MERCURE DE FRANCE.

nu chez lui un Anglois , dit-il , qui ne se lasse point de l'entendre parler Anglois ; & réciter tous les Poèmes de Dryden.... Cet homme là , ajoute-t-il , est trop grand pour être contenu dans les limites de son pays. C'est un présent que la nature a fait à toute la terre. Il a le don des Langues & des in-folio ; car on ne fait pas comment il a eu le temps d'apprendre les unes & de lire les autres.

On retrouvera dans la neuvième Lettre les jolis vers que M. de B.... adresse à M. de Voltaire & qu'on a lus avec plaisir dans un des Almanachs des Muses , ainsi que l'ingénieuse réponse que fit M. de Voltaire à ces vers.

Nous le dirons encore ; quand M. le Chevalier de B.... murmurerait de l'infidélité qu'on a pû lui faire en lui dérobant ce petit recueil ; le public ne pourra que s'en féliciter ; & en désirer un plus considérable.

Le Diable amoureux, nouvelle espagnole.

A Naples 1772 , in 8° 144 pages avec figures.

C'est une opinion établie parmi nous qu'on ne fait bien construire un ouvrage

ge

ge qu'en France , & cela ne prouve pas qu'ils y soient toujours excellens ; mais il résulte de cet art , pour être un peu mécanique , que presque tous nos tableaux modernes se ressemblent pour le faire.

Une Tragédie , un roman , un conte , une comédie ont en général un air de famille avec tel ouvrage du même genre qui les a précédés , & imposeront aux productions qui les suivront , à peu près la même physionomie.

Les exceptions à cette observation sont trop rares. Cependant il s'en rencontre de tems à autre , & l'imagination de quelques écrivains moins susceptibles de la servile imitation , jette dans un moule nouveau les ouvrages qu'elle aime à créer.

Telle est celle de l'auteur du *Diable amoureux* , déjà connu par le joli poëme en prose d'*Olivier* , & par le Roman singulier du *Lord Impromptu*.

Le but moral de ce dernier ouvrage que nous annonçons (car il en a un malgré son apparente frivolité) est d'armer la force de nos principes contre la séduction de nos penchans. Voici sous quelle enveloppe & sous quel badinage l'auteur

I. Vol.

E

98 MERCURE DE FRANCE

nous donne cette utile leçon. Alvare, jeune Espagnol impétueux & peu prudent, exige de son ami Soberano grand cabaliste, de lui faire voir des esprits. Il n'est intimidé par aucun des dangers dont le menace son ami, & il est homme, dit-il, à tirer les oreilles au grand diable d'enfer.

Soberano se laisse vaincre & conduit Alvare dans un souterrain où sa curiosité folle doit être satisfaite. Dès que ce dernier s'est placé dans le cercle magique, & qu'il a prononcé la formule évocatoire, une fenêtre s'ouvre, il en sort un torrent de lumière au milieu de laquelle paroît une horrible tête de chameau qui, d'une voix effrayante, lui demande ce qu'il veut.

Alvare tremblant se rassûre ; il ose fixer le monstre & lui ordonner de paroître sous la figure d'un espagnol. Il est obéi, & pour tenir la parole qu'il avoit donnée à Sobérano, il tire les oreilles de l'animal, qui le lèche, & auquel il demande impérieusement une collation pour ses amis. *J'obéirai*, dit l'espagnol ; *mais sous quelle condition ?* *Sous celle d'obéir*, répond Alvare avec fermeté, & aussitôt le souterrain se change en un

salon superbe. Les préparatifs de la fête la plus galante & la plus riche se présentent aux yeux d'Alvare, qui dit à son espagnol de se transformer en page, & d'avertir ses amis qu'on les attend.

Ils arrivent ; ils s'étonnent ; on admire ; on cause, on boit. *Biendetto*, dit Alvare à son page, *la signora Fiorentina m'a promis de venir, voyez si elle n'est point arrivée.*

On annonce la cantatrice avec sa harpe. Nouvel enchantement. *On n'a pas plus de gosier, pas plus d'ame & pas plus d'expression. On ne sçauroit rendre plus, en changeant moins.*

Alvare lui-même est ému jusqu'à oublier qu'il est le créateur du charme qui le ravit.

On va se séparer. Un équipage commode se présente & l'espagnol commence à réfléchir sur tout ce qui lui est arrivé, & sur son indiscrete curiosité ; mais élevé par un gentilhomme sans reproche & par la plus respectable mère de l'Extramadure ; il se flatte de se rendre digne d'eux.

Arrivé dant sa chambre, *Biendetto* ne l'a point quitté ; il veut le renvoyer, mais le page est une femelle adroite &

intéressante qui obtient de coucher dans sa chambre.

Alvare ne dort point ; il a le portrait du page attaché aux quatre colonnes de son lit ; il s'efforce en vain de se rappeler son origine ; le chant mélodieux de la Signora Fiorentina , fait oublier le vilain dromadaire.

Nous ne suivrons point exactement les différens évènements de cette nouvelle , & nous nous contenterons de dire que le jeune espagnol une fois engagé avec l'esprit , & toujours entouré de toutes les illusions qui nous font perdre de vue nos devoirs , ne reprend la route des siens qu'avec beaucoup de peine..... *Vous aviez provoqué l'esprit malin*, lui dit sa mère, *il s'est présenté comme une grosse vilaine bête , vous avez jugé à propos de lui donner unetournure , de l'esprit & des graces... Votre folie n'est comparable par son excès qu'à celui du bonheur qui vous a délivré des suites de vos égaremens. C'est une leçon pour la suite quand votre ennemi se reproduira , car il n'est pas à son dernier masque ; congédiez le brusquement , & sur tout n'allez jamais le chercher dans les grottes.*

C'est par ce mot de l'énigme que se termine cette bagatelle ingénieuse & gaie , précédée d'une préface très plaisante , &

ornée de figures qui , quoique de nos meilleurs maîtres , peuvent paroître à des yeux peu connoisseurs, des caricatures du plus mauvais goût.

* *De la Poësie lyrique* ou de l'Ode chez les Anciens & les Modernes.

On convient que l'Ode étoit chantée chez les Anciens. Le mot d'ode lui-même , *ωδὴ*, signifie chant. Je ne prétends point m'enfoncer dans des discussions profondes sur la lyre des Grecs & celle des Latins ; sur l'accord de la musique , de la danse & de la poësie chez ces peuples ; sur la strophe , l'antistrophe & l'épode , qui marquoient les mouvemens dont le chœur devoit accompagner celui qui pinçoit l'instrument appelé *φορμιγγὴ* , *cithara* , *testudo* , *barbiton* , &c. sur la mesure des vers lyriques grecs , sur cette coutume d'enjamber d'une strophe à l'autre , de manière qu'un sens commencé dans la première ne finissoit que dans la seconde ou dans la troisième ; sur la possibilité d'accorder ces suspensions de sens avec les phrases musicales & les mouvemens des danseurs, &c. Toutes ces difficultés ont souvent exercé les savans , & plusieurs ne sont pas encore éclaircies. Je me représente l'histoire des arts chez les Anciens , comme un pays immense semé de monumens & de ruines , de chefs-d'œuvre & de débris. Nous avons mis notre gloire à imiter les uns & à étudier les autres. Mais le génie a été plus loin que l'érudition , & il est plus sûr que l'Iphigénie de Racine est au-dessus de celle d'Eu-

* *Article de M. de la Harpe.*

ripide qu'il n'est sûr que nous ayons bien compris la combinaison & les procédés de tous les arts qui concouroient chez les Grecs pour la représentation d'Iphigénie.

D'ailleurs les Anciens n'ont rien fait pour nous conserver une tradition exacte de leurs connoissances & de leurs progrès ; ils n'ont point pris de précautions contre le tems & la barbarie. Il sembloit qu'ils ne redoutassent ni l'un ni l'autre, & peut-être l'on doit pardonner à ces peuples qui jouèrent long-tems dans le monde un rôle si brillant d'avoir été trompés jusqu'à un certain point par le sentiment de leur gloire & de leur immortalité.

Les différences dans les mœurs, dans la religion, dans le gouvernement, dans la langue, ont dû nécessairement en amener aussi dans les arts que nous avons imités, & qui ont pris sous nos mains de nouvelles formes. Ainsi les mêmes mots n'ont plus signifié les mêmes choses. Nous avons continué d'appeller une action dialoguée sur la scène, *tragédie*, *chant du bouc*, quoique nos tragédies ne soient plus chantées & que l'auteur du Siège de Calais ait reçu, au lieu d'un bouc, une belle médaille d'or, ce qui, n'en déplaît aux Grecs, me paroît valoir beaucoup mieux. Ainsi nous avons des odes, quoique nos odes ne soient point des chants, & ces odes ont des strophes (*des conversions*) quoiqu'on n'ait encore jamais imaginé de mettre l'ode à la Fortune en ballet.

Tout ce que je me propose ici, c'est de me rendre compte à moi-même des différences que j'ai cru remarquer entre les *odes*, les *chants* des Anciens, & les vers que l'on nomme parmi nous *odes*, qui ne sont point chantés, & qui souvent même ne sont pas lus.

Un *chant* m'offre en général l'idée d'une inspiration soudaine, d'un mouvement qui ébranle notre ame, d'un sentiment qui a besoin de se produire au-dehors. Il semble que rien de ce qui est médité, réfléchi, rien de ce qui suppose l'opération tranquille de l'entendement, n'appartienne au *chant* conçu de cette manière. Le *chanteur* m'offrira beaucoup plus de sentimens & d'images que de raisonnemens, & parlera bien plus à mes organes qu'à ma raison. Si le son de l'instrument qui résonne sous ses doigts, si l'impression irrésistible de l'harmonie, si le plaisir qu'il éprouvé & qu'il donne vient à remuer plus fortement son ame & ajoute de moment en moment à la première impulsion qu'il ressentoit, alors il s'élève jusqu'à l'enthousiasme; les objets passent rapidement devant lui, & les tableaux se multiplient sous les yeux, comme les accords se pressent sous son archet; les chants portent dans les ames le trouble qui paroît être dans la sienne; c'est un oracle, un prophète, un poëte; il transporte & il est transporté; il semble maîtrisé par une puissance étrangère qui le fatigue & l'accable; il haïete sous le dieu qui le remplit; & semblable à un homme emporté par une course rapide, il ne s'arrête qu'au moment où il est délivré du génie qui l'obsédoit.

Ces traits, qui sont précisément ceux sous lesquels les Anciens se représentoient le poëte lyrique, ne paroîtront point des exagérations, si l'on veut bien se souvenir que leur poësie qui par elle-même étoit une espèce de musique vocale, ne se séparoit point de la musique d'accompagnement; que l'harmonie produit un enthousiasme réel dans tous les hommes qui ont des organes sensibles, & que Rameau composant à son clave-

cin le monologue de Thélaïre, ou Grétri essayant sur un *piano fort* le quatuor de Lucile; étoient précitement dans la même ivresse où l'on suppose que doit être le poète lyrique.

Tel étoit Pindare, du moins s'il en faut croire Horace. Écoutez un poète qui parle d'un poète.

Ah! que jamais mortel jaloux du grand Pindare,
 Ne s'expose à le suivre en son vol orgueilleux;
 Sur des aîles de cire élevé dans les Cieux,
 Il retracerait à nos yeux
 L'audace & la chute d'Icare.
 Tel qu'un torrent furieux
 Qui, grossi par les orages,
 Se soulève en grondant & couvre les rivages;
 Tel ce chantre impérieux,
 Ivre d'enthousiasme, ivre de l'harmonie,
 Des vastes profondeurs de son puissant génie
 Précipite à grand bruit ses vers impétueux;
 Soit que plein d'un bouillant délire,
 Et de termes nouveaux inventeur admiré,
 Il laisse errer sur sa lyre
 Le bruyant Dithyrambe à Bacchus consacré;
 Soit que soumis aux loix d'un rythme plus sévère,
 Il chante les immortels,
 Et ces enfans des dieux, vainqueurs de la chimère,
 Et des Centaures cruels;
 Soit qu'aux champs de l'Elide épris d'une autre gloire;

Il ramène triomphans

L'Athlète & le Coursier qu'a choisis la Victoire,
Qui mieux que sur l'airain revivront dans ses
chans ;

Soit qu'enfin sur des tons plus doux & plus tou-
chans ,

Il calme les regrets d'une épouse éplorée ,

Et dérobe à la nuit des temps

D'un fils ou d'un époux la mémoire adorée . &c.

Si quelqu'un , d'après ce portrait , va lire Pindare ailleurs que dans l'original , il croira qu'Horace avoit apparemment ses raisons pour exalter ce Lyrique Grec ; mais quant à lui il s'accommodera fort peu de tout ce magnifique appareil de mythologie qui remplit les odes de Pindare ; de ces digressions éternelles qui semblent étouffer le sujet principal , de ces écarts dont on ne voit ni le but ni le point de réunion. Quelques grandes images qu'il appercevra çà & là malgré la traduction qui en aura ôté le coloris , quelques traits de force qui n'auront pas été tout-à-fait détruits , ne lui paroîtront pas un mérite suffisant pour lui faire aimer des ouvrages où d'ailleurs rien ne l'attache. Il s'ennuyera , il quittera le livre & il aura raison ; mais s'il juge Pindare & contredit Horace sur cette lecture , je crois qu'il aura tort.

Je n'ai jamais bien conçu , je l'avoue , quel pouvoit être le projet de ceux qui , les premiers , ont imaginé de traduire un poëte en prose. Etoit-ce pour le faire connoître , pour en donner une idée ? Mais il arrivoit tout le contraire. Ils le faisoient méconnoître , ils en donnoient une très-

E v

fausse idée. Il est facile de le démontrer. Ne convient-on pas qu'en traduisant même un prosateur, pourvu qu'il ait du génie, on se trouve à tout moment arrêté par une foule d'expressions, de figures & d'images qui ne pouvant passer dans une autre langue, demandent des équivalens? Voilà donc l'auteur original absolument livré au traducteur. Le premier perdra plus ou moins selon que le second aura plus ou moins de talent; & la traduction, quelle qu'elle soit, ne peut plus être qu'une ressemblance éloignée, puisque les traits primitifs auront disparu. Mais combien ces traits doivent-ils s'effacer davantage, lorsque non-seulement on fait parler à un écrivain une langue qui n'étoit pas celle de ses pensées, mais qu'on fait encore descendre un poète de toute sa hauteur & qu'on l'abaisse au langage vulgaire! mais, dira-t-on, les idées seront rendues. Oui, vous aurez le fonds de l'ouvrage, vous en aurez le sujet; mais vous n'aurez pas l'exécution, & c'est l'exécution qui fait le poète. Examinez, je vous prie, toutes les pertes qu'il doit subir nécessairement dans la meilleure prose. Commençons par la plus grande de toutes, la plus inappréciable, la plus douloureuse pour un vrai poète, la perte de l'harmonie. Si vous vous connoissez en vers, ne sentez-vous pas qu'ils sont faits pour parler à vos organes? Ne sentez-vous pas quel charme inexprimable résulte de cet heureux arrangement des mots, de ce concours de sons mesurés, tour à tour lents ou rapides, prolongés avec mollesse ou brisés avec éclat; de ces périodes harmonieuses qui s'arrondissent dans l'oreille; de cette combinaison savante du mouvement & du rythme avec le sentiment & la pensée; & n'é-

prouvez-vous pas que cet accord continuel qui ne trompe jamais ni votre oreille ni votre ame, malgré les difficultés de l'art, est précisément la cause du plaisir que vous procurent de beaux vers? C'est-là ce qui constitue essentiellement le poëte; c'est-là son art. Il s'applique à des objets plus ou moins grands; il y joint plus ou moins d'idées; il conçoit un sujet plus ou moins fortement, & ses choix sont plus ou moins heureux. C'est ainsi que s'établissent les rangs & la prééminence. Mais il faut avant tout qu'il sache manier son instrument, car le vers en est un. Quelque chose qu'il dise avec son vers, s'il y paroît contraint & gêné, si la mesure qui est faite pour ajouter à sa pensée lui ôte quelque chose, si le rythme blesse l'oreille qu'il doit enchanter, ce n'est pas un poëte; qu'il parle & qu'il ne chante pas; qu'il laisse-là son instrument qui le gêne & lui pèse. Il souffre en s'efforçant de le manier, & je souffre aussi de l'en voir accablé, comme un homme d'une taille ordinaire le seroit de l'armure d'un géant.

Il est donc bien évident qu'une traduction en prose commence par anéantir l'art du poëte que l'on traduit; & l'on peut bien dire alors ce mot si souvent vrai que *traduire ainsi c'est détruire*. Il est sûr que vous n'entendez plus le chant du poëte; vous lisez les pensées d'un écrivain; on vous montre son esprit; mais non pas son talent. Vous ne pouvez pas savoir pourquoi il charmoit ses contemporains, & souvent vous le trouverez médiocre, là où on le trouvoit admirable, & peut-être l'admirez-vous quelque fois là où on le trouvoit médiocre.

Combien d'autres désavantages n'a-t'il pas encore à essuyer dans les mains du profaneur qui le

dépouille ainsi de ses vêtemens poétiques ! telle idée avoit infiniment de grace en se liant à telle image que le traducteur n'a pu lui laisser. Telle phrase étoit belle dans la précision originale ; l'effet en est perdu , parce qu'il faudra un ou deux mots de plus pour la rendre ; & qui ne fait ce que fait un mot de plus ou de moins. Tel hémistiche étoit d'un effet terrible , & cet effet tenoit absolument au rithme , & le rithme est disparu. Si je voulois pousser cette espèce de calcul , je prendrois vingt vers de Virgile traduits par l'Abbé Desfontaines , & je prendrois à témoin, tous ceux qui entendent le latin , des blessures que reçoit Virgile à chaque vers de la main de son cruel traducteur.

Reste les traductions en vers. Alors du moins c'est poésie pour poésie , & si le talent du traducteur est égal à celui de l'original , l'idée qu'il en donnera à ses lecteurs pourra ne les pas tromper , parce qu'il remplacera l'harmonie par l'harmonie , les figures par les figures , les graces poétiques par d'autres graces poétiques , l'audacieuse énergie des expressions par d'autres hardieses analogues au caractère de la langue : c'est la même musique jouée sur un autre instrument ; mais enfin c'est de la musique , & l'on pourra juger par le plaisir que donne celui qui la répète, du plaisir que faisoit autre fois celui qui l'a chantée le premier.

Il ne faut donc pas juger Pindare , ni quelque poète que ce soit sur une traduction en prose , & c'est ce qu'il falloit prouver. A cette première considération j'en ajouterai une autre. C'est qu'en le lisant même dans la langue originale , il faut , si l'on veut être juste à son égard , se reporter au

tems où il écrivoit. Ce principe est très - connu ; mais il n'y a que les esprits de la meilleure trempe qui le mettent en pratique. Le plus grand nombre des lecteurs est trop rempli des idées, des mœurs, des préjugés qui les entourent, & rejette trop promptement tout ce qui paroît s'en éloigner. Il est certain que la famille d'Hercule & de Thésée, que la race de Cadmus & la guerre des Géans, & les jeux olympiques & l'expédition des Argonautes, ne nous touchent pas d'aussi près que les Grecs, & que des odes qui ne contiennent guères que des allusions à toutes ces fables, & qui roulent toutes sur le même sujet ne sont pas très - piquantes pour nous. Mais nous convenons bien aussi que l'histoire des Grecs devoit intéresser les Grecs, que ces fables étoient en grande partie leur histoire, qu'elles fondonoient leur religion ; que les jeux olympiques, néméens, isthmiens, &c. étoient des actes religieux, des fêtes solennelles en l'honneur des dieux de la Grèce, le poëte ne pouvoit rien faire de plus agréable pour ces peuples que de mêler ensemble les noms des dieux qui avoient fondé ces jeux & ceux des athlètes qui venoient d'y triompher. Il consacroit ainsi la louange des vainqueurs, en la joignant à celle des immortels, & il s'emparoit avide-ment de ces fables si propres à exciter l'enthousiasme lyrique & à déployer les richesses de la poésie. On ne peut nier, en lisant Pindare dans le Grec, qu'il ne soit très-prodiges de cette espèce de trésors qui semblent naître en foule sous sa plume. Il n'y a point de diction plus audacieusement figurée. Il franchit toutes les idées intermédiaires, & ses phrases sont une suite de tableaux dont il faut souvent suppléer la liaison. Toutes les formules ordinaires qui lient ensem-

ble les parties d'un discours ne se retrouvent jamais dans ses chants, d'où l'on peut conclure que les Grecs qui avoient une si grande admiration pour ce poëte, étoient bien éloignés d'exiger cette marche méthodique que nous voulons dans toute espèce d'ouvrages, ce tissu d'idées qui ne doit jamais échapper à notre attention, & que notre prétendu désordre lyrique n'a jamais rompu. J'examinerai tout-à-l'heure cette différence en parlant des odes de Rousseau. Il me suffit d'observer pour le moment que les Grecs, beaucoup plus sensibles que nous à la poésie proprement dite, parce que leur langue étoit élémentairement plus poétique, ne demandoient au poëte que des sons & des images, & Pindare leur prodiguoit l'un & l'autre. Quoique les graces de la prononciation grecque soient probablement perdues pour nous, il est impossible de n'être pas frappé de cet assemblage de syllabes toujours sonores, de cette harmonie toujours imitative, de ce rythme imposant & majestueux qui semble fait pour retentir dans l'Olympe. Lisez seulement le commencement de la quatrième olympique.

Ελατὴρ ὑπέρτατε βροντᾶς
ἀπαμαντόποδος ζεῦ, &c.

J'en citerois volontiers davantage pour le plaisir des oreilles grecques; mais en voilà beaucoup trop pour les Dames qui liront cet article dans le Mercure nommé autrefois Mercure galant. Je leur demande pardon de ce petit étalage d'érudition, qu'en vérité je ne me suis permis que pour l'amour du grec; mais pour l'amour d'elles, je me suis efforcé de traduire le moins mal qu'il m'étoit possible le commencement de la première

Pirhique, & quand je viendrai à parler d'Horace, je leur promets encore la traduction de deux odes galantes, & je me flatte qu'en voilà assez pour qu'elles me pardonnent d'avoir tant parlé de grec.

Cette première ode pithique est faite en l'honneur d'Hiéron, roi de Syracuse, vainqueur à la course des chars, c'est-à-dire, dont le cocher avoit remporté la victoire. Mais les Grecs étoient si passionnés pour ces sortes de spectacles, qu'on ne pouvoit trop célébrer à leur gré celui qui avoit su se procurer le cocher le plus habile & les chevaux les plus légers. Voici le début de Pindare.

Doux trésor des neuf sœurs, instrument du gé-
nie,

Lyre d'or, qu'Apollon anime sous ses doigts,

Mère des plaisirs purs, mère de l'harmonie,

Lyre, soutiens ma voix.

Tu présides au chant, tu gouvernes la danse.

Tout le chœur attentif & docile à tes sons,

Soumet au mouvement marqué par ta cadence

Ses pas & ses chansons.

L'Olympe en est ému; Jupiter est sensible;

Il éteint les carreaux qu'alluma son courroux.

Il sourit aux mortels, & son aigle terrible

S'endort à ses genoux.

Il dort, il est vaincu; ses paupières pressées,

D'une humide vapeur se couvrent mollement.

112 MERCURE DE FRANCE.

Il dort, & sur son dos ses ailes abaissées
Tombent languissamment.

Tu fléchis des combats l'arbitre sanguinaire.
Ses traits ensanglantés échappent de ses mains.
Il dépose le glaive & promet à la terre
Des jours purs & sereins.

O lyre d'Apollon, puissance enchanteresse !
Tu soumetts tour-à-tour & la terre & les cieux :
Qui n'aime point les arts, les muses, la sagesse,
Est ennemi des dieux.

Tel est ce fier géant dont la rage étouffée
D'un rugissement sourd épouvante l'enfer ;
Ce superbe Titan, ce monstrueux Tiphée
Qu'a puni Jupiter.

Le tonnerre frappa ses cent têtes difformes.
Sous l'Erna qui l'accable il veut briser ses fers.
L'Erna s'ébranle, s'ouvre, & des rochers énormes
Vont rouler dans les mers.

Ce reptile effroyable enchaîné dans ce gouffre,
Et portant dans son sein une source de feux,
Vomit des tourbillons & de flamme & de souffre
Qui montent dans les cieux.

Qui pourra s'approcher de ces rives brûlantes ?
Qui ne frémira pas de ces grands châtimens,

Des tourmens de Tiphée , & des roches perçantes
Qui déchirent ses flancs ?

Jadore , ô Jupiter ! ta puissance & ta gloire.
Tu regnes sur l'Etna , sur ces fameux remparts
Elevés par ce Roi qu'a nommé la victoire
Dans la lice des chars.

Hiéron est vainqueur , son nom s'est fait enten-
dre , &c.

Voilà la marche de Pindare. D'une invocation aux Muses , d'un éloge de leurs attributs , ouverture très-naturelle dans le sujet qu'il traitoit , il passe à la peinture de Tiphée écrasé sous l'Etna , sous prétexte que ce Tiphée est ennemi des dieux & des muses. C'est s'accrocher à un mot , & une pareille transition ne nous paroîtroit qu'un écart mal déguisé. Peut-être les Grecs n'avoient-ils pas tort d'en juger autrement. C'est d'Hiéron qu'il s'agissoit ; Hiéron regnoit sur Syracuse & sur l'Etna ; il avoit bâti une ville de ce nom près de cette montagne. Il falloit bien lui parler de l'Etna , & comment parler de l'Etna sans parler de Tiphée ? C'eût été une grande maladresse dans un poëte lyrique de se refuser cette magnifique description ; & les Grecs aimoient prodigieusement la poésie descriptive. Ils étoient à cet égard à-peu-près dans la même disposition où nous sommes pour les ballets qui nous paroissent toujours assez bien amenés , pourvu que les danses en soient bonnes & que les d'Auberval , les Al-lart , les Guimarts y paroissent souvent. Nous ne sommes pas à beaucoup près si indulgens pour les

vers. Les vers parmi nous sont jugés par l'esprit; par la raison; chez les Grecs ils étoient jugés davantage par les sens, par l'imagination; & l'on fait combien l'esprit est un juge inflexible, & combien les sens sont des juges favorables. En amour, par exemple, (de la poésie à l'amour il n'y a pas bien loin) gagneroit-t-on jamais son procès, si les sens ne s'en mêloient pas ?

Dans une épître aux Poètes, pleine d'esprit & de vers heureux, où l'auteur compare la poésie à Pandore & rappelle les divers dons que chaque dieu voulut faire à la poésie, au moment de sa naissance on trouve ces vers remplis de sens & de grace qui ne sont point du tout étrangers à l'objet que je considère ici :

La raison même, à la jeune immortelle ;
 Voulut servir de compagne fidèle ;
 Mais quelque fois sage & discret témoin ,
 Elle la suit & l'observe de loin.

On ne peut mieux employer l'imagination pour donner un précepte de goût. Mais parmi nous il faut que la raison suive la poésie de fort près, & chez les Grecs la raison étoit souvent perdue de vue. C'est qu'ils avoient de quoi s'en passer, & que nous ne pouvons pas être comme eux assez grands musiciens en poésie pour qu'on nous permette quelques momens de déraison. Nous avons d'autres avantages; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

La Motte qui d'ailleurs étoit un très-bon esprit, mais qui n'étoit pas organisé pour sentir la poésie, la Motte qui a toujours raison quand il relève dans l'Iliade des défauts de convenance,

de morale, de plan, de justesse, &c. ne paroît pas avoir compris jamais combien dans le genre de l'Épopée (qui n'est pas à beaucoup près aussi soumis à la raison & à la vraisemblance que le genre dramatique) la poésie de style, le charme des vers, la multitude des tableaux, le brillant du coloris doivent faire aisément excuser tous les défauts qu'il reprend avec tant de sévérité. Il n'y a qu'à lire les Anciens pour voir qu'ils n'étoient pas aveugles sur les défauts d'Homère ; mais dix vers harmonieux transportoient les Grecs qui dès lors ne jugeoient plus & faisoient redire encore les vers qui venoient de les charmer. La Motte, après avoir beaucoup critiqué l'extravagante Iliade d'Homère, en fit une très-raisonnable. Mais il se trouva que sa raison étoit aussi ennuyeuse que les folies d'Homère étoient charmantes. Il est absolument impossible de lire un chant de son Iliade. Il vouloit être poète & juger un poète. L'un & l'autre lui étoit refusé par la nature. Il voulut imiter aussi quelques odes de Pindare. Il le traita comme il avoit traité Homère. Il n'eut qu'une erreur, mais qui le trompa toute sa vie; ce fut de croire que l'esprit tenoit lieu de tout.

Au reste, si les suffrages d'un peuple aussi éclairé & aussi délicat que les Grecs suffisent pour nous décider sur Pindare, nous aurons la plus haute idée de son mérite. On sait qu'il laissa une mémoire révérée & que la vengeance d'Alexandre qui avoit enveloppé tout un peuple dans un même arrêt, s'arrêta dans Thèbes devant cette inscription ; *Ne brûlez pas la maison du poète Pindare.* Les Lacédémoniens, lorsqu'ils avoient pris Thèbes dans le tems de leur puissance, avoient eu le mê-

me respect ; mais ce qui prouve les succès qu'il eut dès son vivant , c'est le grand nombre d'odes qu'il composa sur le même sujet , c'est - à - dire pour les vainqueurs des jeux. Il paroît que chaque triomphateur étoit jaloux d'avoir Pindare pour panégyriste , & qu'on auroit cru qu'il manquoit quelque chose à la gloire du triomphe si Pindare ne l'avoit pas chanté. Ces chants n'étoient pas sans récompense. La fable de Simonide dans Phédre fait voir qu'on avoit coutume de payer libéralement les poètes lyriques. Parmi nous je ne crois pas qu'il y ait un plus mauvais moyen de fortune que les odes. Elles sont dans le plus grand discrédit. Elles étoient un peu mieux accueillies autrefois. Une ode valut un évêché à Godeau , c'est la plus heureuse de toutes les odes , & c'est une des plus mauvaises. Chapelain en fit une pour le cardinal de Richelieu qui lui donna une pension. Cela n'étonne pas dans le cardinal de Richelieu ; mais ce qui peut étonner dans Chapelain , c'est que l'ode est assez bonne.

Je ne dirai rien d'Alcée , d'Alcman , de Stésichore , de Simonide , de Bacchilide & des autres que l'on appelle *Poeta minores Græci* , *Poètes Grecs de la seconde classe* . & dont il ne nous reste que des fragmens cités çà & là dans les critiques Grecs ou Latins. Sapho , dont les amours & le génie ne seront jamais oubliés , & dont les ouvrages étoient connus à Rome du tems d'Horace , comme le témoignent ces vers ,

Vivuntque commissi calores

Æoliæ fidibus puellæ.

Sapho ne nous est connue que par un très-pe-

tit nombre de vers assez passionnés pour nous faire croire tout ce qu'on raconte d'elle & pour nous faire regretter tout ce que nous avons perdu. Mais on ne me pardonneroit pas de ne point m'arrêter un moment sur Anacréon, sur ce mortel heureux qui s'est immortalisé par ses plaisirs, lorsque tant d'autres n'ont pu l'être par leurs travaux; ce philosophe voluptueux, qui ne connut d'autre sagesse que celle d'aimer & de jouir, ni d'autre gloire que celle de chanter ses amours & ses jouissances, ou qui plutôt ne voyoit dans les chansons qui lui ont acquis tant de gloire, qu'un amusement de plus. Ses poésies pleines de délicatesse & de grace respirent la mollesse & l'enjouement. S'il parle de la vieillesse & de la mort, ce n'est pas pour les braver avec la morgue stoïque, c'est pour s'exhorter lui-même à ne rien perdre de tout ce qu'il peut leur dérober. Remarquons en passant que les auteurs anciens les plus voluptueux, Anacréon, Horace, Tibulle, Catulle méloient volontiers l'image de la mort à celle des plaisirs. Ils appelloient la mort à leurs fêtes & la plaçoient à table comme un convive qui, loin de les attrister, les avertiroit de jouir. Horace sur-tout, dans vingt endroits de ses odes, se plaît à rappeler la nécessité de mourir, & ces passages rapides qui fixent un moment l'imagination sur des idées sombres exprimées par des figures frappantes & des métaphores justes & heureuses, font sur l'ame une impression douce qui l'émeut sans trop l'effrayer, y répandent pour un moment une tristesse réfléchissante qui s'accorderoit mal, il est vrai, avec la joie bruyante & tumultueuse, mais qui se concilie très-bien avec le calme d'une ame satisfaite & même avec les épanchemens d'un amour heureux. J'ajoute-

rai que c'est encore une preuve du goût naturel des Anciens de n'avoir jamais parlé qu'en passant de ces éternels sujets de lieux communs chez les Modernes, tels que le Temps, la Mort, &c. sur lesquels notre imagination permet qu'on la réveille, mais qui dégoûtent & rebutent bientôt lorsqu'ils sont prolixement délayés par des rhéteurs mélancoliques.

On ne sera pas fâché d'apprendre qu'Anacréon joignoit à un fortune médiocre beaucoup de désintéressement, deux grandes raisons pour être heureux. Il vécut assez long-tems à Samos, à la cour de ce Policrate qui n'eut d'un tyran que le nom. Ce Prince lui fit présent de cinq talens (quinze mille francs de notre monnoie.) Mais Anacréon qui n'avoit pas coutume de posséder tant d'argent, en perdit presque le sommeil pendant deux jours. Il rapporta bien vite au généreux Policrate ses cinq talens, & ce trait historique rapporté par les Ecrivains Grecs & cité par Giralde dans son histoire des Poètes, est certainement l'original de la fable du Savetier dans la Fontaine.

Quelque envie que j'aie d'obliger ceux qui ne peuvent lire Anacréon dans le grec, je ne puis en conscience leur en donner la moindre esquisse. Il y perdrait trop. Il y a dans sa composition originale une mollesse de ton, une douceur de nuances, une simplicité facile qui ne peuvent se retrouver dans le travail d'une version. Ce sont des caractères dont l'empreinte n'est pas assez forte pour ne pas disparaître dans une copie. Il composoit de verve, & l'on traduit d'effort. On m'objectera que j'ai bien hasardé de reproduire pour un moment la verve de Pindare. Oui, mais nous autres poètes, nous sommes, comme on fait, tou-

jours prêts à être sublimes. C'est une disposition naturelle qui ne nous coûte presque rien. Mais Anacréon n'est point sublime. Anacréon n'est point auteur. Il est à table avec des filles Grecques, la tête couronnée de roses, buvant d'excellent vin de Scio ou de Lesbos, & tandis que Mnaës ou Aglaé entrelacent des fleurs dans les cheveux, il prend sa petite lyre d'ivoire à quatre cordes, & chante une hymne à la rose sur le mode lydien. Moi, je n'ai là ni beautés grecques, ni vin de Scio, ni couronnes de roses, ni lyre d'ivoire. Je ne traduirai point Anacréon.

Au surplus tout le monde n'est pas si difficile que moi. Nous avons trois traductions en vers des poésies d'Anacréon, l'une de Gâcon, d'une édition très-jolie avec le grec à côté, l'autre de la Fosse, la dernière de M. de Sivri, le traducteur de Plin le Naturaliste. Cette troisième version d'Anacréon est écrite avec élégance & pureté. Les deux autres ne sont pas lisibles. Mais n'oublions pas, avant de quitter Anacréon, de citer des vers charmans de l'un de nos plus aimables poètes, qu'il faut compter dans le petit nombre des Ecrivains François qui ont eu un caractère original. Je veux parler de l'auteur du Méchant & de la Chartreuse. C'est dans cette dernière pièce, l'un des plus gracieux monumens de notre poésie, que l'on trouve ces vers sur Anacréon qui valent beaucoup mieux que tout ce que j'en pourrois dire.

Tantôt de l'azur d'un nuage ;
 Plus brillant que les plus beaux jours,
 Je vois sortir l'ombre volage
 D'Anacréon, ce tendre sage,

Le nestor du galant rivage ,

Le patriarche des amours.

J'ai honte, en rapportant ces vers, de la prose bavarde dont je charge ici le papier. Mais une réflexion qui m'afflige davantage, c'est qu'en voyant le portrait d'Anacréon si heureusement tracé par M. Gresset, je me rappelle qu'Anacréon, octogénaire, étoit encore fidèle à la poésie & faisoit des vers & des chansons.

Si quelqu'un, parmi les Modernes, se rapproche de la manière de ce poëte, c'est sans doute Chaulieu. L'Epicurien du temple paroît avoir eu les mêmes principes, les mêmes goûts que l'Epicurien de Téos. Chaulieu attache comme Anacréon par le naturel de son style qui n'a jamais l'apparence de l'affectation, par cette heureuse facilité de tourner ses idées en sentimens, quoiqu'il les exprime souvent en vers foibles, par la douceur de sa morale, & quelque fois même par des beautés vraiment poétiques qu'il semble produire sans effort. Enfin malgré ses négligences & ses défauts, il a un caractère, & un caractère qui plaît; c'est beaucoup. Une douzaine de pièces a suffi pour lui mériter une réputation qui ne sera point détruite, parce qu'il sera relu. Je me souviens d'avoir entendu dire, non pas à un homme de lettres, mais à un auteur, qu'en surpassant aujourd'hui Chaulieu, on seroit encore très-peu de chose. Je ne fais pas ce que cet homme croyoit être; mais il auroit dû savoir que deux pages de poésie où l'on trouve à la fois du naturel, de l'imagination & de la philosophie, valent beaucoup mieux que des volumes entiers de bagatelles insipides ou médiocres.

Je

Je n'ai point cependant prétendu parler de Chaulieu comme d'un poëte lyrique, quoiqu'il ait fait des stances qui sont comptées parmi les meilleures pièces. Je n'ai voulu qu'envisager les rapports qu'il me paroît avoir avec Anacréon. Les deux seuls lyriques François dont on doive aujourd'hui faire mention sont Malherbe & le célèbre Rousseau. J'en parlerai tout-à-l'heure. Mais auparavant jettons un coup-d'œil sur un homme bien supérieur à Malherbe & à Rousseau même, sur Horace.

Horace semble réunir en lui Pindare & Anacréon; mais il ajoute à tous les deux; il a l'enthousiasme & l'élévation de Pindare; il n'est pas moins riche que lui en figures & en images; mais ses écarts sont moins brusques, sa marche est moins vague; sa diction a plus de nuances & de douceur. Pindare qui chante toujours les mêmes sujets, n'a qu'un ton toujours le même; Horace les a tous; tous lui semblent naturels, & il a la perfection de tous. Qu'il prenne sa lyre; que saisi de l'esprit poétique, il soit transporté dans le conseil des dieux, ou sur les ruines de Troie, ou sur la cime des Alpes, ou dans le lit de Glécère; sa voix se monte toujours au sujet qui l'inspire; il est majestueux dans l'Olympe & charmant près de sa maîtresse. Il ne lui en coûte pas plus pour peindre avec des traits sublimes l'ame de Caton & de Regulus, que pour peindre avec des traits enchanteurs, ou les caresses de Lycimnie, ou les coquetteries de Pirrha. Aussi franchement voluptueux qu'Anacréon, aussi fidèle apôtre du plaisir, il a les graces de ce lyrique Grec, avec plus d'esprit & de philosophie, comme il a l'imagination de Pindare avec bien plus de morale & de

122. MERCURE DE FRANCE.

pensées. Si l'on fait ensuite attention à la sagesse de ses idées, à la précision de son style, à l'harmonie de ses vers, à la variété de ses sujets; si l'on se souvient que ce même homme a fait des satyres pleines de finesse & de raison, des épîtres qui contiennent les meilleures leçons de la société civile, en vers qui se gravent d'eux-mêmes dans la mémoire, un art poétique qui est le code éternel du bon goût; on conviendra qu'Horace, est un des meilleurs esprits que la nature ait pris plaisir à former.

J'ai promis la traduction de deux odes d'Horace & je vais tenir parole, quoique je sente tout ce que je hasarde. On me dira qu'apparemment Horace m'effraie moins qu'Anacréon, quoique je paroisse en faire beaucoup plus de cas. Je réponds qu'Horace, entre autres avantages, a beaucoup d'esprit proprement dit, & que l'esprit est de toutes les langues. Mais avant tout, il faut me permettre d'exposer en deux mots la méthode que je suis en traduisant un poète. C'est peut-être encore une espèce de digression; mais qu'importe, pourvu que je me retrouve?

Prétendre qu'un poète qui en traduit un autre en vers doit s'asservir à rendre tous les mots, à renfermer dans le même espace les mêmes idées dans un même ordre, c'est le ridicule préjugé d'un pédant à cervelle étroite qui malheureusement fait assez de latin pour juger très-mal le françois, & qui a beaucoup plus de raisons pour envier les Modernes que de titres pour admirer les Anciens. Tout homme qui traduit en vers prend la place de son modèle, & doit songer avant tout à plaire dans sa langue, comme l'auteur original plaisoit dans la sienne. C'est là le plus

grand service qu'il puisse lui rendre, puisque de l'effet que fera la version, dépend l'opinion qu'auront de l'original ceux qui ne peuvent le connoître autrement. C'est donc à l'effet total de l'ensemble qu'il doit d'abord s'appliquer. S'il est fidèle & ennuyeux, n'aura-t'il pas fait un beau chef-d'œuvre? Il faut que la composition, pour être animée, soit libre; qu'il se pénètre quelque temps du morceau qu'il va traduire, & qu'il se rapproche autant qu'il est possible du degré de chaleur & de verve où il seroit, s'il travailloit de génie. Alors qu'il se mette à lutter contre l'auteur qu'il va faire parler, qu'il compte non pas les mots, mais les beautés, & qu'il fasse en sorte que le calcul ne soit pas trop à son désavantage, il aura d'abord fait beaucoup, & son lecteur, s'il est juste, sera content. C'est ainsi que Despréaux & M. de Voltaire ont traduit des fragmens des Anciens. Sans doute le mérite du traducteur sera d'autant plus grand qu'il aura plus conservé de traits particuliers & distinctifs de l'ouvrage original & qu'il en sera demeuré plus près sans avoir l'air trop contraint & trop enchaîné. Mais il faut un goût bien sûr pour pouvoir décider en quels endroits le traducteur a eu tort de s'écarter de son guide. Il faut démontrer alors la possibilité de faire autrement, il faut calculer ce que le vers suivant, le vers précédent, ce que la phrase entière pouvoit perdre. Il n'y a guères qu'un homme de l'art qui puisse faire cet examen avec connoissance de cause; & quand on a statué d'abord que la version est par elle-même un bon ouvrage si l'on veut prouver ensuite qu'elle devoit être plus fidèle, il n'y a qu'un moyen, c'est d'en faire une meilleure.

Ce petit préambule n'est fait, comme on le

F ij

voir, que pour les intérêts de la vérité & non pas pour les miens. Car avec le dernier moyen dont je viens de parler, rien ne sera plus facile que d'avoir raison contre moi, & comme beaucoup de gens ne manquent pas de bonne volonté à cet égard, je m'attends bien que cinq ou six personnes auront la complaisance de traduire les deux odes que voici, & nous y gagnerons tous.

A C L O É. *

Ulla si juris tibi pejerati, &c.

Si le Ciel t'avoit punie
 De l'oubli de tes sermens,
 S'il te rendoit moins jolie,
 Quand tu trompes tes amans;
 Je croirois ton doux langage,
 J'aimerois ton doux lien;
 Mais Cloé, qu'il te sied bien
 D'être parjure & volage!
 Viens-tu de trahir ta foi?
 Tu n'en es que plus piquante,
 Plus belle & plus séduisante;
 Les cœurs volent après toi.
 Par le mensonge embellie,
 Ta bouche a plus de fraîcheur;
 Après une perfidie,
 Tes yeux ont plus de douceur.

* Il y a dans l'original, *bariné*, nom désagréable en françois.

Si par l'ombre de ta mère,
 Si par tous les dieux du Ciel,
 Tu jures d'être sincère,
 Les dieux restent sans colère,
 A ce serment criminel;
 Vénus en rit la première;
 Et cet enfant si cruel,
 Qui, sur la pierre sanglante,
 Aiguise la flèche ardente
 Que sur nous tu vas lancer,
 Rit du mal qu'il te voit faire,
 Et t'instruit encore à plaire,
 Pour te mieux récompenser.
 Combien de vœux on t'adresse!
 C'est pour toi que la jeunesse
 Semble croître & se former.
 Combien d'encens on t'apporte!
 Que d'amans font à ta porte,
 Jurant de ne plus t'aimer!
 Le vieillard qui t'envifage
 Craint que son fils ne s'engage
 En un piège si charmant;
 Et l'épouse la plus belle
 Croit son époux infidèle,
 S'il te regarde un moment.

A P I R R H A.

Pirrha, quel est l'amant enivré de tendresse,
 Qui sur un lit de rose étendu près de toi,

F iij

126 MERCURE DE FRANCE.

T'admire , te sourit , te parle , te caresse ,
Et jure qu'à jamais il vivra sous ta loi ?
 Quelle grotte fraîche & tranquille
 Est le voluptueux asyle
Où ce jeune imprudent , comblé de tes faveurs
Te couvre de parfums , de baisers & de fleurs ?
C'est pour lui qu'à présent Pirrha veut être belle ,
Que ton goût délicat relève élégamment
 Ta simplicité naturelle ,
Et fait naître une grace à chaque mouvement.
Pour lui ta main légère assemble à l'aventure
 Une flottante chevelure
 Qu'elle attache négligemment.
Hélas ! s'il prévoyoit les pleurs qu'il doit répandre !
Credule , il s'abandonne à l'amour , au bonheur.
Dans ce calme perfide il est loin de s'attendre
 A l'orage affreux du malheur.
L'orage n'est pas loin ; il va bientôt apprendre
Que l'aimable Pirrha qu'il possède aujourd'hui ,
 Que Pirrha si belle & si tendre ,
 N'étoit pas pour long-tems à lui.
Qu'alors il pleurera son fatal esclavage !
Insensé qui se fie à ton premier accueil !
 Pour moi le tems m'a rendu sage ;
J'ai regagné le port , & j'observe de l'œil
Ceux qui vont comme moi se briser à l'écueil
 Que j'ai connu par mon naufrage.

Quelques idées de la première de ces deux ode^s se retrouvent dans une très-jolie chanson, insérée dans l'anthologie française.

Si l'on peut compter sur un cœur,
C'est sur le cœur d'une bergère ;
Par son air naïf, mais rompneur,
Ma Corinne avoit su me plaire.
Je la croyois belle sans art ;
Je chérissais son cœur sans fard ;
Mais comme une autre elle est légère.

Amour, venge un fidèle amant
Des trahisons d'une infidelle ;
Fais lui perdre quelque agrément,
A chaque inconstance nouvelle.
Amour, tu ne m'écoutes pas,
Loin d'ôter rien à ses appas,
Chaque forfait la rend plus belle.

Cette dernière pensée répond précisément à ces vers d'Horace.

Simul obligasti

Perfidum votis caput, enitefcis

Pulchrior multò.

Il y a dans Horace environ une trentaine d'odes dans le genre de celles qu'on vient de voir, & que ma traduction, toute foible qu'elle est, n'a pu défigurer assez pour qu'on n'apperçoive pas combien cet écrivain a l'esprit fin & délicat. Toutes ses odes galantes sont autant de chefs-d'œuvre qui semblent finis par la main des Graces. Personne

Fiv

ne lui en avoit donné le modèle. Ce n'est point là, comme on l'a déjà dit, la manière d'Anacréon. Le fonds de ces petites pièces est également piquant dans toutes les langues, & chez tous les peuples où regnent la galanterie & la politesse. Elles sont même beaucoup plus agréables pour nous que les odes héroïques du même auteur dont le fonds nous est souvent trop étranger, & dont la marche hardie & rapide ne peut guères être suivie dans notre langue qui procède avec plus de timidité, & qui veut toujours de la méthode & des liaisons. J'ai pourtant essayé de traduire, & même assez fidèlement, l'ode à la Fortune. On pourra la comparer avec celle de Rousseau, & l'on verra qu'une ode françoise ressemble très-peu à une ode latine.

J'avertis que j'ai rejoint l'ode *O diva gratum quæ regis Antium*, &c. avec la précédente, *Parcus Deorum cultor & infrequens*, &c. qui me paroît en être le commencement, & en avoir été détachée fort mal-à-propos. Il y a même des éditions où elles sont réunies. Le sujet de cette ode étoit fort simple. On parloit d'une descente en Angleterre qu'Auguste devoit conduire lui-même & qui n'eut pas lieu. On parloit en même tems d'une guerre contre les Parthes. Le poëte invoque la Fortune & lui recommande Auguste & les Romains. Mais il commence par se reconcilier avec les dieux qu'en sa qualité d'Epicurien il avoit fort négligés. Il s'étend ensuite sur les attributs de la Fortune & finit, après l'avoir invoquée, par déplorer les guerres civiles & la corruption des mœurs. Tel est le plan de cette ode. J'ai risqué en la traduisant de changer plusieurs fois de rithme pour rendre mieux la variété des tons & pour suppléer, quand les phrases deman-

doient une certaine étendue, à la facilité qu'avoient les Grecs & les Latins, d'enjamber d'une strophe à l'autre.

D'Epicure élève profane,
 Je refusois aux dieux des vœux & de l'encens.
 Je suivois les égaremens
 Des sages insensés qu'aujourd'hui je condamne.

Je reconnois des dieux; c'en est fait, je me rends,
 J'ai vu le maître du tonnerre
 Qui, la foudre à la main se montrait à la terre;
 J'ai vu dans un ciel pur voler l'éclair brillant;
 Et les voûtes éternelles
 S'embraiser des étincelles
 Que lançoit Jupiter de son char foudroyant.

Le Scyx en a mugé dans sa source profonde.
 Du Ténare trois fois les portes ont tremblé;
 Des hauteurs de l'Olympe aux fondemens du
 monde
 L'Atlas a chancelé.

Oui, des puissances immortelles
 Dictent à l'Univers d'irrévocables loix.
 La Fortune agitant ses inconstantes aîles,
 Plane d'un vol bruyant sur la tête des Rois.
 Aux destins des états son caprice préside.
 Elle seule dispense ou la gloire ou l'affront;
 Enlève un diadème, & d'un essor rapide
 Le porte sur un autre front.

F ▼

130 MERCURE DE FRANCE.

Tu couvres la pourpre royale

Des crêpes affreux du trépas.

Fortune, ô redoutable reine !

Tu places les humains au trône ou sur l'écueil ;

Tu trompes le bonheur, l'espérance & l'orgueil,

Et l'on voit se changer à ta voix souveraine

La faiblesse en puissance & le triomphe en deuil.

Le pauvre te demande une moisson féconde,

Et l'avidé marchand sur les gouffres de l'onde

Rapportant son trésor,

Présente à la Fortune, arbitre des orages,

Ses timides hommages,

Et te demande un vent qui le conduise au port.

Le Scythe vagabond, le Dace sanguinaire,

Et le guerrier Latin conquérant de la terre,

Craint tes funestes coups ;

De l'Orient soumis les tyrans invisibles,

A tes autels terribles,

L'encensoir à la main fléchissent les genoux.

Tu peux, & c'est l'effroi dont leur ame est trou-

blée,

Heurtant de leur grandeur la colonne ébranlée,

Frapper ces demi-dieux ;

Et soulevant contre eux la révolte & la guerre,

Cacher dans la poussière

Le trône où leur orgueil crut s'approcher des

cieux.

Déesse d'Anrium, ô déesse fatale !
 Fortune, à ton pouvoir qui ne se soumet pas ?

La Nécessité cruelle
 Toujours marche à ton côté,
 De son sceptre détesté
 Frappant la race mortelle ;
 Cette fille de l'enfer
 Porte dans sa main sanglante
 Une tenaille brûlante,

Du plomb, des coins & du fer.

L'espérance te suit, compagne plus propice,
 Et la fidélité, déesse protectrice,

Au Ciel tendant les bras,

Un voile sur le front accompagnie tes pas ;

Lorsqu'annonçant les alarmes,

Sous un vêtement de deuil,

Tu viens occuper le seuil

D'un palais rempli de larmes,

D'où s'éloigne avec effroi,

Et le vulgaire perfide,

Et la courtisane avide,

Et ces convives sans foi,

Qui dans un tems favorable,

Du mortel tout-puissant par le sort adopté

Venoient entourer la table,

Et s'enivroient du vin de sa prospérité.

Je t'implore à mon tour, déesse redoutée ;

Auguste va descendre à cette isle indomptée

F vj

132 MERCURE DE FRANCE.

Qui borne l'Univers ; *

Tandis que nos guerriers vont affronter encore
Ces peuples de l'aurore

Qui seuls ont repoussé notre joug & nos fers.

Ah ! Rome vers les dieux lève des mains coupables.

Ils ne sont point lavés ces forfaits exécrables

Qu'ont vus les immortels.

Elles saignent encor nos honteuses blessures ;

La fraude & les parjures ,

L'inceste & l'homicide entourent les autels.

N'importe , c'est à toi , Fortune , à nous absoudre.

Porte aux antres brûlans où se forge la foudre
Nos glaives émouffés.

Dans le sang odieux des guerriers d'Assyrie

Il faut que Rome expie

Les flots de sang romain qu'elle-même a versés.

Avant d'aller plus loin , je rapporterai le commencement d'une ode de Pindare où il invoque la Fortune & dont Horace paroît avoir emprunté quelques idées. C'est la douzième des Olympiques.

Fille de Jupiter , Fortune impérieuse ,

* L'Angleterre , que les Romains regardoient comme une extrémité de l'Univers.

Les conseils, les combats, les querelles des Rois,
 La course des vaisseaux sur la mer orageuse,
 Tout reconnoît tes loix.

Le Ciel mir sur nos yeux le sceau de l'ignorance.
 De nos obscurs destins nous portons le fardeau,
 De revers en succès traînés par l'espérance
 Jusqu'au bord du tombeau.

Le bonheur nous séduit ; le malheur nous acca-
 ble,
 Mais nul ne peut percer la nuit de l'avenir ;
 Tel qui se plaint aux dieux de son sort déplora-
 ble,
 Demain va les bénir. &c.

On a pu se convaincre, en lisant cette ode, de ce que j'ai dit ci-dessus du poëte lyrique des Anciens, qu'il sembloit écouter & suivre une inspiration momentanée & peindre tout ce qui se présente devant lui. On a vu tout le chemin que fait Horace. On l'a vu monter dans les cieux, descendre dans les enfers, voler avec la Fortune au tour des trônes & sur les mers. Tout-à coup il se la représente sous un appareil formidable, & il peint l'affreuse Nécessité ; il lui donne ensuite un cortège plus doux, l'espérance & la fidélité ; il l'habille de deuil dans le palais d'un Grand disgracié ; il trace rapidement les festins du bonheur & la fuite des convives infidèles. Enfin il arrive à son but qui est de recommander Auguste, & la course est finie.

Je ne sais si nous nous accommoderions beau-

134 MERCURE DE FRANCE.

coup de cette accumulation de tableaux allégoriques & si nous ne trouverions pas qu'il y a dans cette espèce de poésie trop pour l'imagination & pas assez pour l'esprit. Peut-être serions-nous un peu étourdis de la course vagabonde du poète. Je ne dis pas qu'il faille nous en blâmer. Chaque peuple a son goût analogue à son caractère & à sa langue. Mais il n'en est pas moins vrai que c'est là précisément la poésie lyrique, celle qui dans son origine doit être chantée & accompagnée d'instrumens. Cela est si vrai qu'il n'y a peut-être pas, dans l'ode qu'on vient de lire, une seule strophe dont le fonds ne soit très-favorable à la musique; & en général elle est composée de ce que la musique rend le mieux, de tableaux & de mouvemens. Essayez au contraire de mettre en musique l'ode à la Fortune ou telle autre que vous voudrez, & vous trouverez à peine une ou deux strophes qui puissent s'y prêter. C'est qu'en général nos odes sont des discours en vers, à-peu-près aussi suivis, aussi bien liés qu'ils le seroient en prose. Il est sûr que nos odes n'étant pas faites pour être chantées ne doivent pas ressembler aux odes grecques & latines. Mais ne seroient-elles pas susceptibles d'un peu plus d'enthousiasme & de rapidité qu'on n'en remarque même dans nos plus belles? Prenons pour exemple l'ode à la Fortune dont nous parlions tout-à-l'heure.

Fortune dont la main couronne
Les forfaits les plus inouis
Du faux éclat qui t'environne,
Serons-nous toujours éblouis ?
Jusques à quand, trompeuse idole,

D'un culte honteux & frivole
 Honorerons-nous tes autels ?
 Verra-t'on toujours tes caprices
 Consacrés par les sacrifices
 Et par l'hommage des mortels ?

Le peuple , dans ton moindte ouvrage ,
 Adorant la prospérité ,
 Te nomme grandeur de courage ,
 Valeur , prudence , fermeté.
 Du titre de vertu suprême
 Il dépouille la vertu même
 Pour le vice que tu chéris ,
 Et toujours les fausses maximes
 Erigent en héros sublimes
 Tes plus coupables favoris.

Mais de quelque superbe titre
 Dont ces héros soient revêtus ,
 Prenons la raison pour arbitre ,
 Et cherchons en eux leurs vertus.
 Je n'y trouve qu'extravagance
 Foiblesse , injustice , arrogance ,
 Trahisons , fureurs , cruautés ;
 Etrange vertu qui se forme
 Souvent de l'assemblage énorme
 Des vices les plus détestés , &c.

Ne sont-ce pas là de purs raisonnemens ? Ne
 sont-ce pas là toutes les formules de la discussion

en prose? *De quelque superbe titre qu'ils soient revêtus. prenons la raison pour arbitre & cherchons, &c.* s'exprimerait-t-on autrement dans une traité de morale! Cette ode n'est-elle pas une espèce de plaidoyer? Otez les rimes, qu'y a-t'il d'ailleurs dans ces traits qui ressemble à un poète? Allons plus loin. Ces trois strophes ne sont-elles pas un peu languissantes? Ne redisent-elles pas trop prolixement des pensées assez communes? Si l'on examine de près le style, n'y trouvera-t-on pas des fautes d'autant moins excusables que les vers doivent être plus travaillés dans une pièce de peu d'étendue, & dans un genre où l'on ne sauroit être trop poète? Qu'est-ce qu'un culte frivole? Le culte que l'on rend à la Fortune n'est-il pas malheureusement trop réel? *Jusques à quand honorerons-nous, &c.* est-il bien flatteur pour l'oreille? *Du titre de vertu suprême, &c. suprême* n'est-il pas là pour la rime? Dépouillez-t-on la vertu du titre de *vertu suprême*? *extravagance, foiblesse, injustice, arrogance, trahisons, fureurs, cruautés.* Cet assemblage de substantifs est-il d'une élégance bien lyrique? *étrange vertu qui se forme souvent, &c.* souvent n'est-il pas là rejeté contre toutes les règles de la construction poétique? Continuons.

Apprends que la seule sagesse

Peut faire des héros parfaits.

La sagesse ne fait point des héros, & il n'est point nécessaire qu'un héros soit parfait; & qu'est-ce qu'un héros parfait? Ce n'est là ni penser juste, ni s'exprimer correctement. Les trois strophes suivantes sont belles, quoiqu'il n'eût pas

fallu, comme on l'a remarqué, mettre sur la même ligne Alexandre & Attila.

Mais je veux que dans les alarmes
Réside le solide honneur.

On n'entend pas trop comment l'honneur peut résider dans les alarmes, & résider le solide n'est pas fort harmonieux.

Quel est donc le héros solide
Dont la gloire ne soit qu'à lui ?
C'est un roi que l'équité guide
Et dont les vertus sont l'appui.

Voilà encore le mot de *solide* qui n'est pas mieux placé. *Un héros solide* n'est pas élégant. *Ne soit qu'à lui & que l'équité guide* forment des sons désagréables, & ces quatre vers ne sont-ils pas de la prose trop sèche ? & le reste de la strophe n'est-il pas un peu trop commun ? Quand on dit des choses qu'on a tant redites, ne faut-il pas les rajeunir un peu par le style & se les rendre propres par le mérite & la nouveauté de l'expression ? Cette idée de mettre Socrate à la place d'Alexandre, & Alexandre à la place de Socrate, pour les apprécier tous deux, est-elle bien juste ? Faut-il mettre un homme hors de sa place pour le bien juger ? Falloit-il que Turenne & le grand Condé, pour être grands, se trouvaient grands à la place du chancelier de l'Hôpital ou du philosophe Charron ? Est il bien vrai d'ailleurs qu'Alexandre à la place de Socrate eût été le dernier des mortels ? Rien n'a plus illustré Socrate que sa mort. Alexandre n'auroit-il pas su mourir ? Socrate

138 MERCURE DE FRANCE.

prêchoit la morale. Alexandre n'en a-t-il pas donné quelquefois les plus beaux exemples? Cette phrase, de Rousseau, si on y regarde de bien près, n'a même aucun sens. *Concevez Alexandre à la place de Socrate.* Mais comment? Est-ce Alexandre avec son caractère, transporté dans telle ou telle circonstance de la vie de Socrate? Est-ce Alexandre chargé de la destinée de Socrate, & obligé de n'être que philosophe? Eh bien, il auroit voulu être le premier des philosophes. Pourquoi auroit-il été *le dernier des mortels*? Au fonds toute cette strophe ne signifie rien. On me dira que j'examine rigoureusement des idées poétiques. Non, j'examine des sophismes, de mauvais raisonnemens, des déclamations en vers foibles.

Il faut que je me hâte de rendre à Rousseau toute la justice que je lui crois due & que je lui rends du fonds du cœur. Car sur les critiques que je viens de faire on ne manquera pas de crier au détracteur de Rousseau & de crier d'autant plus fort, qu'il seroit peut-être plus difficile de nie répondre. J'ai choisi l'ode à la Fortune comme une des plus célèbres, & je l'ai choisie pour l'opposer à celle d'Horace sur le même sujet; mais j'avoue que cette ode me paroît une des plus foibles de l'auteur. J'en citerois dix que je crois bien supérieures. En général toutes les odes, à l'exception de cinq ou six du dernier livre, renferment de grandes beautés. L'ode au Comte du Luc, celle à Matherbe, celle au Prince Eugène, celle à M. de Vendôme, l'ode sur la bataille de Pétervaradin, l'ode aux Princes Chrétiens, sont les chefs-d'œuvre de notre poésie lyrique, remarquables par la richesse de l'expression, l'harmonie des vers, & sur-tout par des tableaux poétiques d'une beauté

ingulière & qui font honneur à notre langue. Il y a de la grace dans l'ode à une Veuve, dans les stances à l'Abbé de Chaulieu, dans l'ode au Comte de Bonneval, & l'on regrette qu'il en ait fait trop peu de ce genre. Ses cantates sont des morceaux achevés. j'avoue que je les trouve plus véritablement lyriques que ses odes, quoiqu'il s'élève davantage dans celles-ci. Je ne vois dans ses cantates que des images fortes ou gracieuses. Il parle toujours à l'imagination; & il n'est jamais ni verbeux ni prolix. Dans ses odes au contraire, même les plus belles, il y a toujours des strophes qui languissent, des idées trop délayées, des vers d'un foiblesse inexcusable. Vous trouvez dans l'ode à Malherbe :

Mais cette flatteuse *amorce*
 D'un hommage *qu'on croit dû*
 Souvent prête même *force*
 Au vice qu'à la vertu.

C'est là de la très-mauvaise prose. Peut-on dire qu'une *amorce prête de la force ? qu'on croit dû* fait frémir l'oreille.

Dans l'ode à M. d'Uffé ;

Les disgrâces *désespérées*
 Et de nul espoir *tempérées*, &c.

Il est sûr que si elles sont *désespérées*, elles ne sont *tempérées de nul espoir*. Ce sont là des fautes impardonnables.

Dans l'ode à M. le Comte de Luc ;

Et je verrais enfin de mes *froides alarmes*,

Fondre tous les glaçons.

Dans l'ode à M. de Vendôme ;

Ils sont *le plus beau de l'histoire*

D'un héros en tout lieu vainqueur, &c.

Le plus beau de l'histoire n'est pas heureux.

Dans la même ode ;

O détestable calomnie ,

Fille de l'obscur fureur ,

Compagne de la *rixanie*, &c.

Dans l'ode à M. de la Fare ;

Sur-tout réprimons les faillies

De notre curiosité ,

Source de toutes nos folies ,

Mère de notre vanité, &c.

Ces vers ne seroient pas assez élégans , même pour une épître.

Dans l'ode au Prince Eugène ;

Et les faits qu'on ignore

Sont bien peu différens des faits *non avens*, &c.

On trouve beaucoup trop de vers de cette espèce dans Rousseau , & encore une fois quand on n'a que des vers à faire , on n'y doit laisser que ces légères imperfections , inévitables dans notre versification française si difficile & si peu maniable , & l'on ne peut excuser rien de ce qui blesse trop ouvertement l'oreille & le goût.

Toutes ces remarques n'empêchent pas que Rousseau ne soit un grand poëte, parce qu'il a excellé parmi nous dans le genre lyrique où personne ne lui peut être comparé ; & la postérité équitable ne juge un écrivain que sur ce qu'il a fait de beau. On a oublié presque toutes les épîtres qui sont d'un très-mauvais esprit & d'un plus mauvais style, les ennuyeuses allégories, les comédies si froides, les opéra plus froide encore, & je ne les rappelle ici que parce qu'il y a de jeunes fanatiques qui trouvent tout beau dans celui qu'ils appellent le Grand Rousseau, le prince de la poésie française. Du moins je l'ai vu ainsi nommé dans plus d'une brochure. Il n'est peut-être pas hors de propos de remarquer ici comment s'est établie dans une certaine littérature (car il y en a plus d'une) cette dénomination de Grand Rousseau que je n'ai vu nulle part employée par aucun écrivain accrédité. Il semble que ce titre soit un honneur rendu au génie. Point du tout. Ce titre est un présent fait par la haine. Ce sont les ennemis de M. de Voltaire qui ont cru l'affliger en honorant son ennemi. Je ne suis point détracteur de Rousseau, & pourquoi le serais-je ? Mais je ne puis m'accoutumer, je l'avoue, à le regarder comme le prince de la poésie française. Ce nom de Grand si justement décerné à Corneille, au créateur Corneille qui a tiré le théâtre de la barbarie & répandu tant de lumière dans une si profonde obscurité, ce nom de Grand me paroît un peu au-dessus du mérite de Rousseau, qui, venu long-tems après Matherbe, a trouvé la langue toute créée, & qui, avec tous ces secours, est resté fort au-dessous d'Horace dont il n'a ni l'esprit, ni les graces, ni la variété,

ni le goût, ni la sensibilité *, ni la philosophie; & qui manque sur-tout de cet intérêt & de ce charme de style qui rend un écrivain cher à ses lecteurs. Et de quel titre se servira-t-on pour les Racine & les Voltaire, pour ces hommes qui ont été si loin dans les arts les plus difficiles où l'esprit humain puisse s'exercer, pour ces enchanteurs si séduisans & si aimables, à qui nous ne pouvons jamais donner autant de louanges qu'ils nous ont donné de plaisirs? Si Rousseau est Grand pour avoir fait de beaux vers qui souvent ne sont que de beaux mots, comment appellera-t-on ceux qui ont dit tant de belles choses en aussi beaux vers, ceux qui non-seulement savent flatter notre oreille, mais qui remuent si puissamment notre ame, éclairent & élèvent notre esprit; ceux que nous relisons avec délices, que nous ne pouvons louer qu'avec transport? Je fais qu'il y a des têtes exaltées pour qui le mérite de tourner fortement un vers est le premier de tous les mérites, & qui sont bien plus frappées d'une strophe de Rousseau que d'une scène de Zaïre ou de Mahomet. Mais ces enthousiastes sont en petit nombre; ils sont jeunes pour la plupart, & ils verront peut-être par la suite, qu'un poëte, pour être relu, doit parler à l'esprit & à l'ame, & que Rousseau ne parle guères ni à l'un ni à l'autre. Je crois aimer autant la poësie que personne au monde, quoique je sois un des moindres de ceux qui la cultivent; mais je demande à tous

* J'ai lu dans une brochure que Rousseau avoit beaucoup de sensibilité, & l'on citoit en témoignage l'ode à la Postérité. C'est se connoître en sensibilité & en style.

les lecteurs éclairés & sensibles si (sans même parler ici des ouvrages dramatiques si supérieurs à une ode pour le mérite & pour l'effet) si, dis-je, ils ne liront pas plus souvent des ouvrages tels que les discours en vers de M. de Voltaire, le poème sur Lisbonne, sur la loi naturelle, & d'autres de ce genre, que les odes de Rousseau? s'ils trouveront dans Rousseau des morceaux tels que celui-ci sur le Bonheur, & les suivans.

Il est semblable au feu dont la douce chaleur
 Dans chaque autre élément en secret s'insinue
 Descend dans les rochers, s'élève dans la nue,
 Va rougir le corail dans le sable des mers,
 Et vit dans les glaçons qu'ont durcis les hivers.

.

Platon dit qu'autrefois l'homme avoit eu des at-
 les.

Un corps impénétrable aux atteintes mortelles.
 La douleur, le trépas, n'approchoient point de
 lui;

De cet état brillant qu'il diffère aujourd'hui!
 Il rampe, il souffre, il meurt; tout ce qui naît ex-
 pire.

De la destruction la nature est l'empire.
 Un foible composé de nerfs & d'ossemens,

144 MERCURE DE FRANCE.

Ne peut être insensible au choc des élémens.
Ce mélange de sang , de liqueur & de poudre
Puisqu'il fut assemblé fut fait pour se dissoudre ,
Et le sentiment prompt de nos nerfs délicats
Fut soumis aux douleurs , ministres du trépas , &c.

Et ailleurs.

Aidons nous l'un & l'autre à porter nos fardeaux ,
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos
maux.

Mille ennemis cruels assiègent notre vie ,
Toujours par nous maudite & toujours si chérie.
Notre cœur égaré , sans guide & sans appui ,
Est brûlé de desirs ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu sans connoître les larmes.
De la société les secourables charmes
Consolent nos douleurs au moins quelques ins-
tans ,

Remède encor trop foible à des maux si constans.
Ah ! n'empoisonnons pas la douceur qui nous
reste.

Je crois voir des forçats dans leur prison funeste ,
Se pouvant secourir , l'un sur l'autre acharnés ,
Combattre avec les fers dont ils sont enchainés.

De pareils vers ne réunissent - ils pas tous les
mérites , l'imagination , la philosophie , le senti-
ment , l'harmonie ? Si j'avois voulu choisir des
morceaux d'une poésie plus forte , j'en aurois
trouvé

trouvé un grand nombre. Mais j'ai voulu citer seulement des exemples d'un style & d'un ordre de beautés qui me paroît supposer un génie beaucoup plus heureux que celui de Rousseau. J'y trouve le *qui me mihi reddat amicum* d'Horace. Ce même Horace a si bien dit :

Nec satis est pulchra esse poemata, dulcia suntu.

Rousseau a souvent le *pulchra* ; mais a-t'il le *dulcia* ? Non. On ne peut donc pas dire de lui, *omne tulit punctum*.

J'avois déjà exprimé à-peu-près les mêmes idées sur Rousseau dans une épître composée à Ferney, dont M. de Voltaire a daigné citer quelques vers *, & qui est entre les mains de plusieurs gens de lettres. Je rapporterai ici ce morceau, parce qu'on a prétendu qu'il étoit injurieux. On en jugera : le voici.

Ce nom de grand Rousseau fut donné par l'envie ;

Le grand homme est celui dont les riches pin-
ceaux

Rapprochent les objets sous des aspects nou-
veaux,

Dont la plume éloquente aux grands traits exer-
cée

Joint le charme du style au don de la pensée ;

Qui de la vérité profond observateur,

De sa raison féconde enrichit son lecteur ;

* Dans une lettre imprimée dans les mélanges
in-8°. & *in-4°.*

146 MERCURE DE FRANCE.

Noble & simple à la fois; grand sans chercher à
l'être.

C'est le Chantre Romain qui des cœurs toujours
maître ,

Inspirant de l'amour les lugubres douleurs ,
Au bucher de Didon nous traîne tout en pleurs;
C'est l'enchanteur divin qui sûr du même empire ,
Prête un charme si doux aux douleurs de Zaïre.

C'est l'auteur adoré dont la touchante voix
Dicte aux pieds de Joas la morale des rois.
O des , arts & du goût véritables arbitres,
Nos larmes sont vos droits; nos plaisirs sont vos
titres.

Sans cesse votre éloge anime nos discours;
Toujours heureux par vous, nous vous louons
toujours.

J'admire de Rousseau la poétique ivresse ,
De ses termes choisis la pompeuse richesse;
Je le crois en effet inspiré par les Cieux ,
Quand il traduit David en vers mélodieux;
Et de nos vieux conteurs les naïves saillies
Dans ses cadres heureux sont toujours embellies.
Mais la raison, l'esprit, sur-tout le sentiment
Dans ses vers si nombreux parlent trop rarement.
En plaisant à l'oreille, il ne dit rien à l'ame;
Et je n'appelle grand que l'auteur qui m'enflamme,
Qui mettant sous nos yeux nos penchans, nos er-
reurs ,
Semble le confident des besoins de nos cœurs,

Nous ramène vers lui par un pouvoir qu'on aime,
Et pour nous être cher, nous parle de nous-
même.

Le parallèle d'Horace & de Rousseau m'a entraîné, & j'ai laissé de côté Malherbe dont j'aurais dû parler auparavant. Mais j'ai peu de chose à en dire. Il suffiroit pour son éloge de le rappeler qu'il écrivoit sous Henri IV & qu'on a retenu de ses vers. On fait les services qu'il a rendus à la langue & à la poésie. Il avoit un sentiment de l'harmonie aussi exquis que Rousseau lui-même, quoiqu'il n'ait pû en faire un aussi bel usage, parce que la langue poétique n'étoit encore qu'ébauchée. On a beaucoup admiré cette célèbre paraphrase d'un passage d'Horace, *la mort a des rigueurs*, &c. Les quatre premiers vers sont d'une grande foiblesse. Les derniers sont admirables pour le nombre; & l'image qui termine la période est belle. Mais j'avouerai encore que j'aime mieux *Pallida mors æquo pulsât pede, pauperum tabernas, regumque turres*. il y a plus de choses dans ces deux vers que dans les huit vers de Malherbe, & le tableau me paroît bien plus frappant. Au reste on se tromperoit beaucoup, si sur la réputation de Malherbe on se promettoit un grand plaisir de la lecture de ses ouvrages. C'étoient des efforts prodigieux pour ce tems-là; mais il ne faut pas lire les odes de Malherbe après celles de Rousseau.

Il faut bien parler de la Motte, puisqu'il a fait des odes. Mais la Motte étoit-il poète? Etoit-il né pour faire des vers ou pour les sentir? Il y a de lui quelques strophes élégantes, pas une vraiment poétique. Son style est de la plus

rebutante sécheresse, & ses vers d'une odieuse dureté. Il n'existoit point d'harmonie pour cet homme qui a rimé des pensées ingénieuses. Il a fait des opéra-ballets d'une disposition heureuse & semés de quelques jolis madrigaux; il a fait quelques fables pleines d'esprit & de finesse; il a écrit en prose avec une précision lumineuse, quoique sa prose, comme ses vers, soit dénuée d'imagination; enfin il a rencontré le sujet d'Inès; voilà sa gloire. Il a joui dans un siècle très-éclairé d'une réputation fort au-dessus de son mérite; voilà son bonheur.

De son tems on aimoit encore les odes. Aujourd'hui on les abandonne trop. On n'en a pas distingué six depuis vingt ans. Il y en a eu une sur la mort de Rousseau. L'auteur paroît quelque fois animé de la verve du poëte qu'il chantoit. En voici une strophe frappante. Il s'agit de la supériorité du grand homme sur ses ennemis.

Le Nil a vu sur ses rivages,
 De noirs habitans des déserts
 Insulter par leurs cris sauvages
 L'astre éclatant de l'Univers.
 Cris impuissans ! fureurs bizarres !
 Tandis que ces monstres barbares
 Poussoient d'insolentes clameurs ;
 Le Dieu, poursuivant sa carrière,
 Versoit des torrens de lumière
 Sur les obscurs blasphémateurs.

Je n'ai guères vu de plus grande idée rendue par une plus grande image, ni de vers d'une harmonie plus imposante. Je ne connois point de

strophe de Rousseau que je préférasse à celle-là. Je la recitai un jour à M. de Voltaire qui l'admira avec transport. Il y trouvoit tous les genres de sublime réunis. Je lui en nommai l'auteur. Il me pria de redire la strophe. Je la lui redis, & il l'admira encore davantage. Je pourrois parler de quelques autres odes qui méritent d'échapper à l'oubli. Mais ce morceau n'est déjà que trop long. J'ajouterai cependant quelques lignes qui serviront de réponse à ceux qui me reprocheroient d'énoncer mes opinions avec trop de liberté.

Je ne connois point d'autre politique en littérature que d'être juste & honnête. Ce n'est pas la plus adroite ; mais c'est au moins la plus noble. Il y a une foule de préjugés littéraires tenus en réserve par certains partis, comme des dépôts précieux pour les passions & pour la haine. J'en ai attaqué quelques-uns ; je pourrai en attaquer d'autres. Mais je ne me suis jamais écarté ni ne m'écarterai jamais du ton qui convient à un homme de lettres. On m'a toujours combattu avec des injures & des clameurs. Je ne fais point me servir de telles armes ; mais je n'en suis pas effrayé. Je ne doute pas que cet article ne me vaille encore des libelles. Mais s'il y a quelque vérité dans ce que j'ai dit, on ne la détruira pas, & l'on comparera le langage de mes adversaires & le mien. Ce parallèle me suffiroit pour ma vengeance, si j'en pouvois desirer une. On ira plus loin peut-être. On me supposera quelque intérêt à médire d'un écrivain mort. Cette supposition seroit bien lâche, & je n'y oppose que la connoissance qu'ont beaucoup d'honnêtes gens de mon caractère & de mes principes. Si j'avois su déguiser mon estime ou mon mépris, je pourrois être

moins bien avec moi - même ; mais je ne serois pas mal avec beaucoup d'autres. Si je me permettois de regarder tel de mes ennemis comme un homme vil, c'est sur-tout quand on m'assureroit qu'il ne pense pas ce qu'il écrit. Cette habitude de mentir à soi-même doit être un odieux fardeau, & l'ame qui n'en est pas accablée doit être une ame plus odieuse. On a imprimé que *je sacrifiois à une cabale dominante les gens que j'estimois le plus au fond du cœur* : Je ne suis pas dans le cas de sacrifier personne, & je ne sacrifie qu'à la vérité qui n'est point une *cabale*, encore moins une *cabale dominante*.

*LETTRE de M. de la Harpe
à M. de L.* **

Après tout le bavardage dont j'ai déjà surchargé votre Mercure de ce mois, pourriez-vous, Monsieur, me donner encore une petite place pour une nouveauté bien intéressante à il ne s'agit de rien moins que d'un miracle, d'une résurrection ; c'est Boileau ressuscité. Vous allez dire qu'on ne peut pas ressusciter plus à propos, & que jamais on n'eut tant de besoin d'un prodige de cette espèce. Mais vous refuserez peut-être d'y croire. Du moins j'ai déjà vû beaucoup d'incrédulés qui comparent le nouveau Boileau à cet aventurier qui avoit pris le nom de je ne sais quel empereur mort, & qui finit par laver la vaisselle dans la cuisine du prince regnant. Mais ces gens à *comparaison* n'ont pas *raison*, je vous assure, & si

vous voulez jeter avec moi un coup d'œil rapide sur l'Épître que Boileau vient d'envoyer de l'Élylée à Ferney, vous verrez qu'il n'y a point de correspondance mieux prouvée ni mieux établie, & qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître Boileau, un peu changé, à la vérité; mais la mort change beaucoup un homme.

La miraculeuse missive est précédée d'un avertissement en prose. Vous savez que la prose de Boileau n'a jamais passé pour bonne; il ne s'est pas corrigé chez les morts; il a même empiré, comme de raison. *M. de Voltaire, très-hardi contre les morts & contre ceux qui ne peuvent pas se défendre.* Il est sûr que personne ne peut moins se défendre que les morts, & pour empêcher que le second membre de la phrase n'eût l'air d'une répétition niaise, il eût fallu mettre *& contre les vivans qui ne peuvent pas se défendre.*

Peut-être cette réponse lui fera-t-elle quelque peur des revenans; ce n'est pas là le foible de M. de Voltaire, & le dégoûtera de faire le fanfaron avec les mânes des Corneille, &c. Faire le fanfaron avec les mânes est d'un ton tout-à-fait noble: Son ombre (de Boileau) insultée, ayant porté ses regards parmi nous, rappelle ces vers de la Riffole:

Les Hollandois réduits à du biscuit de seigle

Ayant connu, &c.

N'y a vû d'un côté que la foule de ses détracteurs aussi nombreux que la foule des fots. Cette phrase de calcul est d'une tournure très-plaisante. De l'autre le petit nombre éclairé de ses admirateurs De ses admirateurs sembleroit être à l'ablatif par la

construction grammaticale , & l'on entendroit éclairé de comme éclairé par ; éclairé ne pouvant pas être l'adjectif de nombre qui en a déjà un auparavant ; mais point du tout ; la phrase n'auroit point de sens , & le *de* est au génitif. Boileau a pu oublier un peu la grammaire depuis le tems qu'il n'a écrit. *Qui pusillanimes & sans courage*, ces deux mots paroissent dire deux fois la même chose. Mais il faut croire que l'auteur y a vû quelque différence. *Pusillanimes* signifie étimologiquement de peu de courage. *Sans courage* est une nuance de plus , *crescat oratio* , tout est dans les règles. *Despréaux s'est donc élevé lui-même pour repousser la main qui est venu remuer sa cendre satyrique*. *S'élevé pour repousser* est une construction heureuse. *Cendre satyrique* veut dire sans doute que Boileau a conservé son caractère même parmi les morts , & c'est pour cela que de ses cendres il sort encore une satyre. Les gens malins disent que cette *satyre* n'est que de la *cendre*. Mais nous allons voir le contraire tout à l'heure. *Il n'a pas pour cela négligé la raillerie , ni le sel de la satyre quand il s'est trouvé sous sa main*. Je ne fais pas si le *sel de la satyre s'est trouvé sous sa main* , mais on ne convient pas qu'il l'ait répandu à pleines mains. C'est encore une injustice. *Si ce sujet paroît trop sérieux à de certaines personnes , il laissera M. de V. donner la farce au petit peuple* , &c. Il n'y a aucune connexion entre le premier membre de la phrase & le second. Mais ce qui est plus remarquable , c'est *M. de V. donnant la farce au petit peuple*.

Il faut avouer que si ce précieux morceau de prose n'est pas de Boileau , celui qui a pris son

A V R I L. 1772. 153
nom s'est bien souvenu du précepte de Molière :

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il faut lui ressembler.

Passons à l'épître.

V. , Auteur brillant , léger , frivole & vain :

On retrouve d'abord le caractère véridique de Boileau. *Brillant*, il est difficile de nier que M. de V. ait un style *brillant*. *Léger*. Il a excellé dans ce qu'on appelle la poésie légère. *Frivole*. Il a fait douze ou quinze Tragédies qui depuis quarante ans font verser des larmes chez tous les peuples qui ont un théâtre, il a fait un poème épique, le Siècle de Louis XIV, un Essai sur l'Histoire générale, l'Histoire de Charles XII, &c. Il y a des personnes qui au premier abord ne trouveront pas que ces ouvrages soient si frivoles. Mais c'est faute d'attention ; car au fond, qu'y a-t-il de plus *frivole* que des tragédies, des poèmes épiques & des histoires ? Il est vrai que M. de V. a écrit sur la géométrie ; c'est une petite difficulté ; je n'oserais manquer de respect à la géométrie, au point de la traiter de *frivole*. Mais, après tout, elle tient peu de place dans l'immense collection de M. de V., & il demeurera, malgré sa géométrie, un auteur très-frivole. *Vain*. Il n'y a guère d'écrivain qui ne le soit un peu, & l'on croiroit d'abord que c'est là un trait vague. Mais l'auteur veut dire qu'un homme est d'autant plus vain qu'il a moins de mérite & qu'il s'en croit davantage ; ce qui est évidemment le cas où se trouve M. de V.

G v

Zoïle de Corneille & flatteur de S**.

Zoïle étoit un homme très-savant qui avoit le malheur de ne trouver rien de bon dans les écrits d'Homère, ni dans les meilleurs ouvrages de son temps. A la science près, beaucoup de gens lui ressemblent aujourd'hui. M. de V. est donc le *Zoïle de Corneille*, s'il a méconnu toutes les beautés de Corneille, ce dont il est aisé de se convaincre, en lisant le commentaire où il n'y en a pas une qui ne soit exaltée avec enthousiasme. *Flatteur de ****. Cela signifie simplement que M. de V. a dit à M. S*** des vérités flatteuses comme Boileau en disoit à Louis XIV. Quand M. de V. appelle Boileau flatteur de Louis, il ne veut pas dire qu'il ait tort de louer un grand roi très-louable à beaucoup d'égards; & Boileau qui parodie les vers de M. de V., n'a pas donné un autre sens que lui à ce mot de *flatteur*; ainsi il n'y a rien à dire.

Qui sans cesse affectant de blâmer la satire,
As vaincu l'Arétin maître en l'art de médire.

Maître en l'art de médire est une apposition un peu traînante, dira-t-on, mais on ne peut nier que M. de V., quand il s'est mêlé de satire, n'ait beaucoup mieux écrit que l'Arétin. Ainsi Boileau a dit la vérité.

A quoi bon d'un esprit si foible à son déclin.

Rien ne prouve mieux le foiblesse de cet esprit que l'Épître à Boileau qui a occasionné cette réponse, & que tout le monde fait par cœur. En

À V R I L. 1772. 155

général, rien n'est si misérable que ces vers qu'on retient si facilement ; c'est une preuve qu'ils n'ont rien d'extraordinaire.

Sur un ton familier moins plaisant que malin.

L'auteur ne seroit pas content si des gens de mauvaise humeur lui disoient qu'il n'est ni *malin* ni *plaisant*, il seroit sur-tout fâché du premier reproche.

En des vers dépourvus de cadence & de nombre.

Vous allez voir comme l'auteur donne l'exemple de la *cadence & du nombre* dans le vers suivant.

Venir apostropher & gourmander mon ombre.

On peut dire avec Molière :

Ces trois infinitifs font admirablement.

Vous imaginez bien, Monsieur, que je ne prétends point suivre ainsi pas à pas le satyrique resuscité. Vous voyez déjà qu'à quelques petites difficultés près, c'est l'équité, la justesse, & même l'élégance de Boileau. Pour achever de vous convaincre, il me suffira de mettre sous vos yeux un certain nombre de vers dont tous les lecteurs sauront aisément les beautés, sans que je prenne la peine de les détailler.

Eh bien donc, raisonnons, car toujours *badiner*,
Turlupiner, *railler*, sans jamais *raisonner*,
C'est *imiter* le singe, & *payer en gambades*.
Le bouffon démasqué par moi vit sa bassesse,

G vj

156 MERCURE DE FRANCE.

Et non moins ennemi d'un style *trop hautain*, &c.

Des succès de Pradon je fis *rougir la scène*.

Je *dégoûtai* Quinault *d'affadir* Melpomène.

Si des sots en faveur, ma muse *se moquant*, &c.

Ma plume *ramassant l'infamie & l'ordure*,

A-t-elle fait sur lui *couler la sale injure*?

du Poète ennuyeux, *cenfurant le travers*.

Mais toi que dans ce champ *la jalousie attire*,

Qui voudrois des beaux arts voir *les derniers débris*,

Et toi seul y regner avec tes seuls écrits, &c.

Quoique j'aye promis de ne faire aucune remarque, je ne puis m'empêcher d'observer combien il est naturel qu'un homme veuille d'abord voir *les derniers débris des arts*, & ensuite y *regner avec ses écrits*. Ces deux desirs s'accordent à merveille.

Ta folle ambition, ta vaine *suffisance*,

Contre les vrais talens arma ta *médifance*.

De tout mérite obscur *protecteur* déclaré,

Le sot qui t'admira par toi fut admiré.

Le sot est nécessairement le nominatif des deux vers. Ce n'est point là le cas de l'ablatif absolu. Boileau s'est réconcilié avec les solécismes. Mais ce qui prouve que c'est toujours lui, c'est qu'il se répète; il avoit déjà dit:

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Un autre à Melpomène *impose* un nouveau ton ;
Et fait parler Eustache *au lieu* d'Agamemnon.

Ce dernier vers est gai. Le satyrique veut absolument qu'un personnage tragique s'appelle Agamemnon, & non pas Eustache. J'avoue qu'Eustache n'est pas si harmonieux qu'Agamemnon. Mais aussi on ne peut pas empêcher qu'un homme qui a fait une belle action s'appelle Eustache. Tout ce qu'on peut faire, c'est de ne le nommer que le moins qu'on peut, & de le faire parler en vers aussi harmonieux, aussi nobles, aussi naturels, aussi touchants que ceux que prononce Agamemnon.

A propos de ce plaisant reproche d'appeler un homme par son nom, je me souviens d'avoir essuyé moi-même une censure aussi merveilleuse. Dans une longue & plate facétie qui courut le monde dans le tems où le Drame de Mélanie parut, & que l'auteur a imprimée depuis dans ses ouvrages pour achever de la faire oublier, on faisoit l'énumération de tous les chefs-d'œuvre de la scène, & l'on finissoit par un défi très-ingénieux de trouver un Curé dans aucune de ces pièces. Qu'il y a d'esprit & de finesse dans cette tournure, & que c'est-là de la bonne plaisanterie ! En vérité, je serois tout aussi surpris de trouver un Curé dans Cinna, que de voir un consul dans Mélanie.

Vous me pardonnerez cette digression qui peut égayer le lecteur. Encore quelques vers du nouveau Boileau, plus amusans que mes digressions.

Tous sans rien redouter de ta plaisanterie

158 MERCURE DE FRANCE.

*Peuvent du goût françois hâter la barbarie
Dans ce nombre effrayant d'auteurs dont les écrits
Menacent chaque jour de noyer tout Paris,
Et vont par des torrens de faux goût, d'ignorance
Dans une nuit barbare ensevelir la France, &c.*

*Ensevelir dans la nuit par des torrens ! Voilà
des métaphores suivies, voilà Boileau.*

*Sous couleur d'illustrer Corneille & sa mémoi-
re, &c.*

Et de faire beaucoup au lieu de faire bien, &c.

En voilà bien assez, Monsieur, & vous voyez que c'est à peu de choses près le style de l'art poétique, c'est Boileau tout pur. Boileau attaquoit de son vivant les Pradons, les Cotins, les Chapelains, les Scudéris, &c. Boileau après sa mort attaque les Volt., les St. L., les S., les Th., les Marm., &c. Or il est évident que M. de V. a remplacé Pradon, que M. de St. L. nous a rendu Chapelain, que les panégyriques de M. Th. ont succédé aux sermons de Cotin, & que l'auteur de Spartacus, de Béverley, &c, est un nouveau Scudéri.

Vous me direz que si je paroissais si content de l'ouvrage, c'est que j'y suis mieux traité que tous les hommes célèbres dont je viens de parler. Il est vrai que je n'ai pas à me plaindre de l'auteur ; il ne me fait d'autre reproche que d'avoir loué la tragédie d'Oreste que j'ai appelée, dit-il, *un chef-d'œuvre des cieux*. Je n'ai jamais appelé Oreste *un chef-d'œuvre des cieux*, ce qui seroit un peu

plat. Je ne l'ai pas même appelé un chef-d'œuvre du théâtre ; il ne m'appartient pas de prononcer si décisivement, mais j'avoue que j'ai beaucoup loué les beautés que j'ai cru y voir , & je ne peux pas m'en repentir. Il ajoûte que je me promets bien d'être un jour le *légataire de M. de V.* Ceux qui croient que dans l'Épître nouvelle il n'y a de Boileau que le nom, disent que si je ne suis pas plus légataire de M. de V. que l'auteur ne l'est de Boileau, ma fortune n'est pas encore faite.

Au reste , si le talent poétique ne fait pas réussir cette satire, vous conviendrez au moins que l'intention de l'écrivain doit en faire le succès.

J'ai l'honneur d'être , &c.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

S U R L A M U S I Q U E ,

à l'occasion de *Castor.*

DEPUIS le départ des Bouffons, les querelles sur la Musique s'étoient assoupies ; non, qu'un des deux partis s'avouât vaincu. Dans les guerres d'opinion, c'est ce qui n'arrive jamais. L'obstination naît de la contrariété, les opinions se hérissent, & chacun demeure inaccessible dans la sienne. Le silence des combattans ne venoit donc que de lassitude ; la paix qui régnoit n'étoit qu'une trêve , & cette trêve est rompue.

Dans les débats qui viennent de se renouveler ,

nous accuserions volontiers le parti François d'être l'agresseur. Le succès de *Castor* a enflé son courage. L'argent des recettes devient un argument triomphant pour sa cause, ils'en prévaut & affecte du mépris pour la cause contraire. Nul sentiment n'est plus sûr du retour que celui-là ; aussi l'en a-t-on payé ; de là, les injustices réciproques ; d'une part, *Castor est au-dessus de toute musique italienne*, de l'autre, *Castor ne vaut pas mieux que le dernier des opéra françois*. Entre ces sentimens il en est un moins extrême & plus sage ; osons l'indiquer, & puisque l'opéra de *Castor* est l'objet actuel de la dispute, puisque c'est l'étendart sous lequel on se bat, faisons un examen impartial de cet ouvrage ; n'en dissimulons ni les beautés, ni les défauts. Cette analyse raisonnée deviendra un traité sur le genre même : heureux, si nos vœux concourent à le perfectionner. *

Dans l'examen de *Castor*, nous commencerons par l'Ouverture que nous jugeons être d'un effet simple & noble. *Une* dans son chant ; *une* dans

* C'est ici le lieu de prévenir le lecteur sur la marche interrompue que nous allons suivre. Nous ne saurions procéder autrement, puisque nous devons passer à tout moment du particulier au général. Que le lecteur ne regarde nos assertions que comme des observations appuyées le plus souvent sur le jugement même d'une grande partie du Public. L'auteur ne prétend point affecter la supériorité d'opinion : après de longues réflexions, il seroit possible qu'il éclairât quelques personnes, mais, lui-même, il souhaite qu'on l'éclaire.

ses modulations , & composée avec cette chaleur qui n'a jamais abandonné Rameau dans ses compositions instrumentales.

Nous n'aurons pas l'injustice de comparer l'ouverture de Castor avec les symphonies que l'Allemagne nous a données depuis douze ou quinze ans , avec les ouvrages des *Stamitz* , des *Holzbour* , des *Toëfchi* , des *Bach* , avec ceux de *M Goffet* , devenu le musicien de notre Nation pour cette partie. Les morceaux que je cite ont l'avantage de produire souvent du chant autant que du bruit. Les compositeurs y ont rassemblé une multitude d'instrumens différens , dont quelques-uns n'étoient point en usage au tems où Castor fut écrit. Tous ces instrumens , dont la réunion nourrit le corps des symphonies modernes , y jettent une variété charmante , lorsqu'ils se font entendre séparément , ou qu'ils figurent tour-à-tour. Les nuances du doux au fort , continuellement & graduellement ménagées , sont encore des finesses de l'art , dont Rameau faisoit peu d'usage. Ses morceaux sont d'une *teneur* , comme on peut s'en appercevoir dans l'ouverture de Castor. De son tems l'art de l'exécution étoit moins perfectionné qu'il ne l'est aujourd'hui. Rameau , dans sa vieillesse le sentoit ; il étoit le premier à le dire , il s'affligeoit que son génie l'abandonnât lorsque son goût s'éclaircit. Il admiroit de bonne foi ceux qui affectent aujourd'hui de le mépriser ; n'est-ce pas une preuve , que leurs talens sont dignes d'admiration , & que les siens ne sont pas faits pour le mépris ?

Quelques personnes qui savent entendre & juger la musique , n'ont aucun goût pour celle qui n'est qu'instrumentale. D'où vient cela ? Cette

exclusion (que nous savons être donnée par des hommes d'un mérite supérieur) ne tiendrait-elle pas à cette curiosité philosophique, qui cherche à se rendre compte de tout, qui veut donner un nom à nos sensations, à nos plaisirs ? Lorsqu'on entend une symphonie, on se demande ce qu'elle dit, ce qu'elle peint ; quelle a été l'intention de l'auteur ? Ces questions témoignent évidemment que ceux qui les font sont peu touchés de ce qu'ils entendent. Si la musique les eût saisis, ils n'en chercheroient pas l'interprétation. Eh quoi ! lorsqu'on voit un beau visage, se demande-t-on la raison du plaisir qu'il nous fait ? Que dis-je ? S'il falloit assigner cette raison, la trouveroit-on ? Un beau chant, comme un beau visage, porte avec lui son effet, son plaisir, indépendant de l'imitation, & donné par le rapport intime qu'ils ont l'un & l'autre avec nos sens. Si le beau chant imite quelque chose, c'est un second plaisir que la réflexion y fait trouver, mais l'instinct plus prompt a joui du sien antérieurement. Les personnes qui n'aiment point la musique instrumentale n'ont besoin, je crois, pour l'aimer, que d'acquiescer l'habitude de l'entendre. Revenons à Castor.

Tout le premier acte, jusqu'au divertissement, est absolument sans musique. Ce n'est que du récitatif, & du récitatif dont la lenteur assomme. Qui doute, qu'à la place du monologue *éclatez mes justes regrets*, un bel air mesuré, caractérisé, ne tirât nos oreilles de l'engourdissement où la monotonie les jette ? Quant au simple récitatif de dialogue, c'est de toutes les parties de l'art la plus délicate à traiter, c'est celle où il est le plus difficile de mettre d'accord le raisonnement & l'expérience.

A ne consulter que le raisonnement, le récitatif italien réunit tout ce qui peut constituer la perfection. Il est simple, déclamatoire, facile à débiter. Ses intonations, nous dit on, sont conformes à l'accent de la langue parlée. (Nous ne voudrions l'affirmer qu'après une longue observation.) Quoiqu'il en soit, ce récitatif, tout parfait qu'il est, ennuie ceux qui l'écoutent; il produit cet effet sur les nationaux mêmes, & l'on ne peut s'en prendre aux paroles, puisque les Italiens ont des poèmes dont l'enthousiasme extravagant s'exagère peut-être le mérite réel.

Que le récitatif italien ne plaise pas, on a droit de s'en étonner; mais que le récitatif françois attache & intéresse, nous en étonnerons-nous moins? C'est pourtant ce qui arrive toutes les fois que la scène par elle-même est bien faite. On n'en citeroit pas une peut-être que le poète ait bien conçue, bien traitée, & dont le musicien par son récitatif ait détruit l'effet.

Concluons que le principal mérite d'une scène, même à l'opéra, consiste dans la situation, dans le dialogue, & dans la beauté des vers; le spectateur se rend indulgent sur tout le reste; il l'est au point même de ne pas relever les fautes essentielles de déclamation. Dans la belle scène de Dardanus au second acte, l'espèce d'air

Arrachez de mon cœur le trait qui le déchire.

est applaudi, quoiqu'il fasse un contresens avec la situation. Cet air a paru nécessiter l'actrice à le chanter lentement; mais comment admettre de la lenteur dans le moment le plus vif, dans le moment où Dardanus vient d'apprendre qu'il est aimé? Eh quoi! cet amant transporté de son bonheur, souff-

fre qu'Iphise, avec des répétitions lentes & traînées, lui demande de la délivrer de son amour? Il ne l'interrompt pas? Il ne s'écrie pas,

Dieux! qu'exigez-vous de mon zèle. . .

Je voudrais resserrer une chaîne si belle,

Loin de songer à la briser?

Ce manque de vérité si essentiel n'a point été senti du plus grand nombre.

Puisque j'ai cité la belle scène de Dardanus, je proposerais un changement qui pourroit y être avantageux; que l'on me pardonne cette courte digression. Dardanus est sans armes, il a jeté la baguette qui faisoit sa sûreté. Iphise oppose, aux instances de son amour, la noble résistance du devoir. Qu'Arcas paroisse en ce moment; qu'avec une troupe nombreuse il investisse le héros. Iphise oublie sa vertu, sa fierté; elle ne voit plus qui le péril de son amant, elle le suit avec des cris de désespoir, en accusant la trahison de ceux que l'enchaînent. Ce mouvement nous semble tragique, il termineroit l'acte avec chaleur.

La réforme la plus essentielle, la plus pressante qu'il y ait à faire à notre récitatif, c'est que les acteurs le débitent beaucoup plus qu'ils ne font. Ce conseil seroit inutile pour quelques-uns d'entre eux, mais l'exemple de ceux-là, leur succès, doivent servir de modèle & d'encouragement aux autres. Le récitatif du Devin du village est un chef-d'œuvre, il ne ressemble à aucun autre, il réunit tous les avantages; il est simple, gracieux, chantant & vrai; il l'eût paru bien davantage, si l'on eût suivi l'intention de l'auteur dans la façon de le débiter.

Nous voici parvenus à l'examen du premier

divertissement de Castor. L'air qui ouvre ce divertissement est d'un beau caractère. Les menuets qui suivent sont moins dignes de Rameau. Le chant en est commun & obscurci par un accompagnement de basson, qui sans être figuré, produit cependant quelque confusion. Les gavottes légères n'ont rien de distingué. Les deux airs vifs de la fin sont plus brillans.

La fête est interrompue par l'annonce des troubles que Lincée a suscités. Ce moment est théâtral; le bruit de guerre est plein de force & de chaleur. C'est plus que du bruit, les pensées en sont caractérisées; l'auteur a marqué dans le rythme, des secousses qui se transmettent aux spectateurs. Rameau, dans ce morceau & dans plusieurs autres, nous semble un musicien supérieur & que nul autre n'efface. L'instant où l'on annonce que Castor vient de périr, est intéressant. Le chant du chœur qui suit, nous attendrit toujours; nos larmes coulent à ces mots, *O perte irréparable*. L'acte finit aussi heureusement qu'il le puisse, avec éclat & intérêt.

Le spectacle qui ouvre le second acte produit un contraste heureux. Ces oppositions bien ménagées dans l'opéra de Castor sont une des raisons les plus certaines de son succès. Les deux premiers vers du chœur, *Que tout gémissé*, chantés à voix basse font un bon effet. Les deux notes lentes & séparées que l'orchestre fait entendre dans le silence du chœur, méritent sur-tout qu'on les distingue; elles portent un caractère simple & touchant. Mais au vers, *Préparons, élevons d'éternels*, &c. tout le charme est détruit. Ce n'est plus qu'une harmonie lourde & *plaquée*, où les accords s'engassent sans dessein ni mélodie. Aussi de ce mo-

ment renforce-t'on la voix ; rien ne rappelle plus à ce morne & triste abattement qu'exprimoient d'abord des sons interrompus, des sons voilés & affoiblis. On demande aux amateurs de la vraie musique pourquoi ils sont jaloux de sentir dans chaque morceau un sujet, un *motif* bien exprimé ; le voici. C'est que ce motif une fois donné, le caractère de l'air est déterminé. Toutes les idées doivent émaner de la première, & lui appartenir par un rapport secret ; elles doivent avoir toutes, entre-elles, cette ressemblance diversifiée qui convient à des sœurs, *Qualem decet esse sororum.* Dans ce groupe d'idées affiliées, lorsque l'idée mère vient à reparoître, lorsque le motif se fait réentendre, l'oreille le retrouve avec un plaisir plus grand qu'auparavant, comme si elle lui tenoit compte de tout ce qu'il a produit. Quiconque ne sent pas ce que je dis, doit renoncer à entendre jamais la musique.

Dans le chœur *que tout gemisse*, le trait de symphonie chromatique est à citer. Ce passage d'harmonie si souvent employé depuis, conservoit encore quelque fleur de nouveauté lorsque Rameau en fit usage. Il l'a rendu plus frappant, en y joignant la note *tonique* que les chœurs chantans soutiennent à des octaves différentes, tandis que les violons font entendre le chromatique qui descend. Le *crescendo* ajoute encore une nouvelle énergie à ce passage : mais nous ne pensons pas que Rameau l'ait eu en vue. De telles fineses dans l'exécution n'étoient point pratiquées de son tems ; si cet artiste pouvoit revivre, il verroit son ouvrage rendu plus soigneusement que lorsqu'il présidoit lui-même à l'exécution.

Le chœur *que tout gemisse* est une très-belle

chose pour le tems où ce chœur fut composé. Mais supposons que Rameau eût imaginé le premier morceau du *Stabat*, & qu'il y eût attaché les plaintes funèbres de Castor; croit-on qu'il y eût à perdre au change? Cette épreuve pourroit encore se tenter.

Au chœur dont nous venons de faire l'analyse, succède le monologue *tristes apprêts*. Nous dirons du monologue ce que nous avons dit du chœur, qu'il fut sublime dans son tems, qu'il surpassa de beaucoup tout ce qui avoit précédé, & qu'à présent un bel air feroit un effet bien plus sensible. Cette conjecture ne nous semble point hasardée; & ce qui, pour nous, n'a pas moins d'évidence, c'est qu'à la représentation, le monologue dont il s'agit, jete du froid sur les spectateurs. Sans doute le grand nombre se le dissimule; car telle est la force de la prévention, qu'elle nous trompe sur nos sensations mêmes, & nous arrache des applaudissemens dans l'instant où l'ennui nous glace intérieurement.

La scène troisième du second acte rend bien sensible le défaut du récitatif lentement débité; elle ajoute au froid du monologue précédent; ainsi, l'acte va toujours en s'affoiblissant jusqu'à ce que le divertissement le ranime.

Comme nous nous sommes promis de ne rien omettre de ce qui nous semble digne d'éloge, nous citerons ce moment du chœur:

Le cri de la vengeance est le chant des enfers.

Ce chant est articulé, fier, bien contrasté dans les parties, & en tout d'un bon effet musical.

C'est ici le lieu de faire, sur tous les chœurs

que l'on entend à l'opéra, une observation que nous croyons essentielle. Si quelque chose pouvoit nous la rendre suspecte, c'est qu'elle est si simple, qu'elle n'auroit dû échapper à aucun des musiciens qui ont travaillé pour ce spectacle, & nul ne l'a faite.

Ecoutez un chœur à l'opéra, vous entendrez presque toujours dominer les tailles & les hautes-contras, qui dans la distribution de l'harmonie cependant ne sont chargées que des parties de remplissage. Ces voix correspondent aux *Alto* dans l'orchestre; mais ceux-ci ne dominent jamais, on ne peut guères les distinguer que lorsque le silence des basses les laisse figurer. Pourquoi n'en est-il pas de même des tailles chantantes? On devroit en diminuer le nombre, ou leur faire diminuer la voix. Ce dernier avis s'étendroit à merveille à la partie entière des chœurs; ils sont trop criés. De là, les tons faux, delà encore, l'exécution lente & souvent infidèle; les chœurs se traînent après l'orchestre comme une masse lourde & paresseuse que presse envain l'éguillon de la mesure.

Les chœurs sont des symphonies chantées. Jeunes Artistes qui destinez vos talens aux compositions théâtrales, ne négligez pas d'étudier la bonne musique instrumentale. C'est-là que l'art déploie toutes ses ressources; il y marche seul, rien ne l'aide, ni ne le contraint. Une idée naît de l'autre, sans autre dépendance que celle du chant même. Que de traits de symphonie raviroient, transporteroient, si l'on y joignoit du spectacle ou des paroles!

La marche des Spartiates, par laquelle le divertissement commence, est très-belle. Elle a surtout

tout l'avantage de remplir parfaitement l'idée qu'on s'est faite de ce peuple fier & guerrier. L'air mesuré en $\frac{6}{8}$ est écrit avec chaleur, & ne dégénère point du caractère spartiate. Le second air de la victoire (mouvement à trois tems) est vif, animé; & la contredanse de la fin qui respire la gaité, en auroit encore plus le caractère si on l'exécutoit plus gaîment.

Nous passons sous silence l'air *Eclatez frères trompettes*, parce que nous n'avons point remarqué qu'il eût des partisans & parce qu'il ne mérite pas d'en avoir. Ceux qui ont vécu avec Rameau les dix dernières années de sa vie, ont pu l'entendre se juger, & se condamner lui-même sur ce que nous appellons les *ariettes* & sur les *duos*. A la dernière remise des *fêtes de l'Hymen & de l'Amour*, on lui demandoit de refaire un duo, « Vous vous moquez, répondit-il, je n'en » ai jamais fait de bons. » Cet artiste, assez grand pour avouer les fautes, ne se dissimuloit pas non plus les avantages de la musique moderne. « Je » sais mieux qu'autrefois ce qu'il faut faire, di- » soit-il, mais je n'ai plus de génie. » Qu'il est satisfaisant de mettre en opposition ce témoignage impartial d'un grand homme qui s'inculpe lui-même, avec l'aveugle prévention de ceux qui outrent son éloge! Je crois voir Rameau, avec sa franchise sauvage, repousser l'encens de ces flatteurs indignes de le louer. Il auroit pu leur dire, ce que nous-mêmes nous leur adressons ici. Quiconque rabaisse la bonne musique italienne & celle de nos opéra-comiques, pour élever Rameau; trente ans plutôt, eût été le détracteur le plus opiniâtre de Rameau lui-même.

Tout le troisième acte de *Castor* nous paroît

I. Vol.

H

froid & ennuyeux. Il n'est pas difficile d'en trouver la raison. La musique instrumentale est, en grande partie, du même ton & un peu lente. Toutes les scènes manquent d'intérêt & sont inutiles à l'action. Aussi, pensons-nous que l'opéra gagneroit au retranchement de cet acte entier. Polux n'a que faire du consentement de Jupiter pour descendre aux enfers. Soutenu de son courage, il peut ainsi qu'Hercule, s'en ouvrir le chemin & il seroit mieux que Mercure, qui l'accompagne, ne servît pas de jouet aux Furies, comme il en sert au quatrième acte.

Dans le tems où l'on a vu l'opéra de Castor avec le plus d'enthousiasme, on a cherché des façons extraordinaires de le louer; & l'on avoit imaginé de dire que la musique des Cieux étoit toute différente de celle des Champs Elysées, parce que l'une & l'autre peignoient deux états de félicité différens. Peut-être auroit-on embarrassé ceux qui faisoient cette distinction subtile, si on les avoit pressés de définir les nuances qu'ils voyoient si clairement exprimées: le bonheur du Ciel, comme celui des Champs Elysées, consiste dans un état de quiétude & de sérénité, qui suppose le même caractère de musique. Veut-on que les voluptés célestes admettent plus de trouble & d'enivrement? Cela n'est point exprimé dans la musique de Rameau: au contraire, elle est au troisième acte, moins animée, moins variée qu'au quatrième. L'air charmant *Que nos jeux comblent nos vœux*, se chante dans le Ciel, & n'eût pas moins convenu à l'Elysée; les deux gavottes tendres du quatrième acte conviendroient de même aux voluptés célestes; mais observons que Rameau ne les a composées pour aucune de ces

deux circonstances. Il les fit pour son prologue. Delà que conclure? Que l'enthousiasme va trop loin dans les éloges, & qu'un beau chant s'applique également bien à des situations qui ne sont pas absolument les mêmes. La musique (si j'ose ainsi parler) peint les genres plus que les espèces. Elle est tendre, & quelquefois avec une nuance de tristesse; elle est gracieuse, gaie, fière, vive, bruyante. Chacun de ces caractères comprend une certaine latitude qui embrasse toutes les nuances douteuses. Parlons de bonne foi; qui de nous, s'il eût entendu hors du théâtre, dans une fête, par exemple, le trio du tableau d'Azor, exécuté seulement par des cors & des clarinettes, y eût appliqué le sentiment de la tristesse? Le caractère gracieux & tendre, si je ne me trompe, auroit dû plutôt y être senti. Au théâtre ce morceau prend la nuance de tristesse que la situation & les paroles lui communiquent; il se colore du reflet de ce qui l'entoure.

Je ne serois pas étonné que l'on ne trouvât point le caractère de la tristesse précisément exprimé dans le premier morceau du *Stabat*; la musique, sur-tout, jugée indépendamment des paroles, & comme symphonie. Que dis-je? Cet avis est le nôtre. D'autres pensent que ce morceau est le seul où les instrumens aient l'air de gémir & de pleurer. Quelque soit de ces deux avis celui que l'on doit préférer, leur différence suppose quelque chose d'indéterminé dans l'expression de la musique. Sans doute on ne me reprochera pas d'être en contradiction avec moi-même, en proposant pour les cérémonies funèbres de Castor, une musique que je ne juge pas profondément triste. Ce que j'ai dit des latitudes de chaque caractè-

re, de l'illusion du théâtre, & enfin du trio d'Azor suffit pour me justifier.

Puisque j'ai entamé cet article intéressant du rapport intime de la musique avec les paroles, je proposerai aux gens de goût, aux philosophes sur-tout qui sont versés dans la connoissance de l'art, une expérience qu'en mon particulier j'ai faite assez souvent. En lisant Métastase, je me demande à chaque air quelle musique il comporte. Quelquefois je ne trouve dans les paroles rien de bien déterminant; d'autres fois, il se présente un autre embarras. L'air porte sur une comparaison; dans ce cas, d'où tirer le caractère de la musique? Est-ce de la situation dans laquelle le personnage se trouve, ou de l'allégorie qu'il emploie? Le premier seroit plus vrai; mais en s'y arrêtant, la musique court risque de contredire les vers. Citons un exemple à l'ouverture du livre. Au premier acte d'Artaxerce, Megacles amoureux de Semire, & accablé de ses devoirs, lui dit qu'il ne peut se distraire de son souvenir.

AIR: Le Guerrier songe aux camps; le Chasseur aux forêts; le Pêcheur aux filets & aux hameçons; je songe à celle que je desire & que j'appelle.

Quel sera le caractère général de l'air? D'où le musicien tirera-t-il son motif? Est-ce de la douleur & du désespoir de Megacles? Est-ce de ce vers,

Le Guerrier songe aux camps?

La précipitation avec laquelle nous écrivons ceci, ne nous permet pas de chercher d'autres

exemples. Nous ne doutons pas qu'il ne s'en présente plusieurs aux lecteurs attentifs & non prevenus. Revenons à Castor.

Le premier chœur du quatrième acte est plutôt de la musique *bien faite* que de la musique d'un *grand effet*. L'artiste avoit à soutenir long-tems le même genre ; il a ménagé des gradations, & paroît avoir moins songé d'abord à produire la terreur, qu'à y disposer les esprits. Le dessein du chœur dont nous parlons est noble & fier ; & , ce qui est assez remarquable, il ressemble à un *grave* des concertos de Geminiani, que j'ai toujours entendu appeler *les portes de l'enfer*. J'ignore d'où lui vient cette dénomination. Le trio, *rentrez, rentrez dans l'esclavage*, comme morceau de *Fa-cture*, a joui d'une grande réputation ; ce trio réussit moins aujourd'hui, parce que l'on juge l'effet plus que le travail du compositeur, & plus que la combinaison des parties. Cette combinaison n'est rien dans le chœur *Brisons tous nos fers*, mais l'effet en est prodigieux. Ce morceau, nous prenons plaisir à le confesser, nous paroît sublime. La marche diatonique en montant, que l'artiste y a employée, de mesure en mesure, renforce l'effet ; jamais nous n'avons entendu ce passage, sans éprouver ce frissonnement qui fait pointer les cheveux sur la tête. Sans doute les Euménides d'Eschile chantoient sur une musique semblable, quand le peuple d'Athènes crut voir les enfers s'ouvrir devant lui, quand l'effroi des femmes alla jusqu'aux douleurs de l'avortement.

Après ce témoignage sincère de mon admiration pour le chœur dont il s'agit, je demanderai aux artistes si Rameau n'eût pas mieux fait en-

174 MERCURE DE FRANCE.

côre d'y mettre les instrumens à l'unisson des voix? C'eût été en doubler, en tripler l'effet.

Sur ce ballet des Furies, il ne me reste plus qu'une observation à faire, c'est que plus il réussit, moins il faut en faire d'autres du même genre. C'est anéantir les grands effets que de les prodiguer. Il semble qu'on ne puisse faire un opéra sans le secours des enfers; & depuis l'invention des flambeaux, la scène n'a plus cessé d'en être éclairée. Abstenons-nous de ces moyens d'illusion, & cherchons-en de nouveaux. *Faire, comme on a fait*, est le principe de l'impuissance ou de la paresse; *Tenter ce qui est à faire*, est la maxime du génie. Nous voici au plus bel instant de Castor; & cet instant, il le faut avouer, est délicieux, c'est celui où l'on passe de l'Enfer à l'Elysée. Toute idée de trouble & d'horreur s'efface; les sens tranquillisés se reposent sur des images riantes, & sur des sons paisibles; le calme renaît dans l'ame, & la félicité de ce séjour tranquille devient le partage de ceux qui la contemplent. Le monologue *Séjour de l'éternelle paix*, est d'un chant agréable; il a même le mérite d'être mesuré, mérite rare dans la musique française; aussi l'accompagnement est-il figuré, ce qui ne peut jamais être, quand le morceau n'est pas asservi aux loix de la mesure. Il est plus aisé de sentir que de définir ce qui manque à ce monologue. La mélodie en est facile, l'harmonie pure; mais les oreilles musiciennes y desirent ce je ne sais quoi qui constitue en musique le charme du style. Remarquez qu'il n'est pas une note à laquelle on puisse donner une inflexion particulière, sur laquelle on veuille renforcer un moment la voix, pour l'affoiblir & l'éteindre le moment d'après.

Toute musique qui ne porte pas avec soi cette accentuation marquée, ces nuances variées de l'expression, est nécessairement insipide, du moins jusqu'à un certain point. Il faut la comparer à des vers qu'un déclamateur sensible pourroit débiter froidement & du même ton; encore cet exemple affoiblit-il ce que je veux rendre, car il est incomparablement plus froid de chanter sur le même ton, que de lire & de déclamer de même.

Tous les airs dansans des Champs Elysées sont charmans, gracieux dans leur gaité & variés à l'infini. J'insulterai sur cette variété, parce que c'est un mérite éminent des compositions instrumentales de Rameau. Dans un seul divertissement, que de mouvemens, que de rythmes, que de caractères différens ! nous ne croyons pas que la musique italienne ait une variété aussi grande, & cela vient sans doute de ce qu'elle est chantée, & de ce que celle-ci se danse. L'instrument a plus de ressources que la voix, la voix est encore gênée dans ses procédés par le ménagement qu'elle doit aux paroles; l'autre procède plus librement, & peut à son gré, renforcer, multiplier & varier l'expression. La danse exige plus d'articulation dans les rythmes de la musique, afin d'en tirer elle-même des rythmes très-articulés. Me trompé-je ? Il me semble que le musicien qui compose pour la danse, travaille pour deux sens à la fois, l'ouïe & la vue; le musicien *de chant* ne travaille que pour l'oreille, dont le sentiment délicat se contente d'articulations adoucies.

Rameau, par ses compositions expressives & variées, a créé parmi nous la danse. Pour vérifier cette assertion, il ne faudroit que consulter les traditions de l'Opéra. Avant *Camargo* nulle

H iv

danseuse n'avoit mis de la vivacité dans son exécution. La danse des femmes n'étoit qu'une marche, froidement compassée sur des notes sans vie & sans chaleur. L'époque de la danse perfectionnée par *Dupré le fameux*, quadre avec le tems où Rameau fit une révolution dans son art.

Dans une société l'on disoit dernièrement que l'Italie n'avoit point de musique dansante, parce qu'elle manque de danseurs. Ce raisonnement, je l'avoue, nous paroît étrange. Dans l'ordre de la génération, lequel de ces deux arts doit devancer l'autre & le produire ? La danse est le geste de la musique, & n'est que cela. Gesticuler on avant de parler, avant même d'avoir rien à dire ?

Eh ! qu'auroit-on pensé d'un françois qui auroit dit, il y a vingt ans : « Nous n'avons point » de bonne musique vocale, parce que nous man- » quons de chanteurs. » Ce sont les bons ouvrages qui forment les exécutans habiles. Notre opéra-comique à sa naissance fut rendu par des acteurs à qui l'on faisoit solfier leurs rôles ; des hommes de génie ont écrit ; il s'est formé des chanteurs dignes d'exécuter ce qu'ils ont conçu.

La scène qui termine le quatrième acte à un but & de l'intérêt ; les acteurs l'ont débitée plus que les autres scènes, elle a réussi. En admettant le retranchement du troisième acte, comme nous l'avons proposé, il faudroit que les deux frères, au moment de quitter les Champs Elysées, apprissent l'ordre de Jupiter qui oblige l'un des deux à demeurer aux enfers. Cet avis changeroit tout-à-coup l'état de la scène, & feroit par conséquent un coup de théâtre. Peut-être le combat de gé-

nérosité entre les deux frères, en deviendroit encore plus intéressant.

Plus nous avançons dans l'examen de Castor, plus nos observations, en se généralisant, s'abrègent. Tout détail nous mènent à des répétitions.

Dans la ritournelle du cinquième acte, on trouve un bon effet de chant & d'harmonie. C'est la progression en montant, dans laquelle deux parties figurent & se répondent par imitation. Mais nous voudrions que la ritournelle fût d'un mouvement animé; elle seroit plus conforme à l'état actuel de la scène. La joie de Telaire qui retrouve son amant, est le premier sentiment dont le spectateur s'occupe. Les alarmes secrètes du héros, la nouvelle dont il va consterner son amante, ne sont que le second *mode* de la scène. C'est donc en intervertir la marche que d'anticiper d'abord sur le sentiment de la tristesse. Indépendamment de cette raison on doit mettre à l'opéra le moins de musique lente qu'il se peut. Il y règne déjà tant de lenteur!

La dernière partie de la scène est intéressante. Le chant de ce vers

J'entens frémir les airs, je sens trembler la terre,

forme une modulation très-belle. La symphonie; ou ce qui succède au tonnerre, est d'un effet paisible & agréable. J'ignore si avant Rameau nous avions employé cette marche de basse diatonique en montant, qui donne successivement la sixte, la quinte & sixte & la quarte & sixte. Cet emploi de l'harmonie réussit toujours.

Il ne nous reste plus qu'à parler du dernier di-

vertissement, & pour ne point répéter les éloges que nous avons déjà donnés à Rameau sur la musique instrumentale, nous nous contenterons d'indiquer que ce qui nous semble préférable à tout dans un dernier divertissement, c'est la gaité & la brièveté. Après cinq actes de musique, le spectateur n'a plus besoin que d'être renvoyé, & il veut l'être gaîment. Nous rejeterions donc vers le milieu de l'opéra, les chaconnes & les passacalles; encore nous paroît-il à désirer que ces morceaux soient moins longs. L'auteur a beau en diversifier les couplets, l'uniformité du mouvement primitif s'y fait sentir & produit de la monotonie.

Nous terminerons cet écrit, en énonçant les vœux que la partie la plus éclairée de la nation forme pour le progrès de la scène lyrique. Ce n'est point sur les cris des fanatiques qu'il faut se régler; l'un & l'autre parti a les siens, & ceux qui crient à l'Italie, ne se sont peut-être pas plus rendu compte de ce qu'ils demandent que les autres. Ce qui plaît à une nation ne peut être admis par une autre qu'avec des modifications. Racine n'a pas traduit Euripide, il l'a imité. D'ailleurs aux spectacles de l'Italie, on boit, on mange, on se visite, on cause, on bâille, on s'ennuie; si c'est là le but où l'art doit tendre, notre opéra n'est déjà que trop près de la perfection.

Ecarter les préventions, sentir le vrai beau dans les productions étrangères & chercher à l'appliquer aux nôtres, étudier le goût de la nation; mais distinguer, en étudiant, le sentiment du préjugé, & l'instinct de l'habitude, consulter tous les arts que l'opéra met en œuvre, & les diriger tous vers une même fin, voilà le grand

œuvre pour lequel l'expérience consommée des artistes a besoin encore des lumières de la philosophie. L'édifice de la scène lyrique ne portera sur des fondemens solides, qu'autant que la main des bons poëtes y placera les premières pierres. On peut faire d'excellente musique sans paroles, mais on ne fera jamais de bons opéra sans de bons poëmes. C'est donc à nos écrivains distingués à favoriser les progrès de la musique. C'est à nos musiciens les plus avoués de la nation, à faire taire l'aveugle prévention, qui relègue leurs talens dans un genre inférieur à celui de la tragédie. Plusieurs de leurs airs démentent cette présomption injuste. Malgré l'anathème porté contre la langue de Racine que l'on juge antimusicale, Paris fourmille de musiciens étrangers qui ne demandent qu'à consacrer leurs talens à nos théâtres; nous en connoissons d'Allemands, d'Italiens, qui n'attendent que des poëmes pour travailler. Mais notre langue, demande-t-on, leur est-elle familière? Il y a une question bien plus importante à faire: *Ont-ils du génie?* Celle-ci résolue à leur avantage, l'autre ne doit pas inquiéter.

Puissions-nous voir bientôt tant de talens divers occupés du soin de nos plaisirs, & l'opéra-François (malgré cette dénomination, aujourd'hui presque injurieuse) jouit de la même supériorité que la scène françoise s'est acquise sur tous les théâtres de l'Europe.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LE samedi, 7 Mars, les Comédiens François ont donné la première représentation des *Druides*, tragédie nouvelle de M. le Blanc.

L'action se passe chez les Carnutes dans un bois sacré, bordé par la Seine, où étoit le principal temple de la Gaule.

Les Acteurs sont

Cindonax, grand Druide des Gaules,
M. BRISARD.

Emnon, premier Druide des Carnutes,
M. PONTEUIE.

Indumar, Roi des Carnutes, M. DALAIN-
VAL.

Clodomir, Prince du sang royal, M. MOLÉ.

Luthar, Druide attaché à Emnon, M.
DAUBERVAL.

Emirène, fille d'Indumar, Mlle St VAL.

Axénoé, première Druidesse des Carnu-
tes, Mde MOLÉ.

I^r ACTE. Indumar, Roi des Carnutes,
a promis de consacrer sa fille Emirène au

culte d'*Hesus*, le Mars des Gaulois; s'il
 sort triomphant d'une attaque qu'il mé-
 dite contre l'armée de César. Les prin-
 cipaux chefs des Gaulois se rendent au-
 près de lui, & avec eux Clodomir, prince
 du sang royal. Ce jeune héros sauve la vie
 à Indumar abandonné des siens : il ral-
 lie les Gaulois & décide la victoire. Il
 espéroit pour prix de tant de succès d'ob-
 tenir la main d'Emirène son amante ;
 mais cette princesse est déjà dans le tem-
 ple redoutable des Druides, où, prête à
 prononcer ses vœux, elle ne peut conte-
 nir les secrets de son cœur, qu'elle confie
 à Axénoé, première Druidesse; elle la
 conjure même de la punir de son amour
 sacrilège, & de venger le dieu qu'elle
 offense. Cependant le sage Cindonax,
 grand pontife des Druides, est parti
 d'Albion pour recevoir les vœux de la
 princesse; & Indumar son père, suivi
 d'*Emnon*, premier Druide des Carnutes,
 vient encourager sa fille, dont il ignore
 les dispositions au sacrifice qu'elle doit
 faire de sa liberté. Emirène étonne le
 Roi, & le pontife, par son trouble &
 par ses inquiétudes. En même tems on an-
 nonce l'arrivée de Cindonax, on vole à
 sa rencontre. La princesse est seule aban-

182 MERCURE DE FRANCE.

donnée à ses irrésolutions, lorsque Clodomir, emporté par sa passion, pénètre jusques dans le parvis sacré des Druides, sanctuaire terrible où nul profane ne peut aborder sans être puni de mort. Ce jeune guerrier vient réclamer les droits qu'il a sur son cœur, & la conjure de ne point faire le serment qui doit les séparer pour jamais. La princesse effrayée ne voit que le danger de son amant; elle le presse de s'éloigner; un Druide s'avance avec des Satellites. Clodomir est arrêté, désarmé & enchaîné.

II. ACTE. Le grand pontife, entouré de Druides & de Druidesses, paroît; il rejette les hommages excessifs qu'on veut lui rendre; il renvoie aux dieux seuls ce culte en quelque sorte idolâtre; Indumar va pour déposer son diadème à ses pieds; Cindonax, indigné, lui dit :

Périsse le Pontife, ivre ds sa grandeur,
Qui nourrit sans rougir sa vanité secrète
Des vœux dont sur la terre il n'est que l'inter-
prète.

Enfin, le Roi l'engage de recevoir les sermens d'Emirène sa fille, qu'il destine aux autels, & qui, dès ce moment, n'est

plus à lui ; elle est encore à vous , lui répond le grand Pontife , elle est encore à elle même si elle ne confirme pas le sacrifice de sa liberté. Dieu refuse un cœur qui se donne à regret. On se retire. Emirène vient tremblante devant le grand Pontife qui la rassure & l'absout du vœu téméraire du Roi , si elle ne le desire & ne le confirme. Emnon apprend au grand Pontife que l'asyle du bois sacré a été violé , & qu'une telle profanation mérite la mort. Cindonax rejette une loi si cruelle & défend le coupable dont le Druide fanatique veut répandre le sang. Emirène prend aussi la défense de son amant. Alors elle apprend que c'est le privilège d'une Prêtresse qui vient de s'engager, de sauver un criminel. Elle n'hésite plus , elle court à l'autel , elle prononce ses sermens , & délivre Clodomir. Cependant les Romains veulent surprendre les Gaulois ; on s'arme : Clodomir marche au combat. Le Druide diffère le sacrifice de la victime humaine due aux Dieux. Cindonax veut abolir ce culte atroce & sanguinaire.

II^e. A C T E. Emirène a délivré son amant ; mais elle s'est enchaînée aux autels d'un Dieu redoutable. Son ame est agitée. Les Romains sont repoussés & dé-

faits, & Clodomir a la plus grande part à la victoire. Tant de gloire ne le dispense point d'être arrêté & désarmé par les Druides pour venir expier le crime de sa profanation. On se prépare aussi à tirer au sort le nom de la victime qui doit être immolée sur l'autel d'Hésus. Cindonax se recrie envain contre ce fanatisme horrible. On lui amène Clodomir qu'il présente aux Dieux & qu'il absout. Ce jeune guerrier encouragé par les bontés de ce digne Pontife, lui fait l'aveu de son amour pour Emirène. Cindonax consterné lui apprend que la Princesse a prononcé ses sermens & qu'elle lui est enlevée sans retour. Clodomir sort furieux & désespéré. Emnon profite de l'absence de Cindonax pour faire tirer le sort de la victime de l'urne fatale dans laquelle sont les noms du peuple, des soldats, du Roi même & de Clodomir. Emirène, au milieu d'un nombreux cortège des Druides & des Druidesses, est chargée de ce cruel ministère. Elle tire de l'urne le billet de mort; elle le regarde, le rejette avec horreur & tombe dans les bras d'Axénoé. Cindonax arrive & défend lui-même à la Prêtresse de nommer la victime. Emnon veut soutenir le sacrifice des Dru-

des & le culte sanguinaire que Cindonax combat par les loix de la raison & de l'humanité. Emirène reste seule avec Axénoé & promet , au péril même de sa vie , de ne pas reveler le nom de la victime. Clodomir vient à la tête de ses soldats pour forcer le parvis sacré , & pour en enlever la Princesse ; Emirène sans défense , & quoique sollicitée par son amour , oppose sa foiblesse à la violence ; elle embrasse l'autel , d'où son amant interdit n'ose l'en arracher ; il la laisse sortir.

V^e. ACTE. Le grand Pontife persiste à vouloir abolir le culte homicide des Druides & le condamne en présence des guerriers , des prêtres , & du Roi qui ne peut se résoudre de regarder comme un crime un culte consacré par la religion & par un usage ancien & toujours respecté. Emnon furieux ne reconnoît plus l'autorité du grand Pontife , & ordonne que le sacrifice soit consommé. Cependant Cindonax effrayé par l'approche du crime qui va se faire au nom des Dieux , sort pour rassembler les Gaulois , & les exciter à renverser les autels sanguinaires. La Prêtresse forcée par le Druides fanatique de nommer la victime , refuse de lui obéir , & sa résistance opi-

niâtre fait croire à Indumar que c'est lui que le sort à proscrire : ce Roi veut accomplir sur lui le sacrifice. Clodomir entre avec précipitation en déclarant son amour pour Emirène dont il est aimé. Emirène dit alors : choisissez si vous l'osez entre mon père ou mon amant. C'est l'un des deux qui est la victime. Indumar va pour s'immoler ; sa fille se précipitant sur lui , s'écrie : *Ciel ! ce n'est pas vous ; c'est donc moi*, dit Clodomir en levant le bras pour se frapper. Mais aussi tôt Cindonax , suivi du peuple , vient & arrête le glaive dans les mains de Clodomir. Il empêche les soldats d'attenter à la vie du farouche Emnon. Il rompt les vœux forcés de la Princesse ; le Roi désabusé l'accorde au jeune Clodomir , défenseur de la patrie : le culte sanguinaire d'Hésus est aboli. Le sage Cindonax est enfin parvenu à en établir un plus digne d'honorer & de fléchir la Divinité.

Cette tragédie dont le succès avoit paru douteux à la première représentation , a été très - applaudie à la seconde & aux suivantes au moyen de quelques changemens & de beaucoup de vers qui ont été retranchés. La poésie en a paru élégante , noble & facile. Il y a des détails très-

A V R I L. 1772. 187

beaux; des sentimens d'humanité, heureusement exprimés, & des situations intéressantes. On doit aussi de justes éloges à l'ame pleine de sensibilité de Mlle de St Val; à l'action imposante de M. Brisart, & au jeu énergique & passionné de M. Molé, &c.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens ont donné le jeudi 19 Mars la première représentation du *Faucon*, Opéra-Comique en un acte en prose mêlée d'ariettes, par M. Sédaine: la musique est de M. Moncini.

Les personnages sont :

Clitie, Mde TRIAL.

Eléonore, Mde LARUETTE.

La Vieille, Mde BERARD.

Féderte, M. CLAIRVAL.

Guillaume, M. CAILLOT.

Pierre Picolet, M. LARUETTE.

Jacques Picolet, M. DESBROSSES.

La Scène est dans une terre très éloignée de la Capitale.

188 MERCURE DE FRANCE.

La fable de cette pièce est imitée d'un conte fort connu de la Fontaine, qui lui-même avoit tiré ce sujet de Bocace; & que Delisle a mis en Comédie avec les Oies de Bocace.

Fédéric laisse échapper un soupir; Guillaume lui répond par un autre soupir; ce fidèle valet veut égayer son maître; il chante, & lui conte ensuite que son intendant avoit acheté sa terre pour peu de chose, mais que Picoler, son père, veut l'obliger de la restituer, & que Fédéric va rentrer en possession d'un grand territoire qui va jusqu'à celui de Madame Clitie. Ce nom réveille l'attention de Fédéric. Guillaume lui récite son rêve, dans lequel il a vu la grange en feu, & un ange en habit bleu qui en sortoit. Fédéric seul se rappelle l'image de sa maîtresse, pour laquelle il a épuisé sa fortune. Guillaume accourt en sautant, & criant: *Ah! Monseigneur, voilà l'ange bleu, il est bleu, vous dis-je, il est bleu.* C'est en effet Clitie en habit bleu qui vient avec Eléonore sa suivante. Fédéric ne sait à quoi attribuer le bonheur qu'il a de recevoir sa maîtresse. Elle lui demande à dîner; & dans son absence elle déplore l'état de médiocrité où son amour trop géné-

reux pour elle l'a réduit. Elle hésite d'exiger encore de lui son faucon, sacrifice trop grand après tous ceux que son amant lui a faits si infructueusement. Sa suivante apperçoit le portrait de sa maîtresse d'où elle tire un bon augure de ce qu'on peut espérer. Elle interroge Guillaume, qui lui fait l'éloge de cet oiseau, admirable chasseur qui est devenu presque toute la richesse de Frédéric. Clirie desire le faucon pour satisfaire son fils unique & mourant, qui ne cesse de le demander. Cependant Frédéric ne sachant comment témoigner sa joie, fait couper tous les fruits de son jardin, & arrache toutes les fleurs pour les répandre sur les pas de Clirie. Il voit son faucon, & ne balance pas, à défaut d'autre mets, de le faire servir à sa maîtresse. Guillaume & Eléonore se sont aimés aussitôt qu'ils se sont vus. Guillaume fait cette déclaration à Eléonore, & s'exprime en termes plus galans & plus choisis que tous les autres personnages.

Je ne fais pas ce que je sens,
 En vous voyant, Eléonore;
 Mais c'est un trouble dans mes sens,
 Mais c'est un plaisir qui devore.
 J'ai bien vu des appas naissans,

190 MERCURE DE FRANCE,

Des roses qui venoient d'éclorre,
J'ai vu des filles de quinze ans
Plus belles que la belle Aurore,
J'avois le plaisir le plus grand ;
Hé bien je n'en avois pas tant
Qu'en vous voyant, *Eléonore*.

L'attachement qu'ils ont , l'un pour son maître , l'autre pour sa maîtresse , les empêche de les quitter pour se marier. La Vieille déplore le sort de l'oiseau que Frédéric a tué. Clitie & Frédéric se mettent à table ; Clitie toujours inquiète n'ose affliger son amant envers qui elle a été injuste. Elle hasarde enfin sa demande. Mais quel étonnement pour elle & quel chagrin pour Frédéric quand il lui apprend qu'elle a dîné de cet oiseau qu'elle desire ! Clitie se rend à ce dernier trait de l'amour le plus tendre & le plus parfait. Elle fait l'offre de son cœur & de sa main que Frédéric accepte avec transport. Le père Picoler amène son fils devant son Seigneur, & lui fait restituer la terre dont il s'est rendu maître par fraude. Clitie emmène son amant qui va être son époux. Guillaume & Eléonore suivent leur exemple. Cette pièce finit par un Vaudeville.

C'est la constance
 Qui fait tout le prix de l'amour.
 On ne doit un tendre retour
 Qu'à la persévérance.
 Lorsque le cœur craint de céder,
 Qui peut enfin le décider
 C'est la constance,

La musique d'un chant agréable, expressif & pittoresque, a été applaudie. On auroit désiré plus de fonds dans le Drame; un intérêt plus soutenu & une simplicité moins négligée. Cette pièce est parfaitement jouée & chantée par Mde Trial & Mde Laruelle, par MM. Caillot & Clairval,

A R T S.

G R A V U R E S.

I.

L'Hommage à l'Amour, Estampe d'environ 24 pouces de haut sur 17 de large, gravée par *de Lorraine*, d'après le tableau original de *Carle Vanloo*, pre-

mier peintre du Roi. A Paris, chez Lacombe, libraire, rue Christine; prix, 4 liv.

UNE aimable fille dans cet heureux âge où l'amour fait sentir ses premiers feux, rend hommage à la statue de ce dieu placée dans un bosquet & lui offre une guirlande de fleurs. Ce sujet est traité dans la noble simplicité de l'antique. Il seroit sans doute à souhaiter que les artistes tentassent quelquefois par de pareilles compositions à nous rapprocher de la pureté ingénue des Anciens. Ils pourroient contribuer à nous corriger des excès vicieux où nous entraîne quelquefois le luxe de l'imagination dans les arts. La figure principale, ainsi que tous les accessoires de cette composition, ont été rendus avec intelligence & un sentiment de couleur par M. de Lorraine.

I I.

Le Festin Espagnol, estampe de 16 pouces & demi de haut sur 22 de large, gravée par Louis Lempereur graveur du Roi, d'après le tableau de Palame des Stevens, peintre de l'Ecole de Flandres,
mort

A V R I L. 1772. 193
mort en 1638. A Paris, chez Lempereur, rue St Jacques, la première porte cochère au-dessus du petit Marché; prix, 12 liv.

Ce festin, traité dans le costume espagnol, se fait dans un vaste & magnifique salon qui donne sur un jardin. L'artiste a choisi le moment que le repas finit & que les convives, échauffés par les vapeurs du vin, se livrent à la joie qu'il inspire. Les uns chantent, les autres plus occupés de leurs amours s'efforcent d'attendrir leurs belles. Des Bohémiennes que l'on a fait entrer dans la salle du festin disent la bonne aventure à un jeune Espagnol qui paroît ajouter plus de foi à un coup-d'œil de sa maîtresse qui est à ses côtés, qu'à toutes les prédictions de l'Oracle bohémien. Cette estampe peut servir de pendant au *Jardin d'amour* que M. Lempereur a gravé d'après Rubens & qu'il a publié au mois de Janvier 1769. Elle a été gravée d'un burin très-soigné & l'effet en est agréable & piquant.

On distribue chez le même graveur deux autres estampes. L'une a pour titre *les suites du naufrage*. Différentes personnes échappées au naufrage & que l'on s'efforce de soulager rendent la scène de cet-

I. Vol.

I

te marine intéressante. L'estampe a environ 20 pouces de large sur 14 de haut. Elle a été gravée avec intelligence par Catherine-Elisabeth Cousinet femme Lempereur d'après le tableau original de M. Vernet, peintre du Roi.

La seconde estampe est intitulée, *départ pour le marché*. Elle a été gravée d'après le tableau de J. Vangoyen par Anne-Philberte Couler, de l'académie royale & impériale de Vienne. Cette estampe qui annonce avantageusement les talens de l'artiste a 16 pouces de haut sur 12 de large.

I I I.

Portrait de Frédéric II, Roi de Prusse & Electeur de Brandebourg, né le 24 Janvier 1712, gravé par M. B. A Paris, chez Massard, rue St Hyacinthe, maison neuve, vis-à-vis le ferrurier.

Ce portrait est vu des trois quarts & renfermé dans un petit médaillon. On a placé au bas de l'estampe ces six vers qui peignent l'ame du Prince dont la gravure ne peut nous rappeler que les traits.

Modeste sur un trône orné par la victoire,
 Il sçut apprécier & mériter la gloire ;
 Héros dans ses malheurs, prompt à les réparer,

De Mars & d'Apollon déployant le génie ;
 Il vit l'Europe réunie
 Pour le combattre & l'admirer.

*Gravures du Cabinet de M. le Duc
 de Choiseul.*

Les sieurs *Basan & Poignant* son genre, marchand d'estampes, demeurant à Paris, *rue & hôtel Serpente*, distribuent la deuxième partie des planches qui composent le volume d'estampes gravées d'après les tableaux du cabinet de M. le duc de Choiseul. La première partie donnée au public l'année dernière étoit composée de 51 pièces, compris le titre ; la seconde est de 79, compris le portrait de M. le duc de Choiseul, ce qui fait en tout 130 planches de format *in 4°*, avec une explication de chaque tableau à la tête de l'ouvrage. Quoique cette deuxième suite soit plus nombreuse que la première & qu'elle soit beaucoup mieux traitée, cependant pour en faciliter & accélérer le débit, le sieur *Basan & compagnie* en ont fixé le prix à 39 livres, ce qui fera pour la totalité 75 livres, ayant déjà fait payer 36 livres pour les 50 premières. Toutes ces planches sont gra-

vées d'après les tableaux les plus agréables & les plus précieux des écoles Flamande & Hollandoise , peints par Metz , Nestcher , Berghem , Wauvermans , Tenieres , Rembrandt , Ostade , Vanderwerf , Potter , &c , &c. *

Les mêmes associés annoncent qu'étant aujourd'hui seuls possesseurs des 140 planches de la belle édition *in-4°* des Métamorphoses d'Ovide , ils ont mis le prix de l'exemplaire à 84 livres au lieu de 96 livres qu'il a été payé par souscription ; & comme cet ouvrage a été imprimé avec soin , les amateurs peuvent se flatter d'avoir de belles épreuves. Ceux qui ne voudront point joindre aux estampes les quatre volumes du texte *in-4°* pourront se procurer un exemplaire de ces estampes du format *in-8°* , avec une explication de chaque fable. Cette explication composée de 20 pages , se met à la fin de l'ouvrage , & ne forme qu'un seul volume du prix de 72 livres. On trouve chez lesdits sieurs Basan & Poignant les ouvrages ci-dessus annoncés , reliés en veau & en maroquin.

* La collection des tableaux de ce riche cabinet, faite avec tant de goût & de soins, va donc être mise en vente & dispersée le lundi 6 Avril, rue de Richelieu. On en distribue le catalogue chez Boileau, quai de la Mégisserie.

M U S I Q U E.

I.

Recueil d'Ariettes Italiennes, publiées par M. Gio, Ant. B. Rizzi Zannoni, de l'Académie de Padoue. A Paris, chez Croisey, Graveur, rue Dauphine, du côté du Pont neuf. Brochure in 8° de 48 pages.

Ce recueil doit être périodique. Le premier cahier qui se distribue actuellement est précédé d'un discours sur la musique italienne où l'éditeur rappelle tout ce qui a été dit de plus favorable à cette musique & à la langue italienne. Personne sans doute ne conteste à cette langue d'être plus douce, plus sonore, plus harmonieuse, plus accentuée qu'aucune autre & ces qualités sont celles qui conviennent le mieux au chant. La préférence d'ailleurs que les Virtuoses donnent à la musique italienne sur les autres musiques semble assurer le succès de M. Zannoni qui se propose de leur offrir tous les mois un recueil d'Ariettes, de Duo,

198 **MERCURE DE FRANCE.**
de Récitatifs obligés , de Romances, &c.,
extraits des opéra des plus habiles mu-
siens de tous les théâtres d'Italie. Un
pareil choix sera sans doute plus capable
d'accélérer parmi nous les progrès de l'art
musical que toutes les méthodes de mu-
sique , & toutes les dissertations publiées
jusqu'à présent sur cet art. Les amateurs
qui voudront se procurer les accompa-
gnemens des Ariettes pourront s'adres-
ser au sieur Croisey ci dessus nommé.

I I.

Six Quatuor pour deux violon alto &
basse, composés par F. J. Gossec d'Anvers.

5^e. Recueil des petits airs pour deux
violons, tirés des opéra-comiques , ce qu'il
y a de plus nouveau , arrangés par Va-
lentin Ræser. Chez le sieur Sieber , rue
S. Honoré. A l'hôtel d'Aligre , près la
Croix du Trahoir , & aux adresses ordi-
naires. A Lyon , chez M. Castaur.

COURS DE MATHÉMATIQUES.

LE sieur DUPONT a recommencé le 16
du mois de Mars dans son école rue

neuve Saint Méderic les élémens de mathématiques ; sçavoir l'arithmétique, la géométrie, & l'algèbre. Indépendamment des leçons particulières qu'il donne sur toutes les parties de cette science, il donnera tous les jeudis des leçons de géométrie-pratique, sur tout ce qui concerne l'arpentage, le nivellement, la manière de lever les camps & les tracer, prendre hauteur, & tout ce qui est utile à la géographie. Il a chez lui un excellent Maître de dessin, pour le paysage & la carte; il fait dessiner ses élèves à vue (c'est une partie très essentielle pour les militaires) Le Sieur Dupont continue tous les dimanches son cours gratis pour les ouvriers; il a chez lui cinq chambres & leurs cabinets, toutes meublées; pour y recevoir cinq jeunes gens, dont les parens veulent exactitude & vue sur leur conduite.

A S T R O N O M I E.

CARTE nouvelle contenant les cinq passages de mercure sur le disque du soleil, qui arriveront depuis 1772 jusqu'à

200 MERCURE DE FRANCE.

1800. calculés par M. Libour , professeur de mathématiques , à l'École royale militaire. Prix 1 liv. 10 sols. Chez le sieur le Rouge , ingénieur géographe du roi , rue des grands Augustins.

G É O G R A P H I E.

LE chevalier de Beurain géographe ordinaire du roi & son pensionnaire , offre par souscription l'histoire militaire , de la glorieuse campagne du grand Condé en Flandres de 1674 *in folio* , dans le goût des campagnes du maréchal de Luxembourg , qui contiendra 40 planches , dont quelques-unes sont déjà gravées. Les Souscripteurs payeront 30 livres en souscrivant & 20 liv. en retirant l'ouvrage dans le mois de février 1773. Les souscriptions n'auront lieu que jusqu'au mois d'août , passé ce tems ceux qui n'auront pas souscrit payeront 72 liv. Le public peut voir l'ouvrage chez l'auteur , rue Gît le cœur , la première porte cochère à droite , en entrant par le quai des Augustins où se délivreront les souscriptions , & le prospectus de l'ouvrage ; &

chez Prault fils aîné, libraire, à l'Immortalité, quai des Augustins; Monory, libraire de S. A. S. Mgr. le prince de Condé, Cul-de-sac des quatre vents & à Pâques, rue & vis-à-vis la Comédie françoise; Santus, au Luxembourg, du côté de la rue de Tournon.

G Y M N A S T I Q U E.

IL y a eu le 11 du présent mois au Collège du Cours-la-Reine la réception du sieur Etienne, Prevôt du maître en fait d'armes de l'Ecole militaire, en présence d'environ 8 à 10 mille personnes. Le sieur la Salle, maître en fait d'armes y a tiré le premier. Il a touché une botte & en a reçu une autre; ce qui lui a donné un des prix, ainsi qu'il est d'usage en pareil cas. Le sieur Menessiez, maître en fait d'armes a tiré le second; avec autant de grace que d'adresse pendant une demi-heure. Il a porté au récipiendaire les deux plus belles bottes qu'on puisse porter. Il a fait un second assaut de l'épée & du poignard avec le même succès, & le prix lui a été remis. Les

seurs Teillagori & Osutivan ont ensuite assaut avec le Récipiendaire.

*LETTRE de M. de St George * à M. Teillagori, maître en fait d'armes des Académies du Roi & des Pages de S. A. S. Mgr le Duc d'Orléans, au sujet de ce qui s'est passé à la réception de M. Etienne, qui se fit au Colisée le mercredi 11 Mars dernier.*

Paris, ce 15 Mars 1772.

Je suis indisposé, Monsieur, sans cela j'aurois eu l'avantage de vous voir pour vous faire mon compliment & vous témoigner combien vous avez fait de plaisir à moi & à tous les connoisseurs à la réception de M. Etienne. Vous avez montré cette assurance mâle qu'on ne voit que dans les hommes supérieurs ; & dans tout ce que vous avez exécuté on a vu le grand tireur, on a connu le grand maître. Si l'on vous eût donné le prix, on eût couronné le mérite & le talent, mais vous êtes au dessus de cela : je vous prie, Monsieur, au nom de tous les connois-

* M. de St George se connu par ses grands talents & son mérite personnel.

seurs, de vouloir bien accepter l'épée que je vous envoie ; il sera glorieux pour moi de l'avoir mis dans les mains d'un homme qui sçait si bien s'en servir, recevez la comme un gage de l'attachement sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

•
 Votre très-humble serviteur,
 •
 DE SAINT GEORGE.

*LETTRE de M. de Voltaire à un de ses
 Confrères de l'Académie.*

J n'ai point lû, Monsieur, les beaux vers où vous dites que le très-inclément *Clément* me déchire aussi bien que plusieurs de mes amis. Il y a environ soixante ans que je suis accoutumé à être déchiré par les Desfontaines, les Bonnevals, les Frérons, les Cléments, les La Beaumelle, & les autres grands hommes du siècle. Je vous envoie la jolie pièce de vers que ce M. Clément fit, il y a quelques années, à mon honneur & gloire.

J'en retranche seulement quelques vers, tant parce qu'il faut être modeste que parce qu'il ne faut pas trop abuser de votre loisir.

O toi que j'aime autant que je t'admire
 Sur ces vers que mon cœur inspire,
 Et que lui seul doit avouer,
 Jette un regard de bonté, de tendresse.
 L'art d'une main enchanteresse

Ne cherche point à t'y louer.
 Laissons la louange insipide
 Pour ces mortels peu délicats
 Que de la vérité l'ombre même intimide
 Et que l'encens n'affadit pas.
 C'est un poison qu'en nos climats
 Une complaisance perfide
 Prépara pour la vanité.
 La fable, de la vérité
 Est une image réfléchie.
 C'est un miroir où l'on n'est point flatté.
 Je t'offre sa glace fidèle,
 Voltaire, tu t'y connoîtras ;
 Mais, ô toi, mon autre modèle,
 Maudit Geay tu la terniras.

LE ROSSIGNOL & LE GEAY.

Fable.

Dès son printems, dès son jeune âge
 Un Rossignol par son ramage,
 Dans ses cantons s'étoit fait respecter.
 Il encharmoit son voisinage,
 On se faisoit pour l'écouter.
 Sa voix plaisoit aux cœurs plus encor qu'aux
 oreilles,
 Et ses fredonnemens même étoient des merveil-
 les.

Un Geay fort sot , fort ennuyeux ,
 Et fort bavard , c'est l'ordinaire ;
 Ne put entendre sans colère
 Du Rossignol les chants délicieux ,
 Le mérite d'autrui le rendait envieux ,
 Pourquoi ? le voici sans mystère ,
 C'est qu'il n'en avait point. Il n'avait plû jamais ;
 Et ne voulait que tout autre pût plaîre.
 Or , en vers maître Geay sur ce point très-sévère
 Le Rossignol avait des torts très-vrais.
 On l'admirait ; témoin de ses succès
 Jacque enrageait , & lui fit son procès.
 Au chanteur , au bon goût il déclara la guerre ;
 A sa langue il donna carrière ,
 De son babil étourdit les forêts.
 Outrage , injure journalière
 Il porta tout aux plus grossiers excès.
 Que fit messire Jacque ? oh de l'eau toute claire.
 Il avoit beau crier , Messieurs que c'est mauvais ;
 Cette voix est cassée ; elle devrait se taire.
 Ah ! croiez-moi . . . l'on n'en voulut rien faire ;
 Il ne persuada que quelques sots , des Geays.
 Le Rossignol , toujours en paix ,
 Ne s'avisa de lui répondre.
 Répondre aux sots ! finiroit-on jamais !
 Méprisant le stupide , & pour le mieux confondre
 Il formait avec soin des chants toujours nou-
 veaux ,

Toujours plus beaux ;
 Et les autres oiseaux
 Disaient au Geay bouffi de rage ;
 Au Rossignol tu crois être fatal,
 Détrompe-toi , vain animal ,
 Ta censure pour lui peut elle être un outrage ,
 S'il te plaisait c'est qu'il chanterait mal.

Monsieur , si vous avez la bonté de me permettre de rendre ces vers publics , après y avoir ajouté , retranché , corrigé ce que bon vous semblera , je les enverrai dans quelque ouvrage périodique , ou dans quel recueil que vous aurez la complaisance de m'indiquer.

Je suis avec tout le respect possible , &c.

Vous voyez , Monsieur , que ce Clément qui me traitait impudemment de Rossignol est devenu Geay ; mais il ne s'est point paré des plumes du paon ; il s'est contenté de becqueter M.M. de St Lambert , Delile , Vatelet , Marmontel , &c. &c.

Je voudrais voir cette épître dans laquelle il nous apprend à tous notre devoir. J'en profiterais , je n'ai que soixante & dix - huit ans , les jeunes gens comme moi peuvent toujours se corriger , & nous devons une grande reconnaissance à ceux qui nous avertissent publiquement & avec charité de nos défauts. J'ai dit autrefois.

La vie est un mal nécessaire
 C'est un petit coup d'aiguillon
 Qui vous force encor à mieux faire.

Il fallait dire l'envie est un bien nécessaire, & pourtant ces Messieurs connoissent d'autre envie que celle de perfectionner les arts & d'être utiles à l'*Univers*. M. Clément semble être l'homme du monde le plus utile après l'illustre Fréron, il entre sagement dans une carrière qui doit l'immortaliser, & sur-tout lui faire beaucoup d'amis, &c.

A N E C D O T E S.

I.

LA plûpart des Recueils de bons mots sont remplis de réponses très-froides. Celles du Marquis Maffei Ambassadeur de Sicile auprès du Pape Clément XI n'est ni froide, ni injurieuse, ni piquante, mais c'est un bel à-propos. Le Pape se plaignoit avec larmes de ce qu'on avoit ouvert malgré lui les Eglises de Sicile qu'il avoit interdites : *Pleurez, St Père*, lui dit-il, *quand on les fermera.*

I I.

Le Comte de Péterborough est un des plus singuliers hommes qu'ait jamais portés l'Angleterre, ce pays si fertile en esprits fiers, courageux & bizarres. Il sortit

d'Angleterre à 15 ans pour aller faire la guerre aux Maures en Afrique. A 20 ans, il avoit commencé la révolution d'Angleterre. Il a donné plusieurs fois tout son bien. En 1705 il commandoit les Anglois en Espagne & faisoit la guerre presque à ses dépens, nourrissant l'Archiduc, défrayant toute sa maison. Cette même année il prit Barcelonne, secondé par les Allemands que commandoit le prince de Darmstad. Pendant qu'il capituloit à la porte de Barcelonne avec le Gouverneur Espagnol, la herse baissée entre eux deux, ils entendirent des cris & des hurlemens effroyables dans la ville. Vous nous trahissez, dit le Gouverneur, pendant que nous capitulons de bonne foi ? Non, dit Péterborough ; il faut que ce soient les Allemands du prince de Darmstad ; livrez-moi la ville : Je vais les charger avec mes Anglois & je viendrai vous retrouver ici pour achever la capitulation. Frappé de son air de grandeur & du ton de vérité dont il dit ces paroles, le Gouverneur le laisse entrer ; il bat les Allemands, il les chasse, leur ôte le butin qu'ils emportoient, attache la duchesse de Papoli des mains des soldats prêts à la deshonorer, la rend à son mari, appaise le tumulte ;

fait ressortir les Anglois & revient à la porte de la ville continuer la capitulation, au grand étonnement des Espagnols confondus de voir tant de magnanimité dans des anglois qu'ils avoient pris pour des barbares.

I I I.

Marie de Médicis mère de Louis XIII reçut un jour à Blois une lettre que lui apportoit M. de Berule de la part du Roi : elle pleura après l'avoir lue. M. de Berule surpris lui demanda , s'il avoit été assez malheureux pour lui apporter une lettre qui l'eût tellement touchée. Elle lui répondit , *c'est tout le contraire ; car c'est de joie & non pas de douleur que je pleure , parce qu'ayant depuis mon éloignement reçu tant de lettres du Roi , voici la première que j'ai reçue de mon fils.*

A V I S.

I.

Magasin général des Plantes des montagnes de la Suisse , des Vosges , des Pyrénées , d'Auvergne , &c. rue St Ho-

210 MERCURE DE FRANCE.

noré, vis-à-vis celle de l'Arbre-sec, chez le Brûleur d'or, à l'entresol, à l'Enseigne d'Apollon.

ON y trouve une nouvelle plante étrangère très-agréable au goût, qui se prend en forme de thé. Cette plante est très-souveraine pour les maladies de poitrine, les rhumes & les indigestions.

On trouve encore dans ce magasin un nouveau syrop pectoral simple qui, étant le pur extrait de cette nouvelle plante étrangère, en a les mêmes propriétés; on la prend en forme de bavaoise.

De plus, on y débire de la très-excellente pâte de guimauve raffinée, blanche & brune. C'est la seule de son espèce que l'on trouve à Paris, n'étant composée que des meilleurs végétaux étrangers.

On y vend aussi des fleurs d'Arnica dont l'infusion théiforme & très-légère produit une prompte guérison dans tous les cas de chute, contusion, crachement de sang, hémorragies, sang coagulé, & dans l'asthme humide.

Des plantes mélangées pour les fumigations dans les maladies de poitrine.

D'autres plantes admirables pour les maux de reins, la rétention d'urine, la gravelle & la pierre; en un mot, toutes les autres plantes à l'usage de la médecine.

On y trouve aussi les véritables boules d'acier vulnéraires de Nancy.

I I.

Le Sieur Rouffel donne avis au Public qu'il a trouvé un remède efficace pour les cors des pieds. C'est un topique sûr contre ce mal, qu'il est aisé d'employer. Un morceau de toile noire, ou de soie, enduit du médicament dont il s'agit, a la vertu d'ôter très-prompement la douleur des cors, de les amollir, & de les faire mourir par succession de tems. On en forme une emplâtre un peu plus large que le mal, que l'on enveloppe d'une bandelette après avoir coupé le cor. Au bout de huit jours, on peut lever ce premier appareil, & remettre une autre emplâtre pour autant de tems.

Un grand nombre de personnes ont été parfaitement guéris par l'usage de ce topique.

Le prix des boîtes à douze mouches est de 3 liv.

Celui des boîtes à six mouches est de 1 livre 10 sols.

Le sieur Rouffel demeure à Paris, rue Jean de l'Épine, chez l'Épicier en gros, la porte cochère à côté du Tailleur, près de la Grève. Il débite aussi des bagues, dont la propriété est de guérir la goutte. Ces bagues, qu'il faut porter au doigt annulaire, guérissent les personnes qui ont la goutte aux pieds & aux mains, & en peu de tems celles qui en sont moyennement attaquées. Quant à celles qui en sont fort affligées; elles doivent les porter avant ou après l'attaque de la goutte, & pour lors elle ne revient plus. En les portant toujours au doigt, elles préservent d'apoplexie & de paralysie.

212 MERCURE DE FRANCE.

Le prix de ces bagues, montées en or, est de 3⁸ liv. & celles en argent, de 24.

On le trouve tous les jours, excepté les fêtes & dimanches. On prie les personnes d'affranchir leurs lettres.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Dantzick, le 22 Février 1771.

LES troupes Russes, après s'être répandues dans tous les Palatinats & les Districts de la Lithuanie, viennent de forcer la Noblesse de cette province de tenir les Diétines dans lesquelles il est d'usage de nommer des députés à la Cour de Warsovie. Ils veulent sur-tout leur faire donner des instructions tendant à reconnoître la légalité des actes de l'élection & du couronnement de Stanislas-Auguste. Ces élections ont eu lieu dans les Palatinats & Districts de Wilna, Lida, Wilkomitiz, Grodno, Smonlensk, Starodub, Samogitie, Nowogrodeck, Slonim, Kowno & Upita.

Les six mille Russes qui sont entrés dans le Grand-Duché, sous les ordres des généraux Romanus & Galitzin, se sont dispersés, après avoir laissé des détachemens à Sluck, Nieszwiez & Slonim. Une partie s'est établie sur les terres du Grand Général Comte Oginski, une autre a marché vers *Brzesc* & le reste a pris la route de Warsovie.

De Stockolm, le 25 Février 1771.

Il y eut, le 22 de ce mois, une assemblée des

Etats, dans laquelle on disputa vivement les objets qui divisent les ordres non Nobles avec la Noblesse, relativement à l'acte d'affurance & aux privilèges la roture. Plusieurs membres de la Noblesse paroïsoient se rapprocher des autres Ordres & insinuoient des moyens de conciliation; mais le parti contraire s'opposa à tout arrangement. Cette discussion occasionna de grands débats. Le parti qui opinoit pour la conciliation demandoit qu'on fit, de l'avis de la Noblesse modifié, une proposition formelle qui seroit décidée à la pluralité des voix. La chambre s'étoit assemblée à neuf heures du matin, & il étoit minuit avant qu'il y eût rien d'arrêté. Les Etats auroient été sans doute assemblés jusqu'au lendemain, sans un incendie qui survint au milieu de la nuit & qui interrompit les délibérations. La chambre se sépara; mais l'affaire étoit trop avancée pour qu'on la renvoyât à l'assemblée ordinaire du mercredi suivant: on résolut de la reprendre extraordinairement le surlendemain. Ce jour-là, les délibérations continuèrent sur le même objet dans la chambre de la Noblesse, & l'on disputa depuis le matin jusqu'à sept heures & demie du soir. On s'accorda enfin à mettre aux voix la proposition suivante: *De quelle manière & à quelles conditions la Noblesse se réuniroit aux quatre Ordres concernant l'Acte de Capitulation?* L'avis du chambellan baron d'Eslen, sur les conditions à établir, prévalut sur les autres avis qui furent proposés. On ne sçait si les Ordres inférieurs agréeront ces conditions & s'ils se désisteront de la ferme résolution qu'ils avoient prise unanimement de s'en tenir à leur premier projet. S'ils s'obstinent à refuser toute modifica-

tion , cette grande affaire restera au même point où elle étoit auparavant.

De Copenhague , le 5 Mars 1772.

Le 22 de Février , le comte de Brandt fut amené de la prison à la citadelle avec les mêmes précautions qui avoient été prises pour le comte de Struensée. Il étoit en bottines & vêtu d'un habit verd galonné d'or. Lorsqu'il fut dans l'anti-chambre du commandant , on lui ôta ses fers. Il avoit l'air fort tranquille & s'entretint quelque tems avec l'officier de garde qui étoit auprès de lui. Un demi-quart d'heure après , on l'appella dans la salle où les commissaires étoient assemblés. Il parut , dans ce moment , ressentir quelque émotion ; mais il se remit bientôt & reprit son air de tranquillité. Son interrogatoire dura une heure & demie. On fit entrer ensuite le professeur Berger qu'on interrogea pendant trois heures. On conjecture que ce médecin n'est point coupable du crime dont on l'a chargé dans le public , parce qu'après son interrogatoire , on lui a permis de se faire raser & de coucher sur son propre lit. Il a obtenu en même tems l'usage des livres , du tabac , des couteaux & des fourchettes. Le 25 , le comte de Struensée a été interrogé pour la troisième fois. On dit que les articles de ses interrogatoires sont au nombre de six cens trente , & qu'il n'a encore répondu qu'à deux cens. Le même jour , on vendit à l'encan , par ordre des commissaires inquisiteurs , les chevaux des comtes de Struensée & de Brandt. Cette vente sembleroit annoncer qu'on a déjà pris un parti à l'égard de ces deux seigneurs.

De Vienne, le 1^r Mars 1772.

Sa Majesté Impériale & Royale voulant empêcher les particuliers d'emprunter au-delà de leurs facultés réelles & assurer aux créances qui seront enrégistrées, une hypothèque spéciale, selon la priorité du tems, a rendu une ordonnance portant que, dans les sept villes immédiates de l'Autriche, il sera dressé un registre public où les possessions de chaque particulier seront inscrites dans le plus grand détail, avec les charges dont elles sont affectées, & où l'on insérera tous les changemens qui s'opéreront, par la suite, à cet égard. Un établissement semblable subsiste depuis long-tems en Bohême, avec le plus grand succès.

On vient d'établir, en cette capitale, une petite-poste semblable à celles de Paris & de Londres.

De Berlin, le 29 Février 1772.

Le major Keuler, qui étoit passé en Pologne, avec des détachemens de hussards, est de retour en cette ville; il avoit été chargé d'amener quatre mille hussards & six cens chevaux de remonte; mais on dit qu'il n'a pu remplir l'objet de sa mission. Il a amené un Nègre que le général Romanzow envoyoit en présent au Roi, & qui avoit été pris en combattant à la tête de cinq cens Janissaires dont il étoit Aga (capitaine commandant.) Cet homme est d'une taille avantageuse, & de la plus belle figure. Il est très-instruit & parle avec dignité. Sa Majesté a été si étonnée de son maintien & de ses discours, qu'elle a désiré apprendre son histoire. Ce Nègre est un de ces en-

216 MERCURE DE FRANCE.

fans que les Arabes amènent tous les ans en tribu au Grand Seigneur. Le Sultan en fit présent à un de ses Aga qui le prit si fort en amitié, qu'après lui avoir donné la plus belle éducation, il lui laissa en mourant la moitié de son bien & lui fit épouser sa fille. Par une grâce particulière du Souverain, il obtint la charge de son bienfaiteur. Il s'y est tellement distingué qu'il s'étoit acquis à la Porte la plus grande considération. Fait prisonnier par les Russes, il a été regardé comme esclave, & réduit à cet état de mépris que l'injustice des hommes croit fondé sur la différence de la couleur blanche d'avec la noire. Ce qui a paru affecter davantage ce prisonnier dans son malheur, c'étoit d'être séparé de sa femme & de ses enfans. Il a fait au Roi une peinture si touchante de sa situation, que Sa Majesté lui a rendu sa liberté & lui a fait donner une somme suffisante pour les frais de son séjour en Prusse & ceux de son retour à Constantinople. Cette marque de bienfaisance a fait la plus vive impression sur cet homme qui paroît aussi recommandable par sa sensibilité que par ses talens & sa figure.

Des lettres arrivées de Petersbourg annoncent qu'on y craint la contagion & que l'Impératrice doit abandonner cette capitale pour aller fixer son séjour en Finlande.

De la Haye, le 13 Mars 1772.

On apprend, par une lettre de Finlande, du 4 Février, que le navire Hollandois du capitaine *Rynold Laurens* qu'on croyoit perdu depuis l'été dernier, & sur le quel étoient les tableaux du feu sieur *Brankamp*, a été retrouvé près d'Abo, entre des rochers, d'où l'on espère pouvoir le retirer.

De

De Londres, le 9 Mars 1772.

Le Duc de Beaufort & plusieurs particuliers de la société des Francs-Maçons ont présenté à la chambre des Communes une requête, par laquelle ils exposent que, depuis plusieurs années, ils ont levé parmi eux des contributions volontaires de plus de 600 liv. sterlings destinées à soulager ceux de leurs frères qui étoient dans l'indigence; qu'ils possèdent un fonds de 1200 liv. st. d'annuités de banque, de l'argent comptant & une somme suffisante pour bâtir une loge; que la société est dans l'intention de faire construire cette loge, ainsi que des maisons de charité pour les pauvres; que pour effectuer cette résolution, elle demande la permission de présenter à la chambre un projet d'acte pour donner une forme & de la consistance à la société. La chambre a eu égard à cette requête, & elle a ordonné qu'on dressât un bill en conséquence.

L'Alderman Sawbridge est dans la résolution de poursuivre au banc du Roi le sieur Jennings, le Lord Greville & beaucoup d'autres qui ont cru pouvoir rester au parlement & continuer d'y donner leur voix, après avoir accepté des emplois lucratifs de la part de la Cour. Cette conduite est contraire à l'acte passé sous le regne de la Reine Anne, relativement aux places occupées par les membres du parlement. L'amende imposée dans cette occasion est de 500 liv. sterlings, & il y auroit un tiers des membres du parlement qui seroient obligés de la payer si cette affaire étoit poursuivie à la rigueur.

La séance du 9 Mars fut remarquable par la fameuse question que le sieur Sawbridge y éleva

I. Vol.

K

sur la durée des parlemens. Il fit un très-long discours, dans lequel il remonta jusqu'au tems des Saxons : il donna un précis historique de la durée des parlemens sous les différens régnes : il fit remarquer toutes les usurpations de la prérogative royale, & déclama beaucoup contre le ministère actuel, sur ce qu'il refusoit aux peuples la dissolution du parlement. Il fut appuyé par le sieur Townshend, qui dit que le meilleur moyen de rendre les élections libres, étoit de les renouveler souvent. Cette opinion fut combattue par le sieur Cox. Ce dernier assura que les obstacles qui gênoient la liberté des élections, n'avoient d'autre cause que la corruption des tems. Après quelques débats, on alla au scrutin, & la proposition fut rejetée à la pluralité de deux cens cinquante & une voix contre quatre-vingt-trois.

De Paris, le 23 Mars 1772.

Il s'est tenu, à l'hôtel-de-ville, le 17 de ce mois, une assemblée générale du corps-de-ville, dans laquelle le sieur de la Michodiere, conseiller d'état, a été élu à la place de Prevôt des Marchands, vacante par la mort du Sr Bignon.

Le 20 du mois de Février, le sieur de Marzi, lieutenant-colonel du régiment d'Auxonne, du Corps Royal d'Artillerie, en garnison à Besançon, a donné le grade de vétéran & les marques de cette distinction à vingt-cinq soldats de ce régiment. Cette cérémonie, qui s'est faite au bruit du canon, a été suivie d'une fête que le Sr des Mays, maréchal de camp, commandant en chef le Corps Royal d'Artillerie à Besançon, a donnée aux vétérans & à laquelle le Maréchal Duc de Lorges a assisté, ainsi que les principaux officiers de la pla,

te & de la garnison , un grand nombre d'autres officiers & une partie des vétérans du régiment du Roi & de celui de la Reine , Dragons.

Le 8 de ce mois , à sept heures du soir , le sieur Montagne découvrit à Limoges une Comète auprès de l'étoile *Mu* , de la quatrième grandeur , dans la constellation de l'Eridan. A 7 heures 30 minutes , elle étoit moins avancée que cette Etoile d'un degré en ascension droite , & la déclinaison australe étoit moindre de 10 minutes que celle de l'étoile. A 9 heures 30 minutes , elle s'étoit approchée de 30 minutes de l'Etoile *Mu* , & n'avoit presque point changé de déclinaison. son mouvement apparent est donc selon l'ordre des signes & elle avance en ascension droite d'un degré 35 minutes , en 24 heures. Le 9 , à 7 heures 30 minutes du soir , elle étoit plus avancée que l'étoile *Mu* en ascension droite , de 25 minutes , & sa déclinaison étoit diminuée de 3 minutes. Elle avoit une queue opposée au soleil & qui n'étoit que de 4 à 5 minutes. Sa tête n'étoit point brillante ; elle paroissoit tout au moins comme une étoile de la sixième grandeur. Sa lumière & sa queue n'ont point changé dans l'intervalle du 8 au 9. On ne l'apperçoit point à la vue simple , & on la verra même à peine dans la lunette , lorsque la lumière de la lune sera devenue plus forte. D'après le chemin qu'elle a fait , on juge qu'elle doit se trouver , le 14 au soir , aux environs de l'étoile *Bêtha* , la dernière de l'éridan , & qu'elle traversera ensuite la constellation d'Orion entre Rigel & la Ceinture. En comparant son mouvement apparent & l'angle de son éloignement au Soleil , on pense qu'elle a passé , il y a quelque tems , par son périhélie & qu'elle tend à la fin de son apparition.

K ij

N O M I N A T I O N S.

Le Roi a donné le gouvernement du Neuf-Brisac, vacant par la mort du Marquis de Gauville, au Maréchal d'Armentières, & celui de Belle-isle en Mer, vacant par la mort du marquis de Vibraye, au marquis de Montmorin, lieutenant-général des armées de Sa Majesté.

Le Roi vient d'accorder les entrées de la chambre au comte de Crenay, mestre de camp de cavalerie, enseigne des Gendarmes de la Garde ordinaire de Sa Majesté, maître de la garderobe de Monseigneur le Comte de Provence.

Le Roi & le Roi de Portugal ayant résolu d'entretenir, dans leurs cours respectives, des ministres du premier Ordre, Sa Majesté a revêtu du caractère de son ambassadeur à la cour de Portugal, le marquis de Clermont-d'Amboise, ci-devant ministre plénipotentiaire auprès de Sa Majesté Très-Fidèle, lequel a eu l'honneur de faire ses remerciemens au Roi, à cette occasion, le 10 de Mars. Le Roi de Portugal a nommé, de son côté, pour son ambassadeur à la cour de France, Dom Vincent de Souza Coutinho, qui y résidoit en qualité de ministre plénipotentiaire de ce Prince auprès du Roi.

Le Sieur d'Aguesseau, doyen du conseil d'état, ayant eu l'agrément du Roi pour la charge de prévôt maître des cérémonies des Ordres de Sa Majesté, vacante par la mort du Sieur Bignon, eut, hier, l'honneur de faire, à cette occasion, ses remerciemens au Roi & à la Famille Royale.

Le marquis de Vizé, lieutenant-colonel au régiment des Gardes-Françoises, a obtenu les en-

trées de la chambre du Roi, ainsi que l'Abbé d'Argenté, premier aumônier de Mgr le Comte de Provence en survivance.

PRÉSENTATIONS.

Le 23 Fév. le Sr Bourgeois de Geudreville que le Roi a nommé à la place d'intendant de la Marine à Toulon vacante par la retraite du Sieur Hurfon; le chevalier de Kearney, capitaine de frégate, commandant particulier de Sainte-Lucie; & le Sieur Desmaretz de Montchaton, administrateur général, commandant à l'Isle de Gorée & dépendances, ont eu l'honneur d'être présentés au Roi, par le Sr de Boynes, secrétaire d'état, ayant le département de la Marine.

La comtesse de Colbert a été présentée à Sa Majesté, ainsi qu'à la Famille Royale, par la marquise de Seignelay.

La marquise de Prie a eu, le 15 Mars, l'honneur d'être présentée au Roi & à la Famille Royale par la Princesse de Beaufreimont.

Le comte de Marcellus a eu, le même jour, l'honneur de prêter serment entre les mains de Sa Majesté pour la lieutenance de Roi de la province de Guienne, au département d'Albret, dont Sa Majesté l'a pourvu, & il a eu l'honneur d'être présenté à la Famille Royale.

Le comte de Grosberg, mestre de camp de cavalerie au service de France, & chambellan de l'Electeur de Bavière, a eu l'honneur d'être présentée à Sa Majesté, le 18 Mars.

M A R I A G E S.

Sa Majesté & la Famille Royale ont signé, le 28 du mois de Février, le contrat de mariage du comte de Clarac, colonel du régiment de Périgord, avec Demoiselle Chaumont de la Millière; & celui du comte de Galliffet, capitaine de cavalerie, avec Demoiselle de Galliffet.

N A I S S A N C E S.

Le 22 Février, la marquise de Mailly, Dame de Madame la Dauphine, est accouchée d'un garçon.

On écrit de la ville d'Eu, que le 22 Février, la nommée Marie - Jeanne Tellier, femme de Matthieu du Crocq, ferrurier au bourg d'Aulp, est accouchée, dans le septième mois de sa grossesse, de trois enfans, savoir, de deux garçons & d'une fille, tous ont reçu le baptême : les deux garçons ont vécu sept heures, & la fille n'est morte que le lendemain. On mande de Châlons-sur-Saône que la femme du nommé Jean de Villard, vigneron, habitant de la paroisse de Buay, bailliage de Châlons, est accouchée à terme, le 4 Mars, de trois enfans, savoir, d'un garçon & de deux filles qui sont de la grosseur des enfans ordinaires & qui se portent bien.

M O R T S.

Marc-Antoine-François Lepellerin, marquis de Gauville & de la Chartre-sur Loir lieutenant-général des armées du Roi & gouverneur des vil-

le & forteresse du Neuf-Brifac, est mort à Paris, le 15 Février, dans la soixante-douzième année de son âge.

Didier-François Mesnard, chevalier, commandeur & procureur-général des Ordres royaux & militaires & hospitaliers de Nôtre-Dame de Mont Carmel & de Saint Lazare de Jérusalem, secrétaire des commandemens & du cabinet de Monseigneur le Dauphin & de Monseigneur le Comte d'Artois, est mort à Paris, le 19 Février, dans la soixante-quinzième année de son âge.

Charles-Frédéric, Prince héréditaire de Holstein-Beck, maréchal des camps & armées du Roi, mestre de camp lieutenant du régiment Royal-Allemand, cavalerie, est mort à Strashourg, le 21 du mois de Février, dans la quarante-unième année de son âge.

Jacques de Monguyot, chevalier, seigneur de Monguyot-Urville & brigadier des armées du Roi, est mort à Reims, âgé de soixante-treize ans.

Jean-Baptiste de Chabannes, marquis de Curton, chevalier de l'Ordre royal & militaire de St Louis, est mort dernièrement dans ses terres, âgé de quatre-vingt cinq ans.

Judith de Bouchet de Sourches, comtesse de Rochemore, est morte, le 24 Février, au château de Gallargues, en Languedoc, âgé de trente-cinq ans.

Marie Doumergue est morte à Villeréal, en Agenois, le 29 Janvier dernier, âgée de cent six ans.

Charlotte de Campron, comtesse de Tourville, veuve de Jean-Baptiste César de Constantin, com-

224 MERCURE DE FRANCE.

te de Tourville, neveu du maréchal de ce nom, est morte en son château de Saint-Germain-le-Vicomte, diocèse de Coutances, le 22 Janvier dernier, dans la quatre-vingt-onzième année de son âge.

Pierre Beillan, journalier, est mort dernièrement, dans la paroisse de St Aigue, à une lieue de Toulouse, âgé de cent cinq ans & sept mois.

Arnaud-Jerôme Bignon, commandeur, prévôt, maître des cérémonies des Ordres du Roi, conseiller d'état ordinaire, bibliothécaire de Sa Majesté, l'un des Quarante de l'Académie Française & honoraire de celle des inscriptions & belles-lettres, & prévôt des marchands de la ville de Paris, y est mort, le 8 Mars, âgé de soixante & un ans.

Anne Floris est morte, le premier Mars, à Hoorn, âgée de cent & un an & près de sept mois. Il est plus rare dans ce pays que dans tout autre, de voir des personnes prolonger leur carrière au-delà de cent ans. On a observé que les étrangers, tels que les François réfugiés, vivent plus long-tems, en Hollande, que les Hollandois, & que ceux-ci vivent moins long-tems dans les Colonies que les naturels. On voit dans les relations des côtes méridionales d'Afrique : des hommes âgés de cent dix & cent vingt ans; mais ces exemples ne se trouvent que parmi ceux qui conservent les mœurs & la manière de vivre du pays.

Le Sieur Févret de Fontette, associé libre de l'Académie royale des inscriptions & belles-lettres, est mort à Dijon, le 16 du mois dernier.

Anne-Barbe de Courcelles, veuve d'Arnauld, baron de Ville, de l'Empire & des Deux-Modes, est morte le 10 Mars, en son château de la Brosse, en Brie, âgée de quatre-vingt-huit ans.

Marie de la Fare, veuve de Jean-François Marquis de la Fare, lieutenant-général de la province de Languedoc, & sœur de feu Philippe-Charles de la Fare, maréchal de France, est morte à Paris le 7 Février, âgée de quatre-vingt-trois ans.

Frère Jean du Merle de Blancbuisson, chevalier de l'Ordre de St Jean de Jérusalem, commandeur de Maupas & Soissons, est mort à Versailles, le 15 Mars, dans la quatre-vingtième année de son âge.

LOTÉRIES.

Le cent trentième-quatrième tirage de la Loterie de l'hôtel-de-ville s'est fait, le 24 Février, en la manière accoutumée. Le lot de cinquante mille livres est échu au N^o. 35184. Celui de vingt mille livres au N^o. 20314, & les deux de dix mille aux numéros 28944 & 31632.

Le tirage de la loterie de l'école royale militaire s'est fait le 5 de Mars. Les numéros sortis de la roue de fortune sont, 77, 54, 40, 72, 23. Le prochain tirage se fera le 6 Avril.

FAUTES à corriger dans le Mercure de Février, dernier, à l'article de la Maison d'Arces.

PAGE 210, ligne 6, sur l'amission, lisez sur l'admission.

Idem, lig. 14, colonel, lis. conseiller.

Pag. 212 , *lig.* 21 , c'est une illustration , *lif.* c'est cette illustration.

François - Joseph d'Arcis , jeune virtuose dont nous avons annoncé les talens , & le génie précoce pour la composition de la musique , élève du célèbre M. Gretry , n'a que douze ans & quelques mois ; & c'est par erreur que nous avons dit qu'il avoit 14 à 15 ans.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose , page 5	
Le Goupil , <i>fable</i> de M. Piron ,	<i>ibid.</i>
Le Cochon de lait & le Charlatan , <i>par le même</i> ,	7
Le Charlatan & le Villageois ,	10
Histoire de Zemzi ,	13
Le danger des proverbes nationaux , <i>conte en vers</i> ,	35
Quatrain pour mettre au bas du portrait de Mde la Marquise d'Antremont ,	37
L'Amateur , épigramme ,	38
Eglé & le Moineau , <i>fable</i> ,	<i>ibid.</i>
A M. le Vicomte de Bar , garde - marine à Toulon ,	39
Envoi ,	41
Anecdote ,	<i>ibid.</i>
Épître à Mademoiselle R * * * ,	47
Conte en vers ,	51
Épigramme ,	52
Explication des Enigmes & Logoglyphes ,	53
ENIGMES ,	<i>ibid.</i>

A V R I L. 1772. 227

LOGOGRYPHES,	55
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	58
Traité de la circulation & du crédit,	<i>ibid.</i>
Médecine primitive,	62
Observations critiques sur le traité de la cé- lébration des SS. Mystères,	64
L'Elève de la nature,	65
Abrégé chronologique de l'histoire ecclésiast- rique, civile & littéraire de Bourgogne,	67
Histoire nouvelle & impartiale d'Angleterre,	70
Manuel de morale,	74
Théâtre lyrique,	75
Annales de la ville de Toulouse,	78
Les Odes pythiques de Pindare,	86
Dissertation sur l'origine de la ville de Di- jon, &c.	87
Le Diable amoureux, nouvelle espagnole,	96
<i>De la Poésie lyrique</i> , par M. de la Harpe,	101
Lettre de M. de la Harpe à M. L.,	150
SPECTACLES,	159
Opéra. Observations sur la musique à l'oc- casion de Castor,	<i>ibid.</i>
Comédie françoise,	180
Comédie italienne,	187
ARTS, Gravure,	191
Musique,	197
Cours de Mathématiques,	198
Astronomie,	199
Géographie,	200
Gymnastique,	201
Lettre de M. de St George à M. Teillago- ry, &c.	202
Lettre de M. de Voltaire à un de ses Confrè- res de l'Académie,	203
Le Rossignol & le Geay, <i>fable</i> ,	204

228 MERCURE DE FRANCE.

Ancedotes ,	207
Avis ,	209
Magasin général des plantes des montagnes de la Suisse , des Vosges , &c.	209
Nouvelles politiques ,	212
Nominations ,	210
Présentations ,	211
Mariages ,	222
Naissance ,	<i>ibid.</i>
Morts ,	<i>ibid.</i>
Loterics ,	213

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu , par ordre de Mgr le Chancelier , le premier vol. du Mercure du mois d'Avril 1772 , & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris , le 29 Mars 1772.

LOUVEL.

De l'Imp. de M. LAMBERT , rue de la Harpe.

MERCURE DE FRANCE, DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

AVRIL, 1772.

SECOND VOLUME.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Rue
Christine; près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

840.6
11558
1772
April
v. 2

Nouveautés chez le même Libraire;

- L**es Odes pythiques de Pindare, traduites par M. Chabanon, avec le texte grec, in-8°. broché, 5 liv.
Le Philosophe sérieux, hist. comique, br. 1 l. 4 c.
Du Luxe, broché, 12 c.
Traité sur l'Equitation & Traité de la cavalerie de Xenophon, traduit par M. du Paty de Clam, in-8° broché. 1 l. 10 s.
Le Droit commun de la France & la coutume de Paris réduits en principes, &c. nouv. édition par Bourjon, 2 vol. in-fol. br. 48 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. in-fol. avec planches, rel. en carton, 24 l.
Mémoires sur les objets les plus importants de l'Architecture, in-4°. avec figures, rel. en carton, 12 l.
Dictionnaire portatif de commerce, 1770, 4 vol. in-8°. gr. format rel. 20 l.
Les Caractères modernes, 2 vol. br. 3 l.
Maximes de guerre du C. de Kevenhuller, 1 l. 10 s.

G R A V U R E S.

- Sept Estampes de St Gregoire**, d'après Vanloo, 24 l.
Deux grands Paysages, d'après Diétric, 12 l.
Le Roi de la Fève, d'après Jordans, 4 l.
Le Jugement de Pâris, d'après le Trevi-sain, 1 l. 16 s.
Deux grands Paysages, d'après M. Ver-net, 12 l.
Vénus & l'Amour, d'après M. Pierre, 3 l.
Angélique & Médor, d'après Blanchart, 3 l.
Hommage à l'Amour, d'après Vanloo, 4 l.
St Jean, d'après le Guide, 3 l.

*On trouve aussi chez le même Libraire
les Journaux suivans.*

- JOURNAL DES SÇAVANS**, in-4° ou in-12, 14 vol.
par an à Paris. 16 liv.
Franc de port en Province, 20 l. 4 s.
- L'AVANTCOUREUR**, feuille qui paroît le Lundi
de chaque semaine, & qui donne la notice
des nouveautés des Sciences, des Arts, &c.
L'abonnement, soit à Paris, soit pour la Pro-
vince, port franc par la poste, est de 12 liv.
- JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE**, par M. l'Abbé Dic-
nouart; de 14 vol. par an, à Paris, 9 liv. 16 s.
En Province, port franc par la poste, 14 liv.
- GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE**; il en
paroît deux feuilles par semaine, port franc
par la poste; aux DEUX-PONTS; ou à PARIS,
chez Lacombe, libraire, & aux BUREAUX DE
CORRESPONDANCE. Prix, 18 liv.
- GAZETTE POLITIQUE des DEUX-PONTS**, dont il
paroît deux feuilles par semaine; on souscrit
à PARIS, au bureau général des gazettes étran-
gères, rue de la Jussienne. 36 liv.
- EPHÉMÉRIDES DU CITOYEN** ou Bibliothèque rai-
sonnée des Sciences morales & politiques. in-2.
12 vol. par an port franc, à Paris, 18 liv.
En Province, 24 liv.
- LE SPECTATEUR FRANÇOIS**, 15 cahiers par an,
à Paris, 9 liv.
En Province, 12 liv.

A ij

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv. que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.



M E R C U R E

D E F R A N C E .

A V R I L , 1 7 7 2 .

P I È C E S F U G I T I V E S

E N V E R S E T E N P R O S E .

L A V E N G E A N C E D E L ' A M O U R
ou Daphné métamorphosée en laurier.

Ov. Mét. l. 1, fig. 9.

* **D**U jeune dieu des vers, de la lyre & du jour,
Daphné, pour son malheur, fut le premier amour.

* Ces vers sont de *M. de St Ange*, dont le goût & les talens pour la poésie sont déjà si avantageusement connus par les traductions de *Ver-*

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Non que du sort jaloux l'ascendant invincible
Eût décidé le choix d'Apollon trop sensible.

Cupidon irrité se fit un jeu cruel

D'embraser de ses feux le cœur de l'immortel.

Fier d'avoir triomphé d'un monstrueux reptile,

Apollon vit l'Amour, qui, d'un arc indocile

Tâchoit, en le courbant, de tendre le ressort.

Foible enfant, lui dit-il, à quoi bon cet effort ?

Pourquoi ces traits cruels dans tes mains innocentes ?

Va, croi-moi, jette-là ces armes trop pesantes.

Ce superbe carquois, parure des combats,

Sied mieux à mon épaule & cet arc à mon bras.

Ce dragon menaçant qui sur un long espace

Traînoit les longs replis de sa rampante masse,

Pithon, l'affreux Pithon, de mille traits percé,

Sous mes puissantes mains vient d'être terrassé.

Content de ton flambeau, dans le cœur d'une
belle,

De je ne sai quels feux fais jaillir l'étincelle,

Fais pleurer des amans enchaînés sous tes loix,

Pleure toi-même aussi ; ce sont-là tes exploits.

tumne & Pomone, de Biblis & Caunus, des quatre Ages de l'Homme comparés aux quatre Saisons, insérées dans plusieurs Mercures précédents.

Mais aux droits d'Apollon garde-toi de prétendre.

De tes traits, dit l'Amour, on ne peut se défendre,
 Mais défends-toi des miens, ou fais au moins l'aveu
 Qu'autant que le reptile est au-dessous d'un Dieu,
 Autant d'un foible enfant le triomphe & la gloire
 Surpassent d'Apollon la plus belle victoire:

Il dit, & l'arc en main, brûlant de se venger
 Il part & dans les airs glisse d'un vol léger;
 Des cieux, en un moment, il traverse l'espace
 Et va se reposer au sommet du Parnasse.
 Là sans être aperçu, sous un ombrage épais,
 Dans un double carquois sa main choisit deux traits.

L'un armé d'un plomb vil qui mollit & s'émousse,
 Loin d'inspirer l'amour, l'écarte, le repousse.
 Aiguilé sur la pierre & dans le sang trempé,
 L'autre ouvre au fol amour le cœur qu'il a frappé!
 La nymphe du premier sentit blesser son ame;
 L'autre perce le Dieu, le pénètre, l'enflamme.
 C'en est fait : malheureux ! il aime sans retour,
 Il aime... & Daphné tremble au seul nom de l'amour.

8 MERCURE DE FRANCE.

Les jeux sanglans des bois, les dépouilles des
bêtes,

Son ses plus doux plaisirs, les plus chères con-
quêtes.

Compagne de Diane un nœud simple & sans art
Rassemble ses cheveux ondoyans au hasard.

En vain de mille amans elle reçut l'hommage ;
L'hommage des amans est pour elle un outrage.

Errante, solitaire, & parcourant les bois,
Elle veut ignorer & l'hymen & ses loix.

Son père mille fois la pressa de se rendre :

Ma fille, disoit-il, vous me devez un gendre,

Ma fille, disoit-il, je vous dois un époux.

Comme un horrible affront craignant un nom si
doux

La nymphe rougissoit. Une pudeur touchante

Animoit de son teint la fraîcheur innocente ;

Et tenant sur son sein le vieillard incliné,

Mon père, disoit-elle, accordez à Daphné

D'échapper à des nœuds que sa pudeur condamne.

Jupiter, autrefois, l'a permis à Diane.

Penée, en ce moment, tendrement caressé,

Appuyé sur sa fille, entre ses bras pressé,

Cède & voudroit en vain condamner sa prière.

Mais que te sert, Daphné, d'avoir fléchi ton
père ?

Ta beauté contredit tes desirs vertueux

Où deviens moins aimable , ou renonce à tes
veux.

Apollon voit la nymphe , il se trouble , il sou-
pire ,
Son carquois l'importune , il n'aime plus sa lyre.

Comme on voit s'allumer les stériles débris
D'un chaume pétillant , reste des blonds épis ;
Ou comme en un instant on voit la flamme aride
Atteindre , dévorer une bruyère aride ,
Lorsque le voyageur au point du jour naissant
En approche trop près son flambeau pâlisant ;
Ainsi d'un feu secret il brûle , & l'espérance
A l'aspect de Daphné l'enivre par avance.
Il voit négligemment flotter ses longs cheveux . . .
O si la main de l'art en eût tressé les nœuds !
Il voit son teint de lys , sa bouche demi-cloise ,
Telle que dans nos champs s'ouvre à peine une
rose ;

Il la voit , mais hélas ! ne peut-il que la voir ?
Il admire ses traits , son œil piquant & noir ,
L'albâtre de son cou , sa gorge démi-nue ;
Par-tout avidement il promène sa vue ,
Et de tout ce qu'il voit les séduifans appas
Embellissent encor tout ce qu'il ne voit pas.
Plus prompt que le vent Daphné vole & l'évite ;
C'est envain que le dieu veut ralentir sa fuite.

Où vas-tu , belle nymphe , arrête , ne crois pas

10 MERCURE DE FRANCE.

Qu'un perfide ennemi poursuiue ici tes pas.
 Arrête. Si l'on voit d'une aîle fugitive
 Echapper au vautour la colombe craintive ;
 Si l'agneau fuit le loup , si le chevreuil léger
 Se dérobe au lion , ils craignent le danger ;
 Ce sont leurs ennemis. Mais au moins considère
 Que celui que tu fuis n'aspire qu'à te plaire.
 Les sentiers où tu cours , hélas ! sont peu frayés ,
 Les buissons épineux peuvent blesser tes piés.
 J'aurois causé tes maux ! ah ! retarde ta fuite.
 Fais grace à mon effroi , je te suivrai moins vite ,
 Mais retourne les yeux & connois ton amant.
 Ce n'est point de ces monts un sauvage habitant.
 Ce n'est point un berger errant dans cette plaine ,
 Un pâtre plus hideux que les chèvres qu'il mène.
 Tu ne fais qui tu fuis & qui court sur tes pas.
 Si tu le connoissois , tu ne me fuirais pas.
 Le Souverain du Ciel m'a donné la naissance.
 Mille peuples fameux révèrent ma puissance.
 Claros & Tenedos & Patare & les rois ,
 Encensent mes autels , reconnoissent mes loix.
 Je suis le dieu des vers : le Pinde est mon empire.
 Sous ma savante main je fais parler la lyre.
 Je prédis l'avenir , je connois le passé.
 Nul aux combats de l'arc ne m'avoit surpassé.
 Il est pourtant , il est une flèche plus sûre
 Dont mon cœur libre encore a senti la blessure.
 Je connois les vertus des puissans végétaux ;
 Heureux de posséder l'art de guérir les maux ,

Malheureux que l'amour soit un mal incurable ,
Que mon art , pour moi seul , soit en vain sécou-
rable !

Tandis qu'il parle encor , la nymphe à pas pres-
sés ,

Echappe à ses discours à demi-commencés ;
Et de ses derniers mots à peine au loin frappée
N'entend que foiblement sa voix entrecoupée,
Avec plus de vîtesse elle eut plus de beauté :
Sa grace s'embellit de son agilité.
Les folâtres zéphirs d'une aîle caressante
Soulevent les replis de sa robe flottante ,
Et de son jeune sein découvrant les trésors
Du dieu qui la poursuit irritent les transports.
Apollon , las de perdre une plainte frivole ,
Précipite ses pas & court moins qu'il ne vole.

Tel qu'on voit l'animal compagnon des bergers ;
Poursuivre avec ardeur un lièvre aux piés légers ;
Il s'élançe sur lui , le presse , le menace ,
Et prêt à le saisir semble mordre sa trace.
Le lièvre fugitif déjà pris - à - demi
Trompe , en se détournant , la dent de l'ennemi.
Tels sont les deux amans. L'un poursuit , l'autre
évite ,

L'espoir le rend léger , la peur la précipite ,
Mais le dieu sans relâche attaché sur ses pas
Enivré de desir , étend déjà les bras ;

A vj

Et le souffle incertain de son haleine humide
Agite les cheveux de la nymphe timide.

Daphné tremble, pâlit ; ses pas sont ralentis.
La frayeur qui la presse a glacé ses esprits.
Sa force l'abandonne. Interdite, éperdue,
Vers les eaux du Pénée elle tourne la vue ;
Si les fleuves sont dieux, s'ils en ont le pouvoir ;
Viens, ô mon père, accours & vois mon déses-
poir ;

Sauve-moi des transports d'un amant téméraire.
O Terre engloutis-moi ; la mort me sera chère.
Ou bien, en les changeant punis ces vains at-
traits,
Ces attraits dangereux qu'on aime & que je hais.

O prodige ! à ces mots ses membres s'engour-
dissent,
Ses cheveux sur sa tête en feuillages verdissent.
Ses bras tendus au ciel s'allongent en rameaux ;
Ses pieds enracinés restent dans le repos.
S'élevant par degrés une écorce naissante
Embrasse les contours de sa taille élégante.
Ses traits sont effacés. Elle est une arbre enfin.

Apollon l'aime encore, il l'embrasse & sa main
Sent palpiter un cœur sous l'écorce qu'il presse,
Et quand il perd l'espoir, conservant sa tendresse ;
A ce bois qui lui reste il imprime un baiser ;
L'arbre rebelle encor semble s'y refuser.

Eh ! bien puisque du sort la volonté jalouse ,
 Dit-il , ne permet pas que tu sois mon épouse ,
 Sois mon arbre du moins. Que ton feuillage heu-
 reux

Décore mon carquois , couronne mes cheveux.
 Dans ces jours solemuels de triomphe & de fêtes
 Où Rome étalera ses nombreuses conquêtes ,
 Tu seras des vainqueurs l'ornement & le prix.
 Tes rameaux respectés des foudres ennemis
 Du palais des Césars protégeront l'entrée.
 Et comme de mon front la jeunesse honorée
 Ne sentira jamais les outrages du tems ,
 Que ta feuille conserve un éternel printemps :
 Il dit , & le Laurier par un nouveau prodige ,
 Comme pour l'approuver , semble incliner sa
 tige.

D O R A N T E , Histoire morale.

DORANTE avoit un cœur droit , une
 ame sensible ; mais il perdit ses parens
 dès son enfance , & il fut confié à des pré-
 cepteurs mercénaires aux yeux de qui l'or
 étoit tout & l'élève rien. Dirai-je qu'ils
 avoient peu de connoissances , cela est
 superflu ; n'en attendez point où man-
 quent les sentimens.

Dorante méprisa ses maîtres , conçut

par conséquent de lui une opinion fort avantageuse , & devint absolu dans ses volontés.

Ce caractère étoit dégénéré en habitude , quand il atteignit cet âge où l'on entre dans le monde & où l'on choisit un état.

Décoré d'un emploi militaire , aussitôt qu'il parut le désirer , Dorante fut présenté à Lucinde , chez qui se rassembloient ceux qui vouloient étudier le goût du jour , saisir la fantaisie du moment & briller dans l'art de plaire.

Au lieu de se soumettre au ton général , Dorante ne vouloit se livrer à un usage que lorsqu'il avoit soutenu l'épreuve d'un mois ; ce qui étoit un moyen assez sûr de ne s'y livrer jamais.

Ne pas céder au torrent de la mode , en faire la satire , ce n'est qu'une singularité , qu'une folie ; on en rit , mais cela se pardonne.

Ce qu'on ne lui pardonnoit pas , c'est sa constance dans ses avis , c'est la manière obstinée dont il les défendoit contre ses supérieurs , contre ceux qui avoient acquis de l'ascendant dans la société.

Cette obstination marche souvent avec la vérité , mais elle n'en est pas la preuve ;

l'erreur a eu ses martyrs : Dorante ne revenoit jamais de l'opinion qu'il avoit embrassée ; en pareil cas on commence par être de bonne foi, on finit par être détrompé ; mais l'amour-propre empêche de l'avouer.

Ceux qui avoient raison dans leurs disputes avec Dorante se contentoient de badiner de ses travers ; car la supériorité est indulgente : ceux qui se trompoient, & devant qui ils déchiroient le voile de l'erreur, n'étoient pas si faciles, & les démêlés renaissent à chaque pas.

Par exemple, il rompit avec Médor, un de ses amis, uniquement parce qu'il ne sentoit pas assez vivement le mérite d'un acteur sublime : Dorante s'échauffa, & ils mirent les armes à la main : le combat ne fut pas bien sanglant, ils en furent quittes l'un & l'autre pour de légères blessures ; mais enfin il pouvoit l'être.

Quoiqu'ils eussent cherché à ensevelir leur combat dans le silence, on sait que de pareils mystères ne le sont pas pour les amis ; ces nouvelles ne se répandent qu'à demi mot, & pourtant personne ne les ignore.

On rejettoit unanimement le tort sur Dorante. Lucinde en fut affectée : il se-

roit fâcheux, dit-elle, qu'un homme d'honneur, qu'un homme que j'ai reçu, se perdît à l'entrée de sa carrière : venez, aimable Cloé, je vous prépare un triomphe ; c'est à l'amour à le corriger, est-il de plus grand maître ?

Cette demande s'accordoit avec ses desirs, & Lucinde n'eût pû faire un meilleur choix : Cloé favoit embellir la raison sans lui ôter de ses droits ; on la représente ordinairement environnée d'épines ; on en fait la route difficile ; c'est la faute des conducteurs.

C'est par ce charme secret que Cloé s'étoit acquis du crédit sur Dorante ; subjugué par ses graces, il croyoit ne céder qu'à ses raisonnemens.

Ferai-je le portrait de Cloé, on se défie de ceux que trace l'histoire ; ainsi je me contenterai de dire que sa beauté faisoit l'entretien ordinaire des hommes ; que ses bonnes amies ne lui trouvoient qu'un défaut, & qu'une rivale n'en compta que deux. Ses yeux, dit-elle, peignent la tendresse lorsqu'ils doivent exprimer l'indifférence, & les couleurs dont s'anime son teint ressemblent un peu trop à celles de l'art à force d'être brillantes.

Cloé vit bientôt Dorante ; il se hâtoit d'effacer par sa présence les bruits du combat : comment , s'écria-t-elle , déjà ici ; votre santé vous est bien indifférente. — Ma santé , je ne vous entends pas. — Dorante , point de petites ruses , la franchise est votre vertu , gardez votre franchise ; ce qui vous importe , c'est qu'elle ne devienne pas obstination. — Eh ! bien , je l'avoue , je me suis battu , j'ai été très-légalement blessé ; me blâmerez vous d'avoir montré du courage ? il est le partage des guerriers. — Sans doute , mais la politesse est aussi de leur partage ; au fond de quoi s'agissoit-il entre vous & Médor ; vous admirez l'ame , le feu , la sensibilité de l'acteur Mélonas , & je ne vous en estime que davantage de penser ainsi. Médor , moins heureusement organisé que vous , l'admire sans enthousiasme : en conscience étoit-ce la peine de s'emporter ? Dorante , votre trouble , votre silence m'annoncent du repentir. — Madame , ils n'annoncent que de l'étonnement ; je n'eusse pas imaginé que la valeur fût un crime à vos yeux. — Je vous l'ai déjà dit , je ne hais point la valeur , je n'en hais que l'abus : le sang ne doit jamais couler pour une dispute de goût ; réparez votre

faute, vous le pouvez sans compromettre votre réputation ; avouez à Médor que vous l'avez insulté sans raison, sans titres. — Que me proposez-vous ? Non, Madame, je ne me dégraderai point ; un aveu comme celui-là n'attireroit que des insultes : j'eus tort peut-être. Ah ! Madame, quel mot venez-vous de m'arracher ! cette espèce de confession, fut tout ce qu'en pût tirer Cloé, & encore il s'affligeoit de l'avoir faite.

Qu'on est injuste ! on se déchaîne contre ceux qui ne flattent pas nos préjugés, & Cloé déplaisoit à Dorante par ce trait qui eût dû augmenter son amour : on critique ma conduite, dit-il, c'est qu'elle est estimable ; car on ne fait qu'à ce qui est bien l'honneur de le critiquer. Eh ! bien, fuyons ces censeurs ridicules, fuyons Cloé, elle est, comme tant d'autres, emportée par le tourbillon du monde, prête à céder à ceux qui sont accredités ; car elle a trop de sens pour penser différemment de moi : je ne vois plus en elle que l'adulatrice de mes ennemis.

Renoncer aux connoissances qu'on a déjà, c'est s'imposer la nécessité d'en faire d'autres ; Dorante en trouva. Un caractère comme le sien & beaucoup de riches-

ses offroient une belle perspective à ces hommes qui se proposent de sortir de leur misère par leur industrie, & qui suppléent au travail par des bassesses & par l'intrigue.

Entre ceux qui l'entourèrent, nul ne fut plus intrigant que Damis : occupé sans cesse à démêler les foibles de l'humanité, attentif sur les traits, sur la démarche, sur les discours, sur les regards, il n'employoit ses connoissances qu'à ses intérêts.

Les caractères absolus sont avides de louange, & c'est l'arme que mania Damis; loin de faire contraster ses opinions avec celles de Dorante, il en exaltoit la profondeur, il les respectoit; comme un commentateur respecte celles d'un auteur d'Athènes ou de Rome.

Au premier accès de flatterie, Dorante fut revolté; mais où sont les hommes qui résistent au second? Le cœur est son propre complice, & si l'on aspire à la considération du Public, l'on est à moitié séduit.

Disputer avec ménagement le terrain, prévenir les goûts, ou s'y accommoder, c'étoit le manège de Damis; il faut, dit-il à Dorante, que je vous fasse lier con-

noissance avec une jeune provinciale que ses parens ont confiée à mes soins ; elle est assez jolie ; vous la formerez , vous l'instruirez.

Dorante, prévenu favorablement du caractère de Clorinde, ne vit que des naïvetés où d'autres auroient apperçu de la finesse, & fut enchanté de sa figure que Damis avoit foiblement esquissée. Ce n'est pas qu'elle eût les attraits de Cloé ; mais il entre beaucoup d'amour-propre dans les jugemens que nous portons sur la beauté. Souvent on décrie en secret la beauté que d'autres applaudissent avec chaleur, & l'on cède à celle qu'on ne vanta jamais. Sans ce combat de l'amour-propre contre le goût général, deux ou trois personnes enleveroient tous les suffrages, & la plupart des femmes n'auroient point de cour.

Quoiqu'il en soit, le cœur de Dorante hésita entre ces deux belles ; mais quand il se vit applaudi de Clorinde, quand il compara les sons gracieux de l'éloge aux bruits du reproche, il ne fut plus question de parallèle ; une sirène obtint la pomme qu'il refusoit à la sagesse.

Clorinde le pénétra facilement & étendit ses vues ; auparavant elle se bornoit à mettre à contribution la bourse, à acqué-

rir des meubles & des bijoux, de concert avec Damis; mais en considérant l'impression qu'elle a faite, c'est au titre d'épouse qu'elle prétend: oui, dit elle à Damis, il sera mon mari, n'en ris pas. J'ai des scrupules, je veux finir en femme d'honneur; ma fantaisie est d'essayer de tous les rôles: au reste, ma probité t'est connue, je te dois les premières leçons de l'amour, & je serai fidèle à mon maître.

Clorinde avoit à lutter contre deux difficultés: son indigence & cet obstacle est fort dans notre siècle; mais qu'étoit-ce, comparé aux bruits semés sur sa réputation? Elle ne s'étoit pas toujours piquée de mystère, & puisqu'un soupçon d'infidélité arrête un mariage, comment remplir son projet lorsque cent voix déposent contr'elle? Comment étouffer les cris de la renommée? D'abord Clorinde épaissit le nuage qui déroboit Dorante au public; elle répandit au tour de lui, par des propos artificieux, la défiance sur ses pareils, & elle persuada à un homme déjà aigri que ce monde étoit couvert de coupables: plus indulgente ou plus vraie, elle eût ajouté que les crimes sont rarement l'ouvrage du cœur, presque toujours l'ouvra-

22 MERCURE DE FRANCE.

ge de la foiblesse , des préjugés , de l'erreur , de l'ignorance ; mais il est de l'intérêt du méchant de dégrader l'humanité & de la faire à son image.

Après avoir déprécié ceux qui n'étoient pas les amis de la maison , le grand secret de Clorinde fut d'inspirer à son amant de la considération par des dehors sages & modestes & de nourrir l'amour par de petits sacrifices. D'un côté elle choissoit des situations où il est permis de tout risquer , sans trop de témérité ; de l'autre , elle tempéroit par des discours l'ardeur qu'elle savoit exciter ; elle le reduisoit à se contenter des plus petites graces , en lui faisant entrevoir qu'il en obtiendrait de plus grandes , ainsi elle provoquoit ses désirs & elle l'enchaînoit par l'espérance : de tout cela il résulroit un mélange piquant qui entretenoit l'amour en conservant l'estime.

Dorante étoit bien prêt à conclure par le dénouement du mariage , & sans doute il n'eût pas hésité à terminer , sans l'excès des précautions de Clorinde ; mais elle lui avoit peint l'humanité sous des traits si difformes qu'il craignoit de lui fournir de nouvelles victimes & de créer des dupes ou des méchans.

Cependant , afin d'accélérer la conclusion , Clorinde change de batterie ; elle devient scrupuleuse ; elle ne reçoit plus Dorante qu'en gémissant de la force d'un amour qui l'attache à ses pas ; elle se pare de l'extérieur de la dévotion , & après l'avoir ainsi préparé , elle lui déclare que sa vertu , son honneur , sa conscience & les conseils des saintes ames l'obligent à se réfugier dans un de ces asyles de l'innocence , où l'on consacre aux prières un tems que d'autres consacrent aux plaisirs.

Dorante parle , prie , conjure , prononce cent fois des sermens de tendresse , & finit par lui promettre de la mener à l'autel.

Si Clorinde y eût volé , si elle eût sollicité une dispense des bans qu'on n'eût pas refusé , rien ne manquoit à son triomphe ; mais elle employa à représenter un tems qu'il faut employer à agir , & elle laissa échapper sa fortune en la contemplant.

Cette nouvelle ne tarde pas à se répandre ; les anciens amis de Dorante , affectés d'un exemple qui peut être contagieux , s'empressent à le dissuader.

Ce n'étoit pas l'heure d'entendre la vé-

rité; toujours épris de ses idées, il lui ferme l'oreille; il s'approche du précipice; ses pieds sont suspendus sur le bord de l'abyme.

Encore une semaine & jouet du Public, mais ne s'en estimant que davantage, Dorante étoit marié; heureusement pour lui Clorinde qui touchoit au terme de ses travaux & qui tenoit la palme dans ses mains s'ennuie d'une dissimulation qui lui paroît inutile & qui est toujours gênante. Dorante se voit, comme le reste du public, l'objet de sa critique; elle le traite, non pas en amant, mais en mari.

Quoi! ne pas se gêner pendant huit jours, le fait est incroyable! ceux qui parleront ainsi oublient que la victoire éblouit, & que rien n'est plus proche de la décadence que le sommet de la grandeur, & quand ils auroient raison, puis-je sacrifier à des embélissemens la vérité de l'histoire?

Cette métamorphose dans l'humeur de Clorinde fit tomber le bandeau des yeux de Dorante. Il compare ce qu'il voit à ce qu'il a vu, à ce qu'il a entendu. Réveillé à peine d'un long sommeil, sorti du prestige, il court chez ses amis; il reconnoît une fois en sa vie la nécessité
des

des conseils. La vérité , trop long-tems étouffée, sort de toutes parts, & on instruit ce malheureux amant de mille histoires scandaleuses.

Je ne tenterai pas de rendre ses regrets. Ceux qui ont passé par ces circonstances douloureuses se les représentent assez, & on n'en instruit pas les autres. Cloé surtout se retraçoit à son imagination; il craignoit de l'avoir trop offensée, par son inconstance, pour en obtenir sa grace. Flottant encore entre l'amour qui l'attiroit & la honte qui l'éloignoit, il apprend qu'elle a disparu avec un homme; & comment racontoit-on cette absence? Les témoins de cette aventure n'aimoient pas Cloé qui les obscurcissoit, ils l'avoient vue seule dans un lieu écarté; ensuite ils avoient vu un homme qui l'aborde & l'emmené: tout cela étoit vrai; mais ce qu'il eût fallu ajouter, c'est que Cloé s'étoit jettée aux genoux de son ravisseur, c'est qu'elle avoit versé un torrent de larmes; mais l'œil de la jalousie n'est perçant que pour ce qui plaît à la passion.

Quand cette histoire fut publique, quelques personnes justifièrent Cloé; d'autres dirent que cet écart ne les surprenoit pas, qu'il tenoit à son caractère:

26 MERCURE DE FRANCE.

de plus hardis assurèrent qu'ils l'avoient prédit. Dorante seul résolut d'approfondir cet événement & d'arracher Cloé à ses fers; car sa vertu ne lui fut pas un seul instant suspecte. Mais où aller? En multipliant les perquisitions il découvre qu'il est parti de Dieppe pour l'isle de Jersey, un vaisseau qui porte une femme jeune, très-belle, qu'on ne laisse pas approcher & qui est en proie à la tristesse. Sur cette lueur il part; les sacrifices ne sont pas pénibles à celui qui veut recouvrer l'honneur, délivrer son amante & mériter son amour; il arrive. Dieux! quelle image! c'étoit Médor qui conduisoit Cloé au temple: daignez, disoit Médor, unir deux amans qui viennent se jurer une fidélité constante. Le prêtre l'entend & veut bénir; arrêtez! arrêtez! répond Cloé, ne prononcez point un sacrilège, délivrez-moi de ses mains impies, délivrez-moi. C'est à ce moment que Dorante se présente; la foudre qui écrase un homme au sein d'une fête, les eût moins étonnés. Cloé, alarmée un instant, jette bientôt mille cris de joie. Médor ignore où il est, ce qu'il fait, ce qu'il dit; le trouble préside à ses démarches; il ne balbutie que des mots entre-

coupés ; il s'égaré ; il s'avoue coupable ;
& il fuit avec précipitation un rivage
qu'il deshonore.

Après cela Dorante court embrasser
Cloé. Les chagrins qu'il lui a donnés s'é-
clipent devant le plus grand des ser-
vices. Son tort étoit l'inflexibilité ; mais
l'infortune qui change les cœurs, changea
le sien ; l'amour qui les adoucit, le rendit
flexible. Dorante , époux de Cloé , vécut
& mourut heureux.

Par M. Butini.

*SUITE de l'Eté ; Chant second du Poë-
mie des Saisons : Imitation libre de
Thompson.*

Progrès de la Chaleur.

MAIS le soleil embrase l'hémisphère,
Et le Midi s'avance furieux ;
Du sein des airs un déluge de feux
Semble couvrir & consumer la terre :
En vain la vue implore son secours ;
La plaine aride est par tout desséchée ;
Du Moissonneur la faucille est cachée :
Le travail cesse & les échos sont sourds.

B ij

28 MERCURE DE FRANCE.

Tout est en feu sur la nature entière ;
On voit de loin les languissans ruisseaux ,
Dont l'onde brille à travers la clairière ,
D'un cours rapide y conduire leurs flots.

Fière chaleur , suspends , suspends ta rage :
Fuyons ces feux qui coulent en torrens ,
Et qui sur moi pressent leurs flots brûlans :
Je cherche en vain la fraîcheur de l'ombrage ;
O nuit , en vain j'invoque ton secours :
Ton char est loin de commencer son cours ,
Et la chaleur redouble son ravage.
Heureux , heureux , qui peut sur le penchant
De ces côteaux , où le lière serpente ,
Braver les feux du soleil menaçant ,
Et , couronné d'une forêt riante ,
Goûter à l'ombre un repos bienfaisant !

Salut , salut , retraite solitaire ,
Pins élevés , & vous , berceaux épais ,
Salut ! ici je viens chercher la paix.
Combien votre ombre à l'ame est salutaire !
Votre douceur s'empare de mes sens ;
Mon cœur renaît ; mon œil frais se déploie :
Je sens en moi d'heureux ravissemens ,
Et je savoure une innocente joie.

Au fond des bois on conduit les troupeaux ,
Pour les soustraire au chaud qui les accable ,
Et les bergers , prenant leurs chalumeaux ,

Forment ensemble un concert agréable.
 Le fier taureau, battant ses flancs poudreux,
 Cherche à calmer dans la source prochaine
 De la chaleur l'ascendant furieux.
 Cédant par fois au sommeil qui l'enchaîne,
 Le Roi berger s'endort en sûreté:
 Son chien, qui veille avec activité,
 De tout danger sçait garantir la plaine;
 Mais son sommeil bientôt s'évanouit,
 Si des essains de guêpes irritées,
 Se déchaînant sur son troupeau qui fuit,
 Lui font sentir leurs fureurs indomptées.
 De son pasteur il méprise la voix,
 Et, du Midi bravant l'ardeur brûlante,
 Sans frein, sans guide il traverse les bois,
 Franchit les monts, & , réduite aux abîs,
 Plonge dans l'eau sa narine écumante.

Mais avançons vers ces bois spacieux
 Dont aucun bruit ne trouble le silence:
 A chaque pas le jour fuit, l'ombre avance;
 Tout devient grand, noble & majestueux.
 C'est le séjour où les anciens poètes
 Venoient puiser le souffle inspirateur;
 Où, pénétrés de l'esprit des prophètes,
 Jusqu'au sublime ils élevoient leur cœur.

J'entre en tremblant : une terreur sacrée
 Saisit mon ame & pénètre mes sens ;

B iij

30 MERCURE DE FRANCE.

J'erre attentif ; une voix révéral
Du fond des bois m'adresse ces accens :
« Cesse de craindre & dans ces doux ayles ,
« Viens , ô mortel , chercher des jours tranquils
« les ;
« Et célébrer les merveilles des cieus :
« Ce n'est qu'ici que le feu du génie
« Se communique au chantre aimé des Dieux ;
« Viens y puiser la céleste harmonie ,
« Et pour jamais ton nom sera fameux. »

A ces accens , qui frappent mon oreille ,
Je sens renaître une nouvelle ardeur ;
Et , transporté de merveille en merveille ,
De l'Univers je célèbre l'auteur.

Sous ces forêts quel attrait enchanteur !
Reposons-nous à l'ombre de ces hêtres ,
Où la rosée entretient la fraîcheur ,
Et le gazon , jonché de fleurs champêtres ,
Répand au loin une agréable odeur.
Le chèvrefeuil , le jasmin & la rose ,
Courbés en dais , tapissent ces beaux lieux ,
Où , pour cueillir un miel délicieux ,
De tous côtés l'abeille se repose.

Par M. Willemain d'Abancourt.

*VERS à M. D****, sur le Roman
qu'il vient de publier.*

PEINTRE du tendre amour, favori de la mère,
 Que tes tableaux sont enchanteurs !
 Avec quel art, avec quelles couleurs
 Tu peins les héros de Cythère !
 Ton éloge est dans tous les cœurs
 Où l'amour trouve un sanctuaire.
 Que tes écrits ingénieux
 Méritent bien d'obtenir nos suffrages !
 Tant que l'amour fera sentir ses feux,
 D****, on lira tes ouvrages.

Par le même.

*VERS à M. de Voltaire, au sujet de
la tragédie des Pélopidés.*

DE ton rare & fécond génie
 Tu nous produis encore un chef-d'œuvre nou-
 veau !
 Voltaire, aux traits frappans, dont ta pièce est
 remplie,
 Qui ne reconnoît ton pinceau ?

B iv

L'envie en vain murmure; on la laisse, on t'admire ;

Chacun est embrasé du feu de tes écrits ,
 Et ton âge, loin de leur nuire ,
 Ne fait qu'en augmenter le prix.

Par le même.

*LE LION & LE PIVERT ,
 fable imitée de l'allemand.*

POUR s'emparer du gibier d'un canton

Le Lion s'associa l'Ane :

Indigné de le voir descendre à ce profane ,

Un Pivert lui cria, dit on :

« Se peut-il bien que l'Ane, animal imbécille ,

» Du Roi des animaux marche le compagnon!

» Et pourquoi pas, repartit le Lion ;

» Je le souffre avec moi parce qu'il m'est utile.»

C'est assez le propos que tiennent tous les Grands ,

Quand ils ont par hasard besoin de nos talens.

Par le même.

ÉPIÔRE A MA VEUVE.

CEST du séjour des morts que j'écris à ma
Veuve:

Mercurc, comme moi, trouvant la chose neuve,
Veut bien porter ma lettre au terrestre séjour.

Ma Veuve, tu pâlis. Craindrois-tu mon retour?
Un mort ne revient point quand il laisse une fem-
me.

Vas, livre toi sans crainte au transport de ton
ame.

Je suis bien mort; crois moi, c'est moi qui te le
dis.

D'un veuvage agréable on fait que tu jouis.

Mercurc me l'apprend: c'est l'ami des poètes.

C'est ce dieu qui conduit les morts dans leurs re-
traites.

Comme tu te jouois d'un époux complaisant!

Madame, le défunt, depuis votre veuvage,

Connoît très-bien quel cas vous faisiez du vi-
vant.

Je ne vous blâme point. Profitez du bel âge.

La plus aimable fleur ne vit qu'une saison.

Elle sourit d'abord au papillon volage

Et ne dédaigne pas le stupide frélon.

Arthemise mourut jadis pour son Mausole.

B v

Arthemise eut grand tort. Ma Veuve se console ;
 Elle fait mieux. Autant j'en fais avec les morts ,
 Et me trouve de plus fort bien de mes confor-
 ts. D'aucun bruit avec eux l'oreille n'est blessée ;
 Les trépassés n'ont plus ni morgue ni fierté.
 Chez eux , & non ailleurs règne la vérité.
 Sachez que votre époux habite l'Elysée ;
 Ma Veuve , auprès de vous il l'a bien mérité.
 Sa femme sur la terre assez l'a tourmenté.
 Aussi son ame est-elle ici récompensée.
 Pour compagne le Ciel lui donne une houri,
 Qui l'aimera toujours , quoiqu'il soit son mari.
 La plus pure beauté par elle est éclipsée ;
 Brillante d'elle seule , aucun fard emprunté
 Ne nuit à ses attraits : son nom est , Liberté.
 Sous ces bocages verts , dans ces lieux de déli-
 ces ,
 Où des plaisirs réels j'ai goûté les prémices ,
 Je l'entends qui m'appelle ; & regrette l'instant
 Que loin de ses appas je perds en t'écrivant.
 Je vole dans ses bras ; sur sa bouche adorée
 D'un torrent de plaisirs mon ame est enivrée.
 Pour un bonheur sans fin , sans cesse renaissant ,

Mon cœur libre & content goûte une paix profonde :

Dieux ! que l'on est heureux de n'être plus au monde.

Adieu, ma Veuve, adieu, tu n'as plus de mari.
Je vais à ta santé boire au fleuve d'oubli.

Par M. Girard-Raigné.

LE VIEILLARD CRÉDULE.

Proverbe.

P E R S O N N A G E S :

GERONTE, père de Julie & de Valère.

JULIE, fille de Géronte.

DORANTE, neveu de Géronte, amant de Julie.

AGATHE, amie de Julie & amante de Valère.

VALERE, fils de Géronte.

Le Marquis d'ESTAVANAS, valet déguisé.

La Baronne de WANDÉGREFFEN, intrigante.

La Scène se passe dans la maison de campagne de Géronte.

B vj

SCÈNE PREMIÈRE.

VALÈRE, AGATHE.

VALÈRE.

Vous êtes triste, chère Agathe, qu'avez-vous ! vous ne voulez rien me répondre, Agathe, regardez votre amant, vous ne l'aimez donc plus ?

AGATHE, *soupirant*. Ah Valère.

VALÈRE. Vous soupirez ! garderez-vous toujours ce cruel silence !

AGATHE. Ah Valère ! il faut cesser de nous aimer ; tout s'oppose à notre bonheur.

VALÈRE. Ne nous plus aimer ! c'est Agathe qui me le propose ! . . . m'écrase plutôt le Ciel ! . . . pardonnez mon emportement ; mais pourquoi désespérer du fort ; il ne nous sera pas toujours contraire ; nous vaincrons les refus de mon père ; notre tendresse triomphera ; il ne pourra voir son fils expirer de chagrin à ses yeux. Agathe, crois-tu que je puisse vivre, si je n'espérois te posséder ?

AGATHE. Ce sont bien les sentimens de mon cœur ; pourquoi faut-il qu'un pressentiment . . . Je ne sais ; mais soiez

sûr que votre père a dans la tête quelque grand projet... il faudroit tâcher de le faire se déclarer.

VALERE. Personne ne peut mieux nous servir que Dorante : c'est mon cousin & mon ami. Mon père en fait très-grand cas ; je le prierai de s'informer adroitement. . . .

AGATHE. Rien de mieux imaginé ; voici Dorante, je vous laisse avec lui.

Agathe sort.

S C È N E I I.

DORANTE, VALERE.

VALERE *prend Dorante par la main.*

Dorante, m'aimez-vous !

DORANTE. Je croiois vous en avoir convaincu.

VALERE. Eh bien, mon ami, j'attens de votre amitié le plus sûr témoignage. J'adore Agathe.

DORANTE. Vos yeux m'avoient appris, avant vous, votre secret.

VALERE. Je l'adore, je mourrai si je ne l'épouse.

DORANTE, *souriant.* Le parti seroit un peu violent. . . Que faut-il faire ?

VALERE. Peindre à mon père mon amour, mon désespoir; l'assurer qu'il acquerra deux enfans qui feront leur bonheur du sien. . . . l'attendrir enfin & obtenir de lui ma maîtresse.

DORANTE, *riant*. Rien que cela!

VALERE, *souriant amèrement*. Les difficultés vous effraient.

DORANTE. Vous m'offenseriez si vous le pensiez sérieusement; mais apprenez que j'aurois moi-même grand besoin de secours; un motif semblable me conduit ici, & c'est votre sœur que je viens le prier de m'accorder.

VALERE, *avec humeur*. Ah! vous m'oubliez.

DORANTE. Comptez plus sur un ami. Je l'entens, retirez-vous.

VALERE, *vivement*. Si vous parliez pour moi. . . d'abord. . De peur que. .

DORANTE. Ne craignez rien, l'occasion me décidera. . . Partez.

Il le pousse dehors.

S C È N E I I I.

GERONTE, *révante*, DORANTE.

DORANTE, *à part*.

Travaillons pour Valère & pour moi.

GERONTE, *sans voir Dorante*. C'est une belle chose que d'être de qualité. Quoique certains philosophes prétendent que la noblesse est un titre imaginaire, je dis, moi, qu'ils n'en parlent ainsi que par envie, & je leur soutiens...

DORANTE, *avec timidité*. Bon jour, mon cher oncle.

GERONTE. Te voici ! tant mieux, je te cherchois.

DORANTE. J'en suis ravi, mon oncle.

GERONTE. Tu es un garçon sensé.

DORANTE. Je me félicite...

GERONTE. Je t'aime.

DORANTE. Mon cher oncle.

GERONTE. Et je te considère infiniment.

DORANTE. Que je suis heureux, *à part*. Tout sert nos vœux !

GERONTE. Je vais te prouver ma confiance.

DORANTE. Vous ne pouvez trouver un homme plus attaché.

GERONTE. Il s'agit d'établir ma fille.

DORANTE, *à part*. Bon ! *haut*. Ce sera très-bien fait.

GERONTE, *riant*. Je suis charmé d'avoir ton avis.

DORANTE. Tout ce que vous faites est à ravir... Et à qui !

GERONTE, *riant*. C'est mon secret... Après tout, il faut bien que tu le saches.. C'est à un jeune homme.

DORANTE. Tant mieux. *à part*. C'est moi.

GERONTE. Plein de bonnes qualités..

DORANTE, *rougissant*. Ah ! mon oncle, vous êtes indulgent.

GERONTE. Non, je te dis vrai ; c'est un garçon d'un grand mérite.

DORANTE, *modestement*. Je vous assure...

GERONTE. Mais je t'assure que si ; moi, je ne crois pas sa fortune considérable.

DORANTE. Les richesses ne font pas le bonheur. *à part*. L'excellent oncle !

GERONTE. Mais en revanche sa naissance est distinguée.

DORANTE. Vous badinez.

GERONTE. Ce que je te dis est véritable ; c'est un homme illustre.

DORANTE. Oh ! pour le coup . . .

GERONTE. Parbleu, tu es plaisant avec ton entêtement. Tu ne fais pas qui, & tu prétens me soutenir que le Marquis d'Estavanas.

DORANTE, *confondu*. Un Marquis.

GERONTE. Tu m'impatienterois en vérité . . . Oui sans doute un Marquis ! & un Marquis de condition au moins.

DORANTE. Je n'en reviens point.

GERONTE. Il n'en démordra pas . . . Mais laissons les qualités de mon gendre ; je te disois donc que comme je te regarde comme un homme raisonnable, je te charge d'aller annoncer cette bonne nouvelle à ma fille, & d'en joindre une encore meilleure, c'est qu'il arrive.

DORANTE, *confondu*. Il arrive.

GERONTE. Oui, avec sa cousine, Madame la Baronne de Windégréffen . . . Peste, quelle cousine ! tu la verras ; je te l'aurois fait épouser sans que je la destine à mon fils . . . Allons gai, deux nûces : Cela me rejouit ; vas répandre la joie

42 MÉRCURE DE FRANCE.

dans leurs cœurs, mon cher Dorante, je cours tout faire préparer pour l'arrivée de mon cher gendre & de ma chère bru.

Il sort.

S C È N E I V.

D O R A N T E.

Le diable puisse-t-il mille fois leur rompre le col. Belle nouvelle à annoncer à ses enfans; pauvre Valère! malheureuse Julie!

S C È N E V.

Valère & Julie entrent chacun par un côté de la salle.

VALÈRE, *impétueusement.* Eh bien, mon ami, avez-vous parlé; tout a-t-il réussi; sommes-nous heureux?.. Vous vous taisez!

JULIE, *tendrement.* Dorante, vous n'avez donc rien à me dire?

VALÈRE. Vous avez vu mon père!

JULIE. Vous levez les yeux au Ciel!

DORANTE. Nous sommes perdus!

VALÈRE & JULIE. Perdus!

DORANTE. Qui, votre père a donné sa

parole de vous unir à je ne fais quel Marquis, & vous à une Baronne sa cousine.

JULIE. Ciel!

DORANTE. Ils arrivent, & Geronte m'a fait l'honneur de me choisir pour vous porter cette agréable nouvelle.

VALERE. Un Marquis! . . Oh! nous le verrons, nous le verrons, je lui prépare un compliment.

DORANTE. Modérez-vous, Valère.

VALERE, *piqué*. Me dire de me modérer, lorsqu'on veut faire le malheur de ma sœur, lorsqu'on veut m'arracher celle que j'adore; Monsieur, je n'ai pas le bonheur d'être doué d'un aussi respectable sens froid. J'aime avec fureur, & je m'occupe plus de votre bonheur que vous-même.

DORANTE. Ecoutez, cher Valère, laissons arriver les originaux, peut-être le sort nous offrira-t-il quelques moyens pour sortir d'embarras, il fera toujours tems de se livrer au désespoir.

JULIE. Mon frère, accordez-moi cette grace.

VALERE. Je le veux bien; je me tairai, je me tairai; mais si mon père prétend me forcer. . . Je saurai me venger.

44 MERCURE DE FRANCE.

JULIE. Je ne veux pas le quitter.

Ils sortent

SCÈNE VI.

DORANTE, GERONTE, *sans se voir.*

DORANTE.

J'affecte une assurance que je n'ai guères.

GERONTE. La belle alliance pour ma famille ! un Marquis ! une Baronne !

DORANTE *le choque.* Tu es bien distrait, mon neveu ; vas, je te prie, avertir le notaire, il est dans le jardin.

DORANTE, *surpris.* Quoi, déjà !

GERONTE. Et lui dire qu'il vienne ici sur le champ.

DORANTE, *soupirant.* Allons. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

GERONTE.

J'entens une voiture. *Il va regarder.* Ce sont eux, rajustons ma perruque, ma cravatte, où sont mes gants. . *Il se rajuste.*

SCÈNE VIII.

GERONTE, le Marquis d'ESTAVANAS, la
Baronne DE WINDEGREFFEN, *ridicu-
lement vêtus.*

LE MARQUIS, *Gascon.* Eh bon jour,
dix mille fois bon jour à l'aimable Monſu
Géronte.

LA BARONNE, *lentement & faiſant ſon-
ner tous les E muets.* Je ſalue de tout mon
cœur le Seigneur Géronte.

LE MARQUIS. Cadédis, j'exige l'ami-
tié de Monſu Géronte.

LA BARONNE. Je compte ſur l'eſtime
du Seigneur Géronte.

GERONTE, *confus, les ſaluant.* M. le
Marquis, Madame la Baronne.

LE MARQUIS. Sandis, jé veux lui té-
moigner l'indicible plaisir qué j'ai dé lé
voir. *Il l'embrasse.*

LA BARONNE. Je veux lui prouver
mon exceſſive ſatisfaction.

Elle l'embrasse.

GERONTE. Ouf, ouf trop d'honneur.
(à part) Comme les gens de qualité ſont
rendres.

LE MARQUIS. Ah çà, père Gêronte, nous allons donc épouser la petite fillé ; elle est jolié, il faut, Dieu me damne, toute sa beauté, tout son mérite pour qué jé veuille allier le sang nobilissime des Caillandoux, Pesénac, Tartas, Estavanas, au sang roturier des Mathurins Gêrontes.

GÊRONTE. Je suis bien sensible.

LE MARQUIS. Mais beaucoup d'écus, papa Gêronte, beaucoup d'écus, c'est là notre marché ; jé né mé méfallie qu'au poids de l'or.

GERONTE. Vous pouvez compter.

LE BARONNE, *lentement*. Depuis trente-deux quartiers, l'on ne peut prouver en notre famille aucune tache, aucune méfalliance soit en ligne directe, indirecte ou collatérale... Mais le tems déloyal... Et puis l'amitié, l'estime, la vertu, le sentiment... Votre fils, m'avez-vous dit, est joli garçon.

Elle se cache avec son éventail.

GERONTE. C'est la vérité.

LA BARONNE, *lui frappant sur l'épaule*. Je l'ai promis, je ne m'en dédirai pas.

LE MARQUIS, *lui frappant sur l'épaule*. Jé né manqué jamais à ma parole.

GÉRONTE. Si cependant cela vous fâchoit trop. . .

LE MARQUIS. Non , non.

GÉRONTE. Nous n'itions pas plus loin.

LE MARQUIS & LA BARONNE , *lui frappant tous deux sur l'épaule.* Et je vous dis que cela vaut fait.

LA BARONNE *le tire à part.* Mon cher Géronte , que vous êtes heureux que mon cousin daigne épouser votre fille ; vous serez bien l'homme le mieux *engendré.*

LE MARQUIS *le tire à part.* Ce n'est pas à cause qu'elle est ma cousine... Mais sandis ! dans toute la province je défie de trouver une race comme celle des Wandégrennen.

GÉRONTE. Je le crois.

LA BARONNE *le tire à part.* C'est le plus brave Gascon. Il a eu vingt affaires dont il s'est tiré avec honneur , & il a , à lui seul , emporté une ville d'assault.

GÉRONTE. Quel homme !

LE MARQUIS *le tire à part.* C'est , la peste m'étouffe , un dragon de vertu ; son premier époux n'a jamais pu rien obtenir d'elle que par violence ; depuis sa mort

48 MERCURE DE FRANCE.

deux amans se sont mis sur les rangs & ont voulu... Elle en a étranglé un & a fait jeter l'autre par les fenêtres.

GÉRONTE. Quelle femme !

S C È N E I X.

LE NOTAIRE, DORANTE & les précédens.

LE NOTAIRE, à Dorante.

Je vais finir le contrat.

Il s'assied & écrit.

DORANTE, à part. Écoutons.

LA BARONNE *tire à part Gêronte.* Il a dans l'étendue de ses terres, droit de pied fourchu, de jambage, & cætera ; de plus, du Marquisat d'Estavanas relèvent trente-cinq duchés, cinquante-trois châteaux, vingt-sept fiefs, sans compter les rôtures.

DORANTE, à part. Bon !

LE MARQUIS *tire à part Gêronte.* Il n'y a pas dans toute l'Europe un château comme celui de Wandégrefsen... Cadédis... Imaginés-vous un bâtiment de forme ronde & carrée, un péristille de six mille colonnes doriennes, supporté par quatorze cens pilastres corinthiques, trois étangs, sept fossés, deux jets d'eau, douze arpens de parc, millé de potager, chassé

à

A V R I L. 1772. 49

à la plume & au poil, colombier à bou-
lins, basse-cour, étables & écuries.

Ils parlent tous trois bas.

DORANTE, *au Notaire.* Mais je con-
nois ces visages. . . Oui ma foi, oh, oh,
l'aventure est excellente!

GÉRONTE. bien, bien! je vais les faire
appeler, qu'on aille chercher Julie &
Valère.

DORANTE. Voici le Notaire.

GÉRONTE, *sans se retourner.* Oui, &
le Notaire.

SCÈNE X^e. & DERNIERE.

*Géronte parle avec feu au Marquis & à la
Baronne; Valère entre furieux; Julie
est affligée; Dorante sourit.*

JULIE, *en entrant.* Dorante, vous al-
lez me perdre, & vous paroissez gai. Qu'al-
lons nous faire!

DORANTE, *gaïment.* Consentir à tout.

VALÈRE. Consentir à tout!

DORANTE. Point de fureur, nous n'a-
vons plus rien à craindre; paroissez faire
ce qu'il desire, je vous en conjure. *haut.*
Voici vos enfans.

II. Vol.

C

50 MERCURE DE FRANCE.

GÉRONTE. Vous allez voir comme on m'obéit. Allons qu'on vienne & qu'on salue M. le Marquis d'Estavanas & Madame la Baronne de Wandégreffen.

Julie & Valère saluent. Géronte continue : Je vous marie.

VALÈRE. Mon père.

GÉRONTE. Je le veux, signons le contrat. (*Dorante est derrière la chaise du Notaire, & n'est pas vu.*)

Pendant que Géronte signe, le Marquis fait sa cour à Julie, & la Baronne badine avec Valère; Géronte, après avoir signé, dit au Marquis & à la Baronne : à votre tour.

JULIE, à Valère. Dorante a l'air bien assuré, qu'a-t il dans l'esprit ?

Le Marquis & la Baronne vont pour signer; Dorante se montre, les prend tous deux par la main, les ramène près de Géronte; ils le regardent & s'écrient : Ciel!

DORANTE. Eh ! bon jour donc mes amis, comment cela va-t il ?

GÉRONTE, riant. Bon bon, vous vous connoissez.

DORANTE. Très-parfaitement, & je m'en fais honneur.

A V R I L. 1772. 51

GÉRONTE. Je te disois bien qu'ils étoient d'une famille.

DORANTE. Oh ! très-distinguée.

LE MARQUIS, *bas*. Ne nous perdez pas.

DORANTE. Quel plaisir de retrouver ses amis après une longue absence ! Voyez comme la joie éclate dans leurs yeux. Mon oncle , il faut vous mettre au fait de notre intimité : voici M. la Fleur , mon ancien laquais , homme estimable , qui me voloit quelque fois.

GÉRONTE. Comment !

DORANTE. Et c'est ici Mde Jacob , la plus honnête des prêteuses sur gages.

LE MARQUIS, *bas à Gêronte*. Votre néveu a donc le cerveau timbré , il falloit nous prévenir.

LA BARONNE, *bas à Gêronte*. C'est grand dommage , si jeune !

DORANTE, *d'un ton goguenard*. Eh ! bien , Mde Jacob , le commerce a donc bien rendu. Vous avez amassé beaucoup de richesses , & sans doute très-loyalement. . . Rien n'est plus beau que d'obliger. Ah ! je n'oublierai jamais , Mde Jacob , que dans un besoin urgent , vous

C ij

52 MERCURE DE FRANCE.

m'avez prêté à 90 pour 100, c'est ce qui s'appelle un procédé... Et vous, Mons la Fleur, comment diable ! vous voilà bien brave ! les grands hommes se font connoître, & du rang le plus bas, parviennent au plus élevé. Ah ! ça, Mons la Fleur, souvenez - vous de moi, j'aurois pu vous faire voguer.

LE MARQUIS, à *Géronte*. C'est pousser trop loin la plaisanterie, Monsu Géronte faites finir, où bien je ne répons pas.

LA BARONNE, à *Géronte*. Sans ma douceur, je le dévisagerois.

DORANTE. Ah ! par exemple, voilà qui est mal, vous ne paroissez pas éprouver autant de plaisir que moi, dans notre reconnoissance !

GÉRONTE. Mon neveu, qu'est-ce donc que cela veut dire ?

DORANTE. Ah ! mon oncle, de grace, c'est une affaire entre nous trois... Vous voilà tous stupefaits... Allons ferme, dites-moi donc, vous comptez entrer dans notre famille, vraiment j'en suis ravi ; .. Mon oncle, veut-il bien que je le félicite sur son choix ; une prêteuse à 90 pour 100, & un valet très - honnête homme qui a mérité d'être pendu.

GÉRONTE. Vous ne répondez rien !

LE MARQUIS, *bas à Géronte.* Eh que diable voulez vous que je réponde à cet insensé ?

GÉRONTE. Pas de détours, parlez haut, êtes-vous un valet ?

DORANTE. En doutez-vous ! ah Mons la Fleur est trop galant homme pour le nier ; d'ailleurs, s'il n'en vouloit pas convenir, un commissaire.

LA FLEUR. Un commissaire ! ah ! grâcé, grâcé mon maître, j'aimerois mieux voir le diable.

Mde JACOB, *avec dignité.* Comment vous êtes un laquais ?

DORANTE, *la contrefaisant.* Quelle insulte pour l'illustre Madame Jacob ! . . . Ah ne te fâche pas, sans cela une maison de force.

Mde JACOB, *quittant son accent.* Miséricorde ! une maison de force ! je tombe à vos genoux.

GÉRONTE. Comment coquin !

DORANTE. Pardonnez-leur. . . Sortez, & qu'on ne vous revoie jamais.

Ils s'enfuient.

DORANTE, *continuant.* Mon oncle.

VALERE. Mon père.

DORANTE. Accordez-moi Julie.

VALERE. Donnez-moi Agathe.

JULIE. Nous serions tous heureux.

GÉRONTE. J'y consens, c'est la vraie richesse d'un père que le bonheur de ses enfans. M. le Notaire corrigez le contrat, vous le rapporterez; aimez-vous, embrassez-vous, ceci me fait bien voir que *tout ce qui reluit n'est pas or.*

Par M. le Chevalier D. G. N.

*TRADUCTION de l'Episode de la Mort
de César.*

CE soleil, c'est un dieu de qui la prévoyance
Eclairant des desseins confiés au silence
Par des signes certains vient nous manifester
Les complots ténébreux qui sont prêts d'éclater.
Souvent du haut des cieux il annonce à la terre
Que ses Rois sont armés, & respirent la guerre.
Quand César expira frappé de coups affreux,
L'astre perdit soudain sa clarté dans les cieux,
Et l'on vit des mortels la race criminelle
Trembler que cette nuit ne devînt éternelle.
Mais quoi? tout ressentit la mort de ce héros.

Des chiens souillés de sang , de sinistres oiseaux ,
 Le ciel même , la terre & les mers menaçantes
 En donnèrent par-tout des marques éclatantes.
 On a vu de l'Etna le Géant furieux
 Dans nos champs désolés déchaîner tous ses
 feux ,

Et jettant de son sein des flammes ondoyantes ,
 Jusqu'au ciel élançer mille roches pesantes.
 On entendit dans l'air des combats surprenans.
 Les monts sont ébranlés par de longs tremble-
 mens.

Soudain l'Eridan s'enfle & se gonfle d'orages ;
 Il surmonte sa rive , & parmi ses ravages
 Emporte sans pitié bergers , arbres , troupeaux ,
 Foule d'infortunés qu'ont englouti les flots.
 Le dirai je ? On a vu dans Rome épouvantée
 Couler du fond des puits une onde ensanglantée.
 Les victimes n'offroient que présages certains
 Où les dieux en courroux menaçoient les hu-
 mains.

Par-tout des loups affreux , troublant les nuits
 tranquilles
 Par de longs hurlemens épouvançoient les vil-
 les.

Souvent on entendit en de paisibles lieux
 Se plaindre dans le fond des bois silencieux
 Une effrayante voix. Des fantômes funèbres ,
 Pâles , apparoissoient dans l'horreur des ténèbres.

56 MERCURE DE FRANCE.

Tout annonça les maux que les dieux appré-
toient :

La terre s'entrouvroit ; les fleuves s'arrêtoient.
L'Univers plein de trouble étoit leur interprête.
Même les animaux en leur bouche muette
Reçurent la parole , & parloient aux mortels ,
Et l'insensible airain pleura sur nos autels.
Mille éclairs sillonnoient les voûtes étoilées.
Les comètes en feu couroient échevelées.

Bientôt on vit s'armer tout le Peuple Romain.
Le ciel faisoit justice : une invisible main
Sur un champ de bataille entraîna les coupables.
La Macédoine a vu les Romains implacables
L'un contre l'autre armés revenir furieux ,
Expier dans leur sang la colère des dieux.

Un jour le laboureur , cultivant cette terre ,
Etonné trouvera des instrumens de guerre
Sous le rateau roulans ; des dards , des boucliers
Et des casques hélas ! qui manquent de guer-
riers ;

Et le témoin lointain d'antiques aventures
Sous ses pas entrouvrant d'étranges sépultures ,
Muet admirera les débris des héros ,
Grands ossemens gissans en de vastes tombeaux.

Par M. Fontaine.

*V E R S adressés à Monseigneur le Prince
Régnant de Hohenlohe Schillingsfürst,
au sujet de son Mariage avec la Prin-
cesse Marie Joseph de Salm-Salm, par
un Germain de la Vieille-Roché.*

I NTRÉPIDES dans le danger ,
Justes , clémens , humains , généreux & sincères ;
Les chefs de nos augustes pères *
Chérissoient leurs sujets , sçurent les protéger :
Et leurs épouses vertueuses ,
Aimables sans orgueil , simples dans leurs desirs ,
En femmes vraiment courageuses ,
Partageoient leurs travaux , leurs peines , leurs
plaisirs.
Vous allez les faire renaître
Ces jours heureux , ces jours de justice & de paix :
L'aurore qui vient de paraître
Nous annonce un ciel pur & comble nos souhaits ;
Par l'amour , par la bienfaisance ,
Regnez , couple chéri , faites notre bonheur ;
Ouverts à la reconnoissance ,
Les cœurs de vos sujets ne feront tous qu'un
cœur.

* Les Germains.

58 MERCURE DE FRANCE.

- Ah ! quel charme pour nous de dire ,
 » Dans ces lieux les vertus ont fixé leur séjour :
 » Pour nous seuls Schillingsfürst respire :
 » Il ravit notre estime , il obtient notre amour ;
 » Oui , notre maître est notre père ;
 » Ses soins laborieux fondent notre repos ,
 » Et Salm-Salm sera notre mère ,
 » Elle partagera ses utiles travaux.
 » De ce sang l'auguste noblesse ,
 » De tout tems protégea l'indigent vertueux.
 » Livrons nos cœurs à l'allégresse.
 » Une heureuse union produit des jours heu-
 » reux. »

 M. Sta. . L.

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du premier volume du mois d'Avril 1772, est la lettre *M* ; celui de la seconde est le *Café*. Le mot du premier logogryphe est *Pendule* ; celui du second est *Poule*, où l'on trouve *loupe* ; celui du troisième est *Apoplexie*, où se trouvent *Pope*, *Eloi*, *Alep*, *Pape*, *pipe*, *œil*, *Elie*, *Pole*, *Eole*, *plie*, *poil*, *paix*, *exil*, *paie*, *aile*, ville de la *Lippe*, *poële*, (draps mortuaire,) *poële* (sorte de fourneau,) *poële* (dais portatif,) *poële* (à frire,) *plaie*,

loi, axe, lie, Pie (Pape,) Pie (oiseau,) épi, ail, oie, pal, Lia (fille de Laban, sœur de Rachel, première femme de Jacob à la place de Rachel.) la, là, io.

É N I G M E

Les énigmes & logogryphes de ce volume sont de l'auteur de l'énigme de l'Eternement.

CROIREZ-VOUS, ô lecteur, ce que vous allez lire ?

Aux yeux de mon parrein, l'on me pend sans façon

Pour cause de religion.

L'apostolat succède à mon martyre.

Je monte & prêche sur les toits,

On implore au son de ma voix

La divine Miséricorde.

Je ne fors point de ma prison,

Et c'est en gambadant & dansant sur la corde

Que j'acheve ma mission.

A U T R E.

LA pauvreté m'enorgueillit,
 Pauvre je me redresse ;
 Et quand la fortune me rit,
 Opulent je m'abaisse.
 Mes cheveux couvrent mon trésor
 Dans leur verte jeunesse ;
 Dès qu'ils deviennent couleur d'or
 Ils tombent de vieillesse.
 Vos ayeux en vrais étourdis
 Ont causé leur misère,
 Pour avoir dépouillé jadis
 Mon oncle ou mon grand père.

A U T R E.

Nous sommes deux frères fort doux ;
 Mais qui ne pouvons vivre ensemble une secon-
 da
 Tout le monde, en tout lieu, nous donne à tout
 le monde,
 Et rien n'est plus rare que nous.
 Souvent de l'amitié nous paroissions le gage,
 Et chacun de nous a son tems :

Quand d'un brusque refus nous présentons l'ima-
ge,

Tous les tems sont indifferens.

L O G O G R Y P H E.

DANS mon sens naturel je ne suis jamais
vieux,

Car mon nom change en ma vieillesse.

Pris dans un autre sens, tendre, mystérieux,

Je ne conviens qu'à la jeunesse.

Si je perdois mon dernier élément,

Le croiriez-vous? je deviendrois ma mère.

Par un demi renversement

Je sieds mal sur le front d'une jeune bergère;

Mais si vous me prenez métaphoriquement

J'offre à vos yeux un heureux supplément,

Qui peut avec le tems devenir nécessaire;

Et dont le curieux fait son amusement.

Retranchez en la queue, un autre la remplace:

Si le proverbe est vrai vous devriez la voir.

Remettez mes membres en place.

Ma première moitié fait faire la grimace,

Et sur le pauvre exerce son pouvoir.

Ma tête jointe aux piés ne laisse point de trace;

Mais l'oreille & le nez la font appercevoir.

A U T R E.

LA corde au col dans un collier concave,
 Mon tout habite le grenier.
 Ma dernière moitié se repose à la cave,
 Tandis que son voisin monte seul au premier.
 Jointe à mon chef elle offre un fort plat person-
 nage.

Quant à l'autre moitié c'est un antropophage.
 Tranchez son nouveau chef si je vous disois où,
 Je vous en dirois trop, j'en dis encor beaucoup :
 Lecteur, nouveau mystère.
 Mon tout rendu boîteux,
 Si vous le laissez faire,
 Va pondre sur ses œufs.

A U T R E.

TANT que j'existe je dévore
 Et je finis par être dévoré.
 Mon buste plaît beaucoup au buveur altéré.
 Tranchez ma queue, aux morts j'insulte encore
 Leur cadavre sanglant est par moi déchiré ;
 Sans mon chef un prélat est par moi décoré.
 Otez moi tête & queue, un pilote m'abhorre.

A mon aspect s'il n'est pas préparé.
Encore un pied de moins on m'invoque, on m'honore

Dans la rue à Paris dite Saint Honoré.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Traité du Bonheur public, par M. Louis-Antoine Muratori, bibliothécaire du Duc de modène, traduit de l'italien sur l'édition de Lucques, 1749; avec sa vie & le catalogue de ses ouvrages: par M. Jean-François Soli Muratori, son neveu: le tout extrait & traduit aussi de l'italien sur l'édition de Venise, 1756; par L. P. D. L. B. 2 vol. in-12. A Paris, chez Costard, rue St Jean-de-Beauvais.

CE Traité est précédé de la vie de l'auteur, bien connu dans la république des lettres par de nombreux écrits sur l'antiquité, l'histoire & la littérature; & principalement par des annales d'Italie. On pourra être étonné en parcourant le catalogue des ouvrages de ce savant imprimé à la suite de sa vie, qu'un seul homme ait

64 MERCURE DE FRANCE.

pu fournir à un travail aussi long & aussi pénible & que cet homme ait passé une vieillesse saine & robuste jusqu'à l'âge de 77 ans, malgré la foiblesse de son tempérament. Muratori s'étoit fait un régime qu'il observa tout le tems de sa vie. L'étude d'ailleurs quand on y prend goût est le meilleur remède contre l'ennui, & ce remède ne peut que contribuer à prolonger la vie. Muratori, quoiqu'adonné aux lettres, ne négligea cependant jamais les devoirs de son état. Appelé aux ministères des autels & nommé curé de Ste Marie de la Pomposa de Madene, il s'acquitta des pénibles fonctions de pasteur avec une ardeur infatigable. Son amour pour les pauvres, son attention à consoler les malheureux, son zèle à rétablir par tout la paix le rendoient bien digne de nous donner un traité sur le bonheur public. Mais Muratori plus érudit que philosophe, plus versé dans les sciences ecclésiastiques que dans la connoissance des matières économiques s'occupe moins à discuter les vrais principes de bonheur public qu'à exposer les maximes de morale évangélique. Il exhorte les Souverains à faire le bonheur de leurs sujets, mais il ne leur démontre point suffisam-

ment que le leur propre y est attaché ; il ne fait point assez connoître les relations politiques entre le prince & les sujets. Il dira à ses lecteurs que le premier principe de justice est de ne point faire à autrui ce qu'ils ne voudroient pas qu'on leur fît. Mais il ne leur prouve point par des calculs faciles à faire & par des raisonnemens puisés dans la constitution même de la société que le mal qu'ils feroient à autrui ils le feroient à eux-mêmes. Le grand point de tout écrivain politique qui veut porter ses concitoyens à la pratique des devoirs sociales, & assurer le bonheur de la société, est de ne jamais séparer l'homme de lui-même, de lui faire voir au contraire que ses intérêts particuliers loin d'être opposés à ceux de tous, il ne peut trouver son bien-être que dans celui de la société dont il est membre. Mais si Muratori, dans son traité ne pose point la vraie base du bonheur, on sera sans doute satisfait des instructions & des exemples de vertu & de bienfaisance qu'il y a répandus. Il seroit à souhaiter que tous les princes eussent toujours présente la réponse que l'auteur rapporte d'Alphonse, Roi d'Espagne, à un ministre qui lui conseilloit dans une guer-

re ruineuse , d'imposer de nouvelles contributions : « Les larmes de mon peuple , » repliqua ce bon prince , me font plus » de peur que les forces de mes enne-
 mis. »

Les Stratagèmes ou ruses de guerre recueillis par Frontin, traduits en françois par un ancien Officier , avec le texte latin à côté : On y a joint des recherches sur la personne & les ouvrages de Frontin , vol. *in 8°*. petit format ; prix , 4 liv. A Paris , chez Fr. Amb. Didot l'aîné , libraire & imprimeur , rue Pavée près du quai des Augustins.

Frontin , élevé dans la profession des armes & nommé par Vespasien au gouvernement d'Angleterre , eut souvent occasion de se convaincre de la nécessité pour un général, de savoir mettre en œuvre les stratagèmes & les ruses militaires, lorsqu'à la tête d'une petite armée il veut combattre des troupes nombreuses, aguerries & favorisées par la position des lieux. Mais l'art des ruses n'est point un art qui s'apprenne par la pratique ou par la routine ; il faut beaucoup lire , beaucoup étudier ; aussi trouve - t-on peu de généraux assez habiles dans cette matière pour

en faire un usage fréquent. On en a vu même plusieurs qui, sans manquer d'intelligence, se sont laissés surprendre par des stratagèmes pratiqués plusieurs fois. Les militaires ne peuvent donc se dispenser de lire & d'étudier ce que Frontin a rassemblé sur ce sujet. Son recueil qu'il appelle avec raison un conseil d'exemples est en même tems instructif & curieux, mais comme le texte de cet historien ne nous est point parvenu dans toute sa pureté, qu'il a été souvent corrompu par le mauvais goût ou l'ignorance des copistes; on ne peut que bien accueillir une traduction exacte & fidèle qui en facilite l'intelligence. Cette traduction est précédée de très-bonnes recherches sur la personne & les ouvrages de Frontin, & même sur la littérature ancienne.

Mémoires de Louis de Nogaret, Cardinal de la Valette, général des armées du Roi en Allemagne, en Lorraine, en Flandre & en Italie; ouvrage nécessaire à l'intelligence de l'histoire de Louis XIII, & très-utile à la Noblesse; années 1635, 1636, 1637. A Paris, de l'imprimerie de Ph. D. Pierres, rue St Jacques, 2 vol. in. 12.

Le manuscrit original de ces mémoires rédigés par Jacques Talon, secrétaire du Cardinal, est conservé dans la bibliothèque de M. le marquis de Basseta. Ces mémoires méritoient d'autant plus d'être publiés qu'ils donnent des détails intéressans de sièges, de marches d'armées, de campemens, &c. détails que les historiens exposent ordinairement avec très-peu d'exactitude faute d'instructions. Le rédacteur de cette espèce de journal rapporte des faits dont il a été lui-même témoin, & il les rapporte avec une sorte de simplicité qui gagne la confiance du lecteur. Il loue le désintéressement du Cardinal de la Valette ; l'attention de ce général à restreindre autant qu'il étoit en lui les droits cruels de la guerre, à maintenir le bon ordre parmi les troupes, à leur faire religieusement observer les conventions tacites dont l'intérêt des deux parties exige également l'observation. Ce fut le maintien de ces règles de modération, d'honneur, de générosité qui fit donner à son armée en Italie le nom de *Sainte*. Mais ce qui couronne l'éloge de ce Cardinal est de s'être toujours montré attentif à répondre à la confiance que son Prince lui avoit donnée. Ces mémoires

sont dédiés à Mgr le Duc de la Vrilliere ,
Comte de St Florentin , &c. ministre &
secrétaire d'état , chancelier de la feu
Reine , commandeur des Ordres du Roi ,
&c. &c.

Traité du droit de Domaine de Propriété,
par l'auteur du *Traité des Obligations.*
A Paris chez Debure père , quai des
Augustins ; à Orléans , chez la Veuve
Rouzeau-Montaut ; vol. in-12. prix ,
3 liv. relié.

Ce traité est divisé en deux parties. On
voit dans la première ce que c'est que le
droit de Domaine de Propriété ; en quoi
il consiste ; quelles sont les différentes
manières de l'acquérir & de le perdre.
L'auteur traite dans la seconde, des actions
qui naissent du droit de propriété. Il y
joindra un traité de la possession qui est
actuellement sous presse.

On distribue chez les mêmes libraires &
du même auteur un *Commentaire sur l'Or-*
donnance des Eaux & Forêts du mois d'Août
1669 , vol. in 12. ; prix , 3 liv. relié.

Histoire naturelle de l'air & des météores ,
par M. l'Abbé Richard , tomes VII,
VIII , IX & X in-12. ; prix , 10 liv.

70 MERCURE DE FRANCE.

brochés en carton, & 12 liv. reliés. A Paris, chez Saillant & Nyon, libraires, rue St Jean-de-Beauvais.

Les premiers volumes de cette histoire naturelle, publiés en 1769, ont été d'autant plus accueillis que l'auteur fait l'emploi le plus heureux des découvertes de la physique moderne pour donner à ses lecteurs des notions distinctes de ce qui se passe sous leurs yeux & des phénomènes qui peuvent intéresser leur santé, leur vie même ou du moins leur curiosité. Les matières contenues dans ces derniers volumes sont traitées, ainsi que dans les premiers, sous la forme de discours. Il est question dans le VII^e volume de la neige, de la grêle & des météores emphatiques; dans le tome suivant, du tonnerre, des éclairs & de la foudre, & de quelques phénomènes qui y sont relatifs. On peut croire d'après les faits que rapporte notre Naturaliste, que ceux qui meurent frappés de la foudre périssent ordinairement de suffocation, & par la cessation subite des fonctions vitales. C'est ce qui fut observé à Altorf en 1681 à l'égard d'un homme foudroyé, sur le corps duquel il ne parut, après sa mort, qu'une petite ligne noire sur le sternum;

la flamme lui avoit légèrement crépé les cheveux des tempes. Cette opinion sur la cause de ce genre de mort, ne paroîtra point sans fondement, si on ajoute foi à ce que rapporte Cardan, de huit moissonneurs de l'isle de Lemnos, qui tandis qu'ils prenoient leur repas sous un chêne, furent tués d'un coup de tonnerre. Ils furent trouvés après leur mort chacun dans l'attitude où ils étoient avant que d'être foudroyés. Il est très-vraisemblable que ceux qui meurent ainsi sans blessures apparentes & sans être déformés, sont étouffés tout d'un coup par la vapeur du phlogistique dont ils sont environnés, & éprouvent au moment même où elle s'enflamme, une commotion si forte, qu'elle arrête tout mouvement. L'auteur rapporte à ce sujet un fait très-récent du mois d'Août 1769. Le Prince Royal de Suède, allant dans une voiture ouverte, de sa maison de Calsberg à celle d'Ekolmsfund, fut surpris d'un violent orage, accompagné du tonnerre. Une foudre, sans doute légère, passa entre lui & deux de ses chambellans qui étoient sur le devant de la voiture, & tomba à terre à peu de distance d'eux. Le Prince ressentit une commotion très-violente, & fut

sur le point d'être suffoqué ; mais comme les chevaux ne s'arrêtèrent point , & que bientôt il se trouva dans un air différemment modifié , il reprit son état naturel ; cet accident n'eut point de suites facheuses. Mais si la foudre l'eût environné de son atmosphère , s'il eût été dans un air moins pur & moins vif que celui que l'on respire presque toujours en Suède , tout mouvement auroit pu être intercepté subitement , & le Prince en être la victime. On en jugera par cette observation de l'auteur , observation dont il garantit la vérité. Il a vu un homme qui , dans la force de son âge , fut frappé de la foudre. L'étincelle fulminante , ou la colonne de matière embrasée , fit son premier effort sur l'agraffe d'argent qui attachoit son col & quelle fondit en partie ; elle courut ensuite le long de son dos , elle se partagea en deux branches qui glissèrent le long des cuisses & s'arrêtèrent aux boucles de jarretières qu'elles noircirent ; de-là elles passèrent jusqu'aux talons & firent un petit trou aux bas & aux chaufsons. La foudre n'avoit certainement point pénétré dans l'intérieur du corps , elle n'avoit enflammé ni la chemise ni les habits de cet homme , cependant il resta sans connoissance ,

fance, sans mouvement, sans respiration, sans pouls avec toutes les apparences de la mort. La Dame chez laquelle il étoit, à côté de laquelle il avoit été frappé, revenue de sa première surprise, ne pouvant se persuader qu'il fut mort, le fit deshabiller sur le champ & mettre dans un lit bien chaud, où on le frotta de liqueurs spiritueuses pendant deux ou trois heures, avant que l'on pût en espérer aucun succès. Enfin la chaleur se rétablit peu à-peu dans les parties extérieures, le mouvement & la connoissance revinrent, & ce même homme a vécu plusieurs années après cet accident. Ainsi il dût sa conversation à la tendresse d'une femme courageuse, qui ne voyant aucun signe apparent de mort sur un homme qu'elle aimoit, fut assez heureuse pour le rappeler à la vie, par des précautions que tout autre auroit cru inutiles. Il est vrai que cet accident fit sur lui un changement total : la commotion fut si forte qu'elle causa le plus grand dérangement dans son organisation. Avant cet accident c'étoit un homme aimable, plein de connoissances & de talens, dont toutes les traces furent totalement anéanties pour le reste de sa vie. Si on réussissoit à lui en renou-

74 MERCURE DE FRANCE.

veller quelques idées, il sembloit se les rappeler comme de choses dont on a un souvenir confus & qui se sont passées depuis long-tems. A peine fut-il capable dans la suite des affaires les plus communes, son état habituel paroissoit être celui de la rêverie, avec un air pensif & étonné. Il n'avoit conservé de son premier caractère que beaucoup de douceur & une habitude de politesse qui ne le quitta jamais.

Les autres observations de notre Naturaliste sont également intéressantes. Il traite dans le tome IX des différens météores ignés, des phosphores naturels & de la nature & des qualités du feu, & dans le tome X & dernier, de l'aurore boréale. Cet ouvrage sera d'autant plus accueilli que l'auteur y a répandu les connoissances les plus variées, & a sçu habilement ajouter ses propres observations à celles des Naturalistes & des Physiciens qui l'ont précédé. Il a levé un coin du voile qui nous couvre beaucoup d'effets naturels regardés souvent comme merveilleux; ou le signe de quelques fâcheuses catastrophes, parce qu'on a coutume de les examiner sans attention ou sans connoissances préliminaires & souvent

à la fausse lueur de la prévention, de l'ignorance ou de la superstition.

Histoire de l'avènement de la Maison de Bourbon au Trône d'Espagne, dédiée au Roi, par M. Targe; 6 vol. in-12. A Paris, chez Saillant & Nyon, rue St Jean de Beauvais; la V^e Desaint, rue du Foën St Jacques.

L'avènement de la Maison de Bourbon au Trône d'Espagne étant l'époque la plus intéressante de l'histoire de l'Europe, méritoit d'être consacré à la postérité dans un ouvrage particulier. M. Targe a fait précéder le récit historique de cet avènement par un tableau de l'Europe en l'année 1696, tems où furent entamées les négociations qui se terminèrent par la paix de Riswick. L'historien s'est permis très-peu de réflexions; il a pensé avec raison que le simple récit des faits suffisoit pour le lecteur qui profiteroit peu de celles qui lui seroient présentées, s'il n'étoit pas assez éclairé pour les faire lui-même. On louera sur-tout l'exactitude & la sagesse avec laquelle cette histoire est écrite. Elle va jusqu'en l'année 1715. Louis XIV eut la satisfaction de voir.

76 MERCURE DE FRANCE.

son auguste Petit - fils paisible possesseur de la monarchie où il avoit été appelé par le droit de sa naissance , par les loix du royaume & par le testament de Charles II : mais qu'il avoit été obligé de conquérir , au moins en grande partie , par les secours de la France. La mort empêcha Louis de jouir long-tems de cette satisfaction. L'historien ne s'est point étendu sur l'éloge de ce Prince , à qui tous les traits de l'envie n'ont pu ravir le titre de Louis le Grand. Il le mérita moins en réculant les bornes des états que lui avoient laissés ses ancêtres , qu'en se faisant admirer par les vertus qui forment les Monarques. Son zèle pour la religion , ajoute l'historien , sa tendresse pour sa famille , son amour pour ses sujets , sa magnificence & la protection qu'il accorda aux sciences & aux arts , le distinguèrent entre tous les Princes de son siècle. Les Puissances Etrangères , jalouses de tant de gloire , formèrent souvent des ligues contre lui , & le forcèrent à prendre les armes pour réprimer leur orgueil ; mais il rendit toujours la paix à l'Europe aussi-tôt qu'il put le faire avec honneur. Le nouveau Roi d'Espagne Philippe V sentit vivement la perte qu'il faisoit à la

mort de son ayeul : elle fut suivie d'événemens importans pour la Maison de Bourbon, & en particulier pour la branche qui règne sur l'Espagne, & qui a depuis étendu ses rameaux sur la plus belle partie de l'Italie. Ces événemens seront décrits dans les volumes suivans, si le Public continue d'accorder à l'historien la faveur qu'il s'est efforcé de mériter par ses soins à compulser les écrits & les mémoires nationaux, ou étrangers relatifs à son objet, par son respect pour les Noms illustres, & en même tems par son exactitude à ne rien déguiser de ce qui peut éclairer la postérité sur les fautes des ministres & des généraux, par sa prudence à écarter les nuages que l'envie ou l'intrigue s'est efforcée de répandre sur plusieurs négociations ou quelques faits particuliers, enfin par la noblesse du style & la pureté de la diction.

L'Agenda ou Manuel des gens d'affaires, ouvrage fort intéressant & très-utile au Public, à tous les marchands, commerçans, banquiers, négocians, praticiens, & généralement aux personnes de tous états, auquel on a joint, 1°. différens tarifs très-nécessaires au com-

78 MERCURE DE FRANCE.

merce & à la vie, 2°. Des explications particulières des divers commerces des principales villes de l'Europe, France & Allemagne, avec la distance d'un endroit à un autre, présentée sur trois tableaux géographiques; 3°. Un état des foires & marchés de l'Europe, par ordre alphabétique, avec les routes désignées pour y aller & leur distance de Paris. A Paris, chez Phil. Denis Langlois, libraire, rue du petit Pont près la  St Severin; vol. in-8°. petit format; prix, 3 liv. 10 s. broché, & 4 l. 10 s. relié.

Utilité, besoin, économie l'auteur paroît avoir tout consulté pour remplir le titre de son ouvrage. Ce repertoire est d'ailleurs imprimé avec soin & sous un format très-commode.

Essai de Cristallographie ou Description des figures géométriques, propres à différens corps du règne minéral, connus vulgairement sous le nom de *cristaux*, avec figures & développemens; par M. de Romé de Lisle, de l'académie électorale des sciences utiles de Mayence; vol. in 8°. avec des planches. A Paris, chez Didot le jeune, li-

braire, quai des Augustins, près le pont St Michel; Knapen & de la Guette, libraires - imprimeurs, en face du pont St Michel.

Différens Naturalistes ont remarqué plusieurs fois les formes régulières & constantes que les corps désignés sous le nom de *cristaux* prennent naturellement. Mais M. Romé de Lille est le premier qui ait tenté de nous présenter l'ensemble de ces différentes formes. Son essai est divisé en quatre parties. Il est question dans la première des cristaux salins; la seconde traite des cristaux pierreux; la troisième, des cristaux pyriteux, & la quatrième des cristaux métalliques. L'auteur fait très bien sentir dans un discours préliminaire l'analogie qui se trouve entre les cristaux, même à ne les considérer que par leurs formes extérieures. Cette analogie paroîtra encore plus frappante lorsqu'on jettera les yeux sur le *Tableau cristallographique* dressé par l'auteur & distribué en dix colonnes. Ce tableau nous rappellera cette pensée d'Encelius: *Natura geometriam exercet sub terræ visceribus mirabili officio.*

DE RE METALL. LIB. I.

D iv

80 MERCURE DE FRANCE.

Cet essai de cristallographie a beaucoup de clarté, de méthode & de précision. Il est enrichi d'une table alphabétique des principaux auteurs qui ont écrit sur les cristaux ou qui sont cités dans l'ouvrage à l'occasion des cristaux,

Du Luxe, de sa nature, de sa vraie cause & de ses effets. Brochure in 8°. ; prix, 12 sols. A Londres; on en trouve des exemplaires à Paris, chez Lacombe, libraire, rue Christine; 1772.

Cet écrit est d'un sage qui a beaucoup réfléchi sur les causes & les effets du Luxe, & qui paroît avoir démasqué ce fléau destructeur des grands Empires; mais c'est le mémoire même précis & serré, qu'il faut consulter & dont on ne peut donner ici qu'une foible idée.

Le Luxe doit son origine à l'argent (j'entends l'or en même tems;) il lui doit ses progrès & ses excès. Que l'on réfléchisse à ce que le Luxe a de plus dispendieux, je maintiens que sans l'argent il ne pourroit pas être aussi excessif: sans lui verrions-nous tant de Célibataires suspects dans l'un & l'autre sexe, & qui dépensent avec autant de profusion? Le jeu seroit-il aussi monstrueux? De simples

particuliers sans biens - fonds , feroient-ils auffi magnifiques dans leurs vêtemens , leur ameublement & l'état de leur maison ? Rien de fi dangereux qu'un genre de richesse fi facile à répandre par le prodigue , à renfermer par l'avare , à accumuler par l'usurier , à usurper par la force , par l'adresse , par un coupable savoir faire ? cette richesse est la pâture de beaucoup de vices , dont sans elle on auroit à peine l'idée ; & cette richesse est l'argent ; il fait le malheur du plus grand nombre à qui trop souvent on en demande , quand il n'en a pas ; ceux qui en ont peu font dévorés de la soif d'en avoir davantage ; il donne une satiété , pour ainsi dire , stupide sur toute espèce de jouissance , par l'abus qu'on en fait toujours , à celui qui en possède hors de mesure ; le mortel le plus heureux est celui qui n'en connoît ni l'usage , ni le besoin , ou qui , en le possédant , vivra modérément : quelle est votre idole ? un tyran quand il vous abandonne , un corrupteur quand vous le tenez.

Le titre de signe représentatif des richesses réelles est sans doute le plus grand mérite de l'argent ; au moins en cela est-il de ressource par la facilité qu'il apporte dans les échanges ; qu'il brille sur nos vê-

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

temens ou dans nos bijoux, ce n'est pas une chose si merveilleuse; qu'il remplace même d'autres métaux inférieurs, dans l'usage que nous en faisons; nous ne lui en faisons gré que parce qu'il est plus rare, car il ne nous servira pas mieux; mais qu'il soit devenu indispensable pour se procurer tous les objets de nécessité, d'utilité, d'agrémens, voilà le point intéressant; c'est sous ce coup d'œil qu'il vaut la peine d'être considéré, afin de s'assurer de la situation de chaque Nation, relativement à l'argent & par rapport à lui.

On se persuadera facilement que l'Espagne & le Portugal sont les propriétaires mal aisés de l'argent.

Mais où se répand cette masse d'argent apportée chaque année par les galions si désirés? Une portion s'engloutit dans l'Inde en échange des denrées & marchandises qu'il plaît au luxe de faire venir du bout du monde; une autre portion circule un instant dans la France, qui ne la reçoit que pour la reverser en grande partie pour paiement d'intérêts & de profits dans des pays où l'amour du gain & l'économie sont les dieux tutélaires; il en est de même, à peu de chose près, en Angleterre qu'en France; ainsi la Hollande, la Suisse, Gê-

nes, Venise, sont devenues une seconde patrie pour l'argent, & il s'y concentre si bien, qu'il en coûte, pour ainsi dire, autant de peines & de sueurs pour en tirer des parcelles, qu'il en a coûté originairement pour l'arracher des entrailles de la terre.

Qu'on demande à l'Angleterre à quel point elle pousse le travail & les efforts pour se soutenir dans la prépondérance qu'elle s'est attribuée ! Elle conviendra, si elle est de bonne foi, que malgré la force de sa bonne constitution, elle s'aperçoit sensiblement que sa vigueur diminue, qu'elle s'épuise par la multiplicité des engagements qu'elle contracte, & qu'elle ne voit pas jour à s'en délivrer sans retour ; elle cherche à repousser la détresse qui la menace par les avantages du commerce.

La France a sans contredit un avantage sur l'Angleterre ; celle ci est à son dernier période, quant au solide, & l'autre peut doubler ses richesses dans ce genre, si une fois elle veut s'y livrer ; mais ne faudroit-il pas préalablement un remède, qui, tout au moins, amortît les maux qui la travaillent depuis nombre d'années, & lui ôtent les forces & le courage dont

84 MERCURE DE FRANCE.

elle auroit besoin pour rentrer avec succès dans la possession des richesses réelles?

L'argent fut sans doute une facilité pour le gouvernement & pour le contribuable, quand il remplaça l'impôt en nature; mais cette facilité a tourné tout-à-fait contre l'un & contre l'autre par celle qu'elle a donné au goût de la dépense, à la cupidité, à l'usure, & par contre coup à l'augmentation de l'impôt.

Que n'est-il possible d'en revenir à l'impôt en nature? mais il est des positions où la prudence n'admet pas même l'assurance d'un grand bien, quand, pour l'établir, il faudroit faire des changemens capables d'ébranler la machine, & malheureusement nous sommes dans ce genre de position. Je suis si convaincu de l'avantage prompt que retireroit la France d'un régime qui, en la mettant à portée de satisfaire à tous ses engagements, la délivreroit du joug assommant de l'argent, que pour le trouver ce régime, je donnerois ma vie; je laisserois le maître le plus digne de l'être dans la plus grande satisfaction de rendre heureux tous ses sujets.

L'auteur laisse entrevoir qu'il a trouvé un moyen qui ne seroit ni tortionnaire, ni systématique, & si simple que nous ne

jouerions que le rôle de ce payfan qui, témoin de l'élevaton d'un obélisque à Rome, sans s'alarmer en vain avec les gens de l'art sur la rupture menaçante des ordres, crioit de toutes ses forces : *mouillez, mouillez donc*. Il n'y auroit plus de pauvres, il n'y auroit plus de riches péculieux, parce que l'aisance seroit universelle.

Le Philosophe sérieux, histoire comique.

A Londres; & se trouve à Paris, chez Lacombe, libraire, rue Christine; brochure, 24 f.

Ce roman est écrit avec beaucoup d'agrément, de gaîté & d'esprit. On y trouve une censure très fine, en même tems fort plaisante, des ridicules, des mœurs, du néologisme & du persiflage à la mode.

Phlegmaton est un philosophe froid par tempérament, cependant amoureux, homme de lettres, ayant tous les talens utiles & agréables, d'ailleurs très-opulent. La nature qui se joue avec les contrastes lui donna une maîtresse dont voici le portrait. Un front riant, des yeux pétillans du feu de la gaîté, la rose des plus belles lèvres voluptueusement épanouie par la charmante convulsion du rire, un menton

fin , des joues animées du beau fard de la nature , le menton & les joues embellies de ces rians petits trous où se nichent les amours ; en un mot , l'assemblage complet des graces , vous voyez *Semillantine*. Son esprit , ses talens étoient à l'unisson & formoient un concert parfait ; aussi Phlegmaton en étoit-il fou , mais sa physionomie n'en disoit mot. Pourtant pour plaire à *Semillantine* il falloit que cette physionomie parlât. — A propos , Monsieur le philosophe , je veux absolument votre portrait , entendez - vous ? Songez bien que ce n'est pas la phisolophie en peinture que je vous demande.

Phlegmaton fait faire son portrait , mais sous les traits de la jeunesse & de la gaîté ; il le donne à *Semillantine* qui lui dit : « je ne connois rien de plus galant que vous , ce portrait - là est charmant ; couronnez l'œuvre ; remportez - le , Comte ; faites - en promptement tirer une copie exacte , vous me rapporterez l'original , & pour exprimer tout l'excès de ma reconnoissance , j'exige , entendez - vous bien , cher Comte , que placé devant une glace , ce portrait à la main vous vous fassiez une étude de ressemblance... enfin vous me plairez par dessus tout lorsqu'à

force d'effais, de travaux, vous serez parvenu à ressembler à votre portrait : avec le désir de plaire, il ne faut désespérer de rien ; bon courage, je répondrois presque du succès.

Le Philosophe amoureux environné de glaces, le portrait d'une main, la tête penchée sur l'autre, le coude appuyé sur un bureau, fait tout ce qu'il peut pour rire & désespérant d'y jamais parvenir, lance avec fureur la peinture contre la glace, brise l'une & l'autre, en s'écriant : hélas ! si l'on ne peut plaire qu'à ce prix, c'en est fait. . . Je renonce aux femmes pour la vie. Certain Marquis, plein de faillies, pétulant, fol à l'excès, entre subitement sans s'être fait annoncer, & surprend le Comte dont il va conter l'aventure à Semillantine. La Baronne est inquiète de ne plus voir reparoître son Philosophe ; elle le retrouve chez un ami, entre en explication avec lui ; mais cet amant à honte de sa passion, & pour s'en distraire il passe en Angleterre. Un Milord le mène souper à *la taverne*. Il l'introduit ensuite chez les Miss Bimore, deux sœurs fort aimables & très-riches. Milord étoit le mari de l'aînée. Phlegmaton devint l'amant de *Jenni* la cadette.

88 MERCURE DE FRANCE.

Tandis qu'il est avec elle, on annonce *CACHINNOUS* ; *Pardon, Messieurs, dit Jenni Bimore, c'est mon maître à rire, ne prenez pas garde.* M. Cachinnous étoit un grand individu transparent de maigre. Ses joues concaves ne réfléchissoient point le rire sardonique que dardent des yeux d'aigle. Son austère décharnement figuroit la gravité espagnole du Héros de la Manche. Quel maître pour enseigner les graces du rire ! Il avoit parcouru toute la France à dessein de se perfectionner dans ce comique talent. Son espoir étoit d'en tirer une fortune immense chez ses concitoyens. . . Ce nouveau genre d'agrément fut annoncé dans le *Magasin de Londres* : chez un peuple qui n'est pas plaisant, jamais on n'eût présumé le haut succès de cette comique extravagance. Le Comte étoit extrêmement curieux de voir comment on s'y prenoit pour faire rire quelqu'un & surtout méthodiquement : la chose lui parut d'une nouveauté exquise. Miledi & le maître se pelotèrent comme deux statues vis-à-vis une grande glace. — Allons, Miledi, commençons par *le rire des petites maîtresses*, regardez moi avec attention, faites tout de même ; allongez bien

le col en avant... retirez la gorge entre les deux épaules , & vite partez du gosier & de toute la tête en éclatant bien fort... *Ahah... ahah..* & sur tout les huit derniers *ahah* très-précipités... A merveille. Quand on rit comme cela , c'est ce que l'on appelle à gorge déployée , on a de l'esprit comme un ange , & cela se communique électriquement à tout un cercle ; il n'est point du tout nécessaire d'avoir de la joie pour pratiquer ces sortes d'éclats.. Le maître lui enseigne ensuite le *rire de projection*, le *rire de l'ingénue* , le *rire naturel*.

Phlegmaton avoit quitté en France une maîtresse adorable , gaie , enjouée & folâtte pour s'attacher en Angleterre au char d'une beauté muette , profonde & taciturnement réfléchie ; & ce qu'il y a de singulier , c'est qu'il s'est engagé de donner des leçons de gaité , lui que la gaité vient d'expatriër. Phlegmaton triomphe de la taciturnité de Milëdi ; les deux sœurs & les deux amans viennent à Paris ? ils y prennent un grand train de maison ; il sont de toutes les fêtes ; Phlegmaton ivre d'amour & de plaisir , paroît dans les spectacles & dans les cercles , & y soutient le titre & le ton de Milord. Cependant le pétulent Marquis le reconnoît

90 MERCURE DE FRANCE.

malgré son travestissement étranger. Il court encore faire part de l'aventure à Semillantine. Elle reprend son amour pour le Philosophe; elle envoie à sa découverte; Flore lui porte une lettre de sa maîtresse. Phlegmaton vole chez Semillantine. Jenni Bimore inquiète de cette sortie subite, va dans le cabinet du Philosophe & trouve la fatale lettre de sa rivale. Pressentant tout ce qu'elle avoit à craindre, elle s'abandonne à son désespoir. Elle écrit à son amant infidèle; elle se fait conduire à St Cloud & se précipite dans la Seine; on la retire de l'eau; on la reconduit à son hôtel. Cependant le Philosophe & Semillantine font leur raccommodement. L'Anglois & les deux sœurs retournent à Londres, après avoir exprimé en termes très-énergiques leur dépit & leur mépris contre le François qui les abandonnoit. Aprésent que nous devons être plus tranquilles, dit Semillantine, j'exige, mon cher Comte, que vous me détailliez vos petites caravanes angloises; je me sens le courage de les écouter de sang froid & même d'y prendre plaisir; car je suis en vérité bien curieuse de savoir par quel inconcevable phénomène la gaieté a pris naissance dans votre ame;

rien ne me paroît si piquant. Des Anglois qui prennent la *consomption* à Paris, un François qui s'en va guérir à Londres, c'est en vérité quelque chose de merveilleux. Le Comte fit le fidèle recit de son voyage & de ses amours. Il unit sa destinée à celle de Sémillante ; & l'histoire ajoute qu'ils continuèrent à s'aimer.

Voyages de Richard Pockocke, membre de la société royale & de celle des antiquités de Londres, &c. en Orient, dans l'Egyte, l'Arabie, la Palestine, la Syrie, la Grèce, la Thrace, &c. contenant une description exacte de l'Orient & de plusieurs autres contrées : comme la France, l'Italie, l'Allemagne, la Pologne, la Hongrie, &c. & des observations intéressantes sur les mœurs, la religion, les loix, le gouvernement, les arts, les sciences, le commerce, la géographie & l'histoire naturelle & civile de chaque pays, & généralement sur toutes les curiosités de la nature & de l'art qui s'y trouvent : traduits de l'anglois sur la seconde édition ; par une société de gens de lettres ; 9 vol, in 12. A Paris, chez J. P. Costard, libraire, rue St Jean-de Beauvais.

Nous pensons que l'on distinguera ces mémoires de ceux donnés par des voyageurs plus curieux de surprendre l'admiration du lecteur que de l'éclairer. Pockocke qui joignoit à une vaste érudition le désir le plus ardent d'acquérir de nouvelles connoissances, n'a inséré dans ses mémoires que ce qu'il a pu voir, observer ou apprendre par lui-même; bien différent en cela de la plupart des voyageurs qui croiroient que leur relation seroit incomplète s'ils n'y ajoutoient les fables que leurs prédécesseurs ont débitées. Il faut avouer que le goût du merveilleux est un peu éteint parmi nous, & qu'un voyageur réussiroit mal aujourd'hui à nous débiter le roman de ses aventures. Les voyages de Pockocke offrent des détails topographiques, & des descriptions d'anciens monumens qui pourront nous rappeler plusieurs passages d'anciens auteurs ou contribuer à les éclaircir. Ce voyageur se livre très peu à des conjectures, il se contente de rapporter les faits. La sorte d'indifférence philosophique avec laquelle il parle des mœurs, des usages, des coutumes & des cérémonies religieuses des différentes Nations qu'il parcourt, doit d'ailleurs lui mériter la confiance du

lecteur. S'il s'est trompé, comme il est arrivé quelquefois, sur-tout dans des objets de physique, de chymie ou d'histoire naturelle, ses observations cependant ne seront point absolument indifférentes à ceux qui cultivent ces sciences.

Les mémoires de notre voyageur contiennent beaucoup d'instructions sur l'Égypte. Un Européen regarde ordinairement les esclaves chez les Turcs comme des malheureux, sujets aux caprices d'un maître qui ne leur laisse que le travail après le travail. Mais si on jette les yeux sur ces voyages on se convaincra que la condition de ces infortunés est souvent plus douce que celle de nos journaliers, sur-tout lorsque ces esclaves ont été élevés dans la maison du maître & qu'ils ont renoncé au Christianisme. Chaque maison en Égypte a un instituteur gagé pour les instruire. On leur apprend à lire, à écrire, à faire leurs exercices, &c. & les maîtres pourvoient ordinairement à leurs établissemens. Ils leur achètent des terres, les marient & les gardent chez eux, ou s'ils en sont mécontents & qu'ils les congédient, ils leur laissent leurs revenus. Ils les placent dans les corps des Janissaires. Lorsqu'un esclave vient à s'éle-

ver il est surnommé fils de son patron. Il est rare que la prospérité porte ces esclaves à s'oublier ; s'ils rencontrent leurs patrons dans les rues, ils mettent pied à terre & vont leur baiser la main ou la veste. Aussi les Turcs n'ont rien de plus à cœur que de faire le bonheur de leurs esclaves. Notre voyageur rapporte à ce sujet la réponse que fit un Bey à un autre Seigneur auquel il étoit allé rendre visite. Ce dernier faisoit alors bâtir une maison superbe, quoiqu'il en eût déjà deux ou trois. Le premier au contraire étoit très-mal logé, & n'avoit jamais travaillé qu'à l'avancement de ses domestiques. Il avoit alors cinq ou six de ses esclaves tous beys comme lui, ou chefs des Janissaires & des Spahis. Leur conversation étant tombée sur les bâtimens, son ami lui demanda, pourquoi étant très riche & très-mal logé, il n'élevoit point quelques palais? « J'ai beaucoup bâti, répondit ce » Bey, & les bâtimens auxquels j'ai tra- » vaillé, me font plus d'honneur que ne » vous en feront jamais les vôtres; aussi » ne sont-ils point sujets aux injures du » tems; ce sont, ajouta-t-il, tels & tels » qu'il lui nomma. Voilà quels sont les » édifices à l'élévation desquels j'ai tra-

» vaillé toute ma vie. Je les ai tirés de
 » l'esclavage, & ils sont aujourd'hui les
 » plus grands seigneurs de l'Égypte.
 » Avouez que mes bâtimens sont bien
 » plus dignes que les vôtres de l'ambition
 » d'un honnête homme..»

Ces mémoires ou cette espèce de journal intéresse plus par le fond d'instructions qu'il contient que par le style. On n'exigera pas sans doute qu'un écrivain qui a passé la plus grande partie de sa vie à examiner les vestiges des anciens monumens & qui a presque toujours vécu au milieu de Nations dont la langue lui étoit étrangère ait mis plus de précision dans ses descriptions, plus d'élégance & de correction dans sa diction.

La traduction de ces voyages est de M. Eidous, connu par plusieurs traductions & qui a réclamé celle-ci par une lettre insérée dans l'*Avant Coureur* de cette année N^o. 6.

Il ne paroît encore que les six premiers volumes de cet ouvrage. La condition de l'acquisition actuelle est simplement de payer 22 liv. 10 s. en recevant ces six volumes en feuilles; au moyen de quoi l'on recevra *gratis* les trois derniers volumes qui sont sous presse.

Nouveau Dictionnaire universel & raisonné de médecine, de chirurgie, & de l'art vétérinaire; contenant des connoissances étendues sur toutes ces parties, & particulièrement des détails exacts & précis sur les plantes usuelles, avec le traitement des maladies des bestiaux; ouvrage utile à toutes les classes des citoyens, sur-tout aux habitans de la campagne & mis à leur portée par une société de médecins; 6 vol. in-8°. petit format. A Paris, chez la V. Duchesne, libraire, rue St Jacques, au Temple du Goût.

La première leçon de sagesse que l'on devrait donner à un jeune homme seroit d'apprendre à se connoître lui-même : *nosce te ipsum*; leçon également importante au physique comme au moral. C'est pour faciliter cette étude que les auteurs de ce dictionnaire se sont appliqués à rassembler les instructions les plus journalières & les plus utiles relatives à l'anatomie, la physiologie, l'histoire des maladies, la manière de les guérir & les moyens propres à produire cet effet. Mais l'histoire des maladies est la partie la plus considérable de cette espèce de bibliothèque

que de médecine ; celle à laquelle les auteurs se font le plus appliqués. Comme cet ouvrage est particulièrement consacré à ceux qui font leur séjour à la campagne ; on y a inféré les articles les plus intéressans de l'art vétérinaire. Les Seigneurs bienfaisans , les Curés respectables , les cultivateurs chers à ceux qui les environnent , peuvent espérer de trouver dans ce dictionnaire de nouveaux moyens d'étendre leurs bienfaits & de venir au secours de l'indigent ou du malheureux que les maladies empêchent de reprendre ses travaux.

Lettres sur divers sujets de la Géographie sacrée & de l'Histoire sainte , avec des planches & des cartes géographiques ; par le P. Joseph Romain Joly , de St Claude , Capucin ; chez Buttard , imprimeur & libraire , rue St Jacques ; in-4^o.

Cet ouvrage regarde les monumens dont il est parlé dans l'Histoire sainte , & la géographie des lieux dont elle fait mention. L'auteur commence par l'arche de Noë & la tour de Babel. Il donne ensuite le détail des lieux que les patriar-

II. Vol.

E

chés ont parcouru dans leurs voyages : on met l'itinéraire sous les yeux du lecteur dans une carte. La carte suivante marque les stations des Israélites depuis leur départ d'Égypte jusqu'à leur entrée dans la Palestine : elle a été dressée en partie d'après les observations que le P. Sicard a faites sur les lieux. La lettre où l'on discute les trois premières journées contient de nouvelles découvertes au moyen desquelles toutes les difficultés disparaissent. Voici les autres cartes qui sont dans le livre : la Terre de Chanaam avant les conquêtes de Josué ; la Palestine suivant le partage des douze Tribus ; la même province selon sa nouvelle division après le retour de la captivité ; les villes épiscopales dépendantes du Patriarchat de Jérusalem ; enfin, les lieux visités par les Apôtres.

À l'égard des monumens, on trouve dans cet ouvrage, la description du tabernacle & le détail des sacrifices, des ornemens des prêtres ; puis le temple de Salomon, & la plupart des instrumens de musique en usage chez les Hébreux ; le plan de Jérusalem du tems de Jesus-Christ avec celui du nouveau temple. On a fait aussi graver

une planche qui représente la marche du Peuple de Dieu dans le désert.

L'auteur donne une explication concise dans ses lettres de ce qui est contenu dans les planches & dans les cartes géographiques. Il a puisé ses remarques dans l'Écriture sainte ; il a consulté les anciens géographes & l'historien Joseph. Les voyageurs modernes lui ont été d'un grand secours , ainsi que les dissertations de Dom Calmet & le dictionnaire de la Martinière.

Ce petit *in quarto* réunit tout ce qu'il y a de plus important dans la plupart des commentaires sur l'Écriture relativement aux deux objets que l'auteur avoit en vue : il s'est proposé de faciliter la lecture de l'Histoire sainte, en offrant au lecteur des discussions qui n'ont pas la sécheresse & la prolixité que l'on rencontre dans les autres. Les nouvelles découvertes qu'on y trouve sont d'autant plus précieuses que les moindres choses sont de la plus grande importance dans un livre qui est le dépôt des révélations divines ; & elles sont intéressantes non-seulement pour les vrais fidèles, mais encore pour les gens de lettres, de telle secte qu'ils soient.

* *Les Odes Pithiques de Pindare* traduites, avec des remarques par M. Chabanon, de l'académie royale des inscriptions & belles - lettres , &c. A Paris, chez Lacombe, libraire, rue Christine, près la rue Dauphine; 1772. Le texte grec est imprimé à côté de la traduction, & l'édition est très belle; vol. in 8°. br. 5 l.

Dans le tems même où j'imprimais qu'il ne fallait pas traduire les poètes en prose, ni juger Pindare sur une traduction, paroissait l'estimable ouvrage dont je vais parler, & auquel je rendrai toute la justice qui lui est due, d'autant plus volontiers que ce témoignage ne se trouvera point, quoiqu'on en ait voulu dire, en contradiction avec mes principes. J'ai soutenu qu'on ne pouvait traduire un poète en prose sans lui ôter deux grands avantages qui lui sont propres, l'harmonie & les formes poétiques. Du moins le meilleur traducteur ne se vantera pas, je crois, de les lui conserver. Mais d'un autre côté, il y a tel poète, Pindare par exemple, si éloigné de nos mœurs & de nos idées, qu'il ne faudroit pas même le

* *Article de M. de la Harpe.*

traduire en vers, du moins tout entier, & qu'il ne pourrait guères nous plaire que traduit par fragmens. Dans ce cas ce ne ferait pas rendre un mauvais service à ceux qui voudraient avoir quelque notion d'un écrivain de ce genre, que de leur en donner une version en prose qui fût exacte & élégante, & d'après laquelle on pût se former une idée, non pas de l'étendue de son mérite, qu'on ne peut apprécier que dans l'original, mais de sa manière de voir & de sentir, & du genre dans lequel il écrivait.

En général je n'ai pas voulu dire & je n'ai pas dit, qu'aucune traduction en prose d'un ouvrage en vers ne pût être bonne; mais qu'il ne fallait pas juger sur cette prose celui qui a écrit en vers, & c'est, je pense, ce que tous les traducteurs & M. Chabanon tout le premier, m'accorderont sans difficulté. D'ailleurs tous les principes de goût les plus vrais souffrent naturellement des exceptions. *Lucrèce*, par exemple, n'est pas susceptible d'être traduit en vers. Quelques morceaux très-poétiques, tels que le début du premier chant traduit par Hainault, celui du second, par M. de Voltaire, ont pu passer dans notre langue avec succès. Mais le *plein & le vuide & la déclinaison des atô-*

mes sont des sujets qui se refusent absolument à notre versification. On a donc très-bien fait de traduire Lucrèce en prose & ce qu'il y a de plus heureux, c'est que cette traduction est un modèle en ce genre.

Le principe que M. Chabanon a suivi dans la sienne me paraît très-sage. Voici comme il l'énonce & le motive lui-même.

« Des quatre livres de Pindare qui nous
 » restent, on n'en donne ici qu'un seul
 » traduit. C'est l'essai d'un travail assez
 » pénible pour que nous n'osions le con-
 » tinuer sans quelque encouragement de
 » la part du Public. Le traducteur, prêt à
 » laisser la plume ou à la reprendre, at-
 » tend que son juge le décide. Disons un
 » mot du principe de traduction que nous
 » avons suivi. Ce principe est celui d'une
 » servitude rigoureuse. La raison qui nous
 » l'a fait adopter, tirée du caractère ex-
 » traordinaire de Pindare pouvoit nous
 » faire préférer un système de traduction
 » tout opposé. Il s'agissoit ou de rappro-
 » cher de notre goût, de notre façon d'é-
 » crire, le poète de l'antiquité qui en est
 » le plus éloigné, ou de lui conserver cet
 » air étrange, ce tour original, cette li-
 » berté audacieuse qui l'a distingué de ses
 » contemporains mêmes. Dans cette al-

» ternative , je me fais regardé comme
 » un peintre chargé de faire connaître un
 » homme à la fois extraordinaire & célè-
 » bre , & j'ai pensé que mon premier de-
 » voir était de le montrer ressemblant.
 » Le principal effort de cette traduction
 » a donc été de se mouler sur le texte,
 » de garder toujours le mot caractéristi-
 » que , l'expression qui peint , de rendre
 » les métaphores telles qu'elles sont &
 » sans équivalent. Si quelquefois je me
 » suis écarté de cette règle austère , je ré-
 » pare mon infidélité par une note. C'est là
 » qu'on retrouve *le nud* pour ainsi dire.
 » Peut-être est-il à propos d'avertir le
 » lecteur de la surprise que doit quelque-
 » fois lui causer la lecture de notre poète.
 » Cette surprise nous semble inévitable ,
 » & nous la regardons d'avance comme
 » un témoignage de notre fidélité. Qui-
 » conque en traduisant Pindare le fera
 » lire sans aucune sorte d'étonnement ,
 » sera sûr de l'avoir dénaturé. »

M. Chabanon considère ensuite la na-
 ture de l'ode , son union chez les Anciens
 avec la musique instrumentale , & les
 changemens qu'elle a subis chez les Mo-
 dernes où elle n'est plus chantée. Sur tous
 ces objets , son opinion est précisément la
 même que celle que j'ai tâché de dévé-

lopper dans le fragment sur la poésie ly-
 rique inséré dans le dernier Mercure, &
 je me félicite de m'être rencontré sur tou-
 tes ces matières avec un homme qui a
 autant d'esprit, de goût & de connois-
 sances que M. Chabanon. Voici comme
 il s'explique dans son discours prélimi-
 naire, & malgré tout ce que je puis crain-
 dre de la comparaison, je préfère les in-
 térêts du lecteur aux miens, & je vais
 transcrire les endroits où son avis paraît
 s'accorder avec le mien. « L'ode fut au-
 » trefois chantée. La musique parle aux
 » sens, à l'ame, à l'imagination, non à
 » l'esprit. Elle produit des sensations for-
 » tes, vives ou touchantes, & si elle man-
 » que ces effets, il ne lui en reste plus à
 » produire. Ceci posé, que doit faire la
 » poésie pour s'accommoder à la musique
 » & s'unir intimément avec elle ? Elle
 » doit peindre, émouvoir & non raison-
 » ner. Réduisons ceci en exemple. Qu'un
 » artiste, poète à la fois & musicien, pré-
 » lude avec enthousiasme sur les cordes
 » d'une lyre ou d'une harpe, & qu'il ap-
 » plique à ces chants peu suivis sinon des
 » vers, du moins des pensées, celles qu'il
 » préférera donnent l'idée primitive de
 » l'ode. Qu'attendrons-nous de cet im-
 » provisateur ? qu'il discute quelque point

» & l'approfondisse ? l'émotion qu'il
 » éprouve ne peut le conduire à des idées
 » réfléchies. Nous étonnerons-nous si les
 » sciences ne se succèdent pas dans un or-
 » dre méthodique ? le chant lui tient lieu
 » de règle & de méthode, & l'imagina-
 » tion d'ailleurs qui le conduit en ce mo-
 » ment est comme la vue ; elle embrasse
 » les objets qui ont entre-eux le moins de
 » rapports ; différente en cela de l'esprit
 » qui combine tout ce qu'il rapproche.
 » Nous étonnerons-nous encore si notre
 » musicien poëte énonce ces formules de
 » l'ode si souvent critiquées, *que vois je ?*
 » *où suis je ? où me transportez-vous ?* &c.
 » disons-le ; les odes dépouillées du chant
 » sont parmi nous comme une postérité
 » dégénérée, qui porte encore le nom & la
 » livrée de ses ancêtres, mais qui déchuë
 » du mérite qu'ils avaient, reclame à tort
 » leurs privilèges. »

J'observerai, quant à ces formules sou-
 vent critiquées dont parle l'auteur, qu'el-
 les l'ont été avec justice lorsqu'on les re-
 pétait jusqu'au dégoût & sur-tout lorsque
 le poëte, après avoir dit *que vois je ?* ne
 voyait rien & ne faisait rien voir, & en
 s'écriant *où me transportez-vous ?* restait à
 sa place & nous laissait à la nôtre. Il est
 beaucoup

E v

• De ces gens inspirés qui n'ont rien à nous dire ,
pour me servir d'un vers très heureux
d'un homme de lettres qui a le talent d'en
faire souvent de pareils , & la modestie
de ne pas les publier.

En général rien n'est si commun & si
dégoûtant que le faux enthousiasme qui
d'abord ne s'était montré que dans l'ode
& qui depuis a corrompu tous les genres
d'écrire. On ne sauroit trop répéter que
rien n'est si froid que de s'échauffer hors
de propos, que rien n'est si ridicule qu'une
grande ouverture de bouche , suivant
l'expression d'Horace, pour dire des riens,
& qu'il ne faut pas imiter cet Allemand
qui , dans une ode sur le tabac , débutoit
ainsi ; *Où m'emporte - tu, dieu du tabac ?
où m'emporte-tu plein de toi ?*

J'ai sous les yeux en ce moment un
exemple de cette manière outrée de dire
les choses les plus simples. C'est le début
d'une ode sur l'Enthousiasme , vantée ,
comme de raison , par tous les journaux ,
& mise dans tous les recueils.

Animé d'une noble audace
Je cède à mes transports *brûlans* ,
La route que la raison trace
Fut toujours l'écueil des talens.

D'abord il est plaisant que l'auteur ait des transports brûlans, sans nous dire au moins pourquoi. *Quò me, Bacche, rapis tuí plenum?* dit Horace. On fait ce qui le transporte. C'est Bacchus. Mais ce qu'il faut remarquer, c'est non-seulement une route qui est un écueil, mais la raison qui est l'écueil des talens. On voit bien ce que l'auteur a voulu dire, que le génie ne doit point être esclave, qu'il est des momens où le délire le conduit mieux que la raison,

Et de l'art même apprend à franchir les limites.

Voilà ce qu'on avait dit, ce qu'il était convenable de dire. L'auteur qui a voulu enfler cette idée, la rend fautive & déraisonnable. Comment peut-on dire que la raison est toujours l'écueil des talens? Horace pensait différemment quand il disait,

Scribendi rectè sapere est & principium & fons.
De tous les bons écrits le bon sens est la base.

Si l'on veut ensuite avoir une idée de l'heureux délire de ces écrivains brûlans, il n'y a qu'à lire le reste de la strophe.

Souveraine de l'harmonie,

E vj

Ivresse, mère du Génie,
 Epuise sur moi ta fureur.
 Quel accès violent m'agite ?
 Il m'embrase ; un démon l'excite ;
 Tous mes sens frémissent d'horreur.

Quels vers pour un homme qu'un démon excite ! ce démon là n'est pas celui de la poésie. Qu'est-ce qu'une ivresse qui épuisse sa fureur ? Qu'est-ce qu'un accès violent après des transports brûlans !

La plupart de mes lecteurs me diront qu'ils ne savent ce que c'est que cette ode. Je leur répondrai que ce n'est pas ma faute, que cette ode est imprimée par tout depuis quinze ans, & que je me souviens d'avoir lu que c'était la plus belle ode qu'on eût faite depuis Rousseau. Il est vrai que jamais je n'en ai entendu citer un vers à qui que ce soit ; mais c'est le sort de tous les chefs-d'œuvre exaltés dans les feuilles périodiques pour l'instruction de l'Univers.

Je puis encore, non pas pour l'instruction de l'Univers, mais pour l'amusement des amateurs, leur citer la troisième strophe qui vaut encore mieux que la première.

Tu fis les Dieux, sacré délire,

Les murs s'élèvent à tes sons.
 Tu fais de l'enfer qui t'admire
 Treffaillir les cachots profonds.
 De Mars tu souffles les alarmes.
 Alexandre court, vole aux armes ;
 Le courage, c'est ta chaleur ;
 Sparte dans ses revers sommeille ;
 Quel chant la frappe ? elle s'éveille ;
 Tout succombe sous sa valeur.

Voilà comme il faut faire des vers pour être loué ; mais voilà comme il n'en faut pas faire pour être lu. Si Pindare avait écrit en grec, comme cet auteur écrit en français, il ne serait pas question aujourd'hui de discuter le mérite de Pindare.

Je vais transcrire la première Pithique traduite par M. Chabanon avec cette exactitude littérale dont il s'est fait un devoir, & pour donner au lecteur le plaisir de la comparaison, je mettrai ensuite sous ses yeux une traduction de la même ode plus libre & plus étendue, insérée autrefois dans la gazette littéraire.

« Trésor d'Apollon & des Muses, com-
 » pagne de leurs chants, lyre dorée, tu
 » règles la marche qui ouvre nos fêtes ;
 » le concert des voix t'obéit, lorsque

110 MERCURE DE FRANCE.

» branlée une fois, tu fais retentir le
» prélude des hymnes qui conduisent le
» chœur; tu éteins les traits de la foudre,
» que des feux éternels embrasent. Le
» souverain des oiseaux, l'aigle, s'en-
» dort sous le sceptre de Jupiter. Son aîle
» rapide des deux côtés s'abaisse.

» Un nuage sombre, répandu sur son
» bec recourbé est le sceau dont tu fer-
» mes doucement sa paupière; dominé
» par tes sons, il dort & son dos humide
» se soulève. Le dieu de la guerre quitte
» ses armes & se laisse aller aux charmes
» d'une volupté tranquille. Tes doux en-
» chantemens, ouvrage des Muses & du
» fils de Latone, réjouissent l'intelligen-
» ce des dieux.

» Tout ce que Jupiter n'a point aimé
» sur la terre & dans l'immensité des flots
» redoute le chant des Piérides; tel est
» cet ennemi des dieux, Tiphée aux cens
» têtes couché au fond du Tartare. La
» Cilicie l'a nourri dans un antre fameux;
» aujourd'hui le rivage de Cumes, bor-
» nes des mers, & la Sicile oppressent sa
» poitrine hérissée; l'Étna l'écrase, le
» blanc Étna, colonne du ciel, éternel
» nourricier des neiges & des frimats;
» dont l'abîme vomit des sources sacrées
» d'un feu inaccessible. Ces fleuves brû-

» lans ne semblent dans l'éclat du jour
 » que des torrens de fumée rougis par la
 » flamme ; dans l'obscurité c'est la flam-
 » me elle-même roulant des rochers
 » qu'elle fait tomber avec fracas sur la
 » profonde étendue des mers. Tiphée ,
 » ce reptile énorme , vomit ces sources
 » embrasées. O prodige ! dont le specta-
 » cle & le récit étonnent.

» Il est attaché au pied & au sommet
 » ombragé de l'Etna. Le roc sur lequel
 » il est étendu pénètre son dos & le dé-
 » chire. O ! Jupiter ! puiffé-je te plaire ,
 » toi qui règnes sur cette montagne, front
 » sourcilleux de la féconde Sicile. Une
 » ville voisine de l'Etna & qui en porte
 » le nom , partage la gloire du mortel
 » illustre qui l'a fondée. Le héraut l'a
 » proclamée dans le stade pithique, en
 » annonçant la victoire d'Hiéron à la
 » course des chars.

» Le navigateur éprouve le plaisir le
 » plus doux si , au moment qu'il se met
 » en mer, le vent favorise sa route ; il en
 » conçoit l'augure du plus heureux re-
 » tour ; de même par les premiers succès
 » de la ville d'Etna , je prévois tout ce
 » qu'elle doit être , illustre par ses cout-
 » liers , par ses couronnes , & célébrée

112 MERCURE DE FRANCE.

» dans les festins qu'anime l'harmonie.
» Roi de Lycie & de Délos, Phœbus,
» toi qui chéris le Parnasse & la fontaine
» Castalie, accomplis ce présage, & rends
» cette ville fertile en grands hommes.

» Car les vertus nous viennent des
» dieux. Sage, fort ou éloquent, on naît
» ce qu'on doit être. Je veux louer Hié-
» ron, & le trait revêtu d'airain que ma
» main s'apprête à lancer n'ira point se
» perdre hors des limites; il va percer au
» loin, & passer tous ceux de mes ri-
» vaux.. Ainsi puisse le tems accorder tou-
» jours à mon héros les richesses & le
» bonheur & lui porter l'oubli de ses
» maux!

» Puisse le Temps rappeler sans cesse
» les combats qu'il a soutenus avec une
» constance inébranlable, lorsque favo-
» risés des dieux, Gélon & lui obtinrent
» la plus brillante couronne de la Grèce,
» prix splendide de l'opulence! Tel que
» Philoctète, Hiéron combat aujourd'hui,
» Un héros qui l'aime l'a flatté en lui
» montrant le destin de la guerre attaché
» à sa présence. Les demi-dieux de la
» Grèce vinrent, dit-on, dans Lemnos
» chercher le fils de Pæon, célèbre par ses
» flèches, & tourmenté par sa blessure.

» Quoique infirme & marchant d'un pas
 » languissant, Troye tomba devant lui,
 » & les travaux des Grecs cessèrent. Tel
 » étoit l'ordre du destin. Ainsi puisse un
 » dieu, réparateur assister désormais Hié-
 » ron & lui dispenser les biens qu'il de-
 » sire !

» Muse, obéis. Tandis que tu chantes
 » les coursiers vainqueurs, fais entendre
 » le nom de Dinoméne ; la gloire d'Hié-
 » ron son père ne lui est point étrangère.
 » Enfante pour le souverain d'Etna une
 » hymne qui lui soit agréable. Hiéron
 » fonda pour lui cette ville ; il y plaça la
 » liberté dont l'origine est célèbre, & la
 » balance d'Hillus pour règle de tous les
 » droits. Les descendans de Pamphile &
 » des Héraclides, Doriens d'origine, ha-
 » bitans des vallons du Taigète veulent
 » conserver la législation d'Ægimius.
 » Partis du Pinde, ces peuples fortunés
 » sont venus habiter Amyclès ; illustres
 » voisins des Tyndarides dont la gloire a
 » fleuri par les armes.

» O Jupiter ! accorde à jamais un sort
 » pareil aux rois & aux citoyens de la
 » ville située près du fleuve Amène ; que
 » leur bonheur justifie tout ce que la voix
 » des hommes en publie. Aidé de Toi,

114 MERCURE DE FRANCE.

» que leur chef vieillissant gouverne la
 » jeunesse de son fils, & procure à ce peu-
 » ple le calme heureux que produit l'har-
 » monie des états. Fils de Saturne, mes
 » vœux t'en pressent. Contiens dans leur
 » pays les bruyantes armées du Tyrrhé-
 » nien & du Phénicien, frappés du désaf-
 » tre de leur flotte devant Cumès, & des
 » affronts qu'ils ont soufferts, quand le
 » maître de Syracuse les dompta sur leurs
 » vaisseaux légers. Il précipita dans les
 » flots leur jeunesse brillante, & déroba
 » la Grèce à une servitude onéreuse. Dans
 » Salamine je chanterais Athènes, & la
 » payerais de ses travaux; dans Sparte je
 » chanterais ce combat donné près du
 » Cithéron, où l'on vit tomber le Mède
 » armé de ses traits. Sur les bords rians
 » de l'Himère, j'adresse un hymne aux
 » enfans de Dinomène; leur vertu le mé-
 » rite; leurs ennemis ont succombé.

» Parler à propos; en peu de mots ras-
 » sembler beaucoup d'idées, c'est prêter
 » le moins qu'il se peut à la censure. L'es-
 » prit est prompt; la satiété l'émousse &
 » l'appesantit. La louange d'autrui op-
 » presse en secret celui qui l'écoute. Quoi-
 » qu'il en soit, Hiéron, fais de grandes
 » choses; il vaut mieux exciter l'envie

» que la pitié. Gouverne avec sagesse le
 » timon de l'état , & que ta langue , tra-
 » vaillée sur l'enclume de la vérité , en
 » soit l'instrument fidèle.

» S'il t'échappe une erreur , venant de
 » toi , c'est un mal important. Tu fais le
 » sort d'un peuple & mille témoins irré-
 » prochables déposent de tes vertus ou de
 » tes vices. Veux-tu jouir toujours d'un
 » renom qui te flatte ? conserve les no-
 » bles mouvemens de ton ame ; sois li-
 » béral & magnifique. Pilote , le vent
 » t'appelle , déploie tes voiles ; mais sur-
 » tout , ô prince chéri , échappe aux amor-
 » ces de tout profit honteux. L'homme
 » meurt , & sa gloire lui survit.

» Elle est l'ouvrage des orateurs & des
 » poëtes , & quand le héros n'est plus , leur
 » témoignage seul nous apprend ce qu'il
 » fut pendant sa vie. La vertu bienfai-
 » sante de Crésus ne périt point. Phala-
 » ris , ce monstre cruel , qui embrasait le
 » taureau d'airain , porte le fardeau d'une
 » odieuse renommée , & jamais dans les
 » doux entretiens de la jeunesse rassem-
 » blée on n'entend son nom marié aux
 » accens des Lyres. Le premier des biens
 » est la vertu , la gloire est le second ; les
 » réunir c'est porter la plus belle cou-
 » ronne. »

Voici maintenant l'autre version.

» Je t'invoque en ce jour lyre d'or que
 » tiennent tour-à tour dans leurs mains
 » immortelles Apollon & les Muses dont
 » les blondes tresses sont entourées de
 » violettes. Tu guides la mélodie, princi-
 » pe des brillans accords & les chantres
 » fameux prennent le ton divin de tes
 » cordes ébranlées, lorsqu'elles annon-
 » cent ces préludes enchanteurs qui ramè-
 » nent Terpsicore. Tes sons éteignent les
 » redoutables traits que la foudre allume
 » dans les feux éternels; l'aigle s'endort
 » sur le sceptre de Jupiter; les, rapides
 » aîles du roi des oiseaux panchent &
 » tombent à ses côtés. Un sombre nuage
 » par toi répandu sur sa tête recourbée,
 » voile délicieusement ses paupières; &
 » dans cette ivresse profonde, il souleve
 » & balance en dormant son dos treillail-
 » lant de volupté. Mars lui-même, le
 » farouche Mars, oubliant ses cohortes
 » hérissées de fer, dans une douce langueur
 » se livre son ame enchantée.

» Mais sous les savantes mains d'A-
 » pollon & des Muses, si tes traits har-
 » monieux charment le cœur des immor-
 » tels, aux cris menaçans des neuf sœurs
 » les ennemis de Jupiter tremblent & se

» confondent. Cette voix formidable re-
 » tentit sur la terre & dans le sein des
 » ondes orageuses. Elle épouvante au
 » fond du noir Tattare ce Tiphon dont
 » les cent têtes altières bravaient la ven-
 » geance des dieux.

» Jadis l'autre fameux de Cilicie recé-
 » lait cet énorme géant. Aujourd'hui la
 » Sicile & les profonds rivages de Cumes
 » compriment son horrible sein forte-
 » ment contenu par l'Etna, cette colon-
 » ne des cieux, l'Etna dont le front tou-
 » jours glacé nourrit des neiges éternelles.
 » Du fond de ses cavernes brûlantes jail-
 » lissent les sources pures d'un feu inac-
 » cessible aux mortels. Pendant le jour,
 » des torrens de fumée répandent leurs
 » flots noirâtres, & la nuit, de brillans
 » tourbillons de flamme roulent & préci-
 » pitent à grand bruit les rochers dans le
 » vaste abîme des mers.

» C'est Tiphon, c'est ce grand reptile,
 » qui sous la main du maître des Ciclo-
 » pes, vomit ces torrens effroyables. Quel
 » spectacle imposant ! quelle étonnante
 » merveille d'entendre ce monstre en-
 » chaîné sous la plaine & sous les som-
 » mets enfumés de l'Etna ! il s'effraie, il
 » s'agite ; sa couche dure & raboteuse le

118 MERCURE DE FRANCE.

» perce , le déchire , & se grave profon-
» dément dans son dos renversé.

» Effers terribles de la colère des Mu-
» ses contre un ennemi de Jupiter ! mais
» quel bonheur de te plaire , ô maître des
» Dieux ! O suprême modérateur de l'Et-
» na ! par toi cette montagne élève son
» front sur des campagnes fortunées ; par
» toi le nom d'Etna , donné à la cité voi-
» sine , vient d'être à jamais illustré avec
» elle , & le héraut en proclamant Hié-
» ron , a fait retentir ce grand nom d'Etna
» dans les courses de Pirhò.

» Prêt à quitter ses rivages , le Nau-
» tonnier , secondé par Eole , voit dans
» cette première faveur des Dieux le ga-
» ge assuré d'une navigation facile & du
» plus heureux retour. Ainsi ce premier
» succès nous annonce qu'Etna deviendra
» fameuse par ses courriers ; par les cou-
» ronnées des jeux ; & dans la joie des fes-
» tins , son nom sera le sujet des plus sa-
» vans accords.

» Roi de Lycie & de Délos , ô toi qui
» sur le Parnasse fais tes délices des ondes
» de Castalie , daigne conserver la mé-
» moire de mes vœux pour un peuple de
» héros ! La force , la sagesse , l'éloquence ,
» tous les talens , toutes les vertus sont

» des présens des immortels. Inspiré par
 » toi , j'espère , en louant Hiéron , ne
 » pas lancer mon trait d'une main incer-
 » taine : je frapperai le but , je surpasserai
 » mestivaux. Ainsi puisse le tems toujours
 » attentif à maintenir la prospérité de ce
 » Prince , & lui prodiguant sans cesse les
 » trésors de la fortune , écarter pour ja-
 » mais jusqu'au souvenir d'une maladie
 » cruelle. C'est alors que mon héros sau-
 » roit nous rappeler ces combats où la
 » main des Dieux guidant au carnage sa
 » valeur intrépide , il moissonna plus de
 » lauriers que nul autre héros de la Grèce ,
 » & couronna sa richesse immense des
 » superbes trophées de la gloire.

» Hiéron combattant aujourd'hui , re-
 » trace à nos yeux l'image de Philoctète ,
 » & plus d'un prince orgueilleux est forcé
 » d'implorer son secours. Ainsi l'on vit
 » autrefois des guerriers dont les Dieux
 » mêmes avoient redouté la valeur , ra-
 » mener de Lemnos le fils de Pœan sans
 » cesse tourmenté par sa blessure. Héritier
 » des flèches d'Hercule , il détruisit la
 » ville de Priam , & par lui les Grecs
 » virent enfin terminer leurs travaux.
 » Son corps étoit faible , abattu , ses pas
 » chancelans ; mais les destins avoient

• » nommé Philoctète. Vous qui sous les
 » murs d'Ilion réparâtes les forces épui-
 » sées, Dieux, tendez une main secou-
 » rable au roi de Syracuse; secondez ses
 » nobles projets! Et toi, Muse, en célé-
 » brant les coursiers d'Hiéron, fais reten-
 » tir les accords jusques dans le palais de
 » Dinomène; le triomphe d'un père est
 » le sien. Que de nouveaux accens of-
 » frent donc en ce jour au souverain d'Et-
 » na le témoignage de notre zèle!

» C'est pour lui qu'Hiéron a fondé cette
 » ville, & qu'avec la liberté, ce doux
 » présent des Dieux, il y fait fleurir les
 » sages loix d'Hilles adoptées par Egimius.
 » Ces loix de la Doride sont encore au-
 » jourd'hui près du Taigète constam-
 » ment révérees par les descendans de
 » Pamphile & des Héraclides. Elles fai-
 » saient déjà leur bonheur, quand ils
 » préférèrent au Pinde Amiclès & le glo-
 » rieux voisinage de ces Tindarides qui
 » sur leurs coursiers éclatans portaient la
 » terreur au milieu des combats.

» Jupiter, achève ce grand ouvrage
 » d'Hiéron. Que les rives de l'Amène ne
 » le cèdent point aux plaines du Tai-
 » gète, & qu'une égale sagesse y décou-
 » vre toujours aux peuples & aux rois les
 » maximes

» maximes d'une saine politique ; fais que
 » ce monarque parvienne à une longue
 » vieillesse en donnant de grandes le-
 » çons à son fils, une heureuse tranquil-
 » lité à son peuple. Qu'un signe de ta
 » tête calme le Phénicien & le Toscan in-
 » quiet ; que désormais ces nations hau-
 » taines bornent leur gloire à ne pas trem-
 » bler pour leurs propres foyers. Fumes,
 » étale encore à leurs yeux les honteux
 » débris de leur flotte vaincue par les
 » rapides vaisseaux du Roi de Syracuse.
 » Les flots ont englouti leurs guerriers,
 » & ce grand jour a délivré la Grèce
 » d'une servitude cruelle. Sitheron, Sala-
 » mine, lieux célèbres où le Mède vit
 » briser son casque. A Sparte & dans
 » Athène vos noms seuls remplissoient
 » mes accords. Près de l'Himer, sur ces
 » bords fortunés, je ne voudrois chan-
 » ter que cette grande journée où les
 » fils de Dinomènes domptèrent des en-
 » nemis belliqueux. Oui, Fuyons de
 » longs éloges, renfermons-les dans un
 » seul trait éclatant ; ils seront moins en
 » bute à la malignité ; ils braveront plus
 » aisément les injustes dégoûts & ce cha-
 » grin secret qui ferme l'oreille des mor-
 » tels au récit des prospérités étrangères.

122 MERCURE DE FRANCE.

» Mais, sage Hiéron, que cette injustice
» ne te détourne point des sentiers de la
» gloire, & préférant les traits de l'envie
» à la foible douceur d'être plaint, conti-
» nue de gouverner les peuples avec la
» même sagesse.

» Sur-tout que ta voix soit toujours l'in-
» faillible organe de la vérité. Rien n'est
» frivole dans ta bouche. Tout est grand
» dans un grand monarque, & les moin-
» dres promesses sont attestées par les plus
» sages des mortels. Consulte même ta
» noble ardeur pour la gloire, & si ton
» oreille se plaît au récit de tes ra-
» res exploits, ne te laisse point de ré-
» pandre des bienfaits. Crains, ami,
» crains les écueils cachés sous une trom-
» peuse économie : semblable au pilote
» qui livre toutes ses voiles au souffle pro-
» pice du zéphyr, déploie au loin toute
» ta magnificence.

» Arbitres de la renommée, l'éloquence
» & la poésie jugent les mortels au de là
» même du tombeau. Par elles nous ché-
» rissons encore l'aimable vertu de Cré-
» sus. Mais l'univers déteste la mémoire
» de Phalaris, de ce monstre impitoyable
» qui brûloit des infortunés dans son
» tonneau d'airain. Jamais la riante jeu-

» nesse ne mêle aux doux accords des ly-
 » res le nom de ce Prince abhorré. Entre
 » les faveurs du destin, la première est
 » le bonheur, la seconde une haute re-
 » nommée. S'offrent-elles toutes deux à
 » la fois, les saisir c'est avoir remporté
 » la plus brillante des couronnes. »

Cette dernière version, quoiqu'il y ait des traits heureux, n'est, en général, qu'une paraphrase trop verbeuse, & quelques fois peu fidèle. L'original est rapide, & cette traduction est prolix. Je crois que les lecteurs préféreront, ainsi que moi, la simplicité précise de M. Chabannon, & que les suffrages qu'il desiroit pour la continuation de son ouvrage ne lui seront pas refusés.

Histoire de la Ville de Bordeaux, première partie contenant les événemens civils & la vie de plusieurs hommes célèbres; par Dom de Vienne, religieux Bénédictin de la Congrégation de St Maur; vol. in-4°. A Bordeaux, chez Simon de la Court, les Frères Chapuis & la Bottiere; & à Paris, chez Merlin, rue de la Harpe.

Depuis plusieurs années, des sçavans encouragés par le ministère, ont travaillé

F ij

124 MERCURE DE FRANCE.

à nous tracer l'histoire de différentes villes ou provinces de France. Lorsque ces histoires sont bien faites, elles doivent présenter plusieurs traits singuliers & caractéristiques. Cette physionomie particulière en quelque sorte se trouve dans cette histoire de la ville de Bordeaux. L'auteur y rapporte plusieurs faits qui peignent très-bien la vivacité gascone. Ces faits transportent le lecteur sur le lieu de la scène, l'y fixent en quelque sorte & lui procurent le double avantage de s'instruire & de s'amuser. On doit d'ailleurs savoir gré à l'historien d'avoir écarté de son ouvrage tout ce qui pouvoit être étranger aux Bordelais. Il s'est procuré par ce moyen la facilité de donner une certaine étendue aux événemens les plus intéressans. Cette histoire est divisée en plusieurs parties. La première se publie actuellement. L'auteur, après avoir traité dans une dissertation préliminaire, ce qui concerne la fondation de Bordeaux & le local de cette ville, expose les révolutions qu'elle a éprouvées, & ce qui s'y est passé de plus remarquable dans l'ordre civil sous les différens maîtres auxquels elle a été assujettie. Il y a joint la vie de quelques sçavans qui se sont distingués d'une manière plus particulière. Les au-

tres parties de cet ouvrage sont sous presse. Elles feront le supplément de la première, & contiendront l'histoire des Prélats qui ont occupé le siège de Bordeaux; ainsi que l'histoire des différens chapitres, des maisons religieuses, des établissemens civils, &c. Tout ce qui concerne les loix, les coutumes, les privilèges & le commerce de Bordeaux sera aussi l'objet de ces supplémens; & l'auteur nous promet de traiter ces articles séparément & avec une étendue suffisante pour ne rien omettre d'essentiel.

L'Ecclésiaste de Salomon, traduit de l'hébreu en latin & en françois, avec des notes critiques, morales & historiques, par les auteurs des *Principes discutés*. 1 vol. in-12. A Paris chez Claude Hérissant, rue Notre-Dame.

L'Ecclésiaste est un des livres de l'écriture qui présente le plus de difficultés aux traducteurs & aux interprètes. Les auteurs des *Principes discutés*, pour applanir la plûpart de ces difficultés ont consulté le génie de la langue hébraïque, les sentimens des Peres de l'église & ceux des commentateurs, & se sont appuyé

sur la plus saine Théologie. Ils nous ont mis à même, par leurs travaux, de profiter avec plus de facilité des instructions du plus sage des rois, qui ne cesse de nous répéter dans son livre de l'*Ecclésiaste* que les richesses, les honneurs & les plaisirs de ce monde ne sont que vanité; vérité bien opposée aux inclinations & aux préjugés des hommes.

Adelson & Salvini, Anecdote Angloise par M. d'Arnaud. A Paris chez le Jay, rue Saint Jacques. volume in-8° avec figures.

L'amour nous est peint quelquefois comme un Dieu, ami de la paix, de l'honneur & de la vertu. Quelquefois aussi il se montre à nous comme un vainqueur cruel, & le pere de tous les crimes. Le spectacle de ses fureurs nous est ici présenté sous le point de vue le plus effrayant, & le plus propre par conséquent à nous mettre en garde contre une passion désordonnée, & qui ne s'attache à sa proie que pour la dévorer. Le malheureux Salvini conçoit l'amour le plus violent pour une jeune personne qui devoit lui être sacrée, pour la maîtresse d'Adelson son bienfaiteur & son ami.

Ce jeune homme , livré par son tempérament ardent , par son caractère sombre & mélancolique à toute l'effervescence des passions , méconnoit ses devoirs , outrage l'amitié , & termine ses fureurs par assassiner la fidèle amante de celui qui avoit partagé avec lui ses biens , sa société , & le regardoit comme le confident de ses plus secrètes pensées. Les remords que l'historien donne à ce forcené nous rendent son sort plus pathétique , plus intéressant. Ces remords , comme autant de furies attachées à ses pas , lui font éprouver un tourment mille fois plus cruel que celui qui l'attend sur l'échafaud , & termine sa malheureuse vie. On aura peut-être de la peine , en lisant cette histoire , à s'imaginer qu'un amour , comme celui de Salvini , qui n'est point enflammé par les tendres sentimens de celle qui en est l'objet , puisse se porter à un degré de force & d'énergie tel qu'il nous est ici représenté. Lorsqu'un amant ne possède point le cœur de sa maîtresse , il peut faire bon marché du reste. Sacrifiera-t-il son repos & ses devoirs pour un objet physique qu'il peut trouver par-tout ailleurs ? Quoiqu'il en soit , les situations des deux amis ,

Fiv

128 MERCURE DE FRANCE.

Salvini & Adelson, nous présentent des scènes si touchantes, si pathétiques, si animées, qu'on lira cette dernière anecdote de M. d'Arnaud avec le plus grand intérêt. Le coloris du peintre prend, en quelque sorte, la teinte des passions qu'il représente. L'accueil que le public continue de faire à ses tableaux, doit l'engager à nous donner la cinquième histoire qui doit compléter le second volume des *Epreuves du sentiment*.

Principes de Médecine de M. Home, traduits du latin en françois, par M. Gafteulier, D. M. auxquels on a joint un extrait d'un autre ouvrage du même auteur, intitulé, *Expériences & Observations de Médecine*, traduites de l'Anglois. A Paris chez Vincent, Imprimeur-Libraire rue des Mathurins.

Il s'est fait plusieurs éditions latines de cette espèce de *Compendium* où les principes les plus utiles de la médecine sont exposés d'une manière claire & précise. Le docteur Anglois se contente, après avoir tracé le tableau fidèle de chaque maladie, d'indiquer pour le traitement de chacune les moyens dont une longue expérience a confirmé l'efficacité.

Le traducteur s'est rapproché autant qu'il lui a été possible de la précision du style de son original. Les expériences & les observations qu'il a ajoutées à la fin du volume sont d'autant plus intéressantes qu'elles éclaircissent ou confirment plusieurs des principes de médecine recueillis par le même auteur.

Logica, &c. La Logique ou l'art de penser juste , à l'usage des collèges , par M. Martinet , Curé de Chauppes , près Mirebeau en Poitou. Nouvelle édition , plus correcte & plus ample queles précédentes. vol. in-12. A Poitiers , chez Claude Faix Libraire , & à Paris chez Barbou rue des Mathurins.

Il est nécessaire , pour penser juste, de bien appercevoir , de bien juger , de bien discourir & de lier méthodiquement ses idées ; il suit de là que l'appréhension ou perception , le jugement , le discours & la méthode deviennent les quatre articles fondamentaux de la logique. L'ancienne école a si fort surchargé cet art de termes & de phrases barbares , elle l'a tellement noyé dans de sèches & vai-

nes futilités , qu'il sembloit que la logique avoit plutôt pour but d'exercer l'esprit dans des querelles & des disputes, que de l'aider à penser juste. M. Martinet a bien senti ces défauts ; il a cherché à dégager la logique des questions inutiles de l'ancienne école. Cette logique a d'ailleurs une grande prérogative sur la plûpart de celles qui l'ont précédé , c'est que renfermant autant de choses utiles, elle est beaucoup plus courte.

Almanach général des Marchands , Négocians & Commerçans de la France & de l'Europe, contenant l'état des principales villes commerçantes, la nature des marchandises ou denrées qui s'y trouvent, les différentes manufactures ou fabriques relatives au commerce, avec les noms de leurs principaux marchands, négocians, banquiers, artistes, &c, & une table générale par ordre alphabétique de tout ce qui a rapport au commerce. Pour l'année 1772. A Paris chez Valade Libraire rue S. Jacques.

Le titre de cet ouvrage annonce son utilité. Le but des auteurs est principalement de mettre tous les manufacturiers,

tous les marchands & tous les négocians des différentes villes de l'Europe à portée de se connoître entre-eux , & de se procurer facilement des relations utiles dans les divers lieux où se trouvent les marchandises propres à leur négoce.

Le plan des auteurs est très-vaste. Ils déclarent dans l'avertissement qu'ils ne se flattent pas de l'avoir encore rempli. Il est certain qu'il étoit impossible de conduire à sa perfection un ouvrage de la nature de celui ci , qui exige une variété étonnante de connoissances & d'éclaircissemens locaux.

Les villes commerçantes qui sont entrées dans l'édition de cette année sont indiquées suivant l'ordre alphabétique. Dans chaque article on trouve d'abord le tableau des productions particulières qui en est le sujet.

On voit quels sont les grains, les fruits qui y croissent, quels sont les fossiles qui s'y rencontrent, quel est le bétail qu'on y élève pour le commerce. De là les auteurs passent au détail de l'industrie des habitans; ils indiquent les ateliers, les manufactures, les magasins.

A la suite de chacune de ces notices on trouve la liste des fabriquans & des mar-

132 MERCURE DE FRANCE.

chands qui se distinguent le plus, soit par la main-d'œuvre, soit dans le commerce.

Tous les articles ne sont pas également complets, & il semble qu'on ne pouvoit exiger cette exactitude dans un premier travail. Il y a même des villes dont le nom n'est qu'annoncé & semble être une pierre d'attente pour l'édition prochaine. Si tous les articles étoient traités comme ceux d'Alençon, d'Aubusson, de Bar le Duc, de Dieppe, de Reims, de Sédan, de Stokolm, &c, il est certain que l'ouvrage seroit excellent. Tel qu'il est il paroît mériter des éloges. Il n'y manque rien du côté de la distribution, de l'ordre, de la clarté. Les auteurs ont su varier par des réflexions la monotonie & la sécheresse de certains articles.

L'article de Paris est traité avec beaucoup d'étendue. On y a fait des sous-divisions alphabétiques, de manière que chaque objet d'industrie ou de commerce fournit un paragraphe.

A la suite de l'ouvrage on a placé une indication des établissemens particuliers formés depuis peu & des inventions nouvelles publiées dans le cours de l'année. On y a fait aussi un choix d'anecdotes relatives au commerce.

A V R I L. 1772. 133

Il est à souhaiter que le succès encourage les auteurs de ce travail utile , & les porte à l'enrichir annuellement.

Ils invitent toutes les personnes qui auront quelques instructions à leur faire parvenir , ou qui désireront y faire placer leurs noms , & d'y indiquer la nature de leur commerce , de leur adresser leurs mémoires ou leurs avis avant le premier Août.

Nouveau Traité de Géographie traduit de l'Allemand de M. le docteur Busching, avec des augmentations & corrections qui ne sont pas dans l'original. Cette traduction est sous presse , il en a paru jusqu'à présent six volumes *in-8°* d'environ 700 pages chacun , à Zullichow en Silésie , & se trouvent à Paris à six livres le volume. Les tomes I & II contiennent un discours sur l'utilité de la géographie , une introduction à la géographie , une description de l'Europe en général & des mers qui l'entourent , & celle des états qui composent les couronnes de Danemarck , de Norwege , de Suède , de Russie , de Prusse & de Pologne , avec une table alphabétique des lieux contenus dans ces deux premiers volumes. Le to-

134 MERCURE DE FRANCE.

me III comprend le royaume de Hongrie , l'Empire Ottoman ou la Turquie en Europe , & les royaumes de Portugal & d'Espagne , avec une table alphabétique des lieux contenus dans ce troisième volume. Les tomes IV & V comprennent le royaume de France divisé en trente huit gouvernemens militaires & en ses Provinces , avec une table alphabétique des lieux qui y sont contenus. On pourroit joindre à ces deux volumes le Dictionnaire géographique de la France imprimé à Paris en 1765 en quatre volumes du même format , où l'on donne les noms des bureaux de postes , auxquels il faut adresser les lettres pour les faire parvenir à tous les lieux de la France & dans les païs étrangers. Le prix est de douze livres broché.

Suite du nouveau Traité de Géographie.

On délivrera à Paris au mois de Juin prochain le tome VI ou premier volume de l'Empire d'Allemagne. Les amateurs qui se feront inscrire avant le 15 du mois de Mai prochain chez le sieur Perrier , à l'Hôtel de Soubise , où l'on trouve les meilleurs cartes en tout genre , ne le payeront que 4 livres 10 sols au Libraire qui sera chargé de le délivrer. Ce volume

contiendra une ample introduction historique à l'Allemagne en général, & la description des Provinces de Bohême, Silésie, Moravie, Alsace & Autriche.

Le Livre du Chrétien, dans lequel se trouve tout ce que le chrétien doit sçavoir & pratiquer par rapport à la Religion. Ouvrage posthume de M. Tricater, Directeur du Séminaire de S. Nicolas du Chardonnet à Paris; seconde édition, revue, corrigée, & augmentée de l'Ordinaire de la Messe, des Vêpres & des Complies du Dimanche; à Paris chez Augustin - Martin Lottin l'aîné, Imprimeur-Libraire ordinaire de Mgr le Dauphin & de la ville, rue S. Jacques.

Cette ouvrage est divisé en deux parties. La première renferme l'abrégé de la créance du chrétien & les motifs de sa foi, la seconde présente un règlement de vie chrétienne, des formules de prières & des moyens de s'animer à la piété, ce qui a fait dire au Censeur que ce livre est un recueil de maximes & de sentimens puisés dans les diverses écritures que l'on ne peut trop méditer, pour régler ses pensées & sa conduite.

136 MERCURE DE FRANCE.

Essai sur les combinaisons de la Loterie de l'École royale militaire, ou Almanach des trois fortunes, pour servir d'instruction sur cette Loterie, & d'éclaircissement sur divers avantages que l'on en peut tirer.

Aspice ! diversos anceps rotat alca casus;
Nunc tibi , nunc aliis officiosa favet.

Prix 1 livre 10 sols broché , augmenté de tablettes d'un papier nouveau pour y inscrire avec une pointe quelconque, même une épingle , les numéros des tirages qui se feront pendant le tems que s'exécutera la Loterie. A Paris chez Desnos Libraire & ingénieur Géographe du roi de Dannemarck , rue Saint Jacques.

On a calculé dans cet Almanach les probabilités du jeu de la Loterie , & il paroît très-propre à exciter les calculateurs ou les joueurs à courir les hafards du sort par des mises combinées & suivies.

Soins faciles pour la propreté de la bouche , pour la conservation des dents , & pour faire éviter aux enfans les accidens de la dentition : Ouvrage ou l'on donne

A V R I L. 1772. 137

aussi les moyens de reconnoître le charlatanisme d'un grand nombre d'opérations qui se pratiquent sur les dents, sur-tout à leur renouvellement & arrangement dans la jeunesse. Par M. Bourdet, écuyer, dentiste du roi & de la famille royale, chirurgien ordinaire, opérateur lithotomiste de Sa Majesté, & chirurgien de Mgr le Comte de Provence. Nouvelle édition considérablement augmentée. A Paris rue S. Jacques, chez Jean Hérissant pere, Imprimeur du Roi, Maison & Cabinet de Sa Majesté.

Ce livre est rempli d'instructions pour la conservation des dents. L'auteur rejette avec raison tous ces remèdes, ces poudres inventées par le charlatanisme, qui occasionnent souvent le mal au lieu de le prévenir. Enfin il donne des avis utiles aux personnes chargées du soin d'élever des enfans; il enseigne les moyens nécessaires de gouverner leur bouche quand les dents veulent percer & croissent, & pour procurer aux dents un bel arrangement à mesure qu'elles se renouvellent.

A. Cornelii Celsi de re medicâ libri octo.
Ex fide manusciporum codicum &

138 MERCURE DE FRANCE.

vetustissimorum librorum, summâ diligentia summoque studio recensuit J. Valart. Parisiis apud P. Fr. Didot juniorem saluberrimæ facultatis medicinæ bibliopolam; 1772. Prix, 5 liv. 4 s. relié en carton, & 6 liv. rel. doré sur tranche.

Cette édition, sortie des presses de M. Didot l'aîné, imprimeur, est très-belle & faite avec beaucoup de soin. Celse a beaucoup d'autorité en médecine; il sera toujours consulté comme un excellent guide & lu comme un bon écrivain. L'éditeur, fort versé dans l'étude de la langue latine, a rendu un service à la médecine & aux lettres en retablissant le texte pur & original de Celse d'après les éditions les plus estimées & les manuscrits les plus anciens. Il a restitué les omissions & les transpositions faites dans l'ouvrage de ce médecin; il a donné un sens à des phrases qu'une mauvaise ponctuation rendoit inintelligibles; il a distingué les aphorismes d'Hippocrate dont Celse appuie son sentiment; enfin, rien n'a été négligé pour que cette édition fût supérieure à toutes celles qui l'ont précédée.

Observations sur le Cacao & sur le Chocolat, où l'on examine les avantages & les inconvéniens qui peuvent résulter de l'usage de ces substances nourricières. Le tout fondé sur l'expérience & sur les recherches analytiques de l'amande du cacao ; suivies de réflexions sur le système de M. Lamure touchant le batement des artères. A Amsterdam ; & se trouve à Paris, chez P. Fr. Didot J., libraire, quai des Augustins, à St Augustin ; 1772. Prix, 1 liv. 4 s. broché.

Costume des anciens Peuples, par M. Dandré Bardon, professeur de l'académie royale de peinture & de sculpture, directeur perpétuel de celle de Marseille, & membre de l'académie des belles-lettres, sciences & arts de la même ville.

On propose ici la souscription du *Costume des anciens Peuples*. Le plan de cet ouvrage fut annoncé dans le *Traité de Peinture* de M. Dandré Bardon en 65* L'idée avantageuse que le public en conçut, déterminâ l'auteur à redoubler les

* Voyez l'avis de l'éditeur, page XIII.

soins , les études & les recherches qui devoient rendre sa collection intéressante pour les amateurs , instructive pour les artistes , utile aux gens de lettres , & amusante pour les personnes qui chérissent par goût les connoissances rares & curieuses.

Dans ces vues il n'a cessé de fouiller dans les monumens de l'antiquité ; dans les chef - d'œuvres des grands maîtres , dans les volumes des écrivains accrédités , dans les cabinets des curieux , & dans les porte-feuilles des savans. Il a tiré de ces fonds précieux & inépuisables un recueil d'environ trois cent dessins , qui renferme ce qu'il y a de plus connu dans le costume des anciens peuples. L'ouvrage sera divisé en deux parties ; la première aura pour objet les usages des Grecs & des Romains , la seconde concernera les Israélites , les Egyptiens , les Perses , & autres ; Scythes , Amazones , Parthes , Germains , &c. dont les usages particuliers sont dispersés dans une infinité de sources qui ne sont pas au pouvoir de tout le monde , & où bien des personnes n'ont ni le tems , ni le courage de recourir. Un ouvrage qui réunit sous un même coup-d'œil tant de variétés instructives , manquoit à la république des arts.

Parmi les particularités de costume des principales de ces nations, sont distingués par ordre leurs usages *religieux*, *civils*, & *militaires*.

Usages religieux : habits des pontifes, des sacrificateurs, des prêtresses, des néocores, des camilles; instrumens & apprêts des sacrifices, ornemens des victimes, temples, autels, trépieds, lampes, &c. On a réuni à ces usages les luttes, les courses, les funérailles, les tombeaux, comme faisant partie du culte des Anciens.

Usages civils & domestiques : bains, repas, tricliniums, cérémonies de mariage, ajustemens, meubles, voitures, tribunaux, supplices, monumens publics & particuliers, &c.

Usages militaires : accoutremens des officiers & des soldats, cuirasses, corselets, casques, brodequins; leurs armes, épées, lances, javelots, frondes, flèches, carquois, boucliers, &c. leurs étendards, leurs signaux, leurs allocutions, leurs machines de guerre : beliers, corbeaux, catapultes, balistes, tours roulantes, chars armés de faux, &c. Quelques détails de leur marine y sont associés avec les cérémonies de leurs triomphes & de leurs apothéoses,

Pour publier cette collection convenablement & sans délai, on a choisi plusieurs bons graveurs, qui seront dirigés par un de nos plus excellens maîtres * dans l'art de la pointe & du burin. On a déjà gravé le premier cahier, pour pressentir le goût du Public, & lui donner une juste idée de l'ouvrage. Tout y sera présenté, ainsi que dans ces douze feuilles, sous un trait net, ferme, spirituel, que releveront de légères masses d'ombres, comme doivent être traités ces sortes d'ouvrages, quand on veut en faire des ouvrages de goût.

Conditions de la souscription.

Cet ouvrage, où les amateurs, les curieux, les gens de lettres trouveront de quoi satisfaire le goût & agrandir la sphère de leurs connoissances dans la science du costume, est composé d'environ trois cents planches. Comme il est essentiellement utile aux artistes, & même aux élèves, il a paru nécessaire, pour leur en faciliter l'acquisition, de le divi-

* M. Cochin, chevalier de l'Ordre du Roi, secrétaire perpétuel de l'académie royale de peinture & de sculpture, &c.

ser en cahier de douze estampes chacun, auxquels sera jointe l'explication propre à en donner l'intelligence, & de les proposer par souscription, avec un avantage assez considérable pour les souscripteurs.

Ces cahiers de douze estampes, *du format grand in-4°*. seront du prix de six francs chacun pour ceux qui n'ont point souscrit. On les délivrera séparément, de manière que les acquéreurs seront libres de ne prendre que ceux qui leur seront plus agréables ou plus utiles.

A l'égard des souscripteurs qui, par la souscription, se trouveront engagés à prendre les cahiers à mesure qu'ils paroîtront, on leur cédera chaque cahier pour quatre francs, payables en la forme qui suit : ils donneront six francs en recevant le premier cahier ; c'est à-dire, 4 l. pour la valeur d'icelui, & 40 s. d'avance & à compte sur le suivant. Aux autres livraisons de chaque cahier ils ne donneront que 4 liv., c'est-à-dire 40 sols pour achever le paiement de ce cahier, & 40 sols pour l'autre, dont il sera tenu compte à la dernière livraison.

L'éditeur se propose de donner exactement un cahier de six en six semaines,

c'est-à-dire deux cahiers tous les trois mois; il espère même de pouvoir accélérer cet arrangement, & peut-être de fournir trois cahiers dans les trois mois; mais comme la gravure est sujette à beaucoup d'accidens qui peuvent suspendre les livraisons, il prévient les souscripteurs qu'il est possible qu'il se trouve quelquefois nécessité à des retardemens au-delà de ses promesses, & les prie de lui accorder la confiance de croire qu'il fera tout ce qui dépendra de lui pour satisfaire à leur empressement.

La livraison du premier cahier a été faite au commencement d'Avril 1772, & les autres suivront de six en six semaines, autant qu'il sera possible.

On souscrit chez M. COCHIN, éditeur de cet ouvrage, aux galeries du Louvre; & chez Ch. An. Jombert pere, L. Cellot, Cl. Ant. Jombert, fils aîné, rue Dauphine.

Histoire des différens Peuples du Monde, contenant les cérémonies religieuses & civiles, l'origine des religions, les mœurs & les usages de chaque nation, in-8°. , 6 vol. 30 liv. broché A Paris, chez

chez Edme, libraire, rue St Jean-de-Beauvais, à côté du collège; 1772.

Cet ouvrage intéressant, que l'on peut regarder comme une espèce d'histoire universelle, doit être utile à la jeunesse, en lui donnant des notions suffisantes sur les différens pays de la terre qu'il importe toujours de connoître. Il peut servir aussi aux personnes plus avancées, en leur présentant en abrégé le tableau d'études plus étendues qu'elles auroient faites. Pour le rendre en même-tems instructif & amusant, on s'est attaché à ne rapporter que ce qu'il y a de plus curieux sur chaque nation. Les histoires générales & particulières sont les sources où l'on a puisé. On a fait choix des auteurs les plus dignes de foi, & l'on a évité toutes dissertations, souvent dangereuses & presque toujours ennuyeuses & superflues.

Tracer historiquement tout ce qui concerne la religion de chaque pays, ses dogmes, ses cérémonies, les changemens qu'elle a éprouvés, les usages superstitieux qu'elle a fait naître, & le pouvoir qu'elle a obtenu sur l'esprit des peuples; faire précéder ces tableaux par une idée succincte & géographique du pays dont on parle; s'attacher à rendre compte de la

146 MERCURE DE FRANCE.

forme du gouvernement, si intimement liée avec la religion établie; donner ensuite des détails intéressans sur les coutumes civiles, les usages particuliers, les productions naturelles & le commerce de chaque nation; tel est le plan de cet ouvrage.

Les volumes sont ornés de quatre vignettes en taille-douce, qui représentent quelques objets intéressans de chaque pays.

Le Spectateur François pour servir de suite à celui de M. de Marivaux. Année composée de quinze cahiers, rendu port franc à Paris 9 liv.
Et en Province 12 liv.

Il y a déjà trois volumes de cinq cahiers chacun ou une année complète, dont on trouve des exemplaires chez Lacombe, Libraire, rue Christine, le prix de chacun de ces volumes est de 3 liv. On publie actuellement le troisième cahier du quatrième volume qui fait le premier de la seconde année de ce journal philosophique & moral.

Le *Spectateur* à la fois instructif & amusant, a obtenu les suffrages de plusieurs gens de lettres & des hommes du

A V R I L. 1772. 147
monde. Nous ne pouvons rapporter un
témoignage plus éclatant en la faveur
que cette *lettre de M. de Voltaire.*

Vous pardonnerez, Monsieur, à un
vieux malade de ne vous avoir pas re-
mercié plutôt. J'ai connu autrefois plu-
sieurs Auteurs du Spectateur Anglois; vous
me paraissez avoir hérité de Steele &
d'Adisson; pour moi je ne puis plus être
spectateur, ni même auditeur; je perds
insensiblement la vue & l'ouïe; & je
me prépare à faire le voyage du pays dont
personne ne revient; mais tant que je
resterai dans ce pays ci & que mes yeux
verront un reste de lumière je lirai votre
ouvrage avec autant de plaisir que d'esti-
me & de reconnoissance.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le vieux malade de
Ferney.

Réponse du Spectateur.

M. Pourquoi vous plaisez vous à nous
effrayer de votre départ? Vous qui nous
faites entendre de si jolies choses; qu'al-
lez-vous faire dans ce vilain pays? Ah!

G ij

148 MERCURE DE FRANCE.

restez, restez dans celui-ci. Si vous perdez l'ouïe, nous élèverons la voix, & nos cris d'admiration perceront jusqu'à votre oreille. Quand votre vue seroit éteinte, & il seroit encore à souhaiter que les clairvoyans vous prissent pour leur guide,

Vous me faites trop d'honneur, Monsieur, en me croyant un héritier de Steele & d'Adisson, ils ne m'ont laissé ni leurs talens ni leur célébrité.

Je suis jeune, plein de santé & votre génie encore tout étincelant me fait envier votre vieillesse & vos maladies.

L'Histoire & les mémoires de l'acad. royale des sciences in-4°. depuis son origine, en 1666, jusqu'en 1769; nouv. édit. en 33 vol. in 4°. Prix 396 liv.

Les quatre premiers volumes sont actuellement en vente.

Le Sieur Panckoucke étant parvenu, il y a plusieurs années, à former environ deux cens corps complets de ce grand ouvrage en 88 volumes in-4°. , par l'acquisition de plusieurs parties répandues dans différentes mains, & par

la réimpression d'un grand nombre de volumes ; en a épuisé tout le fonds, par la souscription qu'il a proposée de cet ouvrage à 800 livres ; néanmoins considérant que l'histoire & les mémoires de l'académie sont le plus précieux monument & le plus utile de toutes les sciences naturelles, & que si on laissoit manquer un ouvrage de cette importance, les Etrangers ne manqueroient pas de s'en emparer & de le contrefaire ; le Sr Pancoucke croit rendre un nouveau service à l'académie & aux gens de lettres, en leur proposant une nouvelle édit. de cet ouvrage *in-4°.*, qui ne reviendra pas à 400 liv. Voici en conséquence l'opération qu'il s'est proposée, & qu'il croit devoir mettre sous les yeux du Public.

Quoique tout soit intéressant dans ce grand ouvrage, il faut cependant convenir que ce que l'on appelle la tête des mémoires de l'académie (depuis 1666 jusqu'à 1720) l'est bien moins que les volumes suivans. M. Guéneau de Montbelliard * a fait un excellent abrégé de ces premières années, en 4 vol. *in-4°.* Ces quatre volumes, qui sont aujourd'hui en vente, entrent dans le plan de la souscription actuelle.

Les volumes de l'académie, à commencer par l'année 1720, seront imprimés dans le même format, papier, caractères, que ces quatre volumes ; mais les volumes à cette époque devenant plus

* M. Guéneau est l'éditeur de la collection académique, & l'auteur des discours philosophiques qui sont à la tête des volumes de cet ouvrage : discours si fortement pensés & si supérieurement écrits, qu'on les a cru de la main de M. de Buffon.

150 MERCURE DE FRANCE.

intéressans, à mesure que les sciences se perfectionnent, on n'a pas cru devoir se permettre de les abrégés; on les réimprimera en entier, & dans le même ordre que l'académie les a donnés, à l'exception des parties purement mathématiques, qu'on a également retranchées dans les quatre volumes abrégés; par la suppression de cette partie mathématique, on a évalué que deux volumes de l'académie, n'en feroient qu'un du nouvel ouvrage que l'on annonce; de sorte que les années 1720 à 1769, formant aujourd'hui cinquante volumes, seront réduits à vingt-cinq; qui, avec les quatre premiers volumes qu'on publie aujourd'hui, & quatre volumes de tables, composeront un total de trente-trois volumes.

Conditions.

1°. Chaque volume fera du prix de 12 liv. en blanc.

2°. On payera 48 livres, en retirant actuellement les quatre premiers volumes.

3°. Les volumes suivans se publieront séparément. On en donnera cinq à six par an; comme la copie est toute faite, l'ouvrage ne peut éprouver aucun retard.

Il résulte de ce projet plusieurs avantages.

1°. Les nouveaux volumes, à commencer au tome V, seront en même-tems la suite de la collection académique, partie Françoisise, & on les imprimera avec ce titre, *pour les Souscripteurs.*

2°. Comme il manque nombre de volumes de la grande collection de l'histoire & des mémoires de l'académie, qui ne seront jamais réimprimés, que plusieurs bibliothèques & beaucoup de particuliers n'ont pu jusqu'à présent compléter leurs exemplaires; ils le pourrout au moyen de la

réimpression ci-dessus, & ils auront même l'avantage, en achetant un volume de cette nouvelle édition, d'avoir deux volumes de l'ancienne, qui ne leur coûteront que 12 livres au lieu de 24.

Pour inspirer au Public toute confiance, le Sr Panckoucke s'oblige de reprendre des souscripteurs les volumes qu'ils auront acquis, si l'entreprise ne se continue pas, &, en conséquence il a signé le prospectus, qui servira au porteur de reconnaissance, qu'il a acheté un exemplaire.

On imprime actuellement l'abrégé des mémoires de Suède, celui des mémoires de Bologne; un médecin très connu est occupé de l'abrégé des transactions de Londres; cet abrégé formera huit à dix volumes *in-4°*. : lorsque la collection académique sera au pair de toutes les académies de l'Europe, ce sera le recueil le plus précieux de toutes les sciences naturelles; puisque le Public aura, dans un petit nombre de volumes, tout ce qu'il y a de vrai, de réel & d'utile dans tous les mémoires des académies étrangères de l'Europe; mémoires dont l'acquisition totale coûteroit aujourd'hui plus de mille louis, & que peut être on seroit dans l'impossibilité de rassembler.

L'histoire & les mémoires de littérature & belles-lettres de l'Académie royale des inscriptions *in-12*. avec le même nombre de figures & de planches que dans l'édit. *in-4°*. sont proposés à 1 l. 15 sols, au lieu de 3 l. 10 sols.

NB. Cette diminution n'aura lieu que jusqu'au premier Août 1772, & sur quatre cents exemplaires seulement; elle a sur-tout pour principal motif de mettre les gens de lettres, même les moins aisés, à qui cet ouvrage devient indispensable, à portée de se le procurer à bon compte.

852 MERCURE DE FRANCE.

Les vingt-six premiers volumes ont paru il y a deux ans.

Les vingt-quatre volumes suivans, il y a un an.

Les dix-huit volumes suivans sont actuellement en vente.

Ces soixante-huit volumes mettent l'édition *in-12.* au pair des trente volumes *in-4°.*

*Hôtel de Thou, rue des Poitevins, quartier
St André, 1772.*

Les mémoires de l'académie des inscriptions sont si connus, & l'édit. *in-4°.* en est si répandue en France & chez l'Etranger, qu'on peut se dispenser d'entrer dans un grand détail pour en faire connoître le mérite & l'utilité. Ce dépôt littéraire, l'ouvrage d'une compagnie savante & d'un siècle entier de travaux, est le recueil de littérature le plus complet & le plus étendu qui existe en aucune langue, soit sur la géographie, la chronologie, l'histoire ancienne, l'histoire moderne; soit pour les notices de nos anciens romans ou de nos vieux poëtes; sur tout pour toutes les observations & singularités qui concernent la poésie, l'art dramatique, les théâtres d'Athènes & de Rome; la musique & la danse; la peinture, la sculpture & tous les arts anciens. Cette riche collection, dans le cabinet d'un homme de lettres, d'un amateur ou d'un curieux, est une bibliothèque entière de littérature, qui peut lui tenir lieu de plusieurs milliers de volumes.

Les trente volumes de l'édition *in-4°.* étant entièrement épuisés, on a cru rendre service au Public & aux gens de lettres, en acquérant tout le fonds de l'édition *in-12.* des vingt-six premiers volumes imprimés en Hollande.

Les deux volumes *in-4°*: se vendent 24 liv. Et comme ils forment quatre ou cinq volumes *in-12* qui se vendent ensemble 7 liv. ou 8 liv. 10 sols, la différence du prix de cette édition *in-12*. à celle *in-4°*. est de plus de deux riers.

Pour rendre cette acquisition encore plus facile aux gens de lettres, on leur donne la liberté d'acquiescer chaque livraison séparément, en commençant par la dernière :

S Ç A V O I R ;

		liv.	s.
3 ^e . Livraison, 18 vol.	31	10
2 ^e . Livraison, 24	42	
1 ^{re} . Livraison, 26	imp. en Hol.	49	10

Total des vol. 68. Total du prix, 119

Les volumes de tables paroîtront dans quelque tems.

Souscription continuée jusqu'au premier Août 1772.

Histoire naturelle par M. de Buffon, séparée de la partie anatomique, treize volumes *in-12*; en feuilles, 32 livres 10 sols; après la souscription, 39 liv.

On a mis en vente au même hôtel de Thou;

L'histoire des oiseaux, par M. de Buffon, tome II, *in-4°*. fol. grand & petit papier, & les tomes III & IV *in-12*. planches enluminées, vingt-troisième cahier. Le manuscrit de cet ouvrage est entièrement achevé.

G v

154 MERCURE DE FRANCE.

Le grand Vocabulaire François, *in-4.* tom. XIX.
Les souscripteurs recevront *gratis* le tome vingtième, quoiqu'on n'ait promis que les 5, 10, 15 & dernier.

L'année 1768 des sciences, & le tome VIII du recueil des prix de ladite académie, *in-4.*

Cinquante planches pour les Œuvres *in-4. gr. papier*, de M. de Voltaire.

La Henriade, édition très-ornée, *in-8.* 2 vol.

Le Droit de la Nature & des Gens, 2 vol. *in-4.*

L'Histoire des Celtes, 2 vol. *in-4^o.* & 9 vol. *in-12.*

Nosologie du célèbre Sauvages, 10 vol. *in-12.*

Nouveaux Principes de Physique, *in-12.*

&c. &c. &c.

Ouvrages continués à une diminution de près de moitié, jusqu'au premier Août 1772.

Histoire générale des Voyages, 17 vol. *in-4.*
Le vol. blanc, 8 liv. au lieu de 14.

Le même ouvrage, 68 vol. *in-12*, le volume blanc 1 liv. 10 sols, au lieu de 2 liv. 10 sols. Les tomes XVIII, XIX *in-4^o.* & LXIX à LXXVI *in-12.* resteront à l'ancien prix.

Collection académique, composée de toutes les sciences naturelles, tirées des mémoires des Académies de l'Europe, 10 vol. *in-4.* Le vol. 8 l. au lieu de 12 liv. Les tomes XI, XII, XIII resteront à l'ancien prix.

Nota. Les volumes séparés resteront aussi à l'ancien prix, la diminution n'aura plus lieu qu'en prenant des corps complets.

Les reliures & brochures se paient séparément.

A C A D É M I E S.

LACADÉMIE royale des Sciences , Belles-Lettres & Arts de Rouen a tenu son assemblée ordinaire dans la salle de l'hôtel de ville le Mercredi 7 Août 1771.

M. le Gallois de Macquerville , directeur , ouvrit la séance par un Discours.

M. Haillet de Couronne , secrétaire , rendit compte des travaux de l'année dans le département des Belles-Lettres & des Arts agréables.

Distribution des prix fondés par le Corps municipal.

Avant de distribuer les prix que l'Académie est dans l'usage d'adjuger aux élèves qui sont sous sa protection , M. de Couronne annonça » que M. le Marquis de Marigny, directeur & ordonnateur général des bâtimens de Sa Majesté , jardins , arts , académies & manufactures royales , ayant séjourné dans Rouen en 1769 , il avoit été dans la possibilité de juger par lui-même de l'utilité de l'école de dessin établie en

» cette ville ; & il ajoûta que le 20
 » d'Août 1770 cet illustre protecteur des
 » arts avoit envoyé un brevet de pension-
 » naire du roi à Rome, au sieur Jean Tu-
 » beuf, élève de l'école de Rouen, ce-
 » lui qui avoit remporté le premier prix
 » d'architecture décerné à notre assem-
 » blée publique du premier Août 1770.

» Comme cette faveur de faire le voyage
 » de Rome & d'y rester pendant trois ans
 » aux dépens du roi n'a jamais encore
 » été accordée à aucune des académies de
 » peinture établies en Province ; elle de-
 » vient si honorable pour le professeur de
 » l'école de Rouen, & elle produira
 » parmi les élèves une si vive émulation,
 » que l'académie a cru devoir consigner
 » sur ses registres cet évènement intéres-
 » sant, & elle s'empresse de témoigner
 » ici publiquement toute l'étendue de sa
 » reconnoissance. »

Il n'y a point eu cette année de prix pour
 la classe de peinture, ni pour celle d'archi-
 tecture.

Dans la classe d'après nature le premier
 prix a été remporté par M. François Alix
 d'Honfleur : il avoit obtenu l'année pré-
 cédente le prix de la classe du dessin.

Le second prix a été adjugé à M. Jean

François le Sueur de Bouillancour en Picardie, le même qui eut le premier prix d'après la Bosse l'année dernière.

Dans la classe d'après la Bosse, le prix a été mérité par M. Claude-Jacques Notté de Nanteuil sur Marne.

M. Descamps, professeur, ayant demandé que l'académie lui permît de donner à ses frais un prix d'émulation, ce prix extraordinaire a été accordé à M. Alexandre le Ricque, de Rouen.

Dans la classe du dessin, le prix a été pour M. Pierre-Nicolas Scelles, de Bernay.

L'*Accessit* a été accordé à M. Michell Piquenot, de Monville en Caux.

Proclamation du grand prix des belles-lettres.

Le sujet de dissertation littéraire proposé par l'académie, étoit de *déterminer, dans les principes du goût, ce qui appartient à la nature & ce qui appartient à l'opinion, pour en conclure jusques à quel point un homme de génie doit s'accommoder au goût de son siècle & de sa nation?*

Deux bons ouvrages ont fixé l'attention & partagé les opinions. L'un avoit pour

épigraphe : *Id generatim pulchrum est , quod tum ipsius naturæ tum nostræ convenit.* L'autre : *Quid verum atque decens curo & rogo & omnis in hoc sum.*

Quelque mérite qu'on ait reconnu dans le premier de ces deux mémoires : quelle louable & instructive que soit la façon dont l'auteur , (qui est homme d'esprit & de goût) a traité la question proposée. (M. Getz , avocat en parlement demeurant à Toulouse , s'est fait connoître depuis quelque tems pour l'auteur du premier mémoire) cependant les suffrages se sont réunis en faveur de la dissertation , ayant pour épigraphe : *Quid verum atque decens curo & rogo , & omnis in hoc sum.*

L'auteur est Dom François-Philippe Gourdin , Bénédictin , à Beaumont-en-Auge. Ce nom est connu par les différens ouvrages , dont nous avons parlé , & l'académie l'a reçu associé-adjoint le mois de Juin dernier. Nous devons prévenir le Public , à cette occasion , que ce mémoire couronné , dont nous ignorions l'auteur , nous est parvenu avant que Dom Gourdin ait été admis comme associé-adjoint.

La séance a été terminée par cette lecture.

A V R I L. 1772. 159

Annonce du Prix pour 1772.

L'usage de cette académie est de distribuer tous les ans un prix alternativement pour les sciences & les belles lettres ; elle déclare donc qu'en 1772 *ce sera le tour de la poësie*. Les poëtes auront la bonté de choisir leur sujet. On desire seulement que chaque pièce françoise envoyée pour le concours ne soit pas de plus de 200 vers alexandrins.

Les ouvrages, francs de port & sous la forme ordinaire, seront adressés avant le premier Juillet 1772, à M. Haillet de Couronne, secrétaire perpétuel de l'académie, lieutenant-général criminel du bailliage de Rouen.

Distribution des Prix des Sciences.

Le sujet proposé pour le prix dans la classe des sciences étoit : » Après avoir » établi ce qui caractérise les argilles en » général, déterminer les différences » chimiques & physiques qui distinguent entre elles celles des argilles, » qu'on connoît sous le nom de bols, » de glaises & de terre à foulon ? »

Le prix a été décerné au Mémoire qui a pour épigraphe *In nova fert animus*.

L'auteur a sagement satisfait à la demande de l'Académie, qui d'ailleurs n'entend admettre ni improuver son système sur l'origine de ces terres, qui est absolument étranger à la question. Ce système a donné lieu à de profondes discussions de chimie, de physique & d'histoire naturelle, de la part de MM. Goddes & l'Abbé Bacheley, deux des commissaires nommés pour l'examen des mémoires admis. L'auteur est M. Charles François Chellé, ancien apothicaire en chef de l'hôpital général de Paris, Maître apothicaire de la même ville.

Les diverses écoles que protège l'académie ont tenu leurs concours ordinaires pour la distribution des prix fondés par le corps municipal, & qui ont été décernés aux concurrens par des commissaires que l'académie avoit nommés.

Anatomie.

Le premier prix au sieur Jean - Baptiste Ragnian, élève de la ville.

Le second au sieur Jean Baptiste Courant, du pais de Caux, élève de l'Hôtel-Dieu.

Le troisième au sieur François Milhet de Menller, près Dieppe, élève de l'Hôtel-Dieu.

Le quatrième au sieur François le Riche de Bonne Maison en Basse Normandie, élève de l'Hôtel-Dieu.

Chirurgie.

Les deux prix de chirurgie ont été renvoyés à l'année prochaine.

Botanique.

Le premier prix au sieur Gamard de Pont - l'Evêque, élève en chirurgie, le même qui remporta le premier prix l'année dernière.

Le second au sieur Férier d'Orbec, élève en pharmacie. Il concourt pour la première fois, & a si bien répondu qu'une seule erreur sur les caractères lui a fait perdre l'*ex æquo* pour le premier prix.

Le troisième au sieur Baillatre de Rouen.

Mathématique.

Le premier prix à M. Pierre-Alexandre Forfait de Rouen.

Le second à M. Nicolas-Alexandre le Blanc, de Rouen.

Le troisième à M. Pierre - François Jean, de Rouen.

162 MERCURE DE FRANCE.

Le premier accessit à M. Jean - Baptiste Jacques , de Rouen.

Le deuxième accessit à M. Isambert , de Rouen.

Hydrographie.

Le premier prix à M. Jean - Sébastien Mabire , de la paroisse de Beauficel , près Lions-la-Forêt , qui l'an passé eut le second prix , & le premier de mathématique.

Le second à M. Jean-Charles-Louis Allais de Rouen.

Le troisième à M. Pierre Forfait de Rouen , qui a remporté cette année le premier prix de Mathématiques

L'accessit a été accordé à M. Louis-Alexandre de l'Épine , de Rouen.

Art des Accouchemens.

Quoique M. de Beaumont , actuellement professeur en cette partie , ne soit point attaché à la compagnie comme l'est M. Thibaut son prédécesseur , il a demandé que les prix destinés à ses élèves fussent distribués en séance publique. En conséquence l'académie , pour la conservation de ses droits & pour satisfaire à la demande de M. de Beaumont , a nommé MM. Pinard & David pour l'exa-

A V R I L. 1772. 163
men des concurrens , & ces prix ont été
par eux décernés, favoir :

Le premier à M. Jean - Jacques Garmard , de Pont l'Evêque.

Le second à M. Jacques-André Dieu , de Rouen.

L'accessit à M. Jacques - Richard Bailheître , de Rouen.

S P E C T A C L E S.

C O N C E R T S P I R I T U E L.

ON a entendu avec plaisir dans ce Concert les Motets de M. de Mondonville, dont on avoit été privé pendant plusieurs années. Les chants faciles & gracieux, les effets d'harmonie, les chœurs brillans de ces Motets mériteront en tout tems les suffrages des amateurs. Les autres compositeurs des Motets qui ont été entendus dans ce Concert sont MM. l'Abbé Giroult, M. l'Abbé Jollier, M. Fantin, le célèbre Pergoleze. Les virtuoses sont MM. Stamitz freres, pour le violon & l'alto; M. Baer pour la clarinette; M. Capron, M. le Duc le jeune, M. Chartrain, M. Paisible pour le violon; M. Bezozzi pour le hautbois, M. Palbatre & M. Charpen-

tier pour l'orgue, M. Eichner pour le bas-son, Madame Henri pour la harpe. Les voix recitantes sont Mesdames l'Arrivée, Dubois, Charpentier, le Clerc, la Madeleine, d'Avantois; MM. Gelin, le Gros, Durand, Richer, Durais, Platel, Muguet. Ces Concerts sont suivis & le seroient encore davantage si la nouveauté reveilloit la curiosité.

On a parlé dans un des Mercurus précédens du Motet *Dominus regnavit, exultet terra*, chanté au Concert Spirituel le 8 Décembre dernier, le sieur Azais, Maître de Musique du Concert de Marseille demande qu'on le fasse connoître pour le compositeur de ce Motet.

O P É R A.

ON a donné sur ce théâtre, pour les acteurs, trois représentations des actes de *Pygmalion*, de *Psyché*, du *Devin du Village*. Jamais on n'a vu une si grande affluence de spectateurs, & plus de satisfaction de la part des amateurs.

Le rôle de *Pygmalion* a été parfaitement joué & chanté par M. le Gros; & Mademoiselle Dervieux qui réunit le

double talent du chant & de la danse, a fait le plus grand plaisir dans la représentation de la Statue animée. Le ballet de cet acte qui est de la composition de M. Gardel, fait honneur à son goût, & l'exécution ajoute encore à l'idée que l'on a de son talent. On a été enchanté du pas de deux qu'il a dansé avec Mademoiselle Guimard; on ne peut représenter un tableau plus vrai, plus naïf & plus piquant de la surprise naïve & villageoise. Les autres danses de ce ballet sont d'une gaité charmante.

Mademoiselle Arnould a joué & chanté le rôle de Psyché, avec cette sensibilité touchante & avec cette intelligence supérieure qui caractérisent le talent naturel, perfectionné par l'art. M. Gelin a rendu avec l'énergie convenable le rôle de la furie. Le ballet de cet acte qui est de la composition de M. Vestris a été fort applaudi.

Le *Devin du Village* a renouvelé le plaisir que l'on a toujours d'entendre une musique dont les chants sont si naturels & si piquants. M. le Gros a chanté avec goût & simplicité le rôle de Colin, & Mademoiselle Rosalie celui de Colette. M. Gelin a représenté le Devin. Le ballet est encore de la composition de M.

Gardel, & a réuni tous les suffrages; ainsi que les danses de ces fragmens, exécutées par M. M. Vestris, Gardel, Simonin, Malter; par Mesdemoiselles Allart, Pellen, Guimard, Anselin, le Clerc, &c. &c

COMÉDIE FRANÇOISE.

M. BELISSEN a débuté le 29 Mars dernier dans les rôles dits à *manteau*; par les rôles d'Arnolphe de l'*Ecole des Femmes*; & celui d'Oronte de *Crispin rival*, & le mercredi premier Avril il a joué Sganarelle dans l'*Ecole des Maris*

Cet acteur a l'habitude de la scène; il a de l'intelligence & de la chaleur. Il peut se rendre utile sur ce théâtre en modifiant son accent provençal & en étudiant le ton & le jeu de la bonne comédie.

On a donné pour la clôture *Polieucte*; tragédie de P. Corneille. M. Lekain y a joué pour le première fois le rôle de *Sévère*. On ne peut mettre plus d'art & un sentiment plus profond que ce grand acteur n'en a montré dans la représentation de ce rôle d'autant plus difficile à rendre que des expressions exagérées ou des termes vieilliss en affoiblissent l'effet.

Voici le compliment qui a été prononcé par M. Dalinval.

MESSIEURS,

En vous consacrant leurs travaux & leurs veilles, les maîtres de la scène françoise ont éprouvé plus d'une fois que le meilleur moyen de mériter vos suffrages, étoit de vous faire de la tragédie, un spectacle de terreur & de pitié, où l'homme frémit en se repliant sur lui-même, où l'esprit ne pût jamais tenir lieu du sentiment qui doit en être l'ame; & de la comédie, une école de morale d'autant plus fructueuse que la leçon y est déguisée avec plus d'adresse, & que les ridicules qu'offrent les différens états qui s'agitent & se heurtent sans cesse sur la scène du monde, y sont présentés avec toutes les nuances qui leur appartiennent.

Telles sont, Messieurs, les obligations rigoureuses que s'imposèrent dans tous les tems les grands hommes qui ont eu la noble ambition de vous instruire en ajoutant à vos plaisirs. Les devoirs des Comédiens ne sont ni moins étendus ni moins difficiles à remplir. Se transformer en autant de caractères qu'il y a de rôles au théâtre; oublier celui que la nature

nous a donné , l'anéantir même pour paroître plus vrais ; ne s'occuper que de ce que la scène exige ; ne jamais perdre de vue que , quelqu'indulgens que vous puissiez être , vous voulez mettre vos amusemens à profit ; que vous êtes assez équitables pour pardonner des fautes , mais que jamais elles ne peuvent échapper à votre sagacité : voilà , Messieurs , ce qui a dirigé dans leurs recherches ceux de mes camarades dont vous chérissiez les talens ; voilà ce qui doit faire trembler ceux qui , comme moi , n'ont encoré été dans le cas d'exercer que votre indulgence. Vous le savez , Messieurs , trop souvent avare de ses dons , la nature ne les prodigue qu'à quelques-uns de ses enfans chéris qu'elle semble avoir adoptés pour contribuer à vos plaisirs : vous récompensez leurs travaux par ces applaudissemens si flatteurs , faits pour les grands talens & propres à encourager ceux qui commencent à paroître. Vous êtes trop judicieux , Messieurs , pour ne pas sentir que le tems & des études multipliées ont souvent développé des dispositions moins brillantes , & dont le germe auroit été étouffé dans sa naissance , si , en jugeant ceux qui marchent d'un pas mal assuré dans la pénible

nible

nible carrière du théâtre , vous ne faifiez usage que de vos lumières & si vous n'écoutez pas quelquefois votre indulgence.

Daignez donc , Messieurs , continuer de nous honorer de vos bontés ; pourroient elles jamais cesser de nous être nécessaires ? Heureux ! si en faisant de nouveaux efforts pour vous plaire , nous méritons de partager les éloges si légitimement dûs à un siècle qui a augmenté la sphère de connoissances humaines , & qui a répandu la lumière la plus éclatante sur les beaux arts dont vous faites vos délices.

COMÉDIE ITALIENNE.

ON a donné pour la *clôture* une représentation du *Roi & le Fermier*, & du *Tableau parlant*, pièce ingénieuse & amusante de M. Anseaume , dans laquelle M. Gretry a si bien développé les ressources de son génie & de son talent par une musique charmante , pittoresque & pantomime ; & qui est représentée avec tant de vérité & de gaité , & chantée avec tant d'art & de goût par MM. Clairval ,

II. Vol.

H

170 MERCURE DE FRANCE.

la Ruelle, Trial, & par Mesdames la Ruelle & Trial,

Le compliment est un petit drame que M. Anseaume compose avec succès depuis plusieurs années. Celui pour la clôture est la *Harangue interrompue*, dont voici quelques traits.

M. Carlin sous l'habit d'arlequin vient marquer sa reconnoissance, guidé par le zèle qui l'anime depuis trente ans; il est interrompu dans sa harangue par M. Nainville en magister, par Mademoiselle *Beaupré* en villageoise & par plusieurs autres acteurs & actrices en différens caractères.

M. Nainville chante sur l'air *c'est bien fort pour nous.* (de l'amoureux de quinze ans.)

Je v'nons tout exprès
Le cœur plein de regrets
Vous faire tristement
Notre compliment.

Mlle B E A U P R É,

C'est qu'en vérité —
On n'est point flatté
D'voir terminer le cours
De ses plus beaux jours, &c.

A V R I L. 1772. 178

Arlequin les interrompt, & il est interrompu par Madame Zanerini, par Madame Billioni, par MM. la Ruettes & Clairval.

Madame Billioni chante sur l'air *ce Garçon me plaît.* (Du Faulc on.

Le ton sérieux
Est trop ennuyeux ;
La sombre tristesse
Déplaît en ces lieux.
Portons l'allégresse
Jusqu'en nos adieux, &c.

Mesdames Zanerini, Billioni & Beau-pré chantent sur l'air *veillons mes sœurs.*
(Dans Zémire & Azor.)

Le zèle ardent qui nous enflame
D'un feu nouveau remplit notre ame !
Bientôt la voix du doux plaisir
Vous excite,
Vous invite
A revenir ;
Cédez à ses loix, &c.

Arlequin veut reprendre sa harangue ;
& il est toujours interrompu par M. Clairval qui débite son compliment, & par M. la Ruettes qui chante sur l'air du Vaudeville. (du Maréchal.)

H ij

Je ne fais point faire de phrase,
 L'éloquence n'est pas mon lot ;
 Je vais vous le dire sans emphase,
 Je vais vous dire le vrai mot :
 C'est aujourd'hui notre clôture,
 L'ouverture viendra bientôt,
 Venez y tôt, tôt, tôt ;
 Et pour nous en donner l'augure
 Avec nous chantez sans façons :
 Nous y viendrons.

A R T S.

G R A V U R E S.

I.

Saint Jean-Baptiste dans le désert, estampe d'environ 20 pouces de haut sur 14 de large, gravée par Pascal P. Molès, d'après le tableau original du Guide ; Prix 3 liv. A Paris, chez Lacombe, Libraire, rue Christine.

CETTE Scène très-simple en elle-même est néanmoins intéressante par l'attitude vive, animée & pleine de grace que l'habile Artiste a sçu donner au personnage qu'il a représenté. Le Saint est assis sur

un rocher auprès d'une source d'eau vive. Son mouton est à ses côtés , d'une main il tient un rozeau qui a la figure d'une croix & il élève l'autre vers le Ciel ; son caractère expressif & sa bouche entr'ouverte semblent nous faire entendre la voix de celui qui crie dans le désert. Le graveur, M. Molès, s'est appliqué sur-tout à donner beaucoup de douceur & d'harmonie à son burin , pour mieux rapprocher l'estampe du tableau qu'il copioit.

▪ Cette gravure est dédiée à son excellence monseigneur le comte de Fuentes, ministre plénipotentiaire de sa M. C. auprès de sa M. T. C.

I I.

Le Fanal exhaussé. Cette belle estampe est gravée d'après un tableau de M. Vernet , par M. Will^m. Byrne , & se trouve à Paris, chez M. Aliamet , rue des Mathurins , vis-à-vis celle des Maçons. Prix 6 liv. Elle est dédiée à Monseigneur le duc de la Rochefoucauld , pair de France. Elle a environ 20 pouces de largeur , & dix-sept de hauteur. Cette marine est d'un bel effet ; on y voit des matelots qui font effort pour amener un canot ; une mer agitée, un

H iij

874 MERCURE DE FRANCE.

vaisseau battu par le vent; un fanal très-élevé & d'autres accessoires piquants. La gravure est faite avec soin & intelligence.

I I I.

Le sieur BONNET, Graveur, rue Galande, place Maubert, près du Chandelier, vient de graver dans la manière du crayon rouge, & de publier trois têtes d'enfans grandes comme nature, d'après les dessins de M. Bouchardon; prix 12 sols chaque gravure; deux Académies de femmes, dont l'une d'après M. Lagrenée, chacune de 15 sols. La Jardinière fleuriste, d'après M. Boucher, prix 12 sols; & une Tête de fille couronnée de fleurs, d'après C. Vanloo; prix 12 sols.

Toutes ces gravures représentent parfaitement le dessin à la sanguine, & peuvent en tenir lieu. On ne peut consulter de meilleurs modèles pour apprendre le maniment du crayon.

I V.

L'heureux Retour, estampe qui peut servir de pendant au dédommagement de l'Absence, qui a paru il y a deux ans. Elle a

A V R I L. 1772. 173
environ 19 pouces de hauteur & 14 de
largeur. Elle est gravée avec soin & in-
telligence par *Vidal*, d'après le tableau
de *Schneau*, Peintre de S. A. E. de Saxe.
La scène intéressante de cette gravure est
exprimée dans les quatre vers qui sont au
bas :

Le ciel enfin te rend à ma vive tendresse,
Qu'il soit béni cent fois de ton heureux retour,
Cher époux, chers enfans, que ce jour d'allégresse
Dans nos cœurs réunis fasse briller l'Amour.

Cette estampe est de 4 liv. ; & se trouve
à Paris, chez *J. F. Chereau*, Marchand,
rue S. Jacques, près les Mathurins.

M U S I Q U E.

I.

M. LE PIN vient de mettre au jour un
second *Œuvre de Sonates pour le violon-
celle* d'un genre très agréable, & dont
l'exécution sera d'autant plus facile aux
amateurs que l'Auteur a eu attention d'in-
diquer toutes les positions hors du man-
che dans un avertissement placé au com-
mencement de son Ouvrage ; prix 7 liv.

H iv

176 MERCURE DE FRANCE.

4 sols. A Paris, chez l'Auteur, rue Saint Victor, vis à vis le Bon-Puits, & aux adresses ordinaires de Musique.

I I.

II^e *Recueil d'Airs d'Opéra-Comiques & autres*, avec accompagnement de Guitarre, par M. *Vidal*, Maître de Guitarre; mis au jour par M. *Bouin*; prix 6 liv. A Paris, chez l'Editeur, Marchand de Musique & de cordes d'instrumens, rue S. Honoré, au Gagne Petit, près Saint-Roch; Mademoiselle *Castagnety*, rue des Prouvaires. A Lyon, Bordeaux, Lille & Toulouse, chez les Marchands de Musique.

I I I.

L'accueil favorable que le public a fait à un Œuvre de Trio pour deux violons & un violoncelle, composé d'Ariettes tirées des meilleurs Opéra Comiques par le sieur *Tiffier*, a déterminé l'Auteur à continuer cet ouvrage, & à le proposer par souscription.

En conséquence, à compter du premier Avril, il paroîtra le premier de chaque mois un Trio dialogué composé de trois Ariettes.

A V R I L. 1772. 177

Les prix de la souscription seront pour l'année de 10 liv. pour Paris, & de 16 liv. pour la Province, franc de port, qui se payeront d'avance en souscrivant.

On souscritra en tout tems chez l'Auteur, rue S. Honoré, près l'Oratoire; & chez le sieur *Bouin*, Marchand de Musique, Editeur dudit ouvrage, rue Saint Honoré.

Les personnes qui écriront pour ladite souscription, sont priées d'affranchir leurs lettres.

I V.

Dissertation sur les différentes méthodes d'accompagnement, pour le Clavecin ou pour l'Orgue, avec le plan d'une nouvelle méthode établie sur une mécanique des doigts que fournit la succession fondamentale de l'harmonie, & à l'aide de laquelle on peut devenir sçavant cothpositeur, & habile accompagnateur, même sans sçavoir lire la musique. Par M. Rameau. Le prix est de trois livres. A Paris, chez le sieur Bailleux, marchand de musique ordinaire de la chambre & menus plaisirs du Roi, rue S. Honoré, à la règle d'or. A Lyon & à Bordeaux, chez les Marchands.

H ▼

V.

Recueil d'Ariettes choisies, arrangées pour le clavecin ou le forté piano, dédiées à Madame la marquise Destiau, par M. Benault maître de clavecin. Gravé par Madame son épouse. Prix 3 liv. 12 sols.

A Paris, chez l'Auteur, rue du Bacq, fauxbourg Saint-Germain, la troisième porte cochère à droite de convalescents, & aux adresses ordinaires.

V I.

Troisième Recueil de Duo, tiré des ariettes des opéra-comiques, arrangées pour deux violons, deux mandolines ou deux par-dessus, dédié à Madame de Rocquemont, par M. Mahoni le Berton; prix, 6 liv. A Paris, au bureau d'abonnement de musique, cour de l'ancien Grand-Cerf, rues St Denis & des Deux-Portes St Sauveur, & aux adresses ordinaires de musique. A Lyon, chez Castaud, place de la Comédie.

Opuscules sacrés & Lyriques ou Cantiques sur différens sujets de piété, avec des airs notés à l'usage de la jeunesse de la Paroisse de S. Sulpice, 4 parties in-8°. Prix 3 liv. chaque partie brochée. A Paris, chez Nicolas Crapart, Libraire, rue de Vaugirard près la Place S. Michel.

Cette collection est dédiée à Madame Louise de France, religieuse Carmélite, sous le nom de sœur Thérèse de S. Augustin. L'Editeur pour rendre son recueil plus digne de l'auguste Princesse à laquelle il a été présenté, & plus agréable aux amateurs de la musique, a fait choix des meilleures pièces de nos poëtes lyriques François, & les a adaptés à des airs connus & qui ont reçu l'approbation des Virtuoses. Il y a néanmoins plusieurs cantiques pour lesquels la musique a été composée. L'Auteur a eu soin de consulter la prosodie de la langue; mais son premier objet a toujours été de rendre les leçons de morale, de vertus & de religion agréables à la jeunesse & de les lui graver profondément dans la mémoire par l'attrait de la musique.

H vj

180 MERCURE DE FRANCE.

La troisième partie de cette collection contient une notice des recueils de cantiques qui ont paru depuis 1586 jusqu'en 1772. Cette notice enrichit cet ouvrage & il répand une sorte d'érudition qui n'est point indifférente.

V I I I.

Journal de pièces d'orgues composées par M. Lasceux, organiste des Mathurins, & en survivance de Saint Etienne du Mont; prix 2 l. 8 s. chaque *Magnificat* & 3 liv. chaque *Messe*. On souscrit en tout tems chez l'Auteur, rue Saint Victor, au dessus du Séminaire de Saint Nicolas du Chardonnet, & aux adresses ordinaires de Musique, moyennant 24 livres par an, & 36 livres pour la Province, franc de port.

Le Journal du mois de Mars qui vient de paroître contient un *Magnificat* en la majeur.

Prospectus de solfèges ou leçons de musique avec la basse chiffrée.

Les sieurs Leyeque & Bèche, ordinaires de la musique du roi, ayant recueilli une nombreuse collection de solfèges italiens, composés par Leo, Durante, Scarlatti, Porpora, Hasse, Maz-

zoni, David Perez & autres , en ont formé une méthode pour les pages de la musique de Sa Majesté , dont l'éducation leur est confiée.

Les progrès rapides que ces jeunes gens ont fait dans la musique depuis qu'ils sont enseignés avec ces savantes leçons , ont fait naître l'idée de les donner au public.

Elles formeront un ample volume divisé en quatre parties.

La première présentera les principes qu'il est indispensable de savoir avant de commencer à chanter ; ils seront suivis d'une quantité suffisante de leçons pour mettre l'écopier en état de connoître tous les différens signes usités dans la musique.

La seconde renfermera des solfèges sur toutes les clefs , mesures & tons relatifs suivant l'ordre des dièzes & des bémols.

La troisième contiendra beaucoup de solfèges mêlés indifféremment , en observant cependant que les difficultés ne se présentent que par gradation.

La quatrième sera composée de douze trio , contenant chacun trois morceaux très - étendus.

Ce livre sera d'un grand secours aux maîtres des chapitres pour enseigner les enfans de chœur. On ne doute pas qu'ils ne soient en état de faire d'excellentes leçons , mais les ouvrages qu'ils sont dans la nécessité de composer tous les jours , ne leur permettant pas d'y donner le tems nécessaire ; cette méthode est particulièrement destinée à abrégé leur travail.

Cet ouvrage , dont toutes les basses sont chiffrées , sera aussi très - utile à ceux qui apprennent l'accompagnement sur le clavecin.

182 MERCURE DE FRANCE.

L'ouvrage complet se vendra 24 livres broché.

Ceux qui voudront souscrire l'auront pour 18 livres, qu'ils donneront en assurant leur exemplaire, qu'on leur délivrera tout relié dans le courant de la présente année 1772.

On souscrira jusqu'au premier Août à Paris chez le sieur Durand, bibliothécaire de l'Opera, rue Saint Honoré, vis-à-vis le Palais royal, aux traits galant.

Et à Versailles chez le Sieur Fournier Libraire rue Satory.

Les amateurs résidents en Province qui n'auroient pas la facilité de faire souscrire aux endroits ci dessus, peuvent y suppléer en écrivant au sieur Beche ou Levesque à Versailles. On les prie seulement d'affranchir leurs lettres, & d'indiquer par quelle voie on pourra leur faire parvenir les exemplaires qu'ils auront retenus. Par ce moyen ils seront sûrs d'avoir des premières épreuves.

Cours de Pharmacie.

M. Rouelle, apothicaire de S. A. S. Mgr le Duc d'Orléans, démonstrateur de chymie au Jardin du Roi, de la société des arts de Londres, & de l'académie électoral de Erfort, ouvrira un cours de pharmacie le lundi 27 du présent mois d'Avril 1772, en son laboratoire rue Jacob, à trois heures & demie après midi, & continuera ses leçons, les lundi, mardi, jeudi & vendredi de chaque semaine.

A S T R O N O M I E.

CARTE nouvelle contenant les cinq passages du Mercure sur le disque du soleil qui arriveront depuis 1772 jusqu'à 1800, calculés par M. Libour, professeur de Mathématiques à l'école royale militaire; prix 1 livre 10 sols.. A Paris chez le Rouge; Ingénieur Géographe du Roi, rue des Grands Augustins.

A R C H I T E C T U R E.

LETTRE de M. Patte à M. L.*

MONSIEUR, vous avez consigné jusqu'ici dans votre Journal tout ce qui vous a été communiqué concernant ma discussion sur la coupole de la nouvelle Eglise de Ste Geneviève, c'est pourquoi j'espère que vous voudrez bien y insérer mes observations sur un écrit qui vient de paroître, intitulé : *Application des principes de Mécanique à la poussée des voûtes & des dômes par M. Gauthey*, dans lequel, sous ce titre imposant, il n'est en effet question que de prendre le contrepied de ce que j'ai prouvé dans mon mémoire. Vous pouvez vous rappeler que j'ai invité tous ceux qui entreprendroient d'y répondre d'appuyer leurs refutations sur les principes reçus, en

du moins sur des exemples mis en parallèle ; & précisément dans l'ouvrage dont il s'agit , on prétend que sans avoir égard ni aux uns ni aux autres , l'Architecte de Ste Geneviève peut suivre des procédés qui leur seroient contradictoires. Est-il vrai qu'il n'y ait pas de règles certaines pour bâtir avec solidité , & que , pour favoriser la foiblesse des supports de la coupole en question , on puisse espérer de les changer avec succès ? c'est sur quoi il est important de mettre chacun en état de prononcer.

M. Gauthey débute par vouloir rectifier les principes reçus pour la poussée des voûtes. A l'entendre , les formules des sçavans à ce sujet méritent peu d'attention , en ce qu'ils n'ont pas eu d'égard au frottement des voussoirs qu'il estime augmenter de plus de moitié la puissance résistante. En conséquence il prétend que , non - seulement il suffit de donner aux piédroits d'une voûte , l'épaisseur indiquée pour l'équilibre ; mais encore qu'en considération du frottement , on peut sans crainte la diminuer de près de moitié. Une simple réflexion fera sentir combien il est au contraire essentiel de se mettre au-dessus de l'équilibre , en faisant même abstraction du frottement. Comme il y a toujours un tassement dans une voûte lorsqu'on la déceintre , il y a de toute nécessité un mouvement. A l'instant où se fait ce tassement qui est le moment critique pour les piédroits , les joints de la voûte s'entrouvent , & les voussoirs ne portant plus que sur une arrête , le frottement en cette circonstance ne sauroit évidemment être compté comme opérant de la résistance. D'ailleurs pour peu que le piédroit vienne à céder , la force agissante acquiert alors un mouvement d'accélération qui , en éloignant du centre de la

voûte, le centre de gravité du piédroit, raccourcit conséquemment le bras de levier de la force résistante, & agit d'autant plus efficacement pour la vaincre. Ainsi la puissance agissante ne doit pas être seulement multipliée par son bras de levier, mais encore par la vitesse qu'elle acquiert lors du tassement; & cette vitesse ne pouvant être appréciée que difficilement, il convient donc dans la pratique, pour se mettre au dessus de tous les cas défavorables, d'ajouter aux piédroits, ainsi qu'on l'observe toujours, en sus de l'épaisseur donnée par les calculs pour l'équilibre.

Une autre raison pour laquelle le frottement ne doit pas non plus être considéré dans la construction d'une voûte, c'est que, quand le tassement se fait, de deux choses l'une, ou bien le mortier a déjà acquis de la consistance, ou bien il n'en a pas encore acquis. Dans le dernier cas, c'est un corps humide & glissant qui, en empêchant l'engrainement des parties de la pierre, diminue le frottement, & dans le premier, le mortier écrasé par le tassement doit être considéré comme un amas de petites boules qui ne mettent pas moins d'obstacles à l'engrainement, & qui font à-peu-près l'effet d'un rouleau que l'on place sous une pierre pour en faciliter la glisse. Telles sont en général les diverses considérations qui ont engagé M. de la Hire & les Sçavans à ne point avoir d'égard au frottement dans leurs formules, & qui prouvent combien c'est une erreur de l'admettre pour moitié de la résistance.

Par une suite de son système, M. G. ne veut pas aussi, malgré l'usage universel de tous les constructeurs, que l'on mette d'empatement au bas de la tour d'un dôme soutenu sur pendentifs; sous prétexte, dit-il, que les voûtes sur lesquelles

186 MERCURE DE FRANCE.

les elle doit être placée sont un sol incompressible ;
1°. Il n'est pas vrai que des voûtes de différentes espèces puissent être regardées comme incompressibles ou également compressibles ; car elles ont un tassement différent à raison de leur appareil & de la position de la charge que l'on peut y placer : 2°. Un emparement au pied de la tour d'un dôme soutenu sur des encorbellemens & des arcs-doubleaux sert à répartir sur une plus grande surface l'action de la poussée qui se fait principalement dans la circonférence extérieure du bas d'une tour , & devient d'autant plus nécessaire en cette rencontre que cette tour devant être portée par des corps différemment appareillés , produiroit à-coup sur un tassement inégal. A l'aide de cette précaution, il résulte que l'effort se répartit sur une couronne solide du plus long appareil possible, qui fait participer à la pression toutes les différentes parties sur lesquelles elle porte : par exemple, sous une pièce de bois de bout destinée à porter un fardeau d'aplomb, ne met-on pas sans cesse une semelle malgré la solidité du corps sur lequel on la place ; ainsi à combien plus forte raison ne doit-on pas négliger cette précaution, lorsqu'au contraire la puissance qui presse cette pièce de bois peut opérer sur elle un effort oblique pour la faire tourner sur un seul côté de sa base, & que cette base doit porter sur un corps d'inégale consistence. Or, c'est là l'effet d'une tour de dôme sur pendentif, & la raison pour laquelle on ne sauroit se dispenser d'y placer un emparement à l'ordinaire.

M. G. propose encore comme un moyen de diminuer beaucoup l'épaisseur des piédroits d'une voûte ou d'une coupole, de la laisser sur ses ceintres de charpente aussi long-tems que l'on vou-

tra, & jusqu'à ce que les mortiers soient secs. Outre que ce seroit agir contradictoirement au but désiré, en surchargeant les piédroits d'un nouveau fardeau, il est aisé de faire voir qu'un tel procédé ne pourroit qu'être préjudiciable à une bonne construction. Car dans la supposition que ces ceintres restassent bandés jusqu'à ce que les mortiers eussent durcis, lorsqu'on viendroit par la suite à déceinturer cette voûte, les calles ou coins de bois que l'on met entre les voussoirs pour porter & resserrer leurs têtes étant d'une matière moins dure que la pierre, s'affaibleroient nécessairement; & en supposant que le mortier se fût adapté aux paremens inférieurs & supérieurs des joints, comme il n'auroit pu sécher sans diminuer de volume à raison de l'évaporation de son eau, il resteroit donc des vuides dans le milieu; ainsi les calles venant à se comprimer & les joints à se resserrer davantage, le mortier seroit infailliblement écrasé, & ne formeroit plus qu'une poussière grenue incapable de prendre désormais de consistance, laquelle poussière seroit précisément la fonction des petites boules dont on a parlé ci-devant. Il n'en est pas de même quand on déceintre les voûtes pendant que les mortiers sont humides, parce que se trouvant d'avantage comprimés dans les joints ils peuvent encore s'y adapter; & c'est ce qui arrive d'ordinaire. Par conséquent il ne sauroit qu'être très-désavantageux pour la solidité de laisser trop long-tems une voûte sur les ceintres.

C'est d'après les spéculations que je viens de combattre que M. G. établit tous ses calculs, pour essayer de justifier l'exécution d'une comble sur les piliers de l'église de Ste Geneviève. Sans avoir égard à l'effet du tassement, il n'ajoute rien

aux piédroits au-delà de l'épaisseur trouvée pour l'équilibre : en vain la tour sera-t-elle posée sur des encorbellemens à plus de 80 pieds du pavé de l'église, il ne veut aucun emparement vers la base, & il considère les voûtes dans les circonstances les plus avantageuses pour la poussée, en faisant abstraction de celles qui peuvent être défavorables en exécution : il propose aussi de laisser tant que l'on voudra la coupole sur ses ceintres, sans faire attention que ce seroit encore surcharger d'un nouveau fardeau très-considérable les supports dont on conteste déjà la suffisance ; enfin il admet la résistance du frottement dans la plûpart de ses conclusions pour plus de moitié, ce qui lui produit des surcroits de forces, auxquels il ne manque que de la réalité. Telle est la base de tous ses nouveaux moyens de construction qu'il dit être fondée sur une saine théorie capable de rendre à la perfection de cet art, & qu'il voudroit substituer aux principes reçus. Quant aux exemples, ils ne se trouvent pas moins en contradiction avec les spéculations de M. Gauthey ; aussi se garde-t'il bien d'en admettre aucun ; il prétend au contraire que les coupoles les plus estimées pour la légèreté de leur exécution, ne méritent aucune attention. Suivant lui, elles ont toutes été construites au hasard ou sans principes ; & il n'excepte pas même l'admirable dôme de St Paul de Londres, quoique bâti par un géomètre que les Anglois mettent à côté de Newton.

A ces spéculations, M. G. ajoute le plus souvent toutes sortes d'hypothèses qui ne peuvent avoir lieu, soit en exécution, soit dans les circonstances présentes. Est-il embarrassé du peu de largeur des piliers du dôme de Ste Geneviève qu'il convient n'être que de 3 pieds 9 pouces dans

Le bas, il dit qu'on augmentera cette largeur de 21 pouces vers le haut, sans se mettre en devoir d'expliquer du moins comment cet excédent en porte à faux entre les colonnes, pourroit être construit en bonne liaison avec le pilier, & assez solidement pour porter une partie correspondante du Dôme? S'agit-il de justifier le peu de largeur des arcs des nefs destinés à soutenir la coupole, il suppose que l'on pratiquera dans la tour au-dessus de ces arcs, d'autres grands arcs ogives qui reporteront tout l'effort du dôme vers des contretorts placés sur les piliers, sans nous apprendre encore comment ces arcs ogives étant circulaires en plan, dans une pareille étendue, pourroient être exécutés de manière à empêcher la poussée des voûtes de souffler par l'intervalle de leurs points d'appui? Cherche-t-il quelle sera la poussée des deux voûtes de la coupole, à dessein de favoriser les calculs, il suppose leurs ruptures dans le cas le plus avantageux; & lorsqu'il considère après coup l'action de la voûte supérieure dans une circonstance défavorable, comme il s'apperçoit que ses résultats le rapprochent de l'épaisseur que j'ai trouvé pour les piédroits, il obmet de considérer de la même façon la rupture de la voûte inférieure? Veut-il également établir par des calculs qu'en donnant au mur de la tour uniformément quatre pieds d'épaisseur, elle seroit de beaucoup au-dessus de la poussée des deux voûtes? il considère d'abord cette tour comme rompue en huit parties au milieu des croisées, & il regarde tout l'espace solide compris entre elles, comme sa puissance résistante: mais dans le cas présent où l'on sait que le poids du dôme sera obligé d'être élegi au dessus des croisées & reporté par des lunettes vers le milieu de leurs tru-

190 MERCURE DE FRANCE.

meaux, la puissance agissante ne pouvant avoir lieu que sur un seul point, il est manifeste qu'elle aura certainement plus de facilité à rompre le milieu des trumeaux où elle est dirigée, tant à cause de la poussée que du tassement, qu'à opérer des ruptures ou déchiremens au-dessus des croisées; car il faudroit que la puissance résistante dont il a su par-là augmenter le bras de levier, acquit encore un prodigieux mouvement de rotation sur la tangente à l'arc dont elle fait partie. Si M. G. a égard ensuite à la repartition de la coupole sur certains points entre les croisées & en admettant des contreforts au-dessus des piliers, il affecte encore d'oublier de faire passer la direction de la puissance agissante par la résultante des efforts des arcs ogives intérieurs & extérieurs pour l'approcher davantage des contreforts, & alors il suppose que la puissance agissante n'aura d'action que pour faire tourner la moitié du contrefort joint au mur suivant la ligne AB de la figure 3^e. : mais il est aisé de s'appercevoir que pour opérer cet effet, il faudroit une force immense, puisqu'il fait plus que doubler par ce moyen la force résistante & son bras de levier, & que la puissance agissante auroit bien moins d'effort à faire pour rompre le mur de 4 pieds d'épaisseur entre les directions YG & YF, où elle seroit véritablement appliquée. Cet auteur a-t-il dessein de déterminer la résistance du pilier contre l'effort des deux arcs doubleaux, il regarde le pendentif & le poids qui y correspond comme devant tout entier roidir le pilier, quoiqu'il convienne, *page 53*, que ce poids aura une action pour le renverser; il en fait même le calcul en supposant la tour du dôme rompue à la jonction du contrefort, & le poids du contrefort entier soutenu tant sur le pendentif que sur le pi-

lier. Mais il auroit dû voir que tous le poids du $\frac{1}{2}$ des deux voûtes du dôme étant porté sur le devant du contrefort, le centre de gravité se rencontre nécessairement sur la saillie du pendentif & non point sur le massif du pilier comme il le prétend : & s'il ne s'étoit pas fait illusion à cet égard, il auroit trouvé alors que l'effort en bassecule sera de 137949 pieds cubes, (en négligeant le poids des ceintres de la voûte supérieure qu'il a proposé de laisser) tandis que la puissance résistante ne seroit que de 40743 pieds cubes : ainsi en ajoutant cet effort en bassecule avec celui de la résultante des deux arcs doubleaux qu'il a reconnu lui-même être de 267077, l'on aura pour l'effort total contre le pilier 405026 pieds cubes, ce qui est bien différent du résultat 267077 pieds cubes, auquel il s'est arrêté. D'où il résulte que le pilier, bien loin d'être roidi par le poids porté en bassecule, & d'opposer une résistance double, ainsi qu'il le conclut, seroit bien au-dessous de l'équilibre, & qu'en supposant que la force agissante rencontrât trop de résistance pour renverser le pilier suivant sa diagonale, elle le romproit infailliblement soit dans sa partie foible, soit à la naissance des arcs où elle est principalement appliquée.

Mais ce qui achevera de révolter à la fois les savans & les constructeurs, c'est que M. G. avance qu'il n'y a pas besoin de piliers pour porter la coupole de Ste Geneviève, & qu'on peut exécuter un dôme sur pendentifs au centre de cette église d'un plus grand diamètre & beaucoup plus élevé que celui projeté, avec le secours de ses colonnes isolées & de ses murs pourtours : il va même jusqu'à donner sérieusement des dessins, des calculs & une longue liste de la repartition du poids de ce dôme sur ces colonnes, parmi lesquelles il y en a

d'éloignées de 8 à 9 toises des piliers qui seroient d'obligation d'en soutenir une partie.

Les agens qu'il a imaginés pour suppléer aux piliers & reporter au loin le fardeau du dôme sont des arcbutans qui partant du dessus de chaque colonne & du mur pourtour, doivent être dirigés vers différens points du haut des pendentifs; comme si une colonne étoit faite pour porter un fardeau autrement que d'aplomb; comme si un arcbutant par sa nature étoit destiné pour secourir une action en bassecule, & qu'il ne fallût pas alors une force soutenance plutôt qu'une force repoussante; comme si une action de pesanteur pouvoit être reportée à volonté obliquement à 8 ou 9 toises de la perpendiculaire: comme si en un mot on pouvoit jamais se passer d'opposer une masse cubique à l'action d'une coupole sur pendentifs conformément à tous les exemples.

Je ne finirois pas, Monsieur, si j'entreprendois de relever toutes les fausses applications dont cet ouvrage est rempli: il me suffit d'avoir indiqué les principales pour prouver combien il est éloigné de porter la plus légère atteinte à mon mémoire contre la possibilité de l'exécution de la coupole dont il s'agit; & combien il seroit dangereux de prétendre déroger aux principes reçus & aux règles de construction, consacrées par les chef-d'œuvres de nos grands maîtres.

J'ai l'honneur d'être avec considération,

M O N S I E U R ,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,

PATTE.

Ce premier Mars 1772.

A

L'ETTRE de Madame Hobson , Dame Angloise , à M. Macmahon , docteur-régent de la faculté de médecine de Paris & médecin de l'Ecole royale militaire.

*Du château de St Germain en Laye ,
ce 26 Septembre 1771.*

MONSIEUR ,

Je viens d'apprendre qu'il y a un Monsieur Sutton à Paris qui inocule , je vous serois infiniment obligée si vous vouliez me mander sur le champ si c'est le même Sutton qui a eu un si grand succès à Londres, ou bien si c'est un de ses freres, je suis d'autant plus empressée à le savoir que la saison pour l'inoculation est déjà fort avancée. Il y a une Dame de mes amies qui a quatre enfans qu'elle voudroit faire inoculer , & je serois très fâchée qu'elle perdît une pareille occasion ; mais aussi je ne me pardonnerois jamais de lui avoir recommandée une personne moins habile que le véritable M. Sutton. En cas que mon amie veuille s'y résoudre , je l'engagerai à vous consulter afin de s'assurer si ses enfans sont en état de supporter une pareille épreuve ; car il faut vous dire qu'ils sont d'une santé très-déli-

J'ai l'honneur d'être , &c.

II. Vol.

I

R E P O N S E.

Ecole milit. à Paris, le 29 Sept. 1771.

M A D A M E ,

Je ne connois guères le sieur Sutton qui est actuellement à Paris, mais je connois beaucoup le célèbre M. Daniel Sutton de Londres dont vous me parlez, j'ai eu plusieurs fois occasion de me trouver avec lui l'été dernier, & je me rappelle très-bien qu'il m'assûra alors que le docteur Power étoit la seule personne qui fût vraiment instruite de sa méthode d'inoculer, & que jamais il n'autoriseroit aucun autre à la pratiquer à Paris. J'ai sçu même que ces deux Messieurs (Daniel Sutton & le sieur Power) avoient pris des engagements ensemble qui ont été attestés par les deux ambassadeurs de France & d'Angleterre, le docteur Power en a même instruit le public dans une brochure sur l'inoculation intitulée, *Précis historique de la nouvelle méthode d'inoculer la petite vérole*, qu'il a fait imprimer à son arrivée ici, M. Sutton me dit dans le même tems qu'il étoit très-fâché de voir que son beau-père (le sieur Verlok) se fût avisé de venir faire l'inoculateur à Paris, lui qui n'avoit aucune connoissance de la médecine & de la chirurgie, & qui par conséquent seroit fort embarrassé à ordonner les remèdes nécessaires en cas d'accident. Si j'entre dans un aussi grand détail, Madame, c'est afin de vous mettre en état de décider sur une affaire qui est si intéressante pour votre amie. J'ai inoculé & j'ai vû inoculer un grand nombre de personnes ;

ainsi je me crois en droit de dire mon sentiment. Soyez donc persuadée, Madame, que votre amie ne sauroit s'adresser à un homme plus habile que le docteur Power. Il a déjà eu beaucoup de pratique dans cette partie à Paris, & même à Saint Germain, & avec un succès qui ne s'est jamais démenti; j'en puis parler avec certitude, car j'ai suivi la plupart des inoculés qu'il a traité. Du reste, si vous voulez le connoître davantage, adressez-vous au docteur Comyn, qui pourra même vous prêter la brochure en question. Vous y trouverez le certificat du sieur Daniel Sutton, ainsi que ceux des deux ambassadeurs. J'ai fait mes études avec M. Power, il y a plus de vingt ans qu'il pratique la médecine à Londres ou dans les environs, je crois, Madame, que cela suffit pour le distinguer d'un tas de gens de différens métiers qui se donnent pour inoculateurs, sans avoir assez de lumières pour savoir diminuer ces symptômes extraordinaires qui sont rares, à la vérité, mais qui peuvent arriver. Il y a actuellement une Dame de qualiré & ses deux enfans qu'il vient de préparer pour être inoculés: leur demeure est près de Marly, c'est dans votre voisinage; il les verra souvent, & je l'engagerai, si cela est possible, à vous faire une visite à son premier voyage, je crois que ce sera mardi prochain, vous & votre amie vous aurez une conversation avec lui, & vous saurez alors si les enfans sont en état de supporter l'inoculation. J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

A N E C D O T E S.

I.

Au couronnement de Ladislas frère aîné du roi Casimit en Pologne, le Primat ayant demandé à la noblesse si elle agréoit ce Prince, un simple gentilhomme répondit que non. On lui demanda quel reproche il avoit à faire à Ladislas. Aucun, répondit-il, mais je ne veux pas qu'il soit Roi. Il tint ce langage pendant plus d'une heure & suspendit la proclamation. Enfin il se jeta aux pieds du Roi & dit qu'il avoit voulu voir si sa nation étoit libre, qu'il étoit content & qu'il donnoit sa voix à S. M.

I I I.

Milord Malboroug voyant la bonne mine & l'air guerrier d'un soldat pris à Bleiheim lui dit, s'il y eût eu cinquante mille hommes comme toi à l'armée françoise, elle ne se fût pas ainsi laissé battre, *eh! morbleu*, repartit le Grenadier, *nous avons assez d'hommes comme moi, il ne nous en manquoit qu'un comme vous.*

M. de Bassompierre disoit après être sorti de la bastille au commencement du regne de Louis XIV que tout le changement qu'il avoit trouvé dans le monde depuis douze ans de prison qu'il ne l'avoit vu, c'étoit que les hommes n'avoient plus de barbe & les chevaux plus de queue.

*EPITAPHE pour M. D'EVREUX,
d'Irlande.*

JACOBI D'EVREUX DE CARIGMENAN.

Quod mortale fuit, jacet hic.

Stirpis nobilitate

Utrinque insignis:

Omni literarum genere excultus;

Eloquio mirè facundus;

Inter familiares comitate,

Erga colonos humanitate

Colendus.

Avitæ fidei

Per temporum angustias

Et procliva patriæ exempla

Constans assertor,

Cunctis sui desiderium

Reliquit moriens

Anno Dom. 1761, die 27 Aprilis:

Ætatis sui 59.

Marmontel expressit.

I iij

A V I S.

I.

EXTRAIT d'une lettre de M. MORAND, conseiller-médecin ordinaire du feu Roi de Pologne, Duc de Lorraine, aggregé honoraire au collège royal de médecine de Nancy, de l'académie des sciences, &c. à M. RONNOW, écuyer, ci-devant premier médecin de S. M. le Roi de Pologne, Duc de Lorraine, aggregé honoraire au collège royal des médecins de Nancy, & membre de l'académie royale des sciences de Suède, sur un remède anti-vénérien; feuille in-12.

M. Ronnow ayant entendu faire de grands éloges de la méthode de M. Nicole par plusieurs malades qu'elle avoit guéris, demanda à M. Morand à qui cette méthode étoit parfaitement connue; si en effet elle opéroit des cures aussi nombreuses & aussi singulières que la renommée le publioit. Voici quelle est en substance; la réponse de M. Morand, très-favorable au remède de M. Nicole.

Il rappelle d'abord en peu de mots les différens remèdes employés depuis vingt-cinq ans pour la guérison des mêmes maladies que traite M. Nicole. Chacun a eu son tems: ils ont été en vogue tour à tour, & M. Morand convient que la plupart ont été employés avec succès. Mais comme le mercure faisoit presque toujours la base de ces spécifiques, il y avoit des cas où ce minéral pou-

voit être nuisible , & alors M. Morand lui-même s'est vu obligé de chercher un remède plus doux , qui en pénétrant les voies les plus éloignées de la circulation , en levant les obstructions des derniers vaisseaux lymphatiques , en dissipant le virus , fût incapable de produire aucune sorte de révolution , & qui néanmoins guérisse radicalement.

» Ce sont-là , dit M. Morand à son confrère
 » M. Ronnow , Ce sont là les avantages du re-
 » mède de N. Nicole , qui me semble mériter
 » pour le moins autant d'attention que tous les
 » différens effets dont nous avons connoissance
 » en ce genre : agissant d'une façon peu sensible
 » & peu incommode , en ce qu'il porte ordinai-
 » rement du côté des voies urinaires ou de la
 » transpiration , évacuations qui sont les moins
 » fatigantes pour l'économie animale. Ce remède
 » altérant convient en même-tems aux per-
 » sonnes délicates , à celles qui ne voulant que
 » prendre une précaution quelquefois importante
 » relativement à leur vie passée , craindroient
 » une méthode trop roide ou trop assujettissante.
 » Il est propre enfin dans les cas où il semble
 » qu'il faille une action vive pour parvenir à la
 » guérison.

» D'après l'exemple de plusieurs malades attra-
 » qués de symptômes les plus graves , & que
 » j'ai vûs dans tous les périodes du traitement ,
 » j'ai lieu d'être très-content de ce remède. Il
 » consiste en une boisson dans laquelle il n'entre
 » point de mercure. Sa couleur , son goût & son
 » odeur ne donnent aucune répugnance. Après
 » les préparatifs indiqués par les circonstances ,
 » on en prend une chopine le matin , une cho-

» pinc le soir ; ce qui se continue pendant vingt-
 » deux , vingt-cinq , ou trente jours au plus sans
 » aucune interruption que celle qu'exige natu-
 » rellement une fièvre accidentelle qui peut sur-
 » venir dans toutes les maladies. Le cours des
 » règles dans les femmes & le temps de la gros-
 » selle jusques dans les derniers mois , n'obligent
 » pas de discontinuer ce remède. «

J'ai l'honneur d'être, &c.

I I.

Plusieurs personnes de considération ayant
 paru desirer avoir des Musettes des sieurs Chef-
 deuille & les ouvrages de Musique de ces deux
 Auteurs, l'on a cru devoir insérer dans le pré-
 sent Mercure que le sieur Chefdeuille s'est fait
 un laboratoire dans une grande maison qu'il a
 acquise des héritiers de S. A. S. Monseigneur le
 Comte de Charolois, rue de Bellefonds, quar-
 tier Montmartre, où l'on trouvera tous les œu-
 vres de feu son frère & les siennes, avec Mu-
 settes tant de l'un que de l'autre sur tous les
 tons pour tous ceux ou celles qui voudront s'a-
 muser de cet instrument. Son intention nous a
 paru desirer d'annoncer au public qu'il remettra
 en état les instrumens qu'il a si bien construits,
 en les lui envoyant où il réside. Il a beaucoup
 fait de constructions, & il lui reste plusieurs
 beaux terrains propres à bâtir dans la plus belle
 vue des environs de Paris. C'est aussi côte de
 Montmartre vis-à-vis le Clos de Messieurs de
 Saint-Lazare, rue Poissonnière Barrière Sainte-
 Anne.

I I I.

Le sieur Dubuiffon, Coëffeur de Dame, rue des Cîteaux, près l'Abbaye Saint-Germain, continue de fabriquer son beau rouge déjà renommé pour la facilité qu'il a de s'étendre & de tenir sur la peau, qu'il nourrit tant par sa finesse que par la beauté de son coloris que le sieur Dubuiffon vient encore de perfectionner. On en trouvera toujours chez lui de toutes les nuances & des mieux assorties. Prix, 3 liv. le pot.

Nota. Ce Rouge a été approuvé par M. le Thieullier, Doyen de la Faculté le 22 Avril 1770, DUBUISSON.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Petersbourg, le 28 Février 1772.

L'Amiral Knowles est parti de cette capitale, le 24 de ce mois, avec les officiers de terre & de mer nommés pour exécuter l'entreprise qu'on doit tenter sur la Mer Noire, à l'ouverture de la campagne, & pour laquelle on a construit un grand nombre de petits bâtimens. Sa Majesté Impériale a donné à cet amiral, pour les frais de ses équipages, une gratification de 6000 roubles. Cette expédition sera combinée avec les opérations que notre armée doit faire en Moldavie; en conséquence, les officiers ont ordre de se ren-

dre à Yassy, pour conférer avec le comte Romanzow.

De Warsovie, le 8 Mars 1772.

Les espérances de paix dont on nous avoit flatés commencent à s'évanouir. Toutes les nouvelles qui arrivent des Provinces conquises par les Russes annoncent que les Turcs font des préparatifs immenses pour la campagne prochaine. L'amiral Knowles a passé par Kiovie : il avoit avec lui le général-major Katzkin & quelques officiers de mer, tant Anglois que Hollandois, qui sont entrés au service de la Russie. Il dirigeoit sa route vers Bender, d'où l'on prétend qu'il se rendra à Kilia. C'est dans cette ville que doit se faire l'armement destiné à l'attaque de l'entrée du Canal de Constantinople par la Mer Noire. On a déjà préparé, pour cet effet, quatre ou cinq bâtimens de vingt à vingt cinq canons, un de trente & un de quarante.

De Berlin, le 29 Mars 1772.

Sa Majesté ayant été obligée, par les circonstances, de renforcer & de faire marcher en avant le cordon de troupes qu'Elle a établi sur les frontières de Pologne, Elle a fait déclarer aux Confédérés qu'Elle prenoit sous sa protection tout le pays couvert par ce cordon, afin qu'ils aient soin de s'en éloigner & de n'y rien entreprendre qui puisse blesser la bonne harmonie que Sa Majesté desire conserver avec eux.

De Hambourg, le 16 Mars 1772.

Les principaux habitans des environs de Copenhague ont résolu d'ériger une statue au feu comte de Bernstorff, ministre d'état, qui avoit accom-

pagné le Roi de Danemarck pendant son voyage en France & en Angleterre.

De Constantinople, le 3 Mars 1772.

Le Capitan Pacha a fait sortir des Dardanelles, le 22 du mois dernier, une frégate, un chebec & trois galiotes. On ignore à quelle expédition ils sont destinés.

On mande de Naxie (Naxos, vis-à-vis l'isle de Paros) que le comte de Grun, Hollandois, au service de la Russie, s'est occupé à faire des recherches d'antiquités dans les isles de l'Archipel, & qu'il a découvert dans celle de Nio (Jos) le tombeau d'Homère, qu'on a toujours prétendu être mort dans ce lieu. Ce Comte a publié qu'il avoit trouvé sur ce tombeau une inscription grecque; que le squelette de ce poète, le plus célèbre de l'antiquité, y étoit assis, & qu'il étoit tombé en poussière dès que l'air y avoit été introduit; qu'il y avoit auprès de lui un petit vase de marbre & une pierre tranchante, en forme de stilet. Cet Hollandois a écrit à ses correspondans qu'il avoit fait beaucoup d'autres découvertes de tombeaux & de médailles, tant à Nio qu'à Naxie & dans l'isle de Milo.

De Stockolm, le 25 Mars 1772.

Le Roi n'a pas encore fixé le jour de son couronnement. L'intention de Sa Majesté est vraisemblablement que cette cérémonie ne précède que de peu de jours celle de la séparation de la Diète.

Un Paysan s'est plaint à son Ordre de l'indulgence avec laquelle le parlement de Gothie a jugé

I vj.

les officiers publics de son ressort, qui se sont mêlés illégalement des élections des députés à la Diète. Les trois Ordres inférieurs ont arrêté de faire de nouvelles représentations au Roi pour supplier Sa Majesté de faire au plutôt terminer & porter devant les états les procès intentés dans les divers parlemens du royaume, pour le même sujet.

De Copenhague, le 24 Mars 1772.

Le Roi vient de nommer une commission de trente-cinq personnes choisies dans tous les Ordres de l'Etat. Sa Majesté les a relevées du serment de fidélité & leur a imposé le plus profond secret sur tout ce qui peut avoir rapport à l'affaire importante soumise à leurs lumières & à leur jugement. Ces commissaires se sont déjà assemblés; mais sur le réquisitoire des avocats, ils ont suspendu leurs délibérations jusqu'au 2 Avril prochain. On soupçonne que cette commission, d'un genre extraordinaire, doit s'occuper du jugement d'une des personnes arrêtées le 17 Janvier.

De Dresde, le 24 Mars 1772.

Il vient d'être décidé que l'on créera, d'ici à la fin du mois, des papiers qui ne porteront point intérêt & qui tiendront lieu d'espèces monnoyées. On paiera, en argent, toutes les sommes au dessous d'une rixdahle (3 liv. 15 s. de France,) & le papier aura cours pour toutes les sommes au-dessus. On croit qu'on en créera pour deux millions de rixdahles. Afin de prévenir les inconvéniens qui pourroient résulter de cette opération, par l'agiotage ou par d'autres manœuvres de ce genre, on établira un caisse d'escompte, où l'on

pourra convertir le papier en argent, moyennant une perte de $2\frac{1}{2}$ pour 100. L'électeur paiera les gages, appointemens, pensions & arrérages, &c. moitié en argent, moitié en papiers, & l'on recevra aussi, dans les caisses, moitié en argent & moitié en papiers. Les négocians de Léipsick ont envoyé ici des députés chargés de faire tous leurs efforts pour empêcher l'exécution de ce projet.

De Londres, le 29 Mars 1772.

Le Gouvernement se propose d'envoyer le major Roger à la recherche du passage par le Nord-Ouest dans les Mers de l'Amérique. L'expédition a été approuvée par les Lords du Commerce; le bureau de la Trésorerie est occupé à examiner le mémoire donné à ce sujet, & à dresser l'acte nécessaire.

Les Francs-Maçons, qui s'opposent au bill dont l'objet est de donner à leur société la forme de corps politique, ont observé que ce bill tendoit à détruire cette association, parce que, s'il arrivoit quelque contestation, elle seroit portée au parlement & que par-là ce qu'ils appellent leur secret seroit nécessairement divulgué.

Le Roi vient d'accorder au Lord North le Cordon de l'Ordre de la Jarretiere, vacant par la mort du Duc Réguaunt de Saxe Gotha.

L'anonyme *Junius* a profité de cette occasion pour se signaler de nouveau en faveur du parti de l'opposition. Il a publié une lettre adressée à ce premier ministre, dans laquelle il déclame, non-seulement contre la conduite de ce Lord, mais encore contre tout le conseil de St James.

De Marseille, le 1^r Avril 1772.

Les lettres de Seyde, du 12 Février, & celles

d'Acre, du 22 du même mois, ne font mention d'aucun événement qui ait pu troubler la tranquillité dont jouissoient ces deux villes & le reste de la Syrie à cette époque, excepté le soulèvement des habitans de Tripoli contre leur gouverneur. Elles annoncent le départ prochain de la caravane de la Mecque qui s'assemble auprès de Damas; le Pacha de cette Ville en a pris le commandement selon l'usage.

De Paris, le 13 Avril 1772.

L'Académie des inscriptions & belles-lettres a élu, dans son assemblée du 31 du mois dernier, pour académicien honoraire, le Sr Bertin, ministre & secrétaire d'état, à la place du feu Sr Bignon. Le sieur Séguier, habitant de la ville de Nîmes, a été élu, le même jour, académicien libre régnicole, à la place du feu Sr de Fontette.

N O M I N A T I O N S.

Le Roi a accordé l'évêché de Beauvais, à l'Abbé de la Rochefoucaut-Bayers, vicaire général du diocèse de Rouen, & l'abbaye de Liesies, Ordre de St Benoît, diocèse de Cambrai, au Cardinal de Gêvres.

Le Roi a nommé colonels de huit régimens du Corps Royal de Marine que Sa Majesté a créés, par l'ordonnance du 18 Février dernier, les Sieurs d'Orvilliers, du Chaffault, de Breugnon, de la Touche, Dabon, le chevalier Fouquet, le sieur la Jonquière-Taffanel & le sieur de Brovets, chefs d'escadre.

Le Roi a accordé l'abbaye de St Paul de Beaurépaire, Ordre de Cîteaux, diocèse de Vienne, à la Dame de Monteynard, religieuse professe au monastère des Ursulines de Grenoble.

Le Prince de Nassau-Siégen , colonel commandant du régiment de Royal Allemand , cavalerie , vient d'être nommé colonel dudit régiment.

Le comte de Chabannes , brigadier des armées du Roi , colonel du régiment de Bretagne , a eu , le même jour , l'honneur de prêter serment entre les mains de Sa Majesté , pour la survivance de la charge de premier écuyer de Madame Adelaïde , dont le Roi l'a pourvû.

Le Roi a accordé au Prince de Pignatelly , capitaine attaché au régiment de Schomberg , dragons , la charge de mestre de camp-commandant de ce régiment , qui étoit vacante par la promotion du comte de Donnezan au grade de maréchal de camp.

L'Evêque de Vence a prêté serment , le premier Avril , entre les mains de Sa Majesté.

Le Roi a confié le dépôt des cartes & plans de la marine au sieur Rizzi-Zannoni.

Sa Majesté a nommé à la place de premier président du parlement de Bourgogne , vacante par la démission du sieur Fyot de la Marche , le sieur Chesnard de Layé , président du même parlement , qui a eu l'honneur de prêter serment entre les mains du Roi , le 5 Avril.

Le sieur de Marmontel , l'un des Quarante de l'Académie Française , vient d'être nommé par le Roi à la place d'historiographe de France , vacante par la mort du sieur Duclos. Il a eu l'honneur de faire , à cette occasion , ses remerciemens à Sa Majesté , le 5 Avril.

L'Abbé Soulet de Borderouffe , chanoine d'Issoudun , ayant donné sa démission de la charge d'aumônier ordinaire de la Maison du Roi , Sa Majesté en a disposé en faveur de l'abbé d'Audiffret ,

vicaire-général du diocèse de Sisteron , chanoine de l'Eglise de Meaux.

Le sieur Cousin , lecteur royal en mathématiques , & professeur à l'Ecole royale militaire , a été nommé , le 20 de mars , à la place d'adjoint-géomètre de l'académie royale des sciences , vacante par la nomination du sieur Jeurat à celle d'associé. Cette dernière étoit occupée par le chevalier de Borda , qui a été nommé à la place de pensionnaire dans la même classe , vacante par la mort du sieur Fontaine.

PRÉSENTATIONS.

Le 22 Mars , le Comte Guillaume de Forbach a eu l'honneur d'être présenté au Roi , ainsi qu'à la Famille Royale.

Le 24 Mars , le Baron de Wittorff , grand-chambellan du Landgrave de Hesse - Cassel , eut l'honneur d'être présenté au Roi & à la Famille Royale.

Le Duc d'Albe a eu aussi l'honneur d'être présenté , le 22 Mars , à Sa Majesté , ainsi qu'à la Famille Royale.

Le Prince de Nassau-Saarbruck est arrivé à Versailles , le 24 Mars , il a eu l'honneur d'être présenté à Sa Majesté , ainsi qu'à la Famille Royale.

Le Vicomte d'Ademar , en épousant la marquise de Valbelle , a repris le titre de comte , anciennement porté par la première race des comtes d'Orange de la Maison d'Adhemar. La comtesse d'Adhemar a eu l'honneur d'être présenté au Roi & à la Famille Royale , le 29 Mars , par la marquise de Castellanne.

Le même jour , la comtesse de Clarac a été pré-

sentée par la comtesse d'Esparbès, & la comtesse de Ricée, par la comtesse de Broglie.

le comte de Mercy, ambassadeur de Leurs Majestés Impériales & Royales, eut, le 7 Avril, une audience particulière du Roi, à qui il présenta le Prince Lobskowitz, ambassadeur de la Cour de Vienne à celle de Madrid.

La comtesse de Prunelé a eu l'honneur d'être présentée, le même jour, au Roi & à la Famille Royale, par la comtesse de Montboissier.

Le Sieur Bignon, qui avoit été pourvû précédemment en survivance de la charge de bibliothécaire du Roi, exercée par son père, a eu l'honneur d'être présenté au Roi en qualité de son bibliothécaire, & de faire ses remerciemens à Sa Majesté, le 5 Avril.

Le Corps de Ville s'étant rendu, le 23 Mars, à Versailles, ayant à sa tête le Maréchal Duc de Brissac, gouverneur de Paris, eut audience de Sa Majesté, à qui il fut présenté par le Duc de la Vrillière, ministre & secrétaire d'état. Il fut conduit à cette audience par le Sieur de Nantouillet, maître des cérémonies. Le Sieur de la Michodière, nouveau prévôt des marchands, prêta, entre les mains du Roi, le serment de fidélité dont le Duc de la Vrillière fit la lecture, ainsi que du scrutin qui fut présenté par le sieur Dufour, maître des requêtes. Après cette audience, le Corps de Ville rendit ses respects à la Famille Royale.

M A R I A G E S.

Le Roi & la Famille Royale ont signé, le 22 Mars, le contrat de mariage du vicomte de la Blache, enseigne de la Gendarmerie, avec Demoiselle le Roi de Senneville.

210 MERCURE DE FRANCE.

Le Roi & la Famille Royale ont signé, le 29 Mars, le contrat de mariage du vicomte de Monestay-Chazeron, capitaine de cavalerie, avec Demoiselle de Baschi.

M O R T S.

Alexandre Donald est mort, le 15 Février, à Kinsbourg, dans l'isle de Sky, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. C'est le même chez lequel le Prétendant se refugia après la bataille de Cullod en 1745. Le Gouvernement avoit promis une récompense de 30,000 liv. sterlings à quiconque le livreroit. Cette somme, qui auroit fait la fortune du Sieur Donald & de toute sa famille, ne fut pas capable de l'engager à violer les droits de l'hospitalité.

Nicolas Bellen, premier ingénieur-géographe de la marine & du dépôt des cartes & plans, censeur royal, de l'académie royale de marine & de la société royale de Londres, est mort à Versailles, le 21 Mars, dans la soixante-douzième année de son âge.

Louis de Lambert, maréchal des camps & armées du Roi, directeur général des fortifications d'Alsace, est mort à Strasbourg, le 19 de ce mois, âgé de soixante-deux ans.

Vincent Paillet, du village de Mauvesin, près Bagnères, diocèse de Tarbes, vient de mourir dans la cent douzième année de son âge, chez la baronne de Hifax, à deux lieues de la ville de Dax, où il servoit en qualité de jardinier, depuis cinquante ans. Il avoit été marié trois fois, la première à vingt-sept ans, la seconde à soixante, & la troisième à soixante-douze. Il n'a eu qu'un seul garçon de son troisième mariage.

Frédéric III, Duc régnant de Saxe-Gotha, frère de feu la Princesse de Galles, est mort, le 10 de Mars, dans la résidence, âgé de soixante-treize ans & dans la quarantième année de son règne. Son fils aîné Ernest-Louis, né le 28 Janv. 1745, lui succède dans les duchés de Gotha & d'Altenbourg.

Frédéric Comte de St Séverin, Abbé commendataire de l'abbaye royale de St Maixent, en Poitou, ordre de St Benoît, est mort à Plaisance, le 3 de Mars, âgé de soixante-quatre ans.

Jean-Baptiste de Sicuray baron de Sicuray, gentilhomme de la Manche de Mgr le Comte d'Artois, & ci-devant de Monseigneur le Dauphin & de Monseigneur le Comte de provence, mestre de cavalerie & chevalier de l'Ordre royal & militaire de St Louis, est mort, le 22 Mars, dans la cinquante-deuxième année de son âge.

Charles Pinot Duclos, historiographe de France, l'un des Quarante & secrétaire perpétuel de l'Académie Française, de l'académie des inscriptions & belles-lettres, de la société royale de Londres, de l'académie de Berlin & de plusieurs autres académies, est mort à Paris, le 26 Mars, âgé de soixante-huit ans.

La Dame de Grandchamp, religieuse du prieuré de Chanchanoux, diocèse d'Autun, est morte le 3 de Mars, âgée de cent sept ans. Elle avoit quatre-vingt-sept ans de profession.

On écrit de Séez que le nommé Jean Gallais y est mort, le 19 Mars, dans la cent septième année de son âge. Il s'étoit marié à trente-cinq ans, & il a eu trente & un, tant enfans que petits-enfans.

On mande du Vivarais qu'il y est mort depuis

212 MERCURE DE FRANCE.

quelque tems , cinq centenaires , entr'autres , le nommé André Dulac , habitant de Privat qui avoit cent cinq ans ; la femme , âgée de cent trois , se fit porter auprès de son lit , avant qu'il expirât , l'embrassa , lui fit ses adieux , & mourut deux jours après lui.

Le nommé Jean George Pruser est mort , dernièrement , à Teutsch-Kessel , en Basse-Silésie , à l'âge de cent trois ans & un mois. Il a été marié trois fois , & il a eu de sa dernière femme , à l'âge de quatre-vingt-cinq ans , une fille qui vit encôre.

N. Meyronnet , maréchal des camps & armées du Roi , commandeur de l'Ordre royal & militaire de St Louis , est mort à Aix en Provence , le 17 du mois de Mars.

Henri-Louis de Barberie de St Contest , maître des requêtes honoraire & ancien intendant de la province du Limousin & ensuite de celle de Champagne , est mort à Paris , le 16 Mars , âgée de soixante-trois ans onze mois.

La nommée Higounengue est morte , la nuit du 21 au 22 Mars , à Mairès , village situé à une demi-lieue de Lodève , âgée de cent six ans.

Antoine de Clermont-Tonnerre , abbé de l'abbaye royale de Clairefontaine , est mort à Paris , le 24 Mars , à l'âge de soixante-huit ans.

Charles-François de Ponty , vicomte de Suzi & de Vantheuille , lieutenant-général des armées du Roi , grand'croix & commandeur de l'Ordre royal & militaire de St Louis , gouverneur de St Jean Pied-de-Porc , ancien major des gardes du Corps de Sa Majesté , est mort à Soissons , le 30 Mars , âgé de quatre-vingt ans.

Le nommé André Larsson , habitant de Lani , en Laponie , est mort , dans le courant de cette

année, âgé d'environ cent quinze ans. Il est très-difficile de savoir au juste l'âge des vieillards dans la Laponie, lorsqu'un enfant tombe malade, aussitôt après le baptême, on a la superstition de croire que cet accident vient de ce qu'il n'a pas été nommé du nom qu'on auroit dû lui donner. En conséquence, on lui en donne un autre sous lequel il reste connu; celui qui est inscrit sur les registres s'oublie, & les recherches qu'on feroit pour s'assurer de l'âge d'un homme deviennent, par-là inutiles. La plupart des Lapons ignorent leur âge, l'époque de leur mariage & la durée du tems qu'ils ont payé à la Couronne; mais celui dont on parle savoit qu'il avoit trente ans lorsqu'il se maria pour la première fois: qu'il avoit ensuite payé les impôts pendant quatre-vingt ans, & qu'il en avoit été exempt pendant cinq, ce qui fait cent quinze ans.

FAUTES essentielles à corriger dans le premier volume du Mercure d'Avril dernier.

PAGE 37, ligne 2, lui reproche un sçavant,
lisez, lui reproche un parent,

Pag. 130, lig. 1 & 2, lisez,
Déesse d'Antium, ô déesse fatale!

Fortune, à ton pouvoir qui ne se soumet pas.

Pag. 131, lig. 1 & 2, retranchez les deux vers cités ci-dessus transportés mal-à-propos en cet endroit.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5	
Daphné ou la Vengeance de l'amour, traduit d'Ovide en vers par M. de St Ange.	<i>ibid.</i>
Dorante, <i>histoire morale</i> ,	13
Suite de l'Été, chant second, traduit de Thompson,	27
Vers à M. Dorat,	31
Vers à M. de Voltaire au tragédie de Pélopidés,	<i>ibid.</i>
Le Lion & le Pivert, <i>fable</i> ,	32
Épître à ma Veuve,	33
Le Vieillard credule, <i>proverbe</i> ,	35
Traduction en vers de l'Épisode de la mort de César,	54
Vers adressés à Mgr le Prince Régnant de Hohenlohe-Schillingsfürst,	57
Explication des Enigmes & Logogryphes,	58
ENIGMES,	59
LOGOGYPHES,	61
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	63
Traité du bonheur public,	<i>ibid.</i>
Les Stratagèmes,	66
Mémoires du Cardinal de la Valette,	67
Traité du domaine de propriété,	69
Histoire naturelle de l'air & des météores,	<i>ibid.</i>
Histoire de l'avènement de la Maison de Bourbon,	75
L'Agenda ou manuel des gens d'affaires,	77
Essai de crystallographie,	78
Du Luxe & de sa nature,	80
Le philosophe sérieux, <i>histoire comique</i> ,	85

Histoire de Richard Pockocke,	91
Nouveau Dictionnaire universel de médecine, chirurgie, &c.	96
Lettres sur divers sujets de la géographie sacrée,	97
Les Odes pythiques de Pindare,	100
Histoire de la ville de Bordeaux,	123
L'Ecclésiaste de Salomon,	125
Adelson & Salvini,	126
Principes de médecine,	129
Logica, &c.	129
Almanach général des Marchands,	130
Nouveau traité de géographie,	133
Suite du nouveau traité de géographie,	134
Le livre du Chrétien,	135
Essai sur les combinaisons de la loterie de l'Ecole royale militaire,	136
Soin facile pour la propreté de la bouche,	<i>ibid.</i>
A. <i>Cornelii Celsi de re medicâ libri octo,</i>	137
Observations sur le cacao & sur le chocolat,	139
Costumes des anciens Peuples,	<i>ibid.</i>
Conditions de la souscription,	142
Histoire des différens peuples du Monde,	144
Le Spectateur François,	146
Réponse du Spectateur,	147
L'histoire & les mémoires de l'Académie royale des sciences,	148
ACADÉMIE de Rouen,	155
SPECTACLES,	159
Concert spirituel,	<i>ibid.</i>
Opéra,	164
Comédie françoise,	166
Comédie italienne,	169
ARTS, Gravure,	172
Musique,	175
Astronomie,	183

216 MERCURE DE FRANCE.

Architecture ,	<i>ibid.</i>
Lettre de M. Patte , sur la poussée des vou- tes.	<i>ib.</i>
Lettre de Mde Hobson , concernant l'inocu- lation ,	19.
Réponse ,	19.
Anecdotes ;	196
Epitaphe pour M. d'Evreux , d'Irlande ,	197
Avis ,	198
Nouvelles politiques ,	201
Nominations ,	206
Présentations ,	208
Mariages ,	209
Morts ,	210
Errata ,	213

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu , par ordre de Mgr le Chancelier , le
second vol. du Mercure du mois d'Avril 1772 ,
& je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en
empêcher l'impression.

À Paris, le 15 Avril 1772.

LOUVEL.

De l'Imp. de M. LAMBERT , rue de la Harpe.

NCE.

des vos-

l'inoch-

de,

O N.

hancelier, le
d'Avril 1772,
ru devoir ca

UVIL

la Harpe.

BOUND

FEB 27 195

**UNIV. OF MICH.
LIBRARY**

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06573 8190



